LIBRARY
Brigham Young University



GIFT OF
James E. Talmage
Collection

448
B45 137636

[illegible]

N.C.
M.R.

LEÇONS FRANÇAISES,

A L'USAGE

DES COMMENÇANS,

ET SURTOUT

DES CADETS DE L'ACADÉMIE MILITAIRE
DES ÉTATS-UNIS A WEST-POINT.

448
B45
F

RECUEILLIES PAR C. BERARD,
Teacher of French in the Academy.

TROISIÈME ÉDITION,
Revue, corrigée et considérablement augmentée.

137636

NEW-YORK:
CHEZ BERARD & MONDON,
COURTLANDT-STREET, No. 3.
OÙ SE TROUVENT TOUTE ESPECE DE LIVRES CLASSIQUES FRANÇAIS,
ESPAGNOLS ET ITALIENS.
....
1833.

Entered according to Act of Congress, in the year 1833, by Claudius Berard, in the office of the Clerk of the Southern District of New-York.

IMPRIMERIE DE GRATTAN, RECTOR-STREET, NO. 8.

THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

LEÇONS FRANÇAISES.

LE DESPOTE.

Un roi vertueux, dans un moment de colère allait faire périr un innocent. O roi, lui dit il, mon supplice va finir avec ma vie; mais le tien va commencer. Le roi fit grâce.

LE SOMMEIL DU MÉCHANT.

Je me promenais avec mon ami, pendant la plus grande chaleur du jour, sous un berceau d'arbres élevés qui formaient une voûte de verdure impénétrable aux rayons du soleil; un ruisseau serpentait entre ces arbres, et entretenait la fraîcheur d'un gazon épais qui invitait à se reposer. Je vis le visir Karoun couché sur ce gazon: il dormait. Grand Dieu! disais-je, le souvenir des malheureux qu'il a faits ne trouble donc pas le sommeil de Karoun? Mon ami m'entendait, et me dit: Dieu accorde quelquefois le sommeil aux méchans, afin que les bons soient tranquilles.

HOSCHAS JOSEPH.

Un religieux était respecté dans Bagdad pour sa véritable vertu, et le peuple et les grands avaient confiance en ses prières. Hoschas Joseph, tyran de Bagdad, vint le trouver, et lui dit: Prie Dieu pour moi. O Dieu! dit le religieux en levant les mains au ciel, ôte de la terre Hoschas Joseph. Malheureux, tu me maudis, lui dit le tyran. Je demande au ciel, répondit le religieux, la plus grande grâce qu'il puisse accorder à toi et à ton peuple.

L'EXACTITUDE.

Un roi d'Arabie fit récompenser un de ses officiers avec magnificence, non pas que cet officier eût de grands talens, non pas qu'il eût rendu de grands services; mais il remplissait ses devoirs avec exactitude. L'exactitude dans les officiers du prince est la marque la plus ordinaire d'un empire bien gouverné.

LES COURTISANS.

Nourshivan le juste, étant un jour à la chasse, voulut manger du gibier qu'il avait tué ; mais il n'avait point de sel. Il en envoya chercher au village le plus voisin, en défendant de le prendre sans le payer. Quel mal arriverait-il, dit un de ses courtisans, si le roi ne payait pas un peu de sel ? Nourshivan répondit : Si un roi cueille une pomme dans le jardin d'un de ses sujets, le lendemain les courtisans coupent les arbres.

LES DEUX FRÈRES.

Un homme sans fortune avait deux fils : il mourut. L'aîné se rendit à la cour, il sut plaire, et il eut une charge auprès du prince. Le plus jeune cultiva un champ que son père leur avait laissé et vécut du travail de ses mains. Un jour l'aîné disait au cadet : Pourquoi n'apprends-tu pas à faire ta cour et à plaire ? tu ne serais pas obligé de travailler ainsi pour vivre. Le cadet lui répondit : Pourquoi n'apprends-tu pas à travailler comme moi ? tu ne serais pas obligé d'être esclave.

LA PRIÈRE.

Un Mollack, au milieu d'une mosquée, baisait fréquemment la terre et criait de tems en tems à haute voix : Grand Dieu, ne te souviendras-tu pas de ton serviteur qui ne t'a jamais oublié ? Un laboureur caché dans un coin du temple, disait à demi-voix : Grand Dieu, pardonne-moi mes fautes, et pour récompenser le peu de bien que j'ai pu faire, donne-moi la force d'en faire davantage.

L'ERREUR.

Un aveugle avait une femme qu'il aimait beaucoup, quoiqu'on lui eût dit qu'elle était fort laide. Un médecin offrit de lui rendre la vue ; il ne voulut pas y consentir. Je perdrais, dit-il, l'amour que j'ai pour ma femme, et cet amour me rend heureux.

Les troupes de Cosroês furent vaincues le jour d'une éclipse du soleil : les Perses, adorateurs du feu, pensaient que ce phénomène annonçait de grands malheurs à l'empire, et cette idée leur ôta le courage. L'ignorance et l'erreur peuvent faire le bonheur d'un seul homme ; mais elles font ordinairement le malheur des nations.

LE ZÈLE.

Je me souviens que dans ma jeunesse, après avoir passé quelque tems chez les Mollacks, j'en avais pris le caractère. Je vins revoir mon père, homme sage et vertueux. Pendant une nuit que j'étais couché dans sa chambre au milieu de ma famille qui dormait profondément, je ne fermais pas l'œil, je lisais le koran et souvent j'en récitais à haute voix quelques passages : Ma lecture éveilla mon père, je m'aperçus de son réveil, je lui dis : Voyez-vous comme vos enfans sont plongés dans le sommeil, sans songer à Dieu ? Mon fils, me dit-il, il vaudrait mieux dormir que de veiller pour remarquer les fautes de tes frères.

LE VIEILLARD.

Que n'ose pas la haine ? Une femme avait conçu une telle antipathie pour son beau-père qu'elle ne pouvait souffrir de le voir manger dans les mêmes assiettes que le reste de la famille. Elle fit tant qu'elle obligea son mari de faire pour le pauvre vieillard un plat en bois.

Le mari, dans sa faiblesse coupable, oubliant donc ce qu'il devait à son vieux père, triste, souffrant et misérable, travaillait à ce vilain plat. Son fils entre en ce moment.

Que fais-tu là, papa ?—Un plat de bois, mon enfant.

Pour qui donc ?—Pour ton grand-père.

—Tiens, que c'est drôle !...Et quand mangera-t-il dedans ?
—Mais tous les jours, mon ami.
—Ah ! Ah ! Et pourquoi donc mangera-t-il dans ce plat-là plutôt que moi, plutôt que maman, plutôt que toi ?—Parce que...., parce que..., parce que..., parce qu'il est vieux, lui.
—Bon ! je t'en ferai donc un, quand tu seras vieux, toi.

A ce mot, et le plat et l'outil tombent de la main du père ; son cœur se gonfle, la nature outragée se soulève avec effroi ; des larmes mouillent ses yeux ; il approche son fils de ses genoux tremblans.

—Non, mon enfant, non, tu ne m'en feras jamais ; et Dieu me punisse, si j'achève celui-ci.

ALEXANDRE.

On demandait au grand Alexandre comment il avait pu se faire aimer des peuples qu'il avait soumis. Je n'ai jamais opprimé les vaincus, dit-il, et j'ai toujours respecté les opinions établies. O rois, imposez des services à vos sujets, demandez-leur une partie de leurs richesses, mais ne génez pas leurs opinions. Les conquérans peuvent disposer des biens et des emplois chez les nations vaincues, mais leur puissance ne peut s'étendre jusqu'à la pensée.

CYNÉGIRE.

Cynégire, soldat Athénien, après avoir signalé son courage à la bataille de Marathon, poursuivit les ennemis jusque dans leurs vaisseaux. S'étant attaché à l'un d'eux de la main droite, elle lui fut coupée. Il reprit le vaisseau de la main gauche, qui fut coupée pareillement ; alors il se saisit du vaisseau avec ses dents et y demeura attaché.

DAMON ET PYTHIAS.

Damon et Pythias étaient liés par les nœuds d'une étroite amitié, et ils s'étaient juré l'un à l'autre une fidélité inviolable. Elle fut mise à une rude épreuve. L'un d'eux condamné à mort par Denys, tyran de Syracuse, demanda par grâce qu'il lui fut permis de faire un voyage dans sa patrie

pour y régler ses affaires, avec promesse de revenir dans un certain tems; et l'autre s'offrit généreusement pour caution. Les courtisans, et Denys surtout, attendaient avec impatience quelle serait l'issue d'une aventure si extraordinaire et si bizarre. Le jour marqué approchant, comme il ne revenait point, chacun blâmait le zèle imprudent et téméraire de celui qui l'avait cautionné. Celui-ci, loin de témoigner aucune crainte ni aucune inquiétude, répondait, avec un visage tranquille et d'un ton affirmatif, qu'il était sûr que son ami reviendrait: et en effet il arriva au jour et à l'heure marqués. Le tyran étonné d'une si rare fidélité, et attendri à la vue d'une si aimable union, lui accorda la vie, et leur demanda par grâce d'être admis en tiers dans leur amitié.

LE CHIEN.

Un soldat blessé ayant été oublié sur le champ de bataille, un seul ami, son compagnon, son chien était resté auprès de lui. Inconsolable, sans nourriture, il avait passé deux jours sur le corps de son maître, résolu de ne pas lui survivre. Tout-à-coup il a senti quelques légers mouvemens. L'œil de ce maître chéri s'est rouvert à la lumiére. Il respire ! il vit encore! L'animal généreux le couvre de caresses; il lèche ses blessures, il réchauffe ses membres glacés. Le soldat se soulève ; mais, épuisé par sa longue agonie, il retombe sans force, il va périr d'inanition. Où chercher quelque assistance? Où trouver du secours? De tous côtés le silence et la mort! Mais que ne peut l'instinct dirigé par l'amour? D'un nez avide, le chien interroge l'espace, et bondissant de joie, il part comme un trait, revient plus vite encore, et apporte à son maître défaillant la moitié d'un pain qu'il a découvert au milieu des cadavres.

L'HOMME VRAI.

Un roi avait condamné à mort un de ses esclaves : celui-ci étant sans espérance, ne ménageait plus rien, et accablait le roi d'injures. Que dit-il? demanda le prince à son favori. Seigneur, il dit que les récompenses de l'autre vie sont pour

les princes qui pardonnent : il vous demande grâce. Je l'accorde, dit le roi. Un courtisan, depuis long-tems ennemi du favori, avait entendu le discours de l'esclave. On vous trompe, dit-il à son maître ; ce malheureux vous accablaït d'injures. Le roi répondit : le mensonge qu'on m'a fait est humain, et ta vérité est cruelle. Et puis se tournant vers son favori : O mon ami, lui dit-il, c'est toi qui me diras toujours la vérité.

ALEXANDRE ET SON MÉDECIN.

Alexandre s'étant jeté tout en sueur dans les eaux du Cydne, avait été saisi par une fièvre violente qui devenait encore plus dangereuse par son impatience. L'armée était dans la plus grande consternation, et aucun médecin n'osait entreprendre de le guérir. Dans ces circonstances, Philippe d'Acarnanie, son premier médecin et son confident, demanda le tems de préparer un breuvage, dont l'effet devait être propre pour lui rendre la santé. On avait envoyé au roi, pendant cet intervalle, une lettre par laquelle on lui donnait avis de se défier de Philippe comme d'un traître, à qui Darius avait promis mille talens avec sa sœur en mariage. Quelle situation pour un prince malade ! Alexandre cependant n'en parut point troublé ; mais après avoir reçu entre ses mains le breuvage, il présente la lettre à son médecin ; et les yeux attachés sur lui, il vide la coupe tout d'un traït. Le remède agit si puissamment sur le malade, qu'il perdit d'abord connaissance, et qu'on eut tout lieu de soupçonner du poison ; mais une guérison prompte rendit bientôt Alexandre plein de force et de santé à son armée.

MUTIUS SCÉVOLA.

Porsenna, roi des Toscans, ayant épousé le parti de Tarquin-le-superbe, chassé de Rome, alla assiéger cette ville l'an 507 avant J. C. pour y faire rentrer le tyran. La vie de Porsenna parut à Mutius incompatible avec le salut de la république. Il se détermina à la lui ôter, et déguisé en Toscan, il passa dans le camp ennemi. La tente du roi était aisée à reconnaître ; il y entra, et le trouva seul avec un secrétaire qu'il prit pour le prince, et qu'il tua à sa place.

Les gardes accoururent au bruit, et arrêtèrent Mutius. On l'interrogea ; il ne répondit que ces mots : *Je suis Romain ;* et comme s'il eût voulu punir sa main de l'avoir mal servi, il la porta sur un brasier ardent, et la laissa brûler, en regardant fièrement Porsenna. Le roi, étonné, admira le courage de Mutius, et lui rendit son épée, qu'il ne put recevoir que de la main gauche, comme le désigne le surnom de Scævola qu'il porta depuis. Ce Romain, feignant alors d'être touché de reconnaissance pour la générosité de Porsenna, qui lui avait sauvé la vie, lui parla ainsi : Seigneur, votre générosité va me faire avouer un secret que tous les tourmens ne m'auraient jamais arraché. Apprenez donc que nous sommes trois cents qui avons résolu de vous tuer dans votre camp. Le sort a voulu que je fusse le premier à le tenter ; et autant j'ai souhaité d'être l'auteur de votre mort, autant je crains qu'un autre ne le devienne, surtout aujourd'hui que je vous connais plus digne de l'amitié des Romains que de leur haine. Le roi Toscan fit la paix avec Rome, et cette paix fut le fruit de la bravoure intrépide d'un seul homme.

TENDRESSE CONJUGALE.

Le duc de Wittemberg s'opposa vivement à l'élection de Conrad III. proclamé empereur en 1138 ; et quand le nouveau monarque eut ceint le diadême, il refusa de le reconnaître, et se renferma dans la petite ville de Weinspreg.—L'empereur irrité vint l'y assiéger. Le rebelle soutint toutes ses attaques avec bravoure, et ne céda qu'à la force. Le vainqueur voulait mettre tout à feu et à sang : cependant il fit grâce aux femmes, leur permit de sortir et d'emporter ce qu'elles avaient de plus cher. L'épouse du duc profita de cette permission pour sauver les jours de son mari. Elle l'emporta sur ses épaules et toutes les femmes de la ville l'imitèrent. Lorsque Conrad les vit ainsi sortir chargées de ce fardeau, ayant la duchesse à leur tête, il ne put tenir contre un spectacle si touchant ; et cédant à l'admiration, il fit grâce aux hommes en faveur de leurs femmes, et la ville fut sauvée.

DÉVOUEMENT DE D'ASSAS.

Le marquis de Castries, après avoir battu les Prussiens à Rhinsberg, en 1760, médita une action plus décisive en-

core, et vint camper, le 15 octobre, à un quart-de-lieue de l'abbaye de Clostercamp. Le prince de Brunswick ne crut pas devoir l'attendre devant Wesel qu'il assiégeait; il se décida à l'attaquer, et se porta au devant de lui par une marche forcée dans la nuit du 15 au 16. Le général français, se doutant de ce dessein, fait coucher son armée sous les armes, et envoie à la découverte pendant la nuit, D'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne. A peine cet officier a-t-il fait quelques pas dans un bois, que des grenadiers ennemis l'environnent, le saisissent à peu de distance de son régiment, lui présentent la baïonnette en lui disant que, s'il fait du bruit, il est mort. D'Assas se recueille un moment pour mieux renforcer sa voix ; il crie : *A moi, Auvergne, voilà les ennemis!* il tombe percé de coups. Ce dévouement héroïque fut admiré de toute la France. Une pension de mille livres fut accordée par Louis XVI. aux aînés de cette famille, et, sous Napoléon, une colonne a été élevée sur le lieu où D'Assas succomba. Les dernières paroles du héros en forment l'inscription.

ORIGINE DES ÉCHECS.

Un jeune prince très-puissant régnait dans les Indes ; il était d'une fierté qui pouvait devenir funeste à ses sujets et à lui-même. On essaya en vain de lui représenter que l'amour de ses sujets est toute la force et toute la puissance du souverain ; ces sages remontrances ne servirent qu'à faire périr leurs auteurs dans les tourmens. Un bramine, ou philosophe, dans le dessein de lui indiquer cette vérité, sans toutefois s'exposer au même péril, imagina le jeu des échecs, où le roi, quoique la plus importante de toutes les pièces, est impuissant pour attaquer et même pour se défendre contre ses ennemis, sans le secours de ses sujets et de ses soldats. Le monarque était né avec beaucoup d'esprit ; il se fit lui-même l'application de cette leçon utile, changea de conduite, et par-là prévint les malheurs qui le menaçaient. La reconnaissance du jeune prince lui fit laisser au bramine le choix de la récompense. Celui-ci demanda autant de grains de blé qu'en pourrait produire le nombre des cases de l'échiquier, en doublant toujours, depuis la première jusqu'à la soixante-quatrième ; ce qui lui fut accordé sur-le-champ et sans examen, mais il se trouva par le calcul,

que tous les trésors et les vastes empires du prince ne suffiraient point pour remplir l'engagement qu'il venait de contracter. Alors notre philosophe saisit cette occasion pour lui représenter combien il importe aux rois de se tenir en garde contre ceux qui les entourent, combien ils doivent craindre que l'on n'abuse de leurs meilleures intentions.

COURAGE DE LA FEMME D'UN CANONNIER.

Avant que les deux armées Américaine et Anglaise eussent commencé l'action générale à Montmouth, deux batteries avancées fesaient l'une contre l'autre un feu très-vif. Comme la chaleur était excessive, la femme d'un canonnier américain courait continuellement pour lui apporter de l'eau qu'elle allait chercher à une source voisine. A l'instant où elle se dispose à passer au poste de son mari, elle le voit tomber et hâte sa marche pour le secourir, mais il était déjà mort. Dans le même moment, elle entend l'officier donner ordre d'ôter ce canon de sa place, se plaignant de ne pouvoir remplacer le brave homme qui venait d'être tué. Non, dit l'intrépide Molly, en regardant fixement l'officier, le canon ne sera pas ôté faute de quelqu'un pour le servir. Puisque mon brave mari ne vit plus, tant que j'existerai je ferai tout ce qui dépendra de moi pour le venger. L'activité et le courage avec lesquels elle remplit l'office de canonnier tout le tems de l'action, lui attirérent l'attention de tous ceux qui en furent témoins, et enfin du général Washington lui-même, qui lui donna le rang de lieutenant, et qui lui fit avoir la demi-paye sa vie durant. Elle porta l'épaulette, et tout le monde l'appelait *capitaine Molly.*

DUGOMMIER.

A la bataille de la montagne Noire, en 1794, un obus lancé par les Espagnols éclate sur la tête du général en chef Dugommier qui était demeuré stationnaire au centre de son armée. Ce général est renversé, sa tête est fracassée, son sang rejaillit sur ceux qui l'entourent. Ses officiers et deux de ses fils qui se trouvaient à ses côtés le relèvent ; un reste de vie l'animait encore ; et général prudent jusque

dans les bras de la mort, il dit aux officiers qui l'entourent : Faites en sorte de cacher ma mort à nos soldats afin qu'ils achèvent de remporter la victoire, seule consolation de mes derniers momens. Il expire en prononçant ces mots. Les Français gagnèrent en effet la bataille, et vengèrent sa mort par celle du général en chef ennemi, qui fut atteint de deux balles et tomba mort au milieu de la mêlée. Mais les Français ressentirent plus vivement que les Espagnols la perte de leur illustre général. La douleur des soldats absorba dans leurs cœurs le sentiment qu'inspire la victoire. Ils gagnèrent leurs quartiers à pas lents et dans l'attitude du regret. On creusa, au milieu de la forteresse de Bellegarde, la tombe qui reçut le corps défiguré du vainqueur des Anglais et des Espagnols. L'armée entière accompagna cette pompe lugubre ; généraux, officiers, soldats, citoyens, tous versaient des torrens de larmes : éloge sublime, et qui prouvait mieux pour la gloire du défunt que l'oraison funèbre la plus éloquente. Dugommier avait cinquante-huit ans quand la mort vint le frapper sur le champ de bataille. Il était l'idole des troupes, qui avaient pour lui un dévouement sans bornes. Avare de leur sang, on le vit souvent s'exposer lui-même avec la plus rare intrépidité. Souvent il visitait les camps, et se plaisait à converser avec les soldats, qui se pressaient autour de lui pour recueillir ses paroles de bonté, d'encouragement ou d'espérance. A la première nouvelle de sa mort, un cri unanime se fit entendre dans tous les rangs, comme autrefois dans l'armée de Turenne : Nous avons perdu notre père !

FERMETÉ DE CARACTÈRE.

MADEMOISELLE AUGUSTE était une chanteuse d'une figure assez agréable, qui ne manquait pas de talent et qui avait surtout un caractère ferme et décidé. Elle fit un voyage en Pologne ; passant par Berlin, à son retour, elle se trouva dans un bal auquel assistait Frédéric II. Il fut curieux de l'entendre, et envoya un chambellan la *prier de chanter*. Mademoiselle Auguste répondit qu'elle n'était pas venue dans cette intention et qu'elle ne le pouvait pas ce jour-là. Frédéric contrarié dans ses désirs, oublia un moment qu'il était philosophe pour se souvenir qu'il était monarque ; il renvoya le chambellan porteur de ces paroles : Mademoi-

selle, c'est le Roi qui vous prie de chanter ; il n'est point accoutumé aux refus. Monsieur, répondit la jeune Française, dites au Roi, qu'il a mille moyens de me faire pleurer, mais de me faire chanter, pas un.

BEAU TRAIT DE DÉSINTERESSEMENT.

Dans la dernière guerre d'Allemagne, un capitaine de cavalerie est commandé pour aller au fourrage. Il part à la tête de sa compagnie, et se rend dans le quartier qui lui était assigné. C'était un vallon solitaire, où l'on ne voyait guère que des bois. Il y aperçoit une pauvre cabane ; il y frappe ; il en sort un vieux Hernouten à barbe blanche. Mon père, lui dit l'officier, montrez-moi un champ où je puisse faire fourrager mes cavaliers. Tout à l'heure, reprit l'Hernouten.

Ce bon homme se met à leur tête, et remonte avec eux le vallon. Après un quart-d'heure de marche, ils trouvent un beau champ d'orge : Voilà ce qu'il nous faut, dit le capitaine. Attendez un moment, lui dit son conducteur, vous serez content. Ils continuent à marcher, et ils arrivent à un quart-de-lieue plus loin, à un autre champ d'orge. La troupe aussitôt met pied à terre, fauche le grain, le met en trousse, et remonte à cheval. L'officier de cavalerie dit alors à son guide : Mon père, vous nous avez fait aller trop loin sans nécessité ; le premier champ valait mieux que celui-ci. Cela est vrai, monsieur, reprit le bon vieillard, mais il n'était pas à moi.

LE BON MINISTRE.

Le puissant Aaron Raschild commençait à soupçonner que son visir Giafar ne méritait pas la confiance qu'il lui avait donnée : les femmes d'Aaron, les habitans de Bagdad, les courtisans, les derviches censuraient le visir avec amertume. Le calife aimait Giafar ; il ne voulut point le condamner sur les clameurs de la ville et de la cour : il visita son empire ; il vit partout la terre bien cultivée, la campagne riante, les hameaux opulens, les arts utiles en honneur, et la jeunesse dans la joie. Il visita ses places de guerre et ses ports de mer : il vit de nombreux vaisseaux qui

menaçaient les côtes de l'Afrique et de l'Asie ; il vit des guerriers disciplinés et contens ; ces guerriers, les matelots et les peuples des campagnes s'écriaient : O Dieu ! bénissez les fidèles, en prolongeant les jours d'Aaron Raschild et de son visir Giafar ; ils maintiennent dans l'empire la paix, la justice et l'abondance : tu manifestes, grand Dieu ! ton amour pour les fidèles, en leur donnant un calife comme Aaron, et un visir comme Giafar. Le calife, touché de ces acclamations, entre dans une mosquée, s'y précipite à genoux, et s'écrie : Grand Dieu ! je te rends grâces, tu m'as donné un visir dont mes courtisans me disent du mal, et dont mes peuples me disent du bien.

LE TOURMENT DES ROIS.

Un roi mourut sans laisser d'héritier ; et par son testament il donna la couronne à celui qui, après sa mort, entrerait le premier dans la ville. Un pauvre laboureur parut aux portes lorsque le roi venait d'expirer, et il fut couronné. Il eut à soutenir des guerres intestines et étrangères, à ranimer le commerce, à diminuer les impôts, à faire fleurir les arts, et à pourvoir à la subsistance de son peuple. Il s'instruisit en peu de tems, parce qu'il avait le sens commun ; il réussit à tout, parce qu'il voulait le bien ; mais il était rempli de soins, et dévoré d'inquiétudes. Un habitant de son village vint le voir, et lui dit : Grâces soient rendues au Dieu incomparable et tout puissant, qui vous a élevé à un si haut degré de gloire et de puissance ! Ah ! mon ami, dit le roi, au lieu de rendre grâces à Dieu, demande-lui pour moi le courage et la patience ; plains-moi au lieu de me féliciter : dans mon premier état, je ne souffrais que de mes besoins, et je souffre aujourd'hui des besoins de chacun de mes sujets.

L'AVARICE DES DIFFÉRENS AGES.

Je rencontrai un jour dans l'allée de Platanes, qui borde l'Euphrate près de Bagdad, un jeune homme que j'avais connu dans le voisinage d'Alep ; il était enseveli dans une rêverie si profonde, que j'eus de la peine à l'en tirer ; ses regards étaient tristes et farouches, et il s'écriait : Oh !

pourquoi, pourquoi me montrer de l'amitié, puisqu'ils n'en avaient pas ! Il donna encore quelques signes de colère et d'indignation, il me dit : Vous avez vu le vieux Benassar, le frère de ma mère, m'avertir que je pourrais peut-être obtenir un emploi, que ses amis s'offraient de demander pour lui : vous avez vu le jeune Obide me donner de l'argent pour faire mon voyage. Eh bien ! en arrivant ici j'ai vu le jeune Obide solliciter pour lui l'emploi que je viens demander : je l'obtiendrais peut-être, si je pouvais rester plus long-tems à Bagdad ; mais je n'ai plus d'argent, et le vieux Benassar ne veut pas m'en donner. Oh ! pourquoi, pourquoi me montrer de l'amitié, puisqu'ils n'en avaient pas !

Ils ne t'ont pas trompé, lui dis-je, et ils ont fait pour toi moins que tu ne l'as pensé. Obide est jeune, il ne t'avait donné que son argent ; Benassar est vieux, il ne t'avait sacrifié que ses espérances : à l'âge d'Obide, on est avare de ses espérances ; à l'âge de Benassar, on est avare de son argent : le vieillard est riche de ce qu'il possède, et le jeune homme de ce qu'il espère.

L'ENVIE.

J'AVAIS vu dans le palais d'Uglumish, le fils d'un gouverneur de province, qui, dans un âge encore tendre, avait de l'esprit, de la prudence, et du jugement ; sa physionomie avait dès-lors un caractère de force et de grandeur ; le roi qui était fort jeune, en fit son ami, et les jeunes gens de la cour le prirent en aversion : ils lui tendirent des piéges ; ils cherchèrent à le perdre ou à le faire périr ; mais ils ne retardèrent pas même son avancement. Un jour le prince lui disait : Quelle peut être la cause de la haine que tu inspires à mes courtisans ? Elle est violente, ne pourrais-tu pas la faire cesser ? O roi, répondit le favori, j'ai fait usage de ta puissance pour le bonheur de tes sujets et pour ta gloire ; à mesure que je me conciliais le cœur du peuple et ton cœur, j'éloignais de moi mes anciens amis ; je ne me connais qu'un moyen de les ramener, c'est de remplir mes devoirs avec moins d'exactitude, et de perdre tes bonnes grâces. Poursuis, et ne crains rien, dit le roi ; le soleil ne doit pas cesser d'éclairer, parce que la lumière blesse les yeux des oiseaux de nuit.

LE PAUVRE.

Un jeune roi se livrait à la dissipation et à tous les plaisirs que lui préparaient ces infames courtisans qui fondent leurs espérances sur les faiblesses de leurs maîtres. Un jour, il chantait dans un festin ces paroles : J'ai joui des momens passés, je jouis des momens qui passent, et je vois l'avenir sans inquiétudes. Un pauvre, assis sous la fenêtre de la salle du festin, entendit le roi, et lui cria : Si tu es sans inquiétude sur ton sort, n'en as-tu jamais sur le nôtre ? Le roi fut frappé de ce discours ; il s'approcha de la fenêtre, regarda quelque tems le pauvre avec attention sans lui parler, lui fit donner une somme considérable, et sortit de la salle du festin. Il fit des réflexions sur sa vie passée ; elle avait été opposée à tous ses devoirs : il eut honte de lui-même ; il prit en main les rênes du gouvernement, qu'il avait jusqu'alors abandonnées à ses favoris : on le vit travailler assiduement, et dans peu il rétablit l'ordre et le bonheur dans l'empire. On lui fèsait souvent des plaintes de la licence et du désordre dans lesquels vivait le pauvre qu'il avait enrichi. Enfin, il le vit un jour à la porte du palais ; il était couvert de lambeaux, et il revenait demander l'aumône. Le roi le montrant à un des sages de la cour, car il aimait les sages depuis qu'il avait de la bonté ; tu m'as vu combler cet homme de richesses, voila le fruit de mes bienfaits ; ils ont corrompu le pauvre, ils ont été pour lui une source de nouveaux vices et d'une nouvelle misère. Cela est vrai, lui répondit le sage, parce que tu as donné à la pauvreté ce que tu ne devais donner qu'au travail.

LA BIENFESANCE.

A mesure que le tems a fait passer devant mes yeux une plus longue suite d'événemens, et depuis que la couleur de mes cheveux est comme celle des cygnes qui se jouent dans le jardin du roi des rois, j'ai pensé que le souverain Arbitre de nos destinées, qui fit l'homme et la vertu, ne laissa jamais sans plaisir le cœur de l'homme de bien, ni une bonne action sans récompense. Ecoutez, ô fils d'Adam, écoutez ce récit fidèle.

Dans une de ces vallées fertiles qui coupent la chaîne des montagnes d'Arabie, habitait depuis long-tems un riche

pasteur : je l'ai connu, on le disait heureux, et il était content. Un jour qu'il se promenait au bord d'un torrent, dans une allée de palmiers qui portaient leur feuillage brun jusqu'au pied des cèdres verts, dont le sommet de la montagne était couronné, il entendit une voix qui remplissait quelquefois la vallée de ses cris perçans, et dont quelquefois les plaintes étouffées se distinguaient à peine du bruit du torrent.

Le vieux pasteur courut aux lieux d'où partait la voix : il vit au pied d'un rocher, un jeune homme à demi couché sur le sable ; ses habits étaient déchirés, ses cheveux tombaient en désordre sur son visage, où les charmes de la jeunesse étaient flétris par la douleur : on voyait sur ses joues les traces des larmes ; sa tête était penchée sur son sein ; il était semblable à la rose abattue et inondée par l'orage. Le riche pasteur fut touché ; il aborda le jeune homme, et lui dit : O enfant de la douleur ! viens dans mes bras, laisse-moi presser contre mon sein l'homme qui gémit ; ses peines me font soupirer.

Le jeune homme leva la tête, en gardant un morne silence ; il fixa quelque tems le vieillard avec des yeux étonnés de trouver la bienveillance et la pitié. La seule vue du bon pasteur devait donner de la confiance ; ses yeux étaient humides et remplis de douceur et de feu ; ils avaient ces regards vifs et tendres, qui font toujours parler les malheureux.

Le jeune homme se leva tout couvert de poussière, s'élança dans les bras du pasteur, en poussant un cri que répétèrent les montagnes : O mon père ! disait-il, ô mon père ! Quand il fut un peu calmé par les discours et par les caresses du vieillard, celui-ci lui fit plusieurs questions auxquelles le jeune homme répondit ainsi :

C'est derrière ces grands cèdres que vous voyez sur la plus élevée des montagnes qu'est le hameau de Shel-Adar, père de Fatmé. La cabane de mon père n'est pas éloignée d'ici. Fatmé est la plus belle entre les filles des montagnes ; je m'étais proposé pour conduire les troupeaux de son père, et il y avait consenti. Il est riche, le père de Fatmé, et mon père est pauvre. J'aimais Fatmé, Fatmé m'aimait. Son père s'en est aperçu ; nous lui avons avoué notre amour, et il veut me contraindre à m'éloigner du pays de sa fille. Je me suis jeté à ses pieds, et je lui ai dit : O père de Fatmé, laisse-moi du moins habiter la vallée que tu habites : je

consens de ne plus parler à Fatmé ; je ne saurai pas si elle m'aime encore ; je te le promets, je ne le saurai pas : donne-moi à conduire un de tes troupeaux éloignés ; permets que je serve toujours le père de Fatmé. Eh bien ! Shel-Adar m'a refusé tout ; il m'a traité durement, et je n'avais pas la force de faire un pas pour m'éloigner de sa maison : il a menacé Fatmé, et vous me voyez ici loin de la vallée qu'elle habite. Fatmé est malheureuse, mon père est infirme, j'ai perdu ma mère, j'ai deux frères si jeunes, qu'ils peuvent à peine atteindre aux branches les moins élevées des palmiers. Mon père et mes frères recevaient leur subsistance de moi, qui recevais tout de Shel-Adar, et je meurs.

Mon fils, dit le vieillard, allons ensemble au vallon de Shel-Adar ; je t'aiderai à marcher, viens. Le jeune homme y consentit ; il se traînait à peine : en approchant, ils virent Fatmé ; elle était pâle et abattue. Le jeune homme dit au vieillard, je vois Fatmé. Le vieillard entra dans la maison de Shel-Adar, et lui dit :

Une colombe d'Alep avait été transportée à Damas ; elle y vivait avec une colombe du pays ; leur maître craignit que la colombe d'Alep n'emmenât quelque jour sa compagne, et il les sépara : elles cessèrent de manger le grain qu'il leur donnait dans sa main : elles devinrent languissantes, et moururent.

O Shel-Adar, ne sépare pas ceux qui ne vivent que parce qu'ils vivent ensemble. Ce jeune homme que tu as éloigné de ta maison a-t-il de la vertu ? Shel-Adar répondit : Le prophète me soit témoin de ce que je vais dire : ce qu'un lys est parmi les narcisses, ce jeune homme l'est parmi les fidèles ; il surpasse tous les jeunes pasteurs par sa piété, sa bonté et sa vigilance ; mais il est pauvre. Ah ! dit le vieux pasteur, mes enfans et moi, nous avons des troupeaux sans nombre ; je possède toute la riche vallée d'Horofa, et je puis enrichir ce jeune homme ; une partie de mes troupeaux sera demain à ta porte, si tu veux lui donner Fatmé. Shel-Adar promit de donner sa fille, et le vieillard se retira.

Le lendemain il fit partir pour le hameau de Shel-Adar des troupeaux de brebis plus blanches que le sommet des hautes montagnes pendant l'hiver, et des troupeaux de cavalles plus belles et plus légères que celles que montait le prophête.

Quelques jours après cette action, le riche et bon pasteur se mit en chemin vers les grands cèdres, au-dessous des-

quels est situé le hameau de Shel-Adar. Ecoutez, ô fils des hommes, écoutez :

Le bon pasteur allait sortir d'un bois pour entrer dans une prairie où coulait un rouisseau bordé de figuiers ; il vit sur un tertre, à l'ombre des figuiers, Shel-Adar qui tenait la main d'un vieillard, dont la physionomie avait un caractère de sagesse et de gaîté. Ce vieillard regardait souvent Shel-Adar avec des yeux pleins de joie ; Shel-Adar avait la même expression dans les siens. Le bon pasteur les vit, et il s'arrêta pour jouir de tout ce que le spectacle doux et majestueux de la vieillesse contente peut donner de consolation. Les deux vieillards se montraient l'un à l'autre plusieurs jeunes gens, parmi lesquels étaient deux enfans qui tantôt se jouaient sur l'herbe, et tantôt venaient caresser les vieillards ; ils étaient bien vêtus ; ils avaient la santé, la vivacité, l'enjouement de leur âge. Le bon pasteur entendit que ces deux enfans étaient les frères du jeune époux de Fatmé, et que le vieillard qui tenait par la main Shel-Adar était leur père.

Plus près du bon pasteur, à la lisière du bois, Fatmé et son époux étaient assis sur le gazon ; souvent ils restaient immobiles, et se regardaient fixement : ils souriaient si doucement, qu'il semblait que la seule habitude du plaisir eût rendu leurs visages rians. Souvent ces jeunes époux interrompaient leur silence délicieux par des caresses vives et modestes : on voyait qu'ils étaient retenus par la présence de leurs pères, et surtout par leur respect pour les enfans. Souvent ils se regardaient tous, et chacun paraissait enivré du bonheur de ce qui lui était cher et du sien. La joie qui les animait se manifestait de la même manière sur tous leurs visages, comme la même sève couvre de fleurs semblables toutes les branches d'un oranger.

Le bon pasteur les regardait tour à tour, et il porta ses yeux dans la prairie, où il vit les troupeaux qu'il avait donnés : ils effaçaient en beauté ceux de Shel-Adar, parmi lesquels ils étaient confondus : il voyait ces troupeaux, le bon pasteur, et il entendait chacun de leurs conducteurs célébrer par ses chants le bonheur de ses maîtres et le sien.

O fils d'Adam, je n'ai rien ajouté, je n'ai rien retranché, et je vous ai fait le récit fidèle que je vous avais promis?

L'ESPÉRANCE.

Que le prophète soit avec le célèbre Aisher. Voici ce que m'a dit Aisher dans les jours de sa vieillesse.

Le ciel a béni le cours de mes années : si mon pays est devenu la proie des enfans d'Omar, et si j'ai cessé d'avoir une patrie; retiré dans la Perse, j'ai cherché à être utile aux hommes, en leur inspirant les vérités et les sentimens qui servent partout au bonheur. Le roi des rois m'a comblé de ses grâces ; mon épouse et mes enfans ont joui de mes richesses et de mon cœur. Le tems, qui a courbé mes reins et sillonné mon visage, ne m'ôta jamais le doux souvenir de ma vie passée, mais il me dérobait l'avenir. J'ai senti que je perdais l'espérance.

La perte de l'espérance est le tourment de la vieillesse.

Le printems ramenait aux environs de Shiras, les parfums, les couleurs, et l'harmonie ; j'allai à la campagne, et les délicieuses sensations que me donnaient toutes les beautés et tous les changemens de la nature, rajeunissaient mon cœur.

Je portais souvent mes pas vers une métairie située au bord d'un petit lac couronné de bois et de côteaux. J'étais charmé de ce paysage, et j'achetai la métairie.

Je ne tardai pas à m'occuper des productions de ces champs et de ces jardins qui avaient réjoui ma vue. Là, je fis planter des arbres qui devaient dans peu me donner des fruits savoureux. Ici, je fis semer des grains qui pouvaient me rendre cent fois la semence que je confiais à la terre. Au pied de ce côteau, je vis fleurir une vigne qui me promettait des vins dignes de la bouche du roi des rois. Dans le terrain le plus près de ma maison, des légumes croissaient pour ma table, et à ces légumes, d'autres devaient succéder.

Le Dieu du ciel n'ajoutait pas un jour à la chaîne de mes jours, il ne remplaçait pas une saison, par une saison, sans me faire jouir de quelques biens, et sans m'en promettre de nouveaux.

Je retrouvai l'espérance ; je la trouvai, cette source des pensées, cette âme de la vie, ce charme de tous les âges. Aux pieds de mes arbres, dans mes allées, je la rencontre tous les jours. Ces fruits que je cueille, me disent qu'elle ne m'a pas trompé. Ces fleurs qu'elle me présente ne me tromperont pas davantage.

Vivez, ô jeunesse, dans le sein des villes opulentes ; elles sont le séjour de l'instruction et des plaisirs. Jouissez-y

des délices de votre âge, instruisez-vous avec les hommes dans l'art de les servir un jour.

Vous qui parvenez à l'âge mur, habitez les camps et les cours, remplissez les tribunaux, volez sur les mers, servez ou protégez la société qui vous fait jouir de ses biens.

Et vous dont la course s'est ralentie, et qui arrivez à la fin de votre carrière, ô vieillards, habitez les champs. Là, dans un repos interrompu par de douces occupations, vous jouirez du passé, vous saisirez le présent, et les illusions de l'espérance vous amuseront encore le jour même où le tems ouvrira pour vous les portes du tombeau.

LE CRIME.

Trois habitans de Balk voyageaient ensemble : ils rencontrèrent un trésor, et ils le partagèrent ; ils continuèrent leur route, en s'entretenant de l'usage qu'ils feraient de leurs richesses. Les vivres qu'ils avaient portés étaient consommés ; ils convinrent qu'un d'eux irait en acheter à la ville, et que le plus jeune se chargerait de cette commission ; il partit.

Il se disait en chemin : me voila riche, mais je le serais bien davantage si j'avais été seul quand le trésor s'est présenté....Ces deux hommes m'ont enlevé mes richesses.... Ne pourrais-je pas les reprendre...? Cela me serait facile. Je n'aurais qu'à empoisonner les vivres que je vais acheter : à mon retour, je dirais que j'ai dîné à la ville : mes compagnons mangeraient sans défiance, et ils mourraient. Je n'ai que le tiers du trésor, et j'aurais le tout.

Cependant les deux autres voyageurs se disaient : Nous avions bien à faire que ce jeune homme vînt s'associer à nous : nous avons été obligés de partager le trésor avec lui : sa part aurait augmenté les nôtres, et nous serions véritablement riches....Il va revenir, nous avons de bons poignards....

Le jeune homme revint avec des vivres empoisonnés : ses compagnons l'assassinèrent : ils mangèrent, ils moururent, et le trésor n'appartint à personne.

LE TAILLEUR DEVENU GÉNÉRAL.

Le célèbre Dorfling, l'un des généraux du Grand Electeur, Frédéric-Guillaume de Brandebourg, était originaire-

ment tailleur. En sortant d'apprentissage à Tangermunde, il eut l'ambition de vouloir aller travailler à Berlin. Comme il fallait passer l'Elbe dans un bac, et qu'il n'avait pas de quoi payer, le passage lui fut refusé. Piqué de cet affront, il dédaigna un métier qu'il en crut la cause, jeta son havresac dans le fleuve et se fit soldat. Il marcha à pas de géant dans cette carrière. Il eut bientôt l'estime de ses camarades, ensuite de ses officiers et enfin de l'Electeur, son maître. Ce grand prince qui aimait la guerre, qui la savait, et qui était forcé de la faire, avança rapidement un homme qui joignait les vertus du citoyen à tous les talens du militaire. Dorfling fut fait feld-maréchal, et remplit l'idée qu'on doit se former d'un homme, qui de l'état de soldat parvient au généralat. Une fortune si considérable excita la jalousie des cœurs sans élévation. Il y eut des hommes assez bas pour dire que Dorfling pour être devenu grand seigneur, n'avait pas perdu l'air de son premier état. Oui, dit-il à ceux qui lui rapportèrent ce discours, j'ai été tailleur; j'ai coupé du drap : mais maintenant, continua-t-il en portant la main sur la garde de son épée, voici l'instrument avec lequel je coupe les oreilles à ceux qui parlent mal de moi.

LES DEUX AMIS.

Les deux classes de l'école de Westminster ne sont séparées que par un rideau, qu'un écolier déchira un jour par hasard. Comme cet enfant était d'un naturel doux et timide, il tremblait de la tête aux pieds, dans la crainte du châtiment qui lui serait infligé par un maître connu pour être rigide. Un de ses camarades le tranquillisa, en lui promettant de se charger de la faute et de subir la punition ; ce que réellement il fit. Les deux amis, qui étaient devenus hommes, lorsque la guerre civile d'Angleterre éclata embrassèrent des intérêts opposés : l'un suivit le parti du Parlement, et l'autre le parti du Roi, avec cette différence, que celui qui avait déchiré le rideau tâcha de s'avancer dans les emplois civils, et celui qui en avait subi la peine, dans les militaires.

Après des succès et des malheurs variés, les républicains remportèrent un avantage décisif dans le nord de l'Angleterre, firent prisonniers tous les officiers considé-

rables de l'armée de Charles, et nommèrent peu après des juges pour faire le procès à ces rebelles, ainsi qu'on les appelait alors. L'écolier timide, qui est un de ces magistrats, entend prononcer parmi les noms des criminels celui de son généreux ami, qu'il n'a pas vu depuis le collége ; il le considère avec toute l'attention possible, croit le reconnaître, s'assure par des questions sages qu'il ne se trompe pas, et sans se découvrir lui-même, prend avec un grand empressement le chemin de Londres. Il y employa si heureusement son crédit auprès de Cromwell, qu'il préserva son ami du triste sort qu'éprouvèrent ses infortunés complices.

TRAIT DE JUSTICE.

L'EMPEREUR se promenant seul dans les rues de Vienne, vêtu comme un simple particulier, rencontra une jeune personne tout éplorée qui portait un paquet sous son bras. Qu'avez-vous, lui dit-il affectueusement ? que portez-vous ? où allez-vous ? ne pourrais-je calmer votre douleur ?—Je porte des hardes de ma malheureuse mère, répondit la jeune personne au Prince qui lui était inconnu, je vais les vendre ; c'est, ajouta-t-elle d'une voix entrecoupée, notre dernière ressource. Ah ! si mon père, qui versa tant de fois son sang pour la patrie, vivait encore, ou s'il avait obtenu la récompense due à ses services, vous ne me verriez pas dans cet état.—Si l'empereur, lui répondit le monarque attendri, avait connu vos malheurs, il les aurait adoucis ; vous auriez dû lui présenter un mémoire, et employer quelqu'un qui lui eût exposé vos besoins.—Je l'ai fait, répliqua-t-elle, mais inutilement ; le seigneur à qui je m'étais adressée m'a dit qu'il n'avait jamais pu rien obtenir.—On vous a déguisé la vérité, ajouta le Prince en dissimulant la peine qu'un tel aveu lui fesait ; je puis vous assurer qu'on ne lui aura pas dit un mot de votre situation, et qu'il aime trop la justice pour laisser périr la veuve et la fille d'un officier qui l'a bien servi. Faites un mémoire, apportez-le-moi demain au château, en tel endroit, à telle heure ; si tout ce que vous dites est vrai, je vous ferai parler à l'empereur, et vous en obtiendrez justice. La jeune personne, en essuyant ses pleurs, prodiguait des remercîmens à l'inconnu, lorsqu'il ajouta : Il ne faut cependant pas vendre les hardes de

votre mère. Combien comptiez-vous en avoir? Six ducats, dit-elle.—Permettez que je vous en prête douze jusqu'à ce que nous ayons vu le succès de nos soins.

A ces mots la jeune fille vole chez elle, remet à sa mère les douze ducats avec les hardes, lui fait part des espérances qu'un seigneur inconnu vient de lui donner : elle le dépeint, et ses parens qui l'écoutaient, reconnaissent l'empereur dans tout ce qu'elle en dit. Désespérée d'avoir parlé si librement, elle ne peut se résoudre à aller le lendemain au château ; ses parens l'y entraînent : elle y arrive tremblante, voit son souverain dans son bienfaiteur, et s'évanouit. Cependant le Prince, qui avait demandé la veille le nom de son père et celui du régiment dans lequel il avait servi, avait pris des informations, et avait trouvé que tout ce qu'elle lui en avait dit était vrai. Lorsqu'elle eut repris ses sens, l'empereur la fit entrer avec ses parens dans son cabinet, et lui dit de la manière la plus obligeante : Voila, mademoiselle, pour madame votre mère, le brevet d'une pension égale aux appointemens qu'avait monsieur votre père, dont la moitié sera reversible sur vous, si vous avez le malheur de la perdre ; je suis fâché de n'avoir pas appris plutôt votre situation, j'aurais adouci votre sort.

LE SOLDAT MAGNANIME.

Lorsque le grand Condé commandait en Flandre l'armée espagnole, et fesait le siége d'une place française ; un soldat ayant été maltraité par un officier-général, et ayant reçu plusieurs coups de canne pour quelques paroles peu respectueuses qui lui étaient échappées, répondit avec un grand sang-froid qu'il saurait bien l'en faire repentir.

Quinze jours après, ce même officier-général chargea le colonel de tâcher de lui trouver dans son régiment un homme ferme et intrépide pour un coup de main dont il avait besoin, avec cent pistoles de récompense.

Le soldat en question, qui passait pour le plus brave du régiment, se présenta ; et ayant mené avec lui trente de ses camarades, dont on lui avait laissé le choix, il s'acquitta de sa commission qui était des plus hasardeuses, avec un courage et un bonheur incroyables. Il s'agissait de s'assurer, avant que de faire le logement, si les ennemis creusaient des mines sous le glacis.

Le soldat s'étant jeté à l'entrée de la nuit dans le chemin couvert, rapporta le chapeau et l'outil d'un mineur qu'il avait tué. A son retour, l'officier-général, après l'avoir beaucoup loué, lui fit compter les cent pistoles qu'il lui avait promises. Le soldat sur le champ les distribua à ses camarades, disant qu'il ne servait point pour de l'argent, et demanda seulement, que, si l'action qu'il venait de faire paraissait mériter quelque récompense, on le fit officier. Au reste, ajouta-t-il en s'adressant à l'officier-général qui ne le reconnaissait point, je suis le soldat que vous maltraitâtes si fort il y a quinze jours : je vous avais bien dit que je vous en ferais repentir.

L'officier-général plein d'admiration et attendri jusqu'aux larmes, l'embrassa, lui fit excuse, et le nomma officier le même jour.



L'IMPERTINENT PUNI.

Jusqu'a l'instant où des malheurs le rendirent mélancolique, le fameux docteur Young avait été long-tems d'un caractère très-gai, comme le prouve l'anecdote suivante.

Il était un jour en partie de plaisir avec quelques dames, qui allaient par eau au jardin du Wauxhall : tandis que la chaloupe remontait la Tamise, il s'assit sur l'arrière, et amusait la compagnie en jouant quelques airs de flûte. La chaloupe fut bientôt rattrappée par un bateau rempli de militaires qui allaient au même lieu. A l'approche de ces étrangers, le docteur Young qui n'avait point une haute idée de son talent, cessa de jouer, jusqu'à ce qu'ils eussent passé. L'un d'eux cependant lui demanda pourquoi il avait mis sa flûte dans sa poche : Par la même raison, lui répondit-il, que je ne l'avais tirée que pour m'amuser.—L'officier lui signifia très-clairement que s'il ne recommençait aussi-tôt à jouer, il le jetterait dans la rivière. Le docteur pour ne point effrayer les dames, se tut, et continua son air de la meilleure grace du monde tout le long du chemin. Arrivé au Wauxhall il y trouva son homme tout seul dans une des allées du jardin. Il l'aborde et lui dit : Monsieur, c'était uniquement pour ne point troubler l'harmonie de ma société ni de la vôtre, que j'ai satisfait à votre demande imprudente ; mais pour vous prouver que le courage se trouve quelquefois sous un habit noir aussi bien que sous un habit rouge,

je vous prie de vous trouver demain matin à tel endroit, mais sans second, la querelle étant uniquement entre nous. —Le docteur convint encore très-particulièrement qu'ils videraient leur querelle l'épée à la main, et non par d'autres armes. Les combattans se trouvèrent le lendemain matin fort exactement au rendez-vous: mais à peine l'officier eut-il tiré son épée que le docteur lui mit un grand pistolet d'arçon sous la gorge. Quoi, monsieur, dit l'impertinent, vous voulez donc m'assassiner? Non, répondit le docteur, seulement je vous prie de poser votre épée, et de vouloir danser un menuet, autrement vous êtes un homme mort. Quelques représentations que fît l'officier, il fallut obéir. Quand il eut fini, le docteur lui dit. Hier, monsieur, vous m'avez obligé à faire de la musique malgré moi, aujourd'hui je vous ai forcé à danser malgré vous, nous sommes absolument quittes. Je suis prêt actuellement à vous donner telle satisfaction que vous voudrez. L'officier touché, embrassa son adversaire, reconnut son impertinence, et lui demanda de devenir son ami.

LA PROPHÉTIE ACCOMPLIE.

Un jeune garçon de douze à quinze ans, chargé d'une petite pacotille de menues marchandises, parcourait la campagne pour la débiter. Arrivé à un château, une occasion favorable le fait entrer dans le salon où il y avait grande compagnie. On jouait dans ce moment, et même très-gros jeu. Voyant de l'or et de l'argent sur une table, le petit marchand s'écria: Ah! si j'avais seulement deux louis, je ferais ma fortune! La dame du château l'entendit; se retourna, et fut frappée de la physionomie de ce jeune garçon. Comment, lui dit-elle, deux louis feraient ta fortune? Eh comment t'y prendrais-tu?—Il expliqua les moyens dont il se servirait. La dame lui remarquant de l'intelligence, lui donna les deux louis en lui souhaitant une bonne réussite. Au bout d'une dixaine d'années, le même marchand qui avait effectivement prospéré et fait une petite fortune, eut occasion de repasser par le même endroit, ayant une charrette attelée de trois bons chevaux et remplie de marchandises. Il fait demander si on ne veut rien acheter, et on lui fait répondre que non. Au moins, dit-il, j'espère qu'on me permettra de faire ma cour à madame, et

de la saluer. Comme on lui eut dit qu'il le pouvait, il tira d'une de ses balles une pièce de perse superbe : et ayant été introduit, son compliment à cette dame fut, qu'il la priait de vouloir bien agréer la pièce qu'il lui présentait. Monsieur, lui dit la Dame, vous savez que je vous ai fait dire que je ne voulais rien acheter.—Aussi, Madame, mon intention n'est pas de vous la vendre, je vous supplie seulement de vouloir bien l'accepter.—Monsieur, vous devez bien penser que je n'accepterai pas une chose de cette nature que je ne la paie.—Mais, Madame, cette pièce est à vous, elle vous appartient.—Et à quel titre, s'il vous plaît ?—Madame, vous rappelez-vous qu'il y a environ une dixaine d'années, on jouait dans ce même salon ; un jeune garçon voyant de l'or sur la table, dit que deux louis feraient sa fortune, et vous eûtes la bonté de les lui donner. Je suis ce jeune garçon ; ces deux louis m'ont mis dans une position assez avantageuse, et vous êtes effectivement la source de mon bonheur : ne refusez pas, je vous conjure cette faible marque de ma reconnaissance. La Dame voulut encore se défendre d'accepter un pareil présent ; mais la compagnie qui se trouvait pour-lors avec elle, l'engagea à ne pas mortifier ce galant homme par son refus. Chacun donna à son procédé l'éloge qu'il méritait, et pour l'en récompenser, on acheta pour beaucoup plus que la pièce ne valait.

LE FANTÔME.

Une dame étant allée voir une de ses amies à la campagne, on lui dit qu'un fantôme avait coutume de se promener toutes les nuits dans l'un des appartemens du château, et que depuis bien du tems, personne n'osait y habiter. Comme elle n'était ni superstitieuse, ni crédule, elle eut la curiosité de s'en convaincre par elle-même, et voulut absolument coucher dans cet appartement. L'aventure était assez téméraire, et délicate à tenter pour une femme jeune et aimable. Au milieu de la nuit elle entendit ouvrir sa porte, elle parla, mais le spectre ne lui répondit rien. Il marchait pesamment et s'avançait en poussant des gémissemens. Une table qui était aux pieds du lit fut renversée, et ses rideaux s'entr'ouvrirent avec bruit. Un instant après, le guéridon qui était dans la ruelle, fut culbuté, et le fantôme s'approcha de la dame ; elle de son côté peu troublée, allongeait les deux

mains pour sentir s'il avait une forme palpable. En tâtonnant ainsi, elle lui saisit les deux oreilles, sans qu'il y fît aucun obstacle. Ses oreilles étaient longues et velues ; ce qui lui donnait beaucoup à penser. Elle n'osait retirer une de ses mains pour toucher le reste du corps, de peur qu'il ne lui échappât, et pour ne point perdre le fruit de ses travaux, elle persista jusqu'à l'aurore dans cette pénible attitude. Enfin, au point du jour, elle reconnut l'auteur de tant d'alarmes pour un gros chien assez pacifique, qui n'aimant point à coucher à l'air, avait coutume de venir chercher de l'abri dans ce lieu, dont la serrure ne fermait pas.

LA FIDÉLITÉ MAL RÉCOMPENSÉE.

M. P..........avait un chien nommé Muphty qu'il aimait beaucoup. Un jour qu'il devait recevoir une somme de douze cents livres à la campagne, il monte à cheval, et Muphty ne manque pas de l'accompagner ; cet animal est témoin de tout ; il voit que M. P..... compte et recompte de l'argent qu'il enferme dans un sac avec grand soin, et qu'il remonte à cheval d'un air satisfait.

Muphty prend part à la joie de son maître ; il s'agite, saute autour de lui, et jappe pour le féliciter. Vers le milieu du chemin, M. P...... est obligé de mettre pied à terre, il attache son cheval à un arbre et passe derrière une haie : en s'éloignant, il se rappelle que son argent est resté sur le cheval, et que le premier venu pourrait s'en emparer ; il va prudemment prendre le sac, le pose à côté de lui auprès d'un buisson, où il s'arrête quelque tems; ensuite il n'y pense plus, se lève et se dispose à partir.

Muphty, qui observait tous ses mouvemens et qui le suivait pas à pas, s'aperçoit de cette distraction, il court au sac, essaie de le soulever ou de le traîner avec ses dents ; ce poids étant trop lourd, il retourne à son maître, s'accroche à ses habits pour l'empêcher de monter à cheval : il crie, il mord ; M. P..... n'y fait aucune attention, repousse son chien et part.

Le chien s'étonne de ce que ses avis ne sont pas mieux écoutés ; il se jette au-devant du cheval pour l'empêcher d'avançer ; il aboie jusqu'à ce que la voix lui manque; enfin, son zèle l'emporte, il se jette sur le cheval, et le mord en cinq ou six endroits.

137636

C'est alors que M. P..... commence à craindre que son chien ne soit enragé. Dans certains esprits les soupçons se changent bientôt en certitude. On traverse un ruisseau ; Muphty, quoique tout haletant, continue de crier et de mordre, et dans l'excès de son zèle, il ne songe point à se désaltérer. Ah ! mon malheur est donc certain ! s'écrie M. P.., mon chien est enragé ; s'il allait se jeter sur quelqu'un !... Il faut le tuer !.... Un chien qui m'était si fidèle !.... mais si j'attends, il pourrait bien me mordre moi-même. Allons, c'est un devoir....Il prend un pistolet, vise et lâche le coup en détournant les yeux ; le chien tombe, et se débattant, se tourne vers son maître, et semble lui reprocher son ingratitude.

M. P....s'éloigne en frémissant, il se retourne, et Muphty agite sa queue en le regardant, comme pour lui dire le dernier adieu. M. P.... au désespoir, est tenté de descendre pour chercher quelque remède au coup qu'il a porté ; un reste de frayeur l'arrête : il continue tristement sa route, livré à des regrets, à des remords, et poursuivi de l'image de Muphty mourant ; il ne sait comment expier ce trait de barbarie ; il donnerait tout pour qu'il fût possible de le réparer, et il maudit mille fois son voyage. Tout-à-coup cette idée lui rapelle celle de son sac. ; il voit qu'il ne l'a plus, il se souvient de l'endroit où il l'a laissé, c'est pour lui un coup de lumière ; voila l'explication des cris et de la colère du malheureux Muphty. Il retourne à toute bride chercher son argent, en déplorant son injustice ; une trace de sang qu'il aperçoit le long du chemin le fait frissonner, et met le comble à sa douleur ; il arrive au pied du buisson, et qu'y trouve-t-il ?.... Muphty expirant, qui s'était traîné jusque-là pour veiller du moins sur le bien de son malheureux maître, et pour le servir jusqu'au dernier instant.

LE CADET GÉNÉREUX.

Un marchand de Londres avait deux fils : l'aîné, d'un mauvais cœur et d'un caractère dur, haïssait son jeune frère qui était plus aimable que lui, et d'un naturel doux et paisible ; il n'était pas de mauvais traitement qu'il ne lui fît essuyer, dès que l'occasion s'en présentait ; et les remontrances et les réprimandes du père ne purent le faire changer de conduite. Le père avait une fortune considérable

dans le commerce ; se sentant déjà vieux, il fit son testament, et, par un partage des plus étranges, lui qui connaissait ses deux enfans, qui aimait le cadet et blâmait la dureté de l'aîné, il laissa à l'aîné tout son bien, avec tout ce qu'il avait de fonds et de vaisseaux, le priant seulement de continuer le négoce et d'aider son jeune frère. Il mourut quelque tems après. Dès que l'aîné se vit seul maître, il ne contraignit plus sa haine, et chassa de la maison son malheureux cadet, l'exposant à la merci du sort sans lui donner aucun secours. Tant d'inhumanité dans un frère, remplit le cœur du jeune homme d'indignation et d'amertume ; il était découragé. Si mon frère me traite ainsi, disait-il en pleurant, que dois-je donc attendre des étrangers? Il fallait vivre, et la nécessité lui rendit le courage. Comme il était un peu au fait du commerce, il quitte Londres, et s'adresse à un négociant d'une ville voisine, à qui il offre ses services ; l'autre les accepte et le reçoit dans sa maison. Après quelques années d'épreuves, il lui reconnut tant de prudence, tant de vertus et tant d'exactitude dans ses comptes, qu'il lui donna sa fille en mariage, et en mourant il lui laissa tous ses biens. Après la mort du beau-père, le gendre se trouvant assez riche, et n'étant point de ces ambitieux insatiables que la fureur d'amasser n'abandonne qu'aux bords du tombeau, plus jaloux de vivre en paix et de jouir de lui-même, il acheta dans une province éloignée de la capitale, une belle terre avec son château, s'y retira avec son épouse, et y vécut content avec honneur et bonne renommée.

Il est une providence qui punit toujours les cœurs barbares. L'aîné depuis la mort du père, avait continué le commerce, multiplié les entreprises, et long-tems tout réussit au gré de ses vœux ; mais il vint une année fatale, ses pertes s'accumulèrent, une tempête engloutit tous ses vaisseaux lorsqu'ils revenaient avec une riche cargaison. Dans le même tems plusieurs marchands qui avaient entre les mains ce qui lui restait d'argent firent banqueroute, et pour comble d'infortune le feu prit à sa maison, consuma tout ce qu'il avait d'effets, et le réduisit à la mendicité.

Dans cet horrible état, il ne lui restait d'autre ressource, pour ne pas périr de faim, que d'errer dans le pays, implorant l'assistance des âmes charitables, que le récit de ses malheurs pouvait attendrir ; il mangeait le pain de la charité publique dans les larmes et les remords.

Où en serais-je à présent, se disait-il en soupirant, si tous les hommes étaient aussi durs que moi? Ah! s'ils savaient comme j'ai traité mon frère, ils me repousseraient avec horreur : mon frère! s'écriait-il quelquefois dans le chemin, où es-tu? tu me maudis sans doute, et tu éprouves peut-être en ce moment les horreurs de la faim! Ah! que ne peux-tu me rencontrer et me voir! tu serais vengé! Que ne puis-je, en t'embrassant, rompre avec toi ce morceau de pain qu'une mère pauvre et généreuse vient de me donner par la main de son jeune enfant! je serais consolé...Hélas! si le hasard m'offrait à ses yeux, il ne reconnaîtrait jamais son aîné sous les lambeaux de la misère ; il devrait pourtant espérer de m'y trouver, s'il croit qu'il soit un Dieu vengeur.

Un jour qu'il avait fait plusieurs lieues, ayant à peine trouvé ce qu'il lui fallait pour se soutenir, il aperçut de loin un homme bien mis, se promenant dans une prairie voisine d'un joli château, dont il lui parut le seigneur ; il s'avance, l'aborde, lui expose ses malheurs, ses besoins, et le conjure de lui accorder quelques secours. D'où êtes-vous, lui demanda l'étranger, et comment s'est fait cet enchaînement de revers qui vous a réduit à l'état où vous êtes? L'autre lui raconta son histoire en détail, ne supprimant que l'article de ses mauvais traitemens envers son frère ; dans l'effusion de son récit, il fut tenté plus d'une fois de lui révéler tout, et d'avouer qu'il avait bien mérité ses malheurs ; mais la crainte et le besoin le retinrent, il craignit d'éteindre, par cet aveu, la pitié qu'il voulait inspirer à ce seigneur ; il en dit pourtant assez pour être reconnu de quiconque connaissait sa famille. L'étranger, sans lui faire part de sa découverte, l'emmène au château, et ordonne à ses gens de le bien traiter et de lui préparer un logement pour la nuit. Le soir il raconte à sa femme l'aventure qui vient de lui arriver, et lui communique son dessein. Le pauvre dormit d'un sommeil profond et paisible toute la nuit, et le matin à son réveil, sa première pensée fut : Que cet honnête homme est bienfesant! s'il n'est pas né riche, il méritait de le devenir. Quelques heures après, le maître l'envoie chercher. Quand il fut en sa présence, il le regarda quelque tems avec attendrissement, et lui demanda s'il ne le connaissait pas? Non, lui répondit le pauvre. Hé quoi? s'écria-t-il en pleurs, je suis ton frère! en même tems il s'élance à son cou, et l'étreint tendrement dans ses bras. L'aîné, frappé d'éton-

nement, de confusion, de repentir, de reconnaissance et de joie, tombe à ses genoux, en s'écriant: mon frère! il les embrasse et les arrose de ses larmes en lui demandant pardon: Il y a long-tems, lui répond son frère, que je t'ai pardonné; oublie le passé; tu es riche, car je le suis; vivons ensemble et aimons-nous. Oui, mon frère, je t'aimerai, lui répond l'aîné, d'une voix étouffée par les sanglots; mais je ne me pardonnerai jamais; je me souviendrai toujours de la manière dont je t'ai traité, et que c'est toi qui me soulages.

LA FORTUNE.

Un de mes amis vint un jour se plaindre à moi de sa situation. Je n'ai pas de fortune, me dit-il, et j'ai une famille nombreuse; je ne puis supporter plus long-tems le poids de sa misère et de la mienne. J'ai le dessein de m'éloigner de ma patrie, où j'ai honte de ma pauvreté. Dans les pays éloignés je serai pauvre sans en rougir, puisque j'y serai inconnu: plusieurs malheureux se sont endormis du sommeil éternel dans le sein de l'étranger, et ils ont trouvé quelque douceur à n'être ni méprisés, ni regrettés. Un seul motif me retient encore, je ne veux pas faire triompher mes ennemis; ils diront, si je pars: Le voila donc qui s'exile, ce misérable à qui le plaisir n'a jamais souri dans sa patrie.

Si je puis me mettre au-dessus de ces discours, et partir, je sens que je ne suis pas sans talens et sans connaissances, et que j'en pourrais faire usage dans les pays étrangers; j'écris passablement, je sais l'arithmétique, et si vous vouliez me recommander à votre ami, le gouverneur du Ghulistan, et qu'il voulût m'employer dans les affaires du roi, la fortune se lasserait de me persécuter; peut-être que je parviendrais aux dignités. Mon ami, lui dis-je, prends garde à toi; il y a deux sortes de places chez les rois; celles qui donnent le nécessaire, et celles qui donnent la puissance. Dans les premières, on est assez tranquille; dans les autres, on est environné de dangers: il faut te résoudre à te contenter de peu, ou à craindre beaucoup.

Mon ami me répondit que dans l'état où il était, il ne voulait pas faire ces réflexions; que l'espérance était sa seule consolation, et qu'il voulait s'y livrer: qu'au reste, sa probité ferait toujours sa sûreté. Hélas! lui dis-je, vous

me rappelez l'histoire d'un certain renard un peu plus prudent que vous ne l'êtes. Quelqu'un le vit un jour courir de toutes ses forces, et s'enfuir vers son terrier ; il lui demanda : Pourquoi cette fuite précipitée? As-tu commis quelque crime dont tu craignes le châtiment? Aucun, dit le renard, Dieu merci, et ma conscience ne me reproche rien ; mais je viens d'entendre les officiers du roi dire qu'ils avaient besoin d'un dromadaire.—Eh! qu'as-tu de commun avec un dromadaire? Mon Dieu, dit le renard, les gens d'esprit ont toujours des ennemis; si quelqu'un s'avisait de me montrer aux officiers du roi, en disant, voila un dromadaire, je serais pris et enchaîné, sans qu'on se donnât la peine de m'examiner. Mon ami, je reviens à vous : je connais votre intégrité; mais les hommes faux vous cacheront les piéges qu'ils sèmeront sous vos pas : le méchant fera entendre sa voix flétrissante ; le prince sera prévenu, et qui trouverez-vous qui prenne votre defense? Soyez modéré : la mer est le chemin des richesses; mais si vous aimez la sécurité, restez au rivage. Comme votre ami, je vous dois mes conseils ; mais je vous dois aussi mes services ; et je vais vous donner une lettre pour le gouverneur du Ghulistan.

Le lendemain mon ami partit avec ma lettre. Le gouverneur lui donna d'abord un petit emploi, on lui trouva du jugement, de la dextérité, de la politesse ; on ne tarda pas à l'avancer ; on fut également content de lui dans des postes plus élevés ; et enfin il fut mandé à la cour. Le roi prit pour lui de l'estime et du goût ; il en fit son favori ; on le montrait au doigt. Voila, disait-on, l'ami de notre maître. Il ne tarda pas à me faire part de ses succès, et je partageais sa joie ; Dieu soit loué, disais-je, je vois qu'il ne faut jamais renoncer au bonheur ; les sources du bien et du mal sont cachées, et nous ignorons laquelle doit s'ouvrir pour arroser l'espace de la vie.

Peu de tems après, j'allai faire le pélerinage de la Mecque : à mon retour, je rencontrai dans un vallon sauvage, mais fort agréable, un homme en habit de paysan, qui sortait d'une cabane, et venait à moi en riant et en chantant ; il m'aborda dans un chemin couvert de grands arbres, et il me dit : Les courtisans que vous m'aviez peints, ont été mes ennemis, du jour que le roi m'approcha de sa personne ; ils m'ont accusé de complots contre l'état, d'innovations dangereuses : le roi a négligé de connaître la vérité. Mes amis, ceux que j'avais obligés, ont gardé le silence ; quelques-

uns même se sont joints à mes accusateurs. On m'a jeté dans une affreuse prison, où j'ai gémi long-tems : j'en suis sorti, et on m'a exilé, après m'avoir ôté mes richesses. Vous me revoyez pauvre, mais content ; je connais les hommes et la fortune ; j'ai une cabane, et le petit champ que je cultive suffit aux besoins de ma famille et aux miens.

LE SOURD.

Un jeune homme de Paris qui, avec une compagnie nombreuse allait à Lyon, pour jouir de la satisfaction de voir cette seconde ville du royaume, raconte ainsi l'aventure qu'il y eut : Nous étions logés à la meilleure auberge, et nous étions liés avec une fort bonne compagnie qui s'y trouvait, ensorte que nous mangions ensemble. La veille de notre départ, j'étais dans la cour sur les cinq heures du soir, lorsqu'un homme y entra, menant son cheval par la bride—Prends soin de mon cheval, dit-il au valet d'écurie. —Nous n'avons pas de lit, lui répond ce valet ; ainsi, monsieur, cherchez une autre auberge.—Cela est juste, reprit cet homme, il faut donner quelque chose au valet, et j'aurai soin de toi demain matin.—Je ne vous dis pas cela, reprit ce garçon, je vous avertis que nous n'avons point de place, et que je ne puis mettre votre cheval à l'écurie, qui est pleine. —Cela suffit, reprit cet homme ; tu as l'air d'un brave garçon, aie bien soin de ma bête.—Je crois que ce diable d'homme-là est fou, s'écria le valet ; voyant l'étranger prendre le chemin de la cuisine : que veut-il que je fasse de son cheval ?—Je pense qu'il est sourd, dis-je au valet : prenez garde que son cheval ne sorte, vous en seriez responsable. Je suivis cet homme à la cuisine. L'hôtesse lui fit le même compliment que son valet ; il lui répondit qu'il lui était bien obligé ; mais qu'il la priait de ne point le fatiguer à lui faire des complimens, parce qu'il était si sourd, qu'il n'entendrait pas tirer le canon : et tout de suite il prit une chaise, et s'établit auprès du feu, comme s'il eut été chez lui. L'hôtesse tint conseil avec son mari et le cuisinier, et vû qu'il n'y avait pas moyen de faire sortir cet homme de force, il fut décidé qu'il coucherait sur sa chaise. J'entrai dans la salle, où je racontai à la compagnie l'embarras de l'hôtesse : on en rit, et moi tout le premier, qui ne croyais pas que je serais la dupe de l'aventure. On servit ;

et notre homme entra à la suite des plats, et s'assit auprès de la table, vis-à-vis de la porte. Comme nous étions en société, on lui dit qu'il pouvait se mettre à la table d'hôte, et que nous ne voulions pas d'étranger. On lui avait fait ce compliment à tue-tête : il crut apparemment qu'on voulait le faire mettre à la place distinguée ; car il répondit qu'il était fort bien, et qu'il savait trop bien vivre, pour se mettre au haut bout de la table. Voyant qu'il n'était pas possible de nous faire entendre, il fallut prendre patience ; il mangea comme quatre ; et lorsqu'on apporta la carte de la dépense, il tira trente sous de sa poche, et les mit sur la table. La dépense de chacun de nous était bien plus forte; ce qu'on tâcha de lui faire comprendre ; mais il répondit toujours qu'il n'était pas homme à souffrir qu'on payât son écot, et qu'il nous était trop obligé de vouloir le défrayer ; que quoiqu'il fut mal mis, il avait le gousset garni : ce qu'il disait, sans doute, parce qu'on lui rendait sa monnaie pour qu'il donnât davantage. Sur ces entrefaites ayant vu monter une bassinoire, il fit une révérence, et sortit, en nous laissant tous éclater de rire. Une minute après, la servante descendit et me dit d'aller défendre mon lit, dont cet homme s'était saisi sans vouloir entendre ses raisons. Nous y montâmes tous ; mais il avait barricadé la porte, et nous sentîmes qu'il serait inutile d'y frapper. Comme il parlait seul, nous prêtâmes l'oreille. Que ma condition est misérable, disait-il ! on pourrait enfoncer ma porte sans que je l'entendisse : je n'ai d'autre ressource que de veiller toute la nuit avec ma chandelle allumée, pour faire usage de mes pistolets si on entreprenait de me voler. Il n'en eut pas la peine, je passai la nuit auprès du feu, et je pardonnai de bon cœur à cet homme qui me paraissait fort à plaindre. Il se leva le lendemain de bonne heure, donna trente sous pour la dépense de son cheval, et étant monté dessus, il m'adressa la parole : Je vous demande pardon, me dit-il, d'avoir pris votre lit. Un de mes amis, à qui on avait refusé un logement ici, a gagé vingt louis que je n'y coucherais pas : cette somme valait bien la peine d'être sourd. Au reste, monsieur, j'ai compris, par votre discours, que vous allez prendre la diligence d'eau ; je vous y trouverai, et vous prierai d'accepter un bon déjeûner, pour réparer la mauvaise nuit que vous avez passée. Il piqua des deux en achevant ces mots, et nous laissa fort étonnés du sang-froid avec lequel il avait joué son rôle.

L'ABÉNAKI.

Pendant les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de sauvages Abénakis défit un détachement anglais; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course, et acharnés à les poursuivre: ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples, même dans ces contrées.

Un jeune officier anglais, pressé par deux sauvages qui l'abordaient la hache levée, n'espérait plus se dérober à la mort. Il songeait seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même tems un vieux sauvage, armé d'un arc, s'approche de lui, et se dispose à le percer d'une flèche; mais après l'avoir ajusté, tout d'un coup il abaisse son arc, et court se jeter entre le jeune officier et les deux barbares qui allaient le massacrer; ceux-ci se retirèrent avec respect.

Le vieillard prit l'Anglais par la main, le rassura par ses caresses, et le conduisit à sa cabane, où il le traita toujours avec une douceur qui ne se démentit jamais; il en fit moins son esclave que son compagnon; il lui apprit la langue des Abénakis, et les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivaient fort contens l'un de l'autre. Une seule chose donnait de l'inquiétude au jeune Anglais: quelquefois le vieillard fixait les yeux sur lui, et après l'avoir regardé, il laissait tomber des larmes.

Cependant, au retour du printems, les sauvages reprirent les armes, et se mirent en campagne.

Le vieillard qui était encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre, partit avec eux, accompagné de son prisonnier.

Les Abénakis firent une marche de plus de deux cents lieues à travers les forêts; enfin, ils arrivèrent à une plaine où ils découvrirent un camp d'Anglais. Le vieux sauvage le fit voir au jeune homme en observant sa contenance.

Voila tes frères, lui dit-il, les voila qui nous attendent pour nous combattre. Ecoute: je t'ai sauvé la vie, je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à surprendre l'orignal dans la forêt, à manier la hache, et à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étais-tu, lorsque je t'ai conduit dans ma cabane? tes mains étaient celles d'un enfant, elles ne servaient ni à te nourrir, ni à te défendre; ton âme était dans la nuit, tu ne savais rien; tu me dois tout.

Serais-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères, et pour lever la hache contre nous ?

L'Anglais protesta qu'il aimerait mieux perdre mille fois la vie, que de verser le sang d'un Abénaki.

Le sauvage mit les deux mains sur son visage en baissant la tête ; et après avoir été quelque tems dans cette attitude, il regarda le jeune Anglais, et lui dit d'un ton mêlé de tendresse et de douleur : As-tu un père ? Il vivait encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté ma patrie. Oh ! qu'il est malheureux ! s'écria le sauvage ; et après un moment de silence, il ajouta : Sais-tu que j'ai été père ?.....Je ne le suis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat, il était à mon côté, je l'ai vu mourir en homme : il était couvert de blessures quand il est tombé. Mais je l'ai vengé ! Il prononça ces mots avec force. Tout son corps tremblait. Il était presque étouffé par des gémissemens qu'il ne voulait pas laisser échapper. Ses yeux étaient égarés, ses larmes ne coulaient pas. Il se calma peu-à-peu, et se tournant vers l'Orient où le soleil allait se lever, il dit au jeune Anglais : Vois-tu ce beau ciel resplendissant de lumière ? As-tu du plaisir à le regarder ? Oui, dit l'Anglais, j'ai du plaisir à regarder ce beau ciel. Eh bien !....je n'en ai plus, dit le sauvage, en versant un torrent de larmes. Un moment après, il montre au jeune homme un manglier qui était en fleurs. Vois-tu ce bel arbre, lui dit-il ? as-tu du plaisir à le regarder ? Oui, j'ai du plaisir à le regarder. Je n'en ai plus, reprit le sauvage avec précipitation ; et il ajouta tout de suite : Pars, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le soleil qui se lève, et les fleurs du printems.

LE PRESSENTIMENT.

Le Baron de Marivet, écuyer d'une des filles de Louis XV, ne voulut point émigrer, parce qu'il était sur le retour de l'âge. Cependant la révolution marchait à grands pas. Retiré dans sa maison avec ses fleurs, ses livres et une compagne chérie, qui depuis peu venait de le rendre père, Mr. de Marivet ne se communiquait point, ne sortait pas et ne recevait que quelques amis, quelques visites rares. Il était travaillé d'un pressentiment funeste, d'un pressentiment de mort qui ne le quittait pas. Vainement sa femme

cherchait à l'arracher à une si cruelle préoccupation. Je mourrai sur l'échafaud était sa seule réponse à ses soins.

Pourtant il aimait à répéter que si le jour de sa naissance se passait sans qu'il fut arrêté, il serait délivré du poids qui l'étouffait et se croirait sauvé. Une fois que dans sa mélancolie, il regardait fixement son fils, à peine âgé de deux ans, il dit aussi : Je ne vivrai pas assez pour voir cet enfant en culotte. Toutes ces paroles étaient recueillies par sa femme.

Le règne de la terreur monté au comble touchait à sa fin, et le jour de naissance de Mr. de Marivet était arrivé. Ce jour-là, elle lui prépara dans son intérieur, une petite fête. Le moment du souper fut choisi pour la lui donner. Voulant surprendre agréablement son mari et faire mentir ses pressentimens, Mme. de Marivet, à onze heures du soir, comme on servait le dessert, sort de table, rentre un moment après avec son fils habillé en matelot, et le mettant dans les bras de son mari qu'elle embrasse : Mon ami, lui dit-elle, tu vois ton fils en culotte, et le jour de ta naissance est enfin passé. Pas encore, dit froidement Mr. de Marivet, minuit n'est pas sonné. Ces paroles glacèrent ses amis. On porte les yeux sur une pendule : on regarde en silence marcher l'aiguille ; elle touchait au terme, quand le bruit du marteau fait retentir la porte de la maison. Mr. de Marivet pâlit, tout ce qui l'entoure est frappé de stupeur, on ouvre ; c'était le comité révolutionnaire qui venait s'en emparer.

Peu de jours après sa tête tomba sur l'échafaud.

LE SONGE.

Un jour je me retirais chez moi, l'esprit rempli d'observations chagrines ; et après avoir fait la satire de tous les états, de toutes les conditions et de moi-même, je tombai dans un sommeil profond : j'eus un songe. Je me crus transporté dans ma solitude, et loin des défauts qui m'avaient blessé : je me promenais avec une joie tranquille dans la forêt qui protège ma cabane contre les vents d'Arabie, je me dérobais sous ses ombrages aux folies des hommes.

Le soleil venait de s'élever sur l'horizon, ses rayons doraient la verdure interposée entre lui et moi, et donnaient de la transparence au feuillage. J'entendais les chants

d'une multitude d'oiseaux : j'étais attentif à tous leurs accens ; j'en observais la diversité, ainsi que celle de leurs formes, de leurs vols et de leurs plumages. Le rossignol, le merle, le corbeau, la fauvette, le geai, l'alouette, l'aigle, la tourterelle, chantaient, sifflaient, croassaient, criaient, roucoulaient, sautaient, voltigeaient, volaient, ou planaient.

Le ciel me donna tout-à-coup l'intelligence de leurs différens langages ; j'entendis l'aigle qui raillait le hibou sur la vue : la tourterelle parlait fort mal des mœurs de l'épervier, qui n'avait que du mépris pour sa faiblesse : le merle fesait des plaisanteries sur le cri de l'aigle : le geai et la pie disaient des injures ; ils reprochaient au corbeau sa mine triste, et trouvaient au moineau l'air commun.

Je vis descendre du ciel une figure fort extraordinaire : c'était un jeune homme dont le corps avait la couleur de la neige, sur laquelle on aurait jeté des feuilles de roses ; il avait de grandes ailes bleues, dont les extrémités étaient dorées ; ses cheveux étaient noirs comme l'ébène ; ses yeux étaient de la couleur de ses cheveux, et si perçans que l'hypocrite n'aurait pu soutenir ses regards. Il se posa sur un platane qui s'élevait au-dessus des cèdres de la forêt : il appela par leurs noms les différentes espèces d'oiseaux, que je vis s'abattre autour de lui sur les rameaux des cèdres ; il leur ordonna le silence, et il leur dit : Ecoutez ce que j'ai à vous révéler de la part du grand Etre. Vous êtes tous égaux en mérite, vous êtes différens en qualité, parce que vous êtes destinés à des fonctions différentes.

L'aigle est né pour la guerre ; son cri, expression de la force, ne peut avoir de l'harmonie : le hibou n'aurait point surpris dans les ténèbres les insectes et les reptiles, dont il doit purger la terre, si ses yeux avaient pu soutenir l'éclat du soleil : pour donner au rossignol et à la fauvette leur voix douce et légère, il a fallu leur donner des organes délicats : la tourterelle, née pour l'amour, se tient sous les ombrages, où rien n'interrompt en elle le plaisir d'aimer ; qu'ajouteraient à ce plaisir le bec et les griffes de l'épervier ? Restez ce que vous êtes, sans regret et sans orgueil, cédez différemment aux impulsions de la nature, et voyez dans vos espèces des différences et non des défauts.

A ces mots, je vis les oiseaux se disperser dans la forêt, et le génie s'élever aux cieux, en jetant sur moi un regard plein d'expression. Je m'éveillai, et je me dis : M'arrivera-t-il encore d'exiger dans le cadi la douceur du courtisan,

dans l'iman la franchise du guerrier, dans le marchand le désintéressement du sage, dans le sage l'activité de l'ambitieux ! c'est moi que tu es venu instruire, ô céleste génie ! tes leçons seront à jamais gravées dans mon cœur, et mes lèvres les répéteront aux hommes.

O mes frères ! nous partons ensemble pour voyager, les uns au nord, les autres au midi : il ne nous faut ni les mêmes vêtemens, ni les mêmes provisions. Nous vivons dans une famille, dont le chef nous a donné des biens de différente nature. A quoi servent à celui qui taille les arbres du verger, les instrumens du labourage !

LE BONHEUR.

Les gens du monde placent d'ordinaire le bonheur dans les richesses et dans la vie tumultueuse des villes ; les sages, au contraire, se sont accordés dans tous les tems et dans tous les pays à ne trouver la véritable félicité que dans la médiocrité et le séjour de la campagne. Quels motifs assez puissans ont pu déterminer cette dernière opinion si souvent démentie par les propos de la société, et lui donner un crédit assez grand pour contrebalancer les préjugés de la mode ou les frivoles impressions du jeune âge. Je vois déjà l'observateur superficiel traiter ces motifs de chimère par la seule raison qu'ils échappent à ses regards distraits. Combien pourtant ils sont réels et dignes d'être appréciés par un cœur tendre et un esprit doué de quelque solidité ! Approchez, incrédules, et pour revenir de vos futiles préventions, faites un moment la comparaison du riche citadin avec l'homme des champs qui borne ses vœux à la jouissance paisible de son modique héritage, tandis que tous les momens de l'opulence sont remplis par des occupations qui ne lui laissent ni repos ni vrais plaisirs. La médiocrité, exempte des embarras du luxe, à l'abri de l'envie, permet au cœur de se livrer à tous ses louables penchans, à l'esprit de cultiver toutes ses facultés. La bienfesance, qui s'exerce à si peu de frais, laisse au fond de l'ame des jouissances bien préférables à celles de la fortune. La flatterie ne dresse pas autour de la demeure de l'homme des champs les embûches dont elle environne les palais.

La médiocrité jouit surtout de ce rare privilége de pouvoir choisir le genre de vie le plus conforme à ses goûts,

sans craindre les importuns ou les censeurs. Renfermée, par sa position, dans une carrière étroite et bornée, ses regards ne se portent pas vers un but imaginaire qui ne lui laisserait que des regrets, et la modération la préserve des écarts et des remords de tous genres qu'ils traînent à leur suite.

Malgré tous ces avantages, il est peu de personnes qui sachent jouir de la médiocrité ; le mérite seul peut s'y plaire ; le vulgaire aime bien mieux dissiper dans les villes son patrimoine, ruiner sa santé, compromettre son avenir, et puiser à la source des plaisirs frivoles une satiété prématurée, que de se préparer des jouissances paisibles et impérissables, par l'étude et la réflexion. Quel étrange aveuglement ! Comment ne cesse-t-il pas au seul aspect d'une riante campagne ? Qui ne sent sous un beau ciel son cœur s'épanouir, son esprit s'élever, tout son être animé d'une vie nouvelle ? La jeunesse y trouve les objets en harmonie avec la naïveté de ses sentimens, et la vieillesse s'y repose des peines inséparables d'une longue carrière. Ce n'est enfin qu'à la campagne et au sein de la médiocrité, que l'on jouit du présent, et que l'on peut contempler l'avenir sans crainte, et le passé sans regret.

LE JEUNE TROMPETTE.

Afin de soulager son pauvre père déjà avancé en âge et chargé de famille, un petit villageois des environs de Philisbourg, ayant à peine atteint sa onzième année, quitta la maison paternelle, et s'engagea en qualité de trompette dans le régiment de Furstemberg ; il s'y fit généralement aimer par son intelligence, et par sa docilité envers ses chefs.

Une conduite régulière, jointe à une taille superbe, le fit avancer en peu de tems. Dès l'âge de seize ans il était le premier trompette de son corps.

Il y avait déjà huit années que le jeune Allemand était loin de sa famille, et il redisait sans cesse : Quand irai-je donc embrasser mon pauvre père ? Oh ! qu'il sera content de me revoir ! Plein de cette bonne idée, le jeune militaire obtient un congé de deux mois ; il part avec sa trompette chérie, et une ceinture garnie de cent pièces d'or, fruit honorable et précieux de ses économies.

Oh! quelle fête! quel jour de gloire pour un bon fils! quelle satisfaction de retourner, après un si long tems, dans les lieux témoins de son enfance! quel triomphe surtout d'y reparaître en qualité de bienfaiteur, et d'y donner des preuves de sagesse dans un âge qui le plus souvent n'est encore marqué que par des écarts et des fautes!

Projets trop flatteurs! illusion vertueuse! consolante espérance! hélas! vous ne fûtes pas réalisés! Le jeune homme s'étant mis en marche vers la fin de l'hiver de 1709, le Rhin était gelé à la profondeur de plusieurs pieds.

Comme il traversait ce fleuve, le chemin le plus court, selon lui, pour se rendre au village qu'habitait son père, la débâcle s'opéra tout-à-coup avec un fracas semblable à celui du canon. Arrivé trop tôt au milieu du Rhin, et loin des bords, où la glace tenait fortement encore, hélas! le malheureux jeune homme est entraîné par le courant. Vainement il s'élance de glaçons en glaçons; à mesure qu'ils sont poussés par d'autres, ils plongent sous ses pas mal assurés; vainement, hélas! il fait signe qu'on vienne à son secours: la foule accourue sur les deux rives n'ose et ne peut tenter un hasard aussi périlleux; chacun lève les bras au ciel, et l'on est réduit à des vœux stériles dans cette conjoncture. Marchant enfin sur le gouffre de la mort, et voyant qu'il ne va pas tarder à être englouti, ce bon fils veut signaler son dernier instant par les pieux sentimens qui l'ont guidé dans son voyage; il prend sa trompette, sonne un air guerrier que son père aimait beaucoup, puis s'écrie: Ma ceinture contient cent pièces d'or; j'en donne cinquante à celui qui pourra repêcher mon corps, et qui portera les cinquante autres à mon père. A peine eut-il achevé ces mots, qu'un glaçon énorme le renversa, et il disparut.

Son corps fut retrouvé quelques jours après. On apporta au père de cet infortuné, non les cinquante pièces d'or, mais les cent qui étaient renfermées dans sa ceinture. Le père mourut de douleur.

DEVOUEMENT D'ARNOLD DE WINCKELRIED.

Leopold, duc d'Autriche, et les seigneurs de son parti, nourrissaient contre les Suisses des trois Waldstettes un ressentiment profond qui n'attendait pour éclater qu'une

occasion favorable. Une insulte accidentelle, faite à l'un de ces seigneurs par quelques jeunes gens de Lucerne, fut l'étincelle qui alluma cet incendie. Aussitôt Léopold annonça l'intention de venger, sur un nouveau théâtre, la honte de Morgate, la mort de son père, et la décadence de sa maison. Il était jeune, ambitieux, vaillant entre tous les chevaliers de son âge, et tous les seigneurs et toutes les villes de ses domaines s'empressèrent de répondre à cet appel. Une armée, dont les historiens ont négligé de nous faire connaître le nombre, mais dont la principale force consistait en quatre mille cavaliers, tous gentilshommes, c'est-à-dire admirablement exercés au métier des armes, couverts d'excellentes armures, et qui joignaient, pour les vils manans de la Suisse, le mépris à la haine, marchait sous la bannière autrichienne, pleine d'une orgueilleuse confiance. Au premier bruit de cette formidable invasion, neuf cents hommes des trois Waldstettes, et environ cent hommes des petites républiques de Zug, de Glarus, de Gersau, jaloux de partager le péril de leurs compatriotes, vinrent se réunir à quatre cents Lucernois; et cette troupe de paysans, mal armés, mal vêtus, mais forts de la justice de leur cause et de l'amour de leur pays, se prépara, sous le commandement du magistrat de Lucerne, à mourir, s'il le fallait, pour le succès ou pour l'exemple de l'indépendance commune. Postés dans un petit bois de sapins, qui existe encore aujourd'hui, les confédérés attendirent que Léopold, après avoir insulté les bourgeois de Sempach, retranchés derrière leurs murs, vînt leur présenter la bataille. Ils n'avaient pas un seul cavalier parmi eux; mais, par une imprudence, ou par une générosité tout-à-fait conforme au génie chevaleresque de cet âge, leur ennemi lui-même répara ce désavantage, en fesant mettre pied à terre à sa cavalerie. Ce mouvement détermina l'attaque des Suisses. Ils sortent alors du petit bois où ils venaient de renouveler le serment de leur primitive alliance, et ne craignent plus d'exposer leur petit nombre et leurs armes inégales aux regards et à la risée de leurs ennemis. Quelques-uns portaient les hallebardes avec lesquelles leurs ancêtres avaient vaincu à Morgare; le plus grand nombre n'avait, au lieu de boucliers, qu'une petite planche de sapin liée autour de leur bras gauche. Ils descendent en silence dans la plaine; tout-à-coup ils font halte, tombent à genoux, et, après avoir imploré, par une prière courte et fervente, l'assistance

divine, ils se relèvent et courent à l'ennemi en poussant des cris belliqueux. C'était le 9 juin; le jour était avancé, et la chaleur excessive.

Les soldats de Léopold, tout couverts de fer, formaient un bataillon serré, dont leurs larges boucliers et leurs longues javelines, qui pouvaient se prolonger au dehors depuis le quatrième rang, rendaient le front impénétrable autant que meurtrier. Immobiles à leur rang, ces soldats reçurent sur la pointe de leurs lances les premiers efforts de leurs ennemis, et toute l'impétuosité des Suisses vint échouer à plusieurs reprises contre ce rempart hérissé de pointes menaçantes. En vain, dans leur rage impuissante, ils avaient brisé le bois de quelques lances, et tenté de s'ouvrir un passage à travers cette forêt meurtrière; leurs plus braves guerriers, victimes de ces efforts désespérés, avaient mordu la poussière. La bannière de Lucerne, portée par l'avoyer, venait d'échapper des mains de ce magistrat mortellement blessé; et la phalange ennemie, s'ébranlant avec un bruit formidable, menaçait d'envelopper la petite troupe des confédérés. La vue de leurs pertes et de leurs dangers glaçait déjà leur courage, et cette irrésolution même, en suspendant leurs coups, allait achever leur défaite.

Arnold de Winckelried, gentilhomme de l'Unterwald, s'élance en ce moment hors des rangs où il avait combattu. Mes amis, s'écrie-t-il, je vais vous frayer une voie; ayez soin de ma femme et de mes enfans; chers confédérés, pensez à ma famille.

Plus prompt que l'éclair il court à l'ennemi, embrasse de toutes ses forces autant de lances autrichiennes qu'il peut en saisir, les enfonce dans sa poitrine, et, traînant avec lui, en tombant, ceux qui les portaient, il ouvre à travers la phalange ennemie un passage, où la foule des Suisses entre et se précipite. Pareilles à un glaive tranchant, leurs files étroites et serrées pénètrent dans les rangs autrichiens, qu'elles rompent et dissipent. Vaincus par l'étonnement, avant d'être frappés par le fer, les ennemis se culbutent eux-mêmes; ils tombent sans résistance, et la plupart expirent étouffés sous le poids de leurs pesantes armures. De tous ceux qui ont passé sur le corps de Winckelried, il n'en est point qui ne semblent avoir retenu sa grande ame. L'armée autrichienne est détruite, et Léopold, vainement protégé par les corps de ses plus braves chefs, massacrés

à ses yeux, trouve une mort honorable dans les rangs de ses ennemis.

LE RETOUR DU MILITAIRE.

Heureuse mère, livre ton ame à la joie ! le cri de guerre a cessé de désoler ta patrie, et la paix te ramène ton fils ; ce fils dont le départ t'a coûté tant de larmes, et qui revient enfin les essuyer lui-même. Tu palpites d'espérance. Déjà luit ce beau jour où tu dois le revoir. Il semble que la nature veuille partager ton allégresse : tu la trouves plus belle, le ciel est plus serein, l'air est plus pur pour toi ; tu crois voir tout animé du bonheur que tu ressens. Du bonheur ! Oui, le tien n'est point une illusion. Dès l'aube du jour tu te rends sur le seuil de ta chaumière ; impatiente, tu regardes si tu n'apercevras pas briller l'armure d'un guerrier ; l'espoir et le plaisir te font recouvrer ta vue, déjà affaiblie par l'âge ; tu t'éloignes de chez toi ; tu reviens sur tes pas ; tu ne sais ce qui t'agite, mais jamais les momens ne t'ont paru si longs. L'inquiétude trouble tes sens ; tu ne peux concevoir ce qui diffère ton bonheur : tantôt tu souris, tantôt tu soupires : il semble que les plus douces et les plus déchirantes émotions se combattent dans ton cœur. L'attente ! Ah ! pour une mère est-il rien de plus cruel ?

Mais le ciel ne veut pas plus long-tems te laisser dans les alarmes. Ton fils n'a point connu d'autre amie que toi ; il n'a point oublié les soins que tu lui as prodigués dans son enfance ; il n'a point perdu le souvenir de ton amour : le moment de la réunion tarde pour son cœur comme pour le tien. Il part enfin, il vole pour se rendre dans tes bras. Vois-tu au loin son coursier qui fend la plaine, le vois-tu lui-même qui te fait signe qu'il t'a aperçue ? Mais n'est-ce point un songe ? Dois-tu en croire tes yeux ? Oui, ils ne t'abusent point, les regards maternels se trompent rarement. Eh ! qui te retient encore ? que n'as-tu des ailes pour t'élancer plus rapidement sur son cœur ! Mais le voici. Laisse, laisse couler ces larmes si douces qui tombent de tes paupières ; ton fils t'est rendu, tu le serres étroitement sur ton sein ; mais comment t'en arracher ? Tu l'embrasses... Ah ! depuis si long-tems tu vis privée de ce bonheur. Mon fils ! c'est la seule parole que tu peux dire, et la voix de ton cœur

semble muette dans ces momens où elle voudrait exprimer ses transports. Mais, ô surprise! ô plaisir! ton fils n'a pas en vain recherché la gloire: vois-tu le cordon de l'honneur attaché à sa boutonnière? vois-tu ces lauriers qu'il vient t'offrir, et qui sont encore rougis du sang de ses blessures? Tu ne sais si tu dois les bénir. Ah! recois-les, couvre-les de tes baisers; ton premier mouvement, en revoyant ton fils, fut le plaisir, que ton second soit l'orgueil; l'orgueil! pour une mère est-il rien de plus pardonnable? Mais il veut revoir sa chaumière, il veut revoir ce jardin témoin de ses premiers beaux jours. C'est toi qui le conduis partout; tu jouis de son contentement, tu cherches à deviner ce qu'il va te dire en revoyant son ancienne demeure; s'il sourit, tu souris aussi, si ses yeux se portent sur toi, tes regards ont devancé les siens: tu ne peux trop le suivre dans tous ses mouvemens.

Qu'il est indéfinissable cet amour maternel, qu'une mère seule peut bien concevoir; et que le cœur d'un fils, qui a quitté pour sa patrie tout ce qu'il a de plus cher au monde, doit être attendri et charmé en revoyant le toit qui l'a vu naître, et sous lequel il a goûté le vrai bonheur. Le guerrier ambitionne la gloire, il affronte les combats, il brave les périls; mais, s'il avait toujours devant ses yeux l'image de cette mère en pleurs qui le redemande à tout ce qui l'entoure, son courage demeurerait-il inébranlable? Jeune héros, la voix la plus séduisante pour toi est la voix de la gloire, mais la plus douce à ton cœur est celle de la nature.

UN HOMME HEUREUX.

Auguste, de retour de ses voyages, est rentré dans sa vallée natale. Il a borné ses désirs; il a pris une compagne simple et modeste parmi les filles de cette vallée; ses vœux ne s'étendent pas au-delà de l'Ilfis et de l'Emma, qui baignent la contrée. Les premiers rayons du soleil naissant viennent embellir sa demeure; les soins de l'agriculture et ceux de l'éducation des enfans pauvres du village, occupent ses instans et sont le but de sa vie. Toute sa philosophie est dans sa modération et dans sa simplicité. Il fait le bien, il vit obscur, il est heureux. L'agitation inquiète des hommes qui ont vécu dans la sphère des cours, dans le tourbillon politique, dans la licence des camps, lui

est étrangère. Il n'égare point son esprit dans de vastes projets; il n'entretient pas des relations lointaines. Il ne rattache point ses craintes ou ses espérances aux récits souvent infidèles, tracés par des plumes vénales dans les lieux où dominent l'intrigue, l'ambition et tous les vices. Peu lui importent les crimes des ministres, des rois et des puissans de la terre; il ne daigne pas s'informer où ils existent; leurs noms même lui sont inconnus; jamais il n'a dû courber en leur présence un front humilié. Il embrasse d'un seul coup-d'œil son petit domaine, qui suffit à ses besoins. La colline sur laquelle est bâtie son humble cabane, produit le blé qui nourrit sa famille. Au bas de la colline est le temple où il remercie le Père commun de tous les biens qu'il en a reçus. Dans la maison du pasteur du lieu, il goûte les plaisirs d'une société douce et innocente. Auprès du temple et du presbytère est le gazon touffu sous lequel reposent les cendres de ses pères, qui attendent les siennes.... Aucune impression douloureuse ne vient troubler la paix profonde dont il jouit. Son cœur est calme comme la surface d'un beau lac argenté dont le souffle d'aucun vent n'agite les eaux.

LA FONTE DES NEIGES.

Le jour commençait à baisser; un voyageur se trouvait égaré dans sa route, au milieu des neiges de la Suisse. Son ame inquiète osait encore dans ces affreux momens s'ouvrir à l'espoir, pensant qu'il rencontrerait avant peu un petit bourg dans lequel il pourrait se remettre de sa lassitude. Pressé par la nuit qui s'accroissait insensiblement, il redouble sa marche, d'un côté frémissant du danger qu'il court, et de l'autre espérant en la Providence, qui rarement abandonne le malheureux. Une heure se passe en recherches inutiles. Olgard (c'est ainsi que se nomme le voyageur) ne découvre autour de lui aucune habitation, aucun abri tutélaire contre les rigueurs du froid et de la nuit!

Les étoiles brillaient déjà, et les feux de la lune, qui se réfléchissaient dans le miroir des neiges, éclairaient ses pas incertains; le souffle aigu du vent interrompait seul le silence qui régnait. Olgard ne sait de quel côté il va se diriger; pas un arbre sur lequel il puisse se reposer ne se présente à sa vue. Plus il avance, plus la hauteur des glaces

amoncelées semble lui prescrire de reculer. Dans cette affreuse position, que va-t-il devenir ? L'œil fixé sur les cieux, il soupire. O sort cruel ! dit-il, me condamnes-tu donc à mourir ici de froid et de fatigue ?...J'ai quitté ma patrie pour juger par moi-même de ces contrées lointaines ; périrai-je donc victime de ma curiosité ?...En disant ces mots, il cherche à ranimer un reste de courage ; il lutte contre les glaces qui s'opposent à ses efforts ; trop vain essai ! il se voit réduit à demeurer couché dans ce lit froid et affreux que la nature lui offre ; et dans la dévorante inquiétude où il se trouve, son ame livrée à toutes les horreurs du désespoir laisse échapper ces tristes pensées : Hélas ! tout ici semble m'annoncer ma perte prochaine. J'ai perdu jusqu'au moindre rayon d'espoir. Qui viendra me délivrer de l'affreuse situation dans laquelle je me trouve ? Quand, jeune encore, emporté par la soif du désir de tout connaître, j'abandonne une mère chérie et un père auquel j'espérais un jour faire partager mes travaux et mes plaisirs, je me vois entouré, loin d'eux, des plus affreuses images de la mort. Imprudent, j'ai signé moi-même l'arrêt qui me condamne ; et quelle ame entendra mes plaintes inutiles ? Les cieux mêmes restent muets à mes larmes.... mes larmes ! sous le toit paternel elles eussent été essuyées par les mains de l'amitié : ici elles coulent sans témoins. O ciel ! déjà je sens mes forces s'anéantir, le froid glace mes sens, la mort pénètre dans mon ame. O ma mère ! tu reposes en ce moment, le sommeil vient de fermer tes yeux, un songe heureux te berce, hélas ! et tu perds ton enfant. Adieu, si je meurs, reçois du moins mes derniers regrets !.

Olgard n'en peut dire davantage ; il est privé du sentiment par le froid qui l'accable. Malheureux ! peu d'heures après il est aussi privé de la vie. Le lendemain, quelques montagnards le trouvèrent étendu sans connaissance. Ils le portèrent jusque dans leur habitation, et, voyant qu'il n'existait plus, ils lui rendirent les derniers devoirs.

LE DÉPART D'UN MILITAIRE.

Le soleil était sur son déclin, l'air du soir commençait à rafraîchir la nature encore échauffée par l'ardeur de l'astre du jour ; mes parens étaient rassemblés dans notre

chaumière, déjà prêts à goûter un repos bienfesant, lorsque je m'échappe de leur présence pour aller penser à mon aise au triste avenir qui se présente à moi. Je me promenais silencieusement dans notre jardin ; ce jardin où je portais peut-être mes pas pour la dernière fois. Hélas ! je pensais à mon triste départ. Oui, demain j'allais quitter mes parens, mes amis, et cette pauvre chaumière qui m'avait vu naître et qui avait été témoin de mes plus douces jouissances.—Ah ! me disais-je, c'est ici que j'ai appris à goûter le bonheur, c'est ici que la tendresse de mes parens me dédommagea de l'inconstance de la fortune, et c'est ici qu'il faut que j'apprenne à connaître le malheur ! Je vais donc vous quitter, ô lieux chéris de mon enfance ! mais c'est pour vous défendre ; oui, c'est pour l'honneur, c'est pour mes parens que je vais exposer ma vie. Amour de la patrie ! tu embraseras mon cœur, tu me feras surmonter cette faiblesse qui s'empare si facilement de l'esprit de l'homme, et que j'ai conservée de mon enfance ; tu m'animeras d'un zèle divin, tu me feras combattre pour ce sol heureux.—Mais...pourras-tu me faire oublier que je suis fils et l'unique soutien de ma famille ? Si je succombe, hélas ! que deviendra-t-elle ? Ma mère, déjà altèrée par la fatigue, me suivra de près dans la tombe. Mais non ; elle sera heureuse, elle se glorifiera d'avoir donné un brave défenseur à la patrie ; elle ne verra dans mon trépas qu'une couronne de lauriers décernée à mon courage. Oui, je combattrai et mourrai content.—Telles étaient les idées auxquelles mon esprit se livrait. Des larmes, près de s'échapper de mes paupières, étaient retenues par cette pensée : Un soldat doit-il pleurer quand il vole au combat ? Je passais ainsi une partie de la nuit agité par mille idées différentes. Enfin, à la pointe du jour, je me retire de mon assoupissement. L'instant fatal approchait. Je me rends à la chaumière : c'est ici que la scène terrible des adieux allait déchirer mon cœur.—A peine ai-je ouvert la porte de ma chambre que la première personne qui frappe mes regards, c'est ma mère à genoux, tenant mon portrait appuyé sur ses lèvres. Grand Dieu ! disait-elle, conserve mon enfant ; sois son guide ; ne l'abandonne pas, ne m'enlève pas ce trésor que tu m'as donné ! O mon Dieu ! écoute la voix d'une mère, exauce sa prière ! A cet aspect, je reste immobile, mes jambes ne peuvent me soutenir : devais-je l'interrompre ou partager son chagrin ?

Cependant je dissimule mon trouble, je tâche de retrouver mes forces ; ma mère me voit, se relève ; je me jette dans ses bras, et tous deux nous gardions le plus profond silence, interrompu seulement par ses sanglots étouffés. — O le plus doux et le plus déchirant moment de ma vie, où je voyais cette mère si tendre donner un libre cours à toute son affliction, et où le nom de fils semblait être une consolation dans son malheur ! Ce fut alors que toutes ces résolutions que j'avais prises de ne point me laisser abattre par la douleur furent dissipées : je ne voyais que ma mère, je n'entendais que ses sanglots. Enfin, je romps le silence, je console ma mère, et j'entre avec elle dans la petite chambre de mon père ; je le trouve occupé de son fils : il apprêtait toutes mes affaires pour m'en épargner la peine ; il pensait que je serais trop affligé pour pouvoir vaquer tranquillement à tout ce qui me rappelait mon départ : il n'avait que trop bien deviné. — Enfin, l'instant est arrivé : je quitte, j'embrasse pour la dernière fois ce père, cette mère adorés. Hélas ! quelle puissance surnaturelle soutint mes forces chancelantes ! je fus encore une fois pressé sur leur cœur, et, recevant leur bénédiction, je partis, me retournant à chaque instant pour regarder l'humble toit où respire tout ce que j'ai de plus cher au monde ; mais bientôt ma vue ne l'aperçoit plus : c'en est fait ; je m'efforce alors à ne plus respirer que l'amour de la patrie, et je vole combattre pour elle avec tous ceux qu'un noble dévouement va me donner pour compagnons.

DU COURAGE DE L'AMITIÉ.

Deux matelots, l'un espagnol et l'autre français, étaient dans les fers à Alger ; le premier s'appelait Antonio ; Roger était le nom de son compagnon d'esclavage. Le hasard voulut qu'ils fussent employés aux mêmes travaux. L'amitié est la consolation des malheureux ; Antonio et Roger en éprouvèrent toutes les douceurs ; ils se communiquèrent leurs peines et leurs regrets : ils parlaient ensemble de leur famille, de leur patrie, de la joie qu'ils ressentiraient, si jamais ils étaient libres ; ils pleuraient enfin dans le sein l'un de l'autre, et cet adoucissement leur suffisait pour porter leurs chaînes avec plus de courage, et pour soutenir les fatigues auxquelles ils étaient condamnés.

Ils travaillaient à la construction d'un chemin qui traversait une montagne. L'Espagnol un jour s'arrête, laisse tomber languissamment ses bras, et jette un long regard sur la mer : Mon ami, dit-il à Roger, avec un profond soupir, tous mes vœux sont au bout de cette vaste étendue d'eau : que ne puis-je la franchir avec toi ? Je crois toujours voir ma femme et mes enfans qui me tendent les bras du rivage de Cadix, ou qui donnent des larmes à ma mort. Antonio était absorbé dans cette image accablante ; chaque fois qu'il revenait à la montagne, il promenait sa vue mélancolique sur cet immense espace qui le séparait de son pays: il formait les mêmes regrets.

Un jour il embrasse avec transport son camarade ; j'apperçois un vaisseau, mon ami ; tiens, regarde, ne le vois-tu pas comme moi ? Il n'abordera pas ici, parce qu'on évite les parages barbaresques : mais demain, si tu veux, Roger, nos maux finiront, nous serons libres ! Oui, demain, ce navire passera environ à deux lieues du rivage, et alors du haut de ces rochers, nous nous précipiterons dans la mer, et nous atteindrons le vaisseau, ou nous périrons : la mort n'est-elle pas préférable à une cruelle servitude ? Si tu peux te sauver, répond Roger, je supporterai avec plus de résignation mon malheureux sort ; tu n'ignores pas, Antonio, combien tu m'es cher ! cette amitié qui m'attache à toi, ne finira qu'avec ma vie ; je ne te demande qu'une seule grâce, mon ami: va trouver mon père.....; si le chagrin de ma perte et sa vieillesse ne l'ont pas fait mourir, dis-lui....Que j'aille trouver ton père, mon cher Roger ! Eh ! que prétends-tu faire ? me serait-il possible d'être heureux, de vivre un seul instant, si je te laissais dans les fers ? Mais, Antonio, je ne sais pas nager, et tu le sais, toi. Je sais t'aimer, repart l'espagnol en fondant en larmes, serrant avec chaleur Roger contre sa poitrine ; mes jours sont les tiens ; nous nous sauverons tous deux ; va, l'amitié me prêtera des forces, tu te tiendras attaché à cette ceinture. Il est inutile, Antonio, d'y penser, je ne saurais m'exposer à faire périr mon ami ; l'idée seule m'inspire de l'horreur ; cette ceinture m'échapperait, ou je t'entraînerais avec moi ; je serais la cause de ta perte. Eh bien ! Roger, nous.....Mais pourquoi former des craintes ? je te l'ai dit, l'amitié soutiendra mon courage ; je t'aime trop pour qu'elle ne fasse pas des miracles ; cesse de combattre mon dessein, je l'ai résolu. Je m'aperçois que les monstres qui nous gardent, nous épient ; il y a de nos compagnons

même qui seraient assez lâches pour nous trahir. Adieu, j'entends la cloche qui nous rappelle, il faut nous séparer; adieu, mon cher Roger; à demain. —

Ils sont renfermés dans leur bagne. Antonio était rempli de son projet; il se voyait déjà franchissant la Méditerranée, libre et dans le sein de ses compatriotes, il était dans les bras de sa femme et de ses enfans. Roger se présentait un tableau bien différent: son ami, victime de sa générosité, emporté avec lui au fond de la mer, perissant enfin, quand peut-être en ne s'occupant que de sa seule conservation, il eût pu se sauver et être rendu à une famille qui, selon les apparences, gémissait et souffrait de son esclavage.—Non, se disait dans son cœur l'infortuné Français, je ne céderai point aux sollicitations d'Antonio; je ne lui causerai pas la mort, pour prix de cette amitié si généreuse qu'il m'a vouée; il sera libre: mon malheureux père apprendra du moins que je vis encore, que je l'aime toujours: hélas! je devais être l'appui de sa vieillesse, le consoler; je lui étais nécessaire; peut-être, dans ce moment, expire-t-il dans l'indigence, en désirant de voir et d'embrasser son fils...Allons, qu'Antonio soit heureux, je mourrai avec moins de douleur. —

On ne vint point le lendemain à l'heure ordinaire tirer les esclaves de la prison. L'Espagnol était dévoré d'impatience, et Roger ne savait s'il devait se réjouir ou s'affliger de ce contre-tems. Enfin on les rend à leurs travaux; ils ne pouvaient se parler; leur maître, ce jour-là, les avait accompagnés. Antonio se contentait de regarder Roger et de soupirer; quelquefois il lui montrait des yeux la mer; il ne pouvait, à cet aspect, contenir des mouvemens qui étaient prêts à lui échapper. Le soir arrive, ils se trouvent seuls; Saisissons le moment, s'écrie l'Espagnol en s'adressant à son compagnon; viens. Non, mon ami, jamais je ne pourrai me résoudre à exposer ta vie; adieu, adieu, adieu...Antonio, je t'embrasse pour la dernière fois; sauve-toi, je t'en conjure, ne perds pas de tems, souviens-toi toujours de notre tendre amitié: je te prie seulement de me rendre le service que tu m'as promis à l'égard de mon père; il doit être bien vieux, bien à plaindre, va le consoler; s'il avait besoin de quelques secours....mon ami....

A ces mots, Roger tomba dans les bras d'Antonio, en versant un torrent de pleurs; son âme était déchirée..Tu pleures, Roger! ce ne sont pas des pleurs qu'il faut, c'est du courage; une minute de plus, nous sommes perdus; peut-être ne trou-

verons-nous jamais l'occasion ; choisis, ou laisse-toi conduire, ou je me brise la tête sur ces rochers.

Le Français se jette aux genoux de l'Espagnol, veut encore lui faire des représentations, lui montrer les risques infaillibles qu'il court, s'il s'obstine à vouloir le sauver avec lui. Antonio le regarde tendrement, l'embrasse, gagne le sommet d'un rocher, il s'élance avec lui dans la mer. Ils vont d'abord au fond, reviennent ensuite au-dessus des flots. Antonio s'arme de toutes ses forces, nage en retenant Roger, qui semble s'opposer aux efforts de son ami, et craindre de l'entraîner dans sa chute.

Les personnes qui étaient dans le vaisseau restaient frappées d'un spectacle qu'elles ne pouvaient distinguer ; elles croyaient qu'un monstre marin s'approchait du navire. Un nouvel objet détourne leur curiosité ; on aperçoit une chaloupe qui s'empressait de quitter le rivage, et poursuivre avec précipitation ce qu'on avait pris pour quelque poisson monstrueux ; c'étaient les soldats préposés à la garde des esclaves, qui brûlaient de reprendre Antonio et Roger. Celui-ci les voit venir, et, en même tems, il jette les yeux sur son ami, qui commençait à s'affaiblir ; il fait un effort et se détache d'Antonio, en lui disant : on nous poursuit, sauve-toi, et laisse-moi périr ; je retarde ta course. A peine eut-il dit ces mots, qu'il tombe au fond de la mer. Un nouveau transport d'amitié ranime l'Espagnol ; il s'élance vers le Français, le reprend au moment qu'il périssait, et tous deux disparaissent.

La chaloupe, incertaine de quel côté poursuivre sa route, s'était arrêtée, tandis qu'une barque détachée du navire allait reconnaître ce qu'on n'avait fait qu'entrevoir ; les flots recommencent à s'agiter ; on distingue enfin deux hommes, dont l'un, qui tenait l'autre embrassé, s'efforçait de nager vers la barque. On fait force de rames pour voler à leur secours. Antonio est près de laisser échapper Roger : il entend qu'on lui crie de cette barque ; il serre son ami, fait de nouveaux efforts, et saisit d'une main défaillante un des bords de la barque. Il est près de retomber, on les retient tous deux : les forces d'Antonio étaient épuisées, il n'a que le tems de s'écrier : qu'on porte du secours à mon ami, je me meurs ; et toutes les horreurs de la mort se répandent sur son visage. Roger, qui était évanoui, ouvre les yeux, lève la tête, et voit Antonio étendu à ses côtés et ne donnant plus aucun signe de vie ; il s'élance sur son corps, l'embrasse

l'inonde de ses larmes, pousse mille cris : mon ami, mon bienfaiteur, c'est moi qui suis ton assassin ! mon cher Antonio, tu ne m'entends plus, c'est donc là ta récompense de m'avoir sauvé la vie ! Ah ! qu'on se hâte de me l'ôter, cette vie malheureuse ; je ne puis plus la supporter, j'ai perdu mon ami.

Roger veut se poignarder ; on lui arrache une épée dont il s'était saisi ; il apprend, au milieu des sanglots, les détails de son aventure aux gens de la barque ; il retombait toujours sur le corps d'Antonio : Ne m'empêchez point de mourir : oui, mon ami, je vais te suivre, ajoutait-il, en couvrant le corps pâle de ses baisers et de ses larmes. Ayez pitié, au nom de Dieu, laissez-moi mourir.

Le ciel, qui sans doute est touché des larmes des hommes lorsqu'elles sont sincères, semble donner une marque signalée de sa bonté en faveur d'un sentiment si rare. Antonio jette un soupir, Roger pousse un cri de joie ; on se réunit à lui pour donner du secours au malheureux Espagnol ; enfin il lève un œil mourant ; ses premiers regards cherchent à se fixer sur le Français ; à peine l'a-t-il aperçu, qu'il s'écrie : J'ai pu sauver mon cher Roger.

La barque arrive au vaisseau ; ces deux hommes inspirent une sorte de respect à l'équipage, tant la vertu a des droits sur tous les cœurs ! ils excitent un intérêt puissant ; tous se disputent le plaisir de les obliger. Roger arrive en France, court dans les bras de son père, qui pensa expirer d'un excès de joie ; et il fut nommé gondolier de Versailles. L'Espagnol à qui on avait offert un poste très-avantageux, pour un homme de son état, aima mieux rejoindre sa femme et ses enfans ; mais l'absence ne diminua rien de son amitié ; il demeura en correspondance de lettres avec Roger. Ces lettres sont des chefs-d'œuvre de naïveté et de sentiment; on pourra un jour les rendre publiques, pour l'honneur d'un sentiment qui a produit tant d'actions héroïques.

LA PROBITÉ RÉCOMPENSÉE.

Perrin avait reçu le jour en Bretagne, dans un village auprès de Vitré. Né pauvre, et ayant perdu son père et sa mère avant de pouvoir en bégayer les noms, il dut sa subsistance à la charité publique ; il apprit à lire et à écrire ; son éducation ne s'étendit pas plus loin. A l'âge

de quinze ans, il servit dans une petite ferme, où on lui confia le soin des troupeaux. Lucette, une jeune paysanne du voisinage, fut dans le même tems chargée de ceux de son père ; elle les conduisait dans des pâturages où elle voyait souvent Perrin, qui lui rendait tous les petits services qu'on peut rendre à son âge et dans sa situation. L'habitude de se voir, leurs occupations, leur bonté mutuelle, leurs soins officieux, les attachèrent l'un à l'autre. Perrin se proposa de demander Lucette en mariage à son père. Lucette y consentit ; mais elle ne voulut pas être présente à cette visite. Elle devait aller le lendemain à la ville ; elle pria Perrin de choisir cet instant, et de venir le soir au-devant d'elle, pour lui apprendre comment il aurait été reçu.

Le jeune homme, au tems marqué, vola chez le père de Lucette, et lui déclara avec franchise qu'il aimait sa fille et qu'il voudrait bien l'épouser. Tu aimes ma fille ! interrompit brusquement le vieillard ; tu voudrais l'épouser? Y songes-tu, Perrin ? comment feras-tu ? as-tu des habits à lui donner, une maison pour la recevoir, et du bien pour la nourrir ? Tu sers ; tu n'as rien ; Lucette n'est pas assez riche pour fournir à ton entretien et au sien. Perrin, ce n'est pas ainsi qu'on se met en ménage.—J'ai des bras, je suis fort, on ne manque jamais de travail quand on aime, et que ne ferai-je pas quand il s'agira de soutenir Lucette ? Jusques à présent, j'ai gagné vingt écus tous les ans, j'en ai amassé cent, ils feront les frais de la noce : j'en travaillerai davantage, mes épargnes augmenteront, je pourrai prendre une petite ferme : les plus riches habitans de notre village ont commencé comme moi ; pourquoi ne réussirais-je pas comme eux ?—Eh bien, tu es jeune, tu peux attendre encore, deviens riche, et ma fille est à toi ; mais jusqu'à ce moment, ne m'en parle pas.

Perrin ne put obtenir d'autre réponse ; il courut chercher Lucette, il la rencontra bientôt, il était triste : elle lut sur son visage la nouvelle qu'il venait lui annoncer. Mon père t'a donc refusé ?—Ah ! Lucette, que je suis malheureux d'être né si pauvre ! mais je n'ai pas perdu toute espérance, ma situation peut changer : ton mari n'aurait rien épargné pour te procurer de l'aisance ! ferais-je moins pour devenir ton mari ? Va, nous serons unis un jour : conserve-moi toujours ton cœur, souviens-toi que tu me l'as donné.

En parlant ainsi, ils étaient toujours sur la route de Vitré ; la nuit qui s'avançait les pressait de regagner leurs maisons, ils allaient fort vite. Perrin fait un faux pas, et tombe ; en se relevant, ses mains cherchent ce qui a causé sa chute ; c'était un sac assez pesant ; il le ramasse ; curieux de savoir ce qu'il contient, il entre avec Lucette dans un champ où brûlaient encore des racines auxquelles les laboureurs avaient mis le feu pendant le jour : à la clarté qu'elles répandent, il ouvre le sac, et y trouve de l'or. Que vois-je ? s'écria Lucette, ah ! Perrin, tu es devenu riche !—Quoi, Lucette, je pourrais te posséder ? Le ciel, favorable à nos désirs, m'aurait-il envoyé de quoi satisfaire ton père, et nous rendre heureux ? cette idée verse la joie dans leurs âmes ; ils contemplent avidement leur trésor : puis, après s'être regardés un moment avec tendresse, ils se mettent en chemin pour aller sur-le-champ le montrer au vieillard ; ils étaient près de sa maison, lorsque Perrin s'arrête : nous n'attendons notre bonheur que de cet or, dit-il à Lucette ; mais est-il à nous ? Sans doute il appartient à quelque voyageur : la foire de Vitré vient de finir ; un marchand, en retournant chez lui, l'a vraissemblablement perdu ; dans ce moment où nous nous livrons à la joie, il est peut-être en proie au désespoir le plus affreux.—Ah ! Perrin, ta réflexion est terrible ! le malheureux gémit sans doute ; pouvons-nous jouir de son bien ? Le hasard nous l'a fait trouver, mais le retenir est un vol.—Tu me fais frémir !....nous allions le porter à ton père ; il nous aurait rendus heureux ; mais peut-on l'être du malheur d'autrui ? Allons voir M. le recteur (c'est le nom que les Bretons donnent à leurs curés) ; il a toujours eu mille bontés pour moi, il m'a placé dans la ferme, et je ne dois rien faire sans le consulter.

Le recteur était chez lui ; Perrin lui remit le sac qu'il avait trouvé, et avoua qu'il l'avait regardé d'abord comme un présent du ciel ; il ne cacha pas son amitié pour Lucette, et l'obstacle que sa pauvreté mettait à leur union. Le pasteur l'écoute avec bonté ; il les regarde l'un et l'autre ; leur procédé l'attendrit ; il voit toute l'ardeur de leur tendresse, et admire la probité qui lui est encore supérieure ; il applaudit à leur action : Perrin, conserve toujours les mêmes sentimens, le ciel te bénira ; nous retrouverons le maître de cet or, il récompensera ta probité ; j'y joindrai quelques-unes de mes épargnes, tu

posséderas Lucette, je me charge d'obtenir l'aveu de son père ; méritez d'être l'un à l'autre. Si l'argent que tu déposes entre mes mains n'est point réclamé, c'est un bien qui appartient aux pauvres ; tu l'es, je croirai suivre l'ordre du ciel en te le rendant, il en a déjà disposé en ta faveur.

Les deux jeunes gens se retirèrent satisfaits d'avoir fait leur devoir, et remplis des douces espérances qu'on leur donnait. Le recteur fit crier dans sa paroisse le sac qu'on avait perdu ; il le fit ensuite afficher à Vitré, et dans tous les villages voisins. Plusieurs hommes avides se présentèrent ; mais aucun n'indiqua la somme, ni aucune espèce de monnaie, ni le sac qui la contenait.

Pendant ce tems, le recteur n'oublia pas qu'il avait promis à Perrin de s'occuper de son bonheur ; il lui fit avoir une petite ferme, la monta de bestiaux et des instrumens nécessaires au labourage, et deux mois après il le maria avec Lucette. Les deux époux, au comble de leurs vœux, remercièrent avec ardeur le ciel et le recteur. Perrin était laborieux, Lucette s'occupait de son ménage ; ils étaient exacts à payer le propriétaire de leur ferme, ils vivaient médiocrement du surplus, et se trouvaient heureux.

L'or perdu ne fut pas réclamé pendant deux ans ; le recteur ne jugea pas qu'il fallût attendre davantage, il le porta au couple vertueux qu'il avait uni : mes enfans, leur dit-il, jouissez du bienfait de la Providence, et n'en abusez pas : ces douze mille livres sont actuellement sans produit, vous pouvez en faire usage ; si, par hasard, vous découvriez le maître, vous devrez sans doute les lui rendre : faites-en un emploi, qui, les changeant seulement de nature, n'en diminue point la valeur. Perrin suivit ce conseil : il se proposa d'acquérir la ferme qu'il tenait à bail ; elle était à vendre, on l'estimait un peu plus de 12,000 liv ; mais en payant comptant on pouvait espérer de l'avoir à ce prix : cet argent qu'il ne regardait que comme un dépôt, ne pouvait être mieux placé, et si le maître se retrouvait un jour, il n'aurait pas à se plaindre.

Le recteur approuva ce projet ; l'acquisition fut bientôt faite ; le fermier, devenu propriétaire, donna une plus grande valeur à son terrain ; ses champs, mieux cultivés, devinrent plus fertiles : il vécut dans cette douce aisance qu'il avait eu l'ambition de procurer à Lucette. Deux

enfans bénirent successivement leur union; ils prenaient plaisir à se voir revivre dans ces tendres gages de leur amour. En revenant des champs, Perrin trouvait sa femme qui venait au-devant de lui, et lui présentait ses enfans; il les embrassait l'un et l'autre; les quittait pour serrer son épouse dans ses bras, puis revenait encore à eux, pour les accabler tour-à-tour de caresses: l'un essuyait la sueur dont son front était couvert, l'autre essayait de le soulager du poids du hoyau qu'il portait. Perrin souriait de ses faibles efforts, le caressait de nouveau, et rendait grâces au ciel qui lui avait donné une épouse tendre, et des enfans qui lui ressemblaient.

Quelques années après, le vieux recteur mourut; Perrin et Lucette le pleurèrent; ils songeaient avec attendrissement à ce qu'ils lui devaient. Cet événement les fit réfléchir sur eux-mêmes: nous mourrons aussi, disaient-ils; notre ferme restera à nos enfans, elle n'est pas à nous: si celui à qui elle appartient revenait, il en serait privé pour toujours; nous emporterions le bien d'autrui au tombeau. Ils ne pouvaient soutenir cette idée; leur délicatesse leur fit écrire une déclaration, qu'ils déposèrent entre les mains du nouveau recteur, et qu'ils firent signer par les plus notables habitans du village: cette précaution qu'ils jugeaient nécessaire pour assurer une restitution à laquelle ils croyaient leurs enfans obligés, les tranquilisa.

Il y avait dix ans qu'ils étaient établis. Perrin, après un travail pénible, revenait un jour dîner avec son épouse; il vit passer sur la grande route deux hommes dans une voiture, qui versa à quelques pas de lui; il courut porter du secours; il offrit les chevaux de sa charrue pour transporter les malles; il pria les voyageurs de venir se reposer chez lui. Ils n'étaient point blessés. Ce lieu m'est bien funeste! s'écria l'un d'eux: je ne puis y passer sans éprouver des malheurs; j'ai fait, il y a douze ans, une perte assez considérable: je revenais de la foire de Vitré, j'emportais douze mille francs en or que j'ai perdus. Comment, lui dit Perrin qui l'écoutait avec attention, avez-vous négligé de faire des recherches pour les trouver?—Cela ne me fut pas possible: je me rendais à Lorient, où je devais m'embarquer pour les Indes; le tems pressait, le vaisseau prêt à mettre à la voile, ne m'aurait pas attendu; je ne pus faire des perquisitions, sans doute inutiles, qui, en

retardant mon départ, m'auraient apporté un préjudice beaucoup plus grand que la perte que j'avais faite.

Ce discours fit tressaillir Perrin ; il s'empresse davantage auprès du voyageur ; il le conjure d'accepter l'asile qu'il lui offre. Sa maison était la plus prochaine et la plus propre habitation du village. On cède à ses instances ; il marche le premier, pour montrer le chemin ; il rencontre bientôt sa femme qui, selon son usage, venait au-devant de lui : il lui dit d'aller promptement préparer un dîner pour ses hôtes : en attendant le repas, il leur présente des rafraîchissemens, et fait retomber la conversation sur la perte dont l'un s'est plaint ; il ne doute point que ce ne soit à lui qu'il doit une restitution ; il va chercher le nouveau recteur, l'informe de ce qu'il vient d'apprendre et l'invite à partager le dîner de ses hôtes, et à leur tenir compagnie. Celui-ci l'accompagne, et ne cesse d'admirer la joie que ce bon paysan a d'une découverte qui doit le ruiner.

On dîne ; les voyageurs satisfaits ne savent comment reconnaître l'accueil que leur fait Perrin ; ils admirent son petit ménage, son bon cœur, sa franchise, l'air ouvert de Lucette, sa candeur, son activité; ils caressent les enfans. Perrin, après le repas, leur montre sa maison, son potager, sa bergerie, ses bestiaux, les entretient de ses champs et de leur produit ; tout cela vous apartient, dit-il ensuite au premier voyageur ; lorsque ce que vous avez perdu est tombé entre mes mains, voyant qu'il n'était pas réclamé, j'en ai acheté cette ferme, dans le dessein de la remettre un jour à celui qui y a de véritables droits ; elle est à vous : si j'étais mort avant de vous trouver, monsieur le recteur a un écrit qui constate votre propriété.

L'étranger surpris, lit l'écrit qu'il lui remet, il regarde Perrin, Lucette et ses enfans : Où suis-je, s'écrie-t-il enfin, et que viens-je d'entendre ? quel procédé ! quelle vertu ! quelle noblesse ! et dans quel état les trouvai-je ? Avez-vous quelqu'autre bien que cette ferme ? ajouta-t-il.— Non, mais si vous ne la vendez pas vous aurez besoin d'un fermier, et j'espère que vous me donnerez la préférence.— Votre probité mérite une autre récompense ; il y a douze ans que j'ai perdu la somme que vous avez trouvée ; depuis ce tems, Dieu a béni mon commerce ; il s'est étendu, il a prospéré ; je ne me suis pas long-tems aperçu de ma perte ; cette restitution aujourd'hui ne me rendrait pas plus riche : vous méritez cette petite fortune : la Provi-

dence vous en a fait présent, ce serait l'offenser que de vous l'ôter ; conservez-la, je vous la donne ; vous pouvez la garder, je ne la réclamais point ; quel homme eût agi comme vous ?

Il déchira aussitôt l'écrit qu'il tenait dans ses mains. Une si belle action, ajouta-t-il, ne doit point être ignorée ; votre propriété est celle de vos enfans ; il n'est pas besoin de nouvel acte pour assurer ma cession ; je la ferai cependant écrire pour perpétuer le souvenir de vos sentimens et de votre honnêteté.

Perrin et Lucette tombèrent aux pieds du voyageur ; il les releva, et les embrassa. Un notaire qui fut mandé, écrivit cet acte, le plus beau qu'il eût rédigé de sa vie. Mes enfans, s'écriait Perrin, baisez la main de votre bienfaiteur ; Lucette, ce bien est à nous, et nous pouvons en jouir sans trouble et sans remords.

LA PIPE.

Salut, bon vieillard ! vous fumez une pipe ?—A votre service.—Comment, un pot de fleurs d'une belle terre rouge, orné de cercles d'or ! Combien en voulez-vous ?

—Oh ! monsieur, elle n'est point à vendre ; elle vient du plus brave des hommes, qui l'avait gagnée, Dieu sait comment ! au pacha de Belgrade.

C'est là qu'il y avait un fier butin ! Vive le prince Eugène ! Les bras et les jambes des Turcs tombaient sous le fer de nos braves, comme les épis sous la faucille.

—Faites-nous grâce de vos exploits. Tenez, mon vieux, point d'enfantillage ; prenez ce double ducat, et donnez-moi la pipe.

—Je ne suis qu'un pauvre diable, et je vis de ma demi-solde ; et pourtant je ne donnerais pas cette pipe, pour tout l'or du monde.

Ecoutez, et jugez-en. Nous autres hussards, nous chassions l'ennemi, que c'était un plaisir ! lorsqu'un chien de janissaire atteignit mon capitaine d'un coup de feu dans la poitrine.

Sur-le-champ, je le pris sur mon cheval blanc, le brave homme en eût fait autant pour moi, et je le transportai de la mêlée dans la maison d'un gentilhomme.

Je lui donnai tous mes soins avant sa dernière heure ; il

me remit son argent avec cette pipe, me serra la main, et finit comme il avait vécu, en héros.

Depuis ce tems, dans toutes mes courses, vainqueur ou vaincu, je l'ai gardée, comme une relique, dans ma botte.

Au siège de Prague, j'ai eu la jambe cassée d'un coup de mousquet. Mon premier mouvement a été pour ma pipe ; ma seconde pensée a été pour ma jambe.

—Ami, ton récit m'a touché jusqu'aux larmes ; mais dis-moi le nom de ton capitaine, afin que je l'honore, et lui porte envie dans le fond de mon cœur:

—On ne l'appelait que le brave Walter. Ses biens sont là le long du Rhin...—C'était mon père, et son bien est devenu le mien.

Viens, ami, vivre auprès de moi ; tu ne dois plus sentir le besoin ! Viens avec moi boire le vin et manger le pain de Walter.

—Tope ! tu es son digne héritier. Je reviens demain matin pour ne te plus quitter ; et, pour ta récompense, la pipe est à toi après ma mort.

MONSIEUR KANIFERSTAN.

Un jeune parisien, allant à Amsterdam, fut frappé de la beauté d'une des maisons de campagne qui bordent le canal. Il s'adressa à un hollandais qui se trouvait à côté de lui dans la barque, et lui dit : Monsieur, oserais-je vous demander à qui appartient cette maison ? Le hollandais lui répondit, dans sa langue : I kan niet verstaan, qui signifie, je ne vous comprends pas. Le jeune français, ne se doutant pas même qu'il n'avait pas été compris, prend la réponse du hollandais pour le nom du propriétaire. Ah ! ah ! dit-il, elle appartient à M. Kaniferstan ! Eh bien ! je vous assure que ce monsieur-là doit être agréablement logé ; la maison est charmante, et le jardin paraît délicieux ; je ne connais rien de mieux que cela. Un de mes amis en a une à peu près semblable, sur la rivière, du côté de Choisi ; mais il me semble que je préférerais celle-ci ; et il ajoute quelques autres propos dans le même genre, auxquels le hollandais n'entend et ne réplique rien. Arrivé à Amsterdam, il voit, sur le quai, une jolie dame à laquelle un cavalier donnait le bras. Il demande à un passant : quelle est cette charmante personne ? Celui-ci répond de même : I kan niet verstaan.

Comment, dit-il, monsieur, c'est la femme de M. Kaniferstan, dont nous avons vu la maison sur le bord du canal ? Mais vraiment le sort de ce monsieur-là est digne d'envie : comment peut-on posséder à la fois une si belle maison, et une si aimable compagne ?....A quelques pas de là, les trompettes de la ville sonnaient une fanfare à la porte d'un homme qui avait gagné le gros lot à la loterie de Hollande. Notre jeune voyageur veut s'informer du nom de cet heureux mortel ; on lui répond encore ; I kan niet verstaan. Oh ! pour le coup, dit-il, c'est trop de fortune. M. Kaniferstan propriétaire d'une si belle maison, époux d'une si jolie femme, gagne encore le gros lot à la loterie ! il faut convenir qu'il y a des hommes bien heureux dans ce monde. Il rencontre enfin un enterrement, et demande quel est le particulier qu'on porte à la sépulture. I kan niet verstaan, lui répond-on. Ah ! mon Dieu ! s'écrie-t-il, c'est là ce pauvre M. Kaniferstan, qui avait une si belle maison, une si jolie femme, et qui venait de gagner le gros lot à la loterie ? Il doit être mort avec bien du regret ; mais je pensais bien que sa félicité était trop complète pour pouvoir durer. Et il continue d'aller chercher son auberge, en fesant des réflexions morales sur la fragilité des choses humaines.



LE FORGERON BAZIM.

Le calife Haroun-al-Raschid avait pour habitude de faire dans Bagdad des visites nocturnes, et de s'assurer par lui-même si ses ordonnances sévères sur la police étaient bien exécutées. Un soir il se trouva avec son visir Giafar le Barmecide, et Mezrour son chef de harem, devant une maison qui retentissait de chants joyeux. Le calife ordonna à Mezrour de frapper à la porte—Qui va là, demanda-t-on d'une voix brusque ? Nous sommes, répondit Giafar, des étrangers qui se sont égarés ; il est tard, et nous craignons que la police ne nous arrête : nous vous prions de nous ouvrir, et de nous permettre de passer cette nuit chez vous. Non pas, dit la voix du dedans ; vous êtes de francs écornifleurs qui avez imaginé ce prétexte pour m'escamoter gratis une partie de mon souper. Le calife rit de cette idée, et Giafar fit tant d'instances, qu'à la fin le maître du logis

ouvrit, à condition pourtant qu'ils n'iraient pas le lendemain raconter à leurs semblables l'accueil qu'ils auraient reçu. Ils entrèrent donc, et trouvèrent un homme tout seul à une table bien dressée, et couverte de plats et de bouteilles. Il leur demanda qui ils étaient ; à cette demande prévue, ils se dirent des marchands de Moussoul, arrivés à Bagdad pour des affaires de commerce : à son tour, Giafar s'informa de son nom et de sa profession. Celui-ci leur fit d'abord jurer qu'ils n'abuseraient pas de sa franchise : puis il leur confia que son nom était Bazim le forgeron ; qu'il gagnait tous les jours cinq dirhems ; que le soir venu, il achetait pour deux dirhems de pain et de viande, pour un de fruits, pour un de chandelle, pour un de vin ; qu'il était son propre cuisinier ; qu'il s'amusait à chanter, et qu'il avait mené régulièrement cette vie paresseuse, solitaire et joyeuse depuis vingt-ans, jour par jour, et nuit par nuit, sans que les cinq dirhems nécessaires aux frais de son ménage lui eussent jamais manqué. Mais, lui dit Giafar, si demain un édit du calife défendait aux forgerons d'ouvrir leur boutique, d'où prendriez-vous pain, viande, vin, fruits et chandelle ?—Eh bien ! ne l'avais-je pas dit, répliqua Bazim, que vous étiez des espions ? vous irez demain raconter à tout le monde la vie que je mène, vous me peindrez comme un homme sans conduite. Que je m'en veux de vous avoir laissé entrer ! si mes craintes se réalisaient, j'irais vous chercher dans tout Bagdad, et sûrement je vous déterrerais, et vous ferais payer cher votre indiscrétion. Le calife eut bien de la peine à contenir l'envie de rire qui le pressait : il s'amusa beaucoup des alarmes et des menaces du forgeron ; et la nuit était fort avancée lorsqu'ils se retirèrent.

Le lendemain, le calife ordonna à Giafar de faire publier un ordre qui défendait aux forgerons, sous les peines les plus sévères, d'ouvrir boutique durant trois jours. Quand Bazim arriva à la porte de son atelier, il la trouva fermée ; l'un des compagnons assis à la porte, lui apprit la défense du calife. Le forgeron se retira tout consterné et ne sachant que devenir. Il s'arrêta pour boire à la fontaine d'un bain public. Le maître baigneur, qui était une de ses anciennes connaissance, l'aperçut, et lui demanda ce qu'il fesait. Bazim lui raconta l'embarras dans lequel le mettait la défense du calife. N'est-ce que cela, répondit son ancien ami ? reste ici les trois jours, et viens m'aider à

recevoir mes pratiques : voici un peigne, un frottoir, du savon et un essuie-main. Bazim frotta son monde de son mieux, et avant le soir, il avait déjà gagné cinq dirhems.

A peine avait-il cette somme en main, qu'il laissa là le bain et baigneur, et s'en alla au marché acheter sa provision ordinaire pour s'amuser chez lui, comme il avait fait depuis vingt ans, jour par jour et nuit par nuit, en mangeant, buvant et chantant à sa guise. La nuit venue, Haroun se rappela l'aventure de la veille, et dit à Giafar : allons voir notre forgeron ! le pauvre diable n'aura rien à manger ce soir. Arrivés à la maison, quel fut leur étonnement d'entendre les mêmes chants que la veille ! Giafar frappa à la porte, et Bazim qui avait déjà bu quelques coups, mit la tête à la fenêtre, reconnut ses hôtes, et les fit entrer. Nous sommes venus, dirent les prétendus marchands pour voir comment vous vous trouvez de la défense du calife contre les forgerons.—N'avais-je pas bien raison de vous dire, répondit Bazim, que vous étiez des oiseaux de mauvais augure ? mais Dieu est grand ! . . . . . J'ai ma viande, mon pain, mon vin, mes fruits, dont cependant, je vous le dis d'avance, vous ne tâterez pas plus aujourd'hui qu'hier, car depuis vingt ans que je vis de même, je n'ai jamais eu de parasites à ma table.

Le calife et Giafar le rassurèrent, en lui disant qu'ils n'étaient pas venus pour son souper, mais seulement pour avoir le plaisir de sa compagnie. Il leur raconta ensuite son aventure du jour, et Giafar lui demanda encore ce qu'il ferait si le lendemain les bains étaient fermés. A ce propos, Bazim, irrité, exhala sa colère en injures contre le questionneur, et le calife étouffait de rire. Haroun et son visir rentrèrent fort tard par la porte secrète du palais.

Le lendemain, les crieurs publièrent l'ordre du calife de fermer tous les bains pendant trois jours, sous peine pour le maître de celui qui serait trouvé ouvert, d'être pendu devant sa porte.

Les trois grands bains de Bagdad, celui du calife, celui de la princesse Zobéide, et celui du visir Giafar furent fermés sur-le-champ, et les petits bains n'eurent garde de ne pas imiter cet exemple. Le peuple commença à murmurer.

Que Dieu bénisse le calife ! hier il a fait fermer les ateliers de forgerons, aujourd'hui ce sont les bains, demain sans doute ce sera le tour des boulangeries et des boucheries ;

mais il faudra qu'en même tems il avise aux moyens de nous fermer la bouche.

Bazim, désespéré, ne savait plus quel parti prendre ; il rentra chez lui, se mit à réfléchir, et midi était sonné qu'aucun expédient ne s'était encore présenté à son imagination : enfin il lui revint en mémoire qu'il avait parmi ses hardes de famille, un vieil habit d'huissier ; il l'endossa, et alla se mêler dans la foule, devant la mosquée, à l'endroit où ces sortes de gens ont pour ordinaire de se tenir. A peine était-il arrivé qu'une femme, le prenant pour un véritable suppôt de justice, le requit de citer son mari contre lequel elle voulait plaider. Bazim se fit sur-le-champ donner deux dirhems, taxe ordinaire des citations ; et quand il eut appelé le mari, il consentit qu'il se rachetât, pour ce jour-là, moyennant la modique somme de trois dirhems ; ce qui fit justement les frais de son souper.

Le soir, le calife, Giafar et Mezrour allèrent voir ce qu'était devenu le forgeron ex-baigneur, et le trouvèrent comme les jours précédens, à manger, à chanter et à boire. Ils furent d'abord assez mal accueillis : c'étaient leurs visites qui lui avaient occasionné tous ces malheurs ; et que leur avait-il fait pour le poursuivre avec cet acharnement ? Cependant, comme au fond il était bonhomme, il s'appaisa bientôt, et se réconcilia d'autant plus aisément avec eux, qu'ils ne touchaient point à son souper, et qu'il était tant soit peu babillard.

Il leur raconta donc la nouvelle du jour ; comment il avait été une seconde fois trompé dans son attente ; comment il avait trouvé un habit d'huissier, dont il s'était affublé ; comment, à défaut de lame, il avait mis dans son fourreau un morceau de bois ; comment, à la faveur de cet accoutrement, il avait gagné les frais de son souper ; il ajouta qu'il comptait en faire autant le jour suivant. Le calife et ses deux compagnons applaudirent à ce projet. La singularité des expédiens auxquels le forgeron avait eu recours, leur avait fait passer une soirée fort amusante, et ils se retirèrent assez tard.

Le lendemain, Bazim se leva de grand matin, tout satisfait de son nouveau métier, et jurant par son marteau et par son enclume qu'il serait huissier le reste de sa vie. Il endossa la jaquette noire, ceignit son fourreau à lame de bois, et prit le bâton d'amandier que ces officiers ont coutume de porter.

Le calife était à peine éveillé, qu'il donna ordre d'appeler tous les huissiers du quartier de la ville où il savait que Bazim devait se tenir, pour leur faire une gratification considérable ; du moins c'est ce qu'annonça le crieur public. Bazim ne put résister à cet appât, et se rendit avec les autres au palais du calife. Le prince ordonna au chef des huissiers de les appeler tous, chacun par son nom, pour leur assurer à l'avenir une augmentation de traitement. Bazim n'était pas fort curieux de l'honneur d'être ainsi appelé en présence du calife ; mais il lui était impossible de s'esquiver, et il se vit obligé d'attendre le résultat. Le calife demanda à chaque huissier son nom, celui de son père, le tems de son service et le montant de son traitement. Bazim, très-embarrassé de savoir comment il répondrait aux questions du calife, perdait courage à mesure que ses compagnons étaient appelés. Le calife avait une telle envie de rire, qu'il était obligé de tenir un mouchoir devant sa bouche pour ne pas éclater.

Il n'y avait plus que Bazim à appeler, et l'huissier de nouvelle date tremblait de tous ses membres ; il resta long-tems le visage contre terre avant d'avoir le courage de lever les yeux. Enfin le calife lui demanda : es-tu huissier ?—Oui calife ; mon père, mon grand-père, ma mère, ma grand'mère, l'étaient aussi.—N'as-tu pas vingt dirhems par jour ?—Oui calife ; mais je me contente de cinq.—Es-tu capable d'exercer les fonctions de ton état ?—Oui calife ; votre hautesse n'a qu'à ordonner.—Eh bien ! dit le calife, qu'on amène un malfaiteur : je veux que tu lui coupes la tête en ma présence.

Le pauvre Bazim était sur les épines : le malfaiteur est amené ; il se met à genoux, et n'attend plus que le coup fatal. Dis que tu es innocent, lui dit Bazim à l'oreille. Je suis innocent, s'écria l'autre aussitôt. Oh ! répliqua Bazim, nous allons bientôt en avoir la preuve. Puis se prosternant devant le calife : Commandeur des croyans, lui dit-il, l'épée que je porte est un héritage que je tiens de mes ancêtres ; c'est un talisman, et toutes les fois qu'elle doit frapper un coupable, elle tranche comme la foudre, mais lorsqu'elle doit frapper un innocent, elle se change en lame de bois.—Eh bien ! fais-en l'expérience ; allons, tire et frappe ; je le veux.—C'est donc avec la permission de votre hautesse, dit Bazim, en tirant son épée. Quand on

vit qu'elle était de bois, des éclats de rire partirent de tous côtés.

Le calife satisfait du dénouement, pardonna au coupable, découvrit à Bazim quels étaient les marchands qui lui avaient rendu visite, et le fit chef des huissiers du palais, avec un traitement convenable.

Ainsi il était écrit sur la table de lumière, que le forgeron gagnerait ses cinq dirhems par jour, et plus encore.

DU BON EMPLOI DU TEMS.

Le bon emploi du tems, et la meilleure méthode pour bien diriger l'administration de la vie, offrent sans doute à la méditation l'une des questions philosophiques et morales qui intéressent le plus tous les hommes, dans toutes les conditions et dans tous les âges. Le tems, est l'étoffe dont la vie est faite; et la vie elle-même est un bien fugitif et fragile qui nous échappe sans cesse. Bizarre inconséquence du cœur humain! Nous nous plaignons de la courte durée de la vie, et nous contribuons nous-mêmes à l'abréger et à la perdre, par une dilapidation déplorable de tous nos instans. Combien peu de personnes savent apprécier la valeur des heures, et en régler les divers emplois avec une sage et sévère économie! On parle souvent du prix du tems, et tuer le tems est la grande occupation d'un grand nombre d'hommes. Nos visites d'étiquette, nos petits devoirs de société, nos tables de jeu, nos théâtres, si peu propres en général à élever les ames et à réformer les mœurs, même une partie de nos lectures, si frivoles et quelquefois si dangereuses, sont des ressources pour se délivrer de ce superflu de la vie, dont les gens du monde ne savent que faire.

Et cependant, pour l'homme qui veut ménager les moindres parcelles de cette substance précieuse, trop souvent dissipée comme une vile poussière, chaque jour, intervalle de tems marqué par la nature, peut donner un résultat bon et utile ; chaque homme, placé dans la sphère de ses relations, peut devenir un sujet d'observations, un moyen d'instruction ou d'action ; chaque fait particulier, susceptible d'être remarqué et recueilli, peut conduire et se rattacher à un principe général, et fournir une leçon

salutaire ; chaque circonstance fugitive et momentanée, d'un certain intérêt, peut laisser des traces et un profit durables. Les inconvéniens même, les obstacles, les malheurs que l'on rencontre à chaque pas dans la vie, peuvent être changés, par une volonté forte, intelligente et active, en élémens de succès et en moyens de bonheur. Ainsi, la vie entière est un cours continuel d'éducation et d'expériences, et une école de morale pratique. Ainsi, nos enfans peuvent devenir, comme ils doivent l'être, la continuation perfectionnée de leurs parens, au lieu d'en être la répétition monotone et stérile.

C'est surtout pour les jeunes gens qui voient s'ouvrir devant eux une vaste carrière, qui, dans l'ordre de la nature, sont appelés à disposer d'un plus grand nombre d'années, que ces vérités seraient d'une haute importance, s'ils savaient et voulaient les appliquer. Des habitudes d'ordre et d'économie, données à la jeunesse, et pratiquées de bonne heure dans la vie journalière, laisseraient des semences profondes dans les esprits et dans les cœurs ; elles exerceraient une influence continue et nécessaire qui rendrait insensiblement les hommes meilleurs et plus heureux.

L'ÉCUELLE.

Le soleil était voilé de quelques nuages qui tempéraient la chaleur du jour : on était à la fin d'août. Une voiture publique m'avait conduit jusqu'à Tarare. Je venais de quitter ce triste bourg, placé au fond d'un sombre entonnoir, entouré de pics élevés, presque nus ou ombragés de sombres forêts. Il me fallait continuer, à pied, une route de trois lieues, pour revoir mon père, le séjour où il se plaisait aux travaux champêtres, où il se consolait des atteintes de la vieillesse par une profonde instruction et en répandant sur d'agrestes voisins d'obscurs bienfaits. On ne s'approcha jamais d'une famille aimée, sans sentir renaître ses forces, et diminuer, par l'espoir d'une heureuse arrivée, les fatigues de la route : elle était pénible. Pour gagner le Violey et le village qui porte le nom de cette montagne, il faut gravir près de deux lieues. Là, on passe près de l'antique château de Joux, dont les tourelles noircies par le tems se confondent avec des sapins obscurs qui couvrent les coteaux

voisins. Plus loin, la pelouse diminue, l'air commence à devenir plus frais, plus léger ; de tems en tems un profond précipice laisse entrevoir dans son étroite vallée des prés toujours verts, toujours arrosés par de nombreux ruisseaux dont on distingue encore faiblement le murmure. Le silence régnait sur les montagnes, il n'était quelquefois interrompu que par le vol de l'oiseau solitaire, qui, effrayé de mon approche, s'élevait un instant pour se replonger plus bas dans l'épaisseur de la bruyère et des genets en fleurs. J'avais laissé sur la voiture qui me précédait tout ce qui pouvait gêner ma marche, et jusqu'à mon chapeau, qui me parut incommode ; je lui avais préféré un parasol. Nul vent ne troublait l'air ; nulle inquiétude n'agitait mon cœur.

Déjà j'apercevais Mont-Suire, trop rarement visité par le botaniste. Sa croupe domine toutes les hauteurs du canton. Il commande à la foule des monticules qui l'entourent, comme un général audacieux fait ondoyer son panache au-dessus des nombreux guerriers qui lui obéissent. Là, je me rappelais ces mots d'une hymne orientale où l'écrivain fait tressaillir les collines comme de tendres agneaux, et les monts comme des béliers. Ces expressions, qui me parurent gigantesques en les lisant froidement au sein de la ville, avaient perdu leur audace, et me paraissaient simples et naturelles. En effet, toutes ces sommités recourbées en tout sens, presque égales, revêtues d'un blanc grisâtre, ressemblaient à un vaste troupeau, paissant avec tranquillité, et que l'œil trompé s'attendait d'un moment à l'autre à voir bondir.

J'avais fait la moitié de la route, et le soleil la moitié de son cours. Il dardait alors ses rayons aplomb. Une chaleur brûlante descendait de l'atmosphère, et devenait plus vive par la réfraction des montagnes. J'étais hors d'haleine. Une sueur abondante découlait de mon front sur mes pas ; je cherchai un abri pour quelques heures, et le revers d'une montagne vint me l'offrir. Dévoré d'une soif ardente, quelle émotion douce je sentis en entendant le bruit d'une fontaine ! Les vrais plaisirs naissent des vrais besoins ; et l'homme serait trop heureux si, sans prévenir les uns, il laissait à la seule nature le soin de lui faire goûter les autres. La source était placée sous une voûte assez profonde, creusée dans le roc. L'eau découlait dans son enfoncement ; le bord en était défendu par une pierre

assez élevée, en sorte qu'on ne pouvait que difficilement atteindre ce fond. Vainement, à genoux, prosterné devant le champêtre caveau, j'étendis plusieurs fois la main pour saisir l'onde à sa chute. Le mouvement que je fesais pour la porter à ma bouche, la fesait disparaître et s'enfuir. Elle était l'image des espérances mensongères. Ma soif semblait accrue par mes efforts pour l'appaiser. Je me levai pour chercher une plante, une paille dont le long chalumeau pût m'aider à respirer cette eau fugitive; mais je n'en pus trouver. Que je regrettai alors le chapeau que j'avais abandonné pour un parasol devenu inutile! J'avais sacrifié un ami nécessaire, pour la société d'un petit-maître qui ne peut jamais convenir long-tems. J'étais revenu à la fontaine y faire de nouveaux essais. Quelques gouttes d'eau n'avaient qu'humecté mes lèvres, et je désirais en boire un torrent. Tout-à-coup, dans un recoin obscur de la grotte, ma main saisit une écuelle de terre que ma vue trop faible ne m'avait pas permis jusqu'alors de distinguer. Dans le transport de ma joie, je l'approchai si brusquement de moi, que la heurtant avec force contre le rocher, je la crus entièrement brisée. Par bonheur, une oreille seule avait essuyé le choc; mais le vase restait entier, et je me hâtai alors d'en profiter pour boire à plusieurs reprises.

Qui avait placé là cette écuelle? Quel fut l'ami des champs, l'homme honnête et sensible qui, ayant éprouvé la privation des choses nécessaires, voulut ainsi soulager le passant fatigué, le bûcheron laborieux, le pâtre solitaire? Il fit avec joie, en leur faveur, le sacrifice de ce meuble utile. Je soupçonnai l'habitant heureux d'une ferme rustique et modeste, dont je distinguais le comble au bas du vallon. Mon cœur le bénit en secret. J'aimais sa douce prévoyance. La simplicité de son offrande avait plus flatté mon imagination que toutes les fêtes du luxe, et les dons offerts par l'orgueil. Son hospitalité était continuelle, et, en plaçant son écuelle près de cette fontaine fraîche et limpide, il avait associé sa bienfesance à celle de la nature: elle me rappelait les mœurs primitives de l'homme: elle me rappelait ces Arabes hospitaliers qui accueillent l'étranger sans armes, et lui indiquent, au milieu du désert et d'un climat enflammé, la citerne salutaire dont l'eau seule peut le ranimer. Mon sang rafraîchi semblait circuler avec plus d'aisance. J'étais reconnaissant et heureux; car

la reconnaissance porte aussi son baume avec elle. J'avais le tems d'arriver. Une heure de repos devait abattre la chaleur ; je cherchai donc à me reposer.

Au-dessus de la fontaine, le rocher s'élevait presque perpendiculairement ; mais sa sommité était ombragée d'arbustes. Je fis un circuit pour y parvenir. Là, couché sur une pelouse fine et pressée, couvert par le noisetier et le houx qui avaient entrelacé leur feuillage, je ne regrettai point ces salons éclatans où tous les arts ont prodigué leurs richesses. Là, je tombai peu à peu dans cette rêverie douce, indéterminée, aimable sœur du sommeil, qui n'offre aucun objet fixe à la réflexion ; qui jouit de son espèce de néant, et semble vous faire oublier la vie.

J'en fus tiré par la marche lente et incertaine d'un vieillard qui descendait la montagne. Sa tête paraissait avoir servi de modèle à celles qu'aimait à retracer Paul Véronèse ; son front était chauve : deux touffes de cheveux blancs accompagnaient ses sourcils plus blancs encore. Le tems avait empreint ses traces sur son visage ; mais les noirs chagrins ne paraissaient pas en avoir creusé les sillons. Une physionomie ouverte prévenait en sa faveur et commandait la confiance. Il portait un habit grossier, usé, et la triste livrée de l'indigence. Une besace rousse, placée sur son épaule, paraissait renfermer toute sa fortune, et des fragmens de pain noir obtenus de la charité du laboureur. Un bâton noueux à la main, il suivait le chemin au-dessous de moi. Je me disais : Ainsi parurent ces premiers moralistes de la Grèce, qui, par leur abnégation de tous les biens, furent honorés par l'antiquité du nom de Sages. Ainsi fut ce Bias de Prienne, portant avec lui tout ce qu'il possédait au monde, et qui, en défendant sans salaire la cause d'un innocent, mourut dans les bras de son petit-fils.

Le pauvre avait vu la fontaine : il s'en approcha, et, comme moi, il en bénit la découverte. Il s'agenouilla pour boire ; j'entendis le bruit de l'écuelle sortant de sa place et l'aspiration du besoin. Le vieillard relevé se mit à continuer sa route ; mais quelles furent ma surprise et mon indignation, lorsque je vis qu'il emportait l'écuelle qui lui avait été si nécessaire, et qui devait le devenir à d'autres ! Ce vol me parut affreux. Je descendis le roc, je me mis à courir après le ravisseur. Il s'arrêta : Homme lâche, m'écriai-je, tu trahis l'hospitalité en t'appro-

priant un bienfait qui ne fut pas uniquement réservé pour toi. Rends cette écuelle qui devait encore servir au voyageur, au malheureux. Le pauvre me tendit le vase avec douceur : Reprenez, me répondit il, ce que j'emportai sans remords. Je crus faire le bien, peut-être me suis-je trompé ; mais je vais vous éviter la peine de replacer cette écuelle où je l'ai prise. En disant ces mots, il se rapprocha de la fontaine, et je le vis poser doucement le vase ébréché près d'une autre écuelle.—Qui vient de mettre la cette autre écuelle ?—Le vieillard me répondit : C'est moi.

Ce seul mot, prononcé sans ostentation, mais avec dignité, me pénétra, et je reconnus aussitôt mon injustice. Je sentis l'influence de l'atmosphère de la vertu. Non, reprit le pauvre, après un long silence, je ne suis point un ravisseur. Mon nom est Jacques Minge. Grenadier à la bataille de Fontenoi, j'y vis de près les Anglais. Mon sang coula pour mon pays, et j'en porte au bras l'honorable preuve. Après vingt-quatre ans de service, je me retirai au pied d'un mont d'Auvergne, où je suis né. Mon père n'était plus. Son fils aîné régla ma légitime au taux qu'il voulut. On m'assura qu'il me revenait bien davantage ; mais je préférai recevoir peu, au malheur de plaider avec un frère. Le mien me pria de lui laisser mon capital, en me promettant de me payer chaque année une petite rente. Hélas ! il ne l'a pas acquittée long-tems : mon frère est mort, et le bien de ma famille a passé à des étrangers. J'ai tout laissé ; et me confiant à cette Providence éternelle qui me jeta un instant sur cette terre pour en disparaître, qui me sauva des dangers des batailles, et me conduisit à soixante-seize ans, je pensai qu'elle ne m'abandonnerait pas pour le peu de jours qui me reste. Je n'ai point voulu être à charge à mes voisins. Ils m'aimaient tous, et ils se seraient gênés pour moi. Pouvais-je accepter leurs bienfaits ? ils étaient pauvres. J'ai traversé la Loire et cette plaine du Forez. Je veux aller voir si les monts de la Suisse sont bien plus élevés que ceux d'Auvergne. En passant dans ce lieu, j'ai trouvé la fontaine ; j'ai vu l'écuelle ; elle était de terre, l'oreille en était brisée. Un accident pouvait bientôt la détruire et en priver le voyageur. J'en avais une de bois ; j'échangeai. Je désirai m'unir au premier bienfaiteur ; et je me suis cru un instant riche, en sentant le plaisir de donner. Ne

m'enviez pas ce bonheur, je l'ai goûté si rarement, et il est le seul qui console de l'oubli des hommes. Après avoir laissé mon écuelle, et emporté l'autre avec orgueil, je me suis trouvé rajeuni, et mes pas s'avançaient avec plus de légèreté, lorsque votre voix m'a fait arrêter...

Pendant ce récit, le front baissé, les yeux humiliés, je demandai sincèrement pardon au vieillard. Je le forçai à accepter un modique secours. Je l'invitai à rebrousser chemin, et à venir pour quelques jours, pour quelques mois, se reposer dans mon asile. Il le promit à son retour; mais depuis quatre ans il n'a pas rempli cette promesse. Peut-être le trépas a-t-il terminé son humble et généreuse carrière, et le froid des neiges helvétiques arrêté pour toujours ses pas. Peut-être aussi a-t-il oublié mon nom, ou n'a-t-il pas voulu honorer de sa présence la table de celui qui osa le soupçonner? O vous à qui il peut se montrer encore, acquittez ma dette! Accueillez Minge comme un parent, comme un ami. Prodiguez-lui, non l'argent dont l'offre blesse si souvent le cœur, mais ce respect dû à la vertu, et ces attentions délicates qui font les délices de l'ame sensible, et la consolent. Allez au devant de Minge sur le chemin étroit et peu fréquenté qui enceint votre héritage. Vous le reconnaîtrez aisément à ses traits vénérables, à son bâton noueux, et sur-tout à son écuelle de terre ébréchée.

LE MIROIR.

Un roi de Naples (il s'appelait Roger) étant à la chasse, s'écarta de sa suite, et s'égara dans une forêt. Il y fit rencontre d'un pélerin, homme d'assez bonne mine, qui, ne le connaissant pas pour ce qu'il était, l'aborde avec liberté, lui demande le chemin de Naples.

Compagnon, lui répond le roi, il faut que vous veniez de loin; car vous avez le pied poudreux?

Il n'est cependant pas, répondit le pélerin, couvert de toute la poussière qu'il a fait voler.

Vous avez dû voir, poursuivit Roger, et apprendre bien des choses dans vos voyages?

J'ai vu, repartit le pélerin, beaucoup de gens qui s'inquiétaient de peu; j'ai appris à ne me pas rebuter d'un premier refus: je vous prie donc encore de vouloir m'en-

seigner la route qu'il faut que je prenne ; car la nuit vient, et je dois penser à mon gîte.

Connaissez-vous quelqu'un à Naples, demanda le roi ?—Non, répondit le pélerin.—Vous n'êtes donc pas sûr d'y être bien reçu ?—Au moins, suis-je sûr, dit le pélerin, de pardonner le mauvais accueil à ceux qui me l'auront fait sans me connaître : mais la nuit vient ; où est le chemin de Naples ?

Si je suis égaré, comme vous, dit Roger, comment pourrais-je vous l'indiquer ? Le mieux est que nous le cherchions de compagnie.

Cela serait à merveille, dit le pélerin, si vous n'étiez pas à cheval ; mais je retarderais trop votre marche, ou vous presseriez trop la mienne.

Vous avez raison, dit Roger ; il faut que tout soit égal entre nous, puisque nous courons même fortune. Sur ce propos, il descend de cheval, et le voila côte à côte avec le pélerin. Devineriez-vous avec qui vous êtes, dit-il à son compagnon ?

A peu près, répondit celui-ci : je vois bien que je suis avec un homme.

Mais, insista Roger, pensez-vous être en sûreté dans ma compagnie ?

J'attends tout des honnêtes gens, reprit le pélerin, et suis sans appréhension des voleurs.

Croiriez-vous, ajouta Roger, que vous êtes avec le roi de Naples ?

J'en ai de la joie, reprit le pélerin ; je ne crains pas les rois ; ce ne sont pas eux qui nous font du mal ; mais, puisque vous l'êtes, je vous félicite de m'avoir rencontré ; je suis peut-être le premier homme qui se soit montré devant vous à visage découvert.

Eh bien, dit le roi, il ne faut pas que je sois le seul qui tire avantage de notre entrevue : suivez moi ; je ferai quelque chose pour votre fortune.

Elle est faite, sire, répondit le pélerin ; je la porte avec moi. J'ai là, dit-il, en montrant son bourdon et sa besace, deux bons amis qui ne me laisseront manquer de rien. Je souhaite que vous trouviez, dans la possession de votre couronne, toute la satisfaction que je goûte avec eux.

Vous êtes donc heureux, dit Roger ?—Si l'homme peut l'être, répondit le pélerin : en tout cas, j'ai fait un vœu ;

c'est de m'aller pendre si j'en trouve un plus heureux que moi.

Mais, dit le roi, comment se peut-il que vous viviez content de votre sort, ayant besoin de tout le monde?

Serais-je plus heureux, dit le pélerin, si tout le monde avait besoin de moi?

Allez vous pendre, reprit Roger; car je pense être plus heureux que vous.

Si ce mal devait m'arriver, répliqua le pélerin, je croirais que quelque faquin plus désœuvré que moi dût me porter le coup. Je ne l'attendais pas de la part d'où il me vient; mais, comme le pas est dur à franchir, je pense qu'avant tout, il serait bon que nous comptassions ensemble.

Ce sera bientôt fait, dit Roger. J'ai en abondance les commodités de la vie: quand je voyage, je le fais à mon aise, comme vous le pouvez voir; car je suis bien monté, et j'ai dans mes écuries trois cents chevaux qui valent au moins celui-ci. Retourné-je à Naples, je suis sûr d'être parfaitement reçu.

Je ne ferai qu'une question, dit le pélerin. Jouissez-vous de tous ces biens avec une sorte de vivacité? Seriez-vous sans affaires, sans ambition, sans inquiétude?

Vous en demandez trop, pélerin, reprit Roger.—Votre majesté me pardonnera dit le pélerin; mais, comme l'affaire doit avoir des suites très-sérieuses pour moi, je dois tout faire entrer en ligne de compte. Voici le mien:

J'ai fait un honnête exercice; j'ai grand appétit, et souperai fort bien de tout ce qui se trouvera; ensuite, je dormirai d'un très-bon sommeil jusqu'au matin. Je me leverai frais et dispos; j'irai par-tout où me porteront la curiosité, la dévotion, ou la fantaisie. Après-demain, si Naples m'ennuie, le reste du monde est à moi. Convenez, sire, que si je perds contre vous, je perds à beau jeu.

Pélerin, dit le monarque, je m'aperçois que vous n'êtes pas las de vivre, et vous avez raison. Je me tiens pour vaincu: mais, pour prix de l'aveu que je fais, j'exige que vous soyez mon hôte pendant le séjour que vous ferez à Naples.

Je m'en garderai bien, sire, répliqua le pélerin; non que je me croie indigne de l'honneur que vous voulez me faire: vous nous exposeriez tous deux aux discours malins de vos courtisans. Pendant qu'ils applaudiraient en apparence à

votre charité, qu'ils affecteraient de me faire un accueil obligeant, on demanderait tout bas où vous avez ramassé cet étranger, ce vagabond ; ce que vous en prétendez faire ; quels talens, quel mérite vous lui supposez? On vous taxerait de trop de confiance, de légèreté, même de quelque chose de pis.

Et où le pélerin, repartit Roger, a-t-il appris à connaître la cour ?—Je suis né, repartit le pélerin, commensal d'un palais ; et, quoique je pusse y vivre fort à mon aise, je me lassai bientôt d'y entendre parler fort mal d'un très-bon maître qu'on ne cessait de flatter en public ; de voir qu'on ne cherchait qu'à le tromper, et de vivre enfin avec des gens qui n'avaient rien de haut que l'extérieur. Je m'éloignai bien vite de ces lieux pour aller chercher ailleurs du naturel, des sentimens, de la franchise, de la liberté : depuis ce tems, je cours le monde.

Et vous pensez, dit le monarque, que toutes les cours se ressemblent ?

C'est, répondit le pélerin, le même esprit qui les gouverne.

Vous avez donc, poursuivit le roi, bien mauvaise opinion des gens qui nous approchent ?....

Vous seriez de mon avis, sire, s'ils se montraient à vous au naturel ; mais ils sont sur leurs gardes à cet égard, et auraient de belles craintes, s'ils pensaient que vous pussiez lire dans leur ame. Je veux, à ce sujet, vous fournir un moyen de vous divertir à leurs dépens. Ce moyen n'est pas bien étrange, et ne demande qu'un peu de mystère. Là-dessus, le pélerin développe son projet. Cependant, le bruit des cors et des chiens annonçant que les équipages de Roger allaient bientôt le rejoindre, l'étranger se sépare de lui pour n'être pas aperçu, tandis que le prince monte à cheval, et pique des deux pour aller au devant de la chasse.

Le lendemain, le pélerin se présente devant le monarque avec un placet ; le roi reçoit le placet sans affectation, et, comme s'il eût méconnu l'homme, témoigne d'abord quelque surprise, puis ordonne que l'on amène cet étranger au palais ; lui donne une audience de deux heures dans son cabinet, et sort de cette audience, d'un air rêveur, embarrassé, capable d'intriguer tous les spéculatifs de la cour.

Les gens qui n'étaient là que pour le cortège, ou pour grossir la foule, n'osaient témoigner leur curiosité ; mais

le ministre, la maîtresse, le favori, ceux enfin qui avaient part à la confiance, hasardèrent bientôt des questions.

Cet homme, dit le prince à son ministre, qui lui en parla le premier, est bien extraordinaire, et possède des secrets surnaturels. Il m'a dit et m'a fait voir des choses étranges; voyez le présent qu'il m'a fait. Ce miroir, qui semble très commun, représente d'abord les objets au naturel; mais, par le secours de deux mots chaldéens, l'homme qui s'y regarde s'y voit tel qu'il aurait fantaisie d'être: en un mot, ces souhaits, ces imaginations, ces rêves que les passions nous font faire en veillant, viennent s'y réaliser. J'en ai fait l'expérience; et croiriez-vous que je me suis vu sur le trône de Constantinople, ayant mes rivaux pour courtisans, et mes ennemis à mes pieds? Mais le récit ne donne qu'une idée imparfaite de la chose; il faut que vous la voyiez vous-même, et vous ne pourrez revenir de votre surprise.

Dispensez-m'en, sire, reprit le ministre, d'un ton froid et grave, qui déguisait assez bien son embarras; ce pélerin ne peut être qu'un dangereux magicien: je regarde son miroir comme une invention diabolique, et les paroles qu'on a enseignées à votre majesté sont sûrement sacrilèges. Je m'étonne que, pieuse comme elle est, elle n'ait pas conçu d'horreur pour une aussi damnable invention.

Roger ne crut pas devoir insister davantage auprès de son ministre, et essaya de présenter le miroir à la maîtresse et au favori. La première feignit de s'évanouir de frayeur; l'autre répondit: Ayant les bonnes grâces de votre majesté, je suis tel que je désire d'être, et ne veux rien voir au-delà.

Roger tenta vainement de faire ailleurs l'essai de son miroir; il éprouva par-tout les mêmes refus; les consciences s'étaient révoltées. Il faut, disait-on, brûler le pélerin et son miroir.

Le roi, voyant que la chose prenait un tour assez sérieux pour qu'on lui en fit parler par les personnes autorisées, fit appeler le pélerin à son audience publique. Vous n'êtes pas sorcier, lui dit-il, pélerin; mais vous connaissez le monde: vous avez parié que je ne trouverais personne à ma cour qui voulût se montrer à moi tel qu'il est, et vous avez gagné votre gageure. Reprenez votre miroir: vous l'aviez acheté dans une boutique de Naples, et il nous a très-bien servi pour les deux carolus qu'il vous a coûtés.

DE L'UTILITÉ DE L'HISTOIRE.

Ce n'est pas sans raison que l'histoire a toujours été regardée comme la lumiére des tems, la dépositaire des événemens, le témoin fidèle de la vérité, la source des bons conseils et de la prudence, la règle de la conduite et des mœurs. Sans elle, renfermés dans les bornes du siècle, du pays où nous vivons, resserrés dans le cercle étroit de nos connaissances particulières et de nos propres réflexions, nous demeurerions toujours dans une espèce d'enfance, qui nous laisse étrangers à l'égard du reste de l'univers, et dans une profonde ignorance de tout ce qui nous a précédés et de tout ce qui nous environne. Qu'est-ce que ce petit nombre d'années qui compose la vie la plus longue; qu'est-ce que l'étendue du pays que nous pouvons occuper ou parcourir sur la terre, sinon un point imperceptible à l'égard de ces vastes régions de l'univers, et de cette longue suite de siècles qui se sont succédé les uns aux autres depuis l'origine du monde? Cependant c'est à ce point imperceptible que se bornent nos connaissances, si nous n'appelons à notre secours l'étude de l'histoire, qui nous ouvre tous les siècles et tous les pays; qui nous fait entrer en commerce avec tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'antiquité; qui nous met sous les yeux toutes leurs actions, toutes leurs entreprises, toutes leurs vertus, tous leurs défauts, et qui, par les sages réflexions qu'elle nous fournit, ou qu'elle nous donne lieu de faire, nous procure en peu de tems une prudence anticipée, fort supérieure aux leçons des plus habiles maîtres.

On peut dire que l'histoire est l'école commune du genre humain, également ouverte et utile aux grands et aux petits, aux princes et aux sujets, et encore plus nécessaire aux grands et aux princes qu'à tous les autres; car comment, à travers cette foule de flatteurs qui les assiégent de toutes parts, qui ne cessent de les louer et de les admirer, c'est-à-dire de les corrompre et de leur empoisonner l'esprit et le cœur; comment, dis-je, la timide vérité pourra-t-elle approcher d'eux, et faire entendre sa faible voix au milieu de ce tumulte et de ce bruit confus? Comment osera-t-elle leur montrer les devoirs et les servitudes de la royauté; leur faire entendre en quoi consiste leur véritable gloire; leur représenter que s'ils veulent bien remonter jusqu'à l'origine de leur institution, ils verront clairement qu'ils sont pour les peuples, et non les peuples pour eux;

les avertir de leurs défauts ; leur faire craindre le juste jugement de la postérité, et dissiper le nuage épais que forment autour d'eux le vain fantôme de leur grandeur et l'enivrement de leur fortune.

Elle ne peut leur rendre ces services, si important et si nécessaires, que par le secours de l'histoire, qui seule est en possession de leur parler avec liberté, et qui porte ce droit jusqu'à juger souverainement des actions des rois mêmes, aussi bien que la renommée. On a beau faire valoir leurs talens, admirer leur esprit ou leur courage, vanter leurs exploits et leurs conquêtes, si tout cela n'est point fondé sur la vérité et sur la justice, l'histoire leur fait secrètement leur procès sous des noms empruntés. Elle ne leur fait regarder la plupart des plus fameux conquérans que comme des fléaux publics, des ennemis du genre humain, des brigands des nations, qui, poussés par une ambition inquiète et aveugle, portent la désolation de contrées en contrées, et qui, semblables à une inondation ou à un incendie, ravagent tout ce qu'ils rencontrent. Elle leur met sous les yeux un Caligula, un Néron, un Domitien, comblés de louanges pendant leur vie, devenus après leur mort l'horreur et l'exécration du genre humain ; au lieu que Tite, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle, en sont, encore regardés comme les délices, parce qu'ils n'ont usé de leur pouvoir que pour faire du bien aux hommes. Ainsi l'on peut dire que l'histoire, dès leur vivant même, leur tient lieu de ce tribunal établi autrefois chez les Egyptiens, où les princes, comme les particuliers, étaient cités et jugés après leur mort ; et que, par avance, elle leur montre la sentence qui décidera pour toujours de leur réputation ; enfin, c'est elle qui imprime aux actions véritablement belles le sceau de l'immortalité, et qui flétrit les vices d'une note d'infamie que tous les siècles ne peuvent effacer. C'est par elle que le mérite inconnu pour un tems, et la vertu opprimée, appellent au tribunal incorruptible de la postérité, qui leur rend avec dédommagement la justice que leur siècle leur a quelquefois refusée, et qui, sans respect pour les personnes, et sans crainte d'un pouvoir qui n'est plus, condamne avec une sévérité inexorable l'abus injuste de l'autorité !

LE COMÉDIEN ET L'EMPEREUR.

Frogère, acteur comique peu goûté à Paris, alla en Russie, où il devint le favori de l'empereur Paul, qui l'admit dans son intimité. Un caprice du prince lui donna certain jour le loisir d'examiner mûrement s'il y a toujours prudence et sûreté à prendre ses aises avec un empereur de toutes les Russies. Un soir, à la table de l'empereur, un des convives saisit l'occasion qui se présenta de louer son hôte impérial aux dépens de Pierre-le-Grand. Voila bien, dit Paul en se tournant vers Frogère, ce qui s'appelle voler Pierre pour payer Paul; n'est-ce pas, Frogère? Oui, Sire, répliqua l'acteur, et au tour que prend votre réputation, on ne vous rendra jamais la pareille, car personne ne sera tenté de voler Paul. La répartie était jolie et piquante et l'empereur en avait déjà toléré d'aussi vives. Toutefois, avant d'en rire, les courtisans jugèrent prudent de consulter le visage du maître. Il était soucieux et mécontent, et chacun imita le silence désapprobateur de sa majesté. Le mot tomba donc à plat, et Frogère, qui n'était pas accoutumé à de pareilles disgrâces, en fut plus surpris que personne. Quelques instans après l'empereur se leva, et les convives se séparèrent. Frogère rentra chez lui le cœur navré. Pour un plaisant de profession, la chute d'un bon mot est une affaire grave; c'est une spéculation manquée. Mais à quelle cause attribuer cet échec imprévu? Le mot était bon, il n'y avait pas à en douter; et d'ailleurs l'empereur n'était pas d'un goût si difficile qu'il n'en eût quelquefois approuvé de pires. Il y avait là un mystère impénétrable; Frogère se creusait la tête, mais il avait beau songer et songer encore, sa sagacité était en défaut. Voyant qu'il y perdait son tems et sa peine, il prit le sage parti de se coucher, et s'endormit philosophiquement d'un profond sommeil.

On était au cœur de l'hiver. La nuit finissait quand Frogère fut réveillé par un coup violent à la porte de sa chambre. Il se lève, va ouvrir et, à sa grande surprise, il voit entrer un officier suivi de quatre soldats armés jusqu'aux dents. Frogère, qui n'avait aucune raison de s'attendre à une pareille visite, conclut naturellement que l'officier (c'était un de ses amis qui avait été du souper la veille) avait pris sa chambre pour celle d'un autre. Hélas! il fut bientôt convaincu qu'il n'y avait point de méprise, et que cette visite importune et alarmante s'adressait bien

à lui. L'officier exhiba à son malheureux ami un ordre signé de l'empereur qui l'exilait en Sibérie. Je laisse à penser l'effet que produisit sur Frogère cette terrible nouvelle : de plus courageux que lui en auraient eu l'âme brisée. La sienne n'était pas d'une trempe à y résister ; il pleurait, se lamentait, tombait à genoux et s'arrachait les cheveux. C'était vraiment pitié. Quel crime avait-il commis qui méritât un pareil châtiment ? Ne pouvait-il pas voir l'empereur, tomber à ses genoux, implorer sa grâce ? Il ne demandait qu'un jour, une heure. Inutiles prières ! l'ordre était précis ; et si jamais monarque absolu permit qu'on se jouât de ses commandemens, ce ne fut certainement pas l'empereur Paul.

Tout ce que le malheureux Frogère put obtenir de l'officier, en considération de l'amitié qui les unissait, ce fut un délai de quelques minutes pour remplir d'habits et de linge une petite valise ; cela fait, on l'emmène. Une voiture escortée d'un fort piquet de cavalerie l'attendait dans la rue ; on y jeta notre homme plus mort que vif, et deux soldats armés de pistolets et le sabre nu s'y placèrent à ses côtés. L'officier, après s'être assuré que les portières étaient bien fermées, et que son prisonnier ne pouvait communiquer avec personne, prit la tête de l'escorte, donna le mot d'ordre, et l'on partit au grand trot pour ce formidable voyage.

Combien de tems dura cette première course ? Frogère n'en sut rien, car il était dans une obscurité profonde, et ses terribles compagnons restaient sourds à toutes ses questions. Ils avaient reçu l'ordre exprès de ne pas ouvrir la bouche ; mais il lui semblait qu'il avait couru pendant une éternité. Enfin la portière s'ouvrit : il fesait grand jour ; malheureusement il ne jouit pas long-tems de la douce clarté du soleil ; on le conduisit les yeux bandés, dans une misérable cabane. Quand on lui ôta son bandeau il se trouva enfermé dans une petite chambre sans fenêtres, éclairée par une seule chandelle. Quelques mets grossiers étaient, dressés devant lui sur une méchante table de bois. On lui fit signe de manger, et cependant quelques heures auparavant cet homme était plongé dans la mollesse ; des princes partageaient ses plaisirs, et le plus puissant des monarques le traitait en ami. Maintenant le voila disgracié, banni, enfermé dans une masure, réduit à manger ce que la veille il n'eut pas jeté à un mendiant ; autour de

lui des visages dont l'aspect menaçant repousse l'espérance au fond du cœur, et, pour comble d'effroi un long voyage en perspective, et pas une voix amie pour lui dire au terme de sa terrible course : Soyez le bien-venu. Sibérie ! Sibérie ! le pauvre exilé n'avait pas d'autre image devant les yeux, d'autre mot sur les lèvres.

Les extrêmes se touchent, dit le peuple ; un rien suffit quelquefois pour nous faire passer du désespoir à l'excès de la joie. Frogère en fit l'épreuve. L'officier qui commandait l'escorte entra tout-à-coup dans sa chambre suivi d'un courrier ; Frogère, qui ne l'avait pas vu depuis son départ, ne pensant pas d'ailleurs qu'il l'eût accompagné si longtems, éprouva à la vue de ce visage ami un plaisir inexprimable ; dans l'ivresse de sa joie, il allait lui sauter au cou, mais un geste négatif et un coup d'œil sévère arrêtèrent ses transports ; il voulait parler, un doigt collé sur sa bouche lui imposa silence. L'officier congédia le courrier et donna ordre aux gardes de rester derrière la porte. Dès qu'il fut seul avec son prisonnier : Frogère, dit-il à voix basse, Frogère, nous allons nous séparer ; l'officier chargé de vous conduire au relais voisin est là qui vous attend.

Dites-moi...que puis-je faire ?...Je suis bien téméraire... on ne désobéit pas impunément à l'empereur... N'importe ! pour servir un vieil ami, je veux courir les chances de ma désobéissance. Dites-moi, que puis-je faire pour vous à mon retour à Pétersbourg ?

Le pauvre Frogère fondait en larmes, et, au lieu de répondre aux propositions bienveillantes de son ami, il se récriait, en gémissant, contre la sévérité du châtiment qu'on lui infligeait pour un crime qu'il cherchait encore à connaître. A connaître ! répliqua son compagnon avec l'accent d'une profonde surprise. Frogère, êtes-vous fou ? Oui, vous l'êtes ; car, sans cela, vous n'auriez pas lâché ce sarcasme amer.—Grand Dieu ! c'est pour une misère semblable que je vais être...—Ecoutez, Frogère : point de vaines paroles ; je suis le dernier visage d'ami que vous verrez jusqu'au terme de votre long voyage. Vous le savez, l'empereur est implacable dans ses ressentimens ; il n'y a point de grâce à espérer ; prenez votre malheur en patience, et dites-moi ce que je puis faire pour vous.

— Parlez pour moi à l'empereur.—Quant à cela, c'est impossible ; demandez-moi toute autre chose, et je remuerai

ciel et terre. Car c'est presque toujours ainsi que nos amis nous traitent dans le malheur, nous offrant ce dont nous n'avons pas besoin, et nous refusant ce qui nous serait utile. Je ne vous demande pas autre chose, reprit le pauvre comédien.—Mais votre argent, vos bijoux que vous n'avez pas emportés, ne pourrais-je pas les mettre en sûreté, les confier à quelque ami fidèle qui vous les rendrait au retour ?—Au retour? Je ne suis donc pas banni à perpétuité ?—Ah ! vous aviez donc cru que c'était à perpétuité ? Alors je ne suis plus surpris que vous ayez été si abattu au départ: non, mon cher ami: du courage, trois ans sont bientôt passés, et alors... Trois ans! répéta le malheureux acteur, trois ans d'exil ! Il allait poursuivre le cours de ses lamentations ; mais sa nouvelle escorte l'attendant il fallut partir. On lui banda de nouveau les yeux, et on le fit remonter dans la chaise de poste. Son ami, en se retirant, lui serra affectueusement la main, et y glissa une petite somme d'argent. Vous en aurez besoin, lui dit-il à voix basse, au terme du voyage. Courage! Adieu ! En marche ! On ferme aussitôt les portières, et les chevaux emportent au galop le malheureux Frogère.

Un Français, dit le proverbe, est de toutes les créatures la plus joviale : personne mieux que lui ne sait prendre gaîment son parti. Il est vrai qu'il trouve dans sa langue une foule de formules toutes faites pour venir au secours de sa philosophie et la concilier avec le sort, quand il est en butte à quelqu'une des misères qui affligent notre pauvre humanité. A-t-il perdu sa femme? son chien est-il égaré ou sa maîtresse infidèle ? a-t-il été mouillé par la pluie ou trompé par des fripons? un simple allons, puisque..., ou bien c'est une petite contrariété, ou encore un petit malheur, l'une ou l'autre enfin de ces précieuses formules opère une consolation soudaine ; et si elles sont impuissantes, alors il a recours au remède héroïque, à l'infaillible *ça m'est égal.* Mais la disgrâce de Frogère était à l'épreuve de toutes ces recettes. Trois ans en Sibérie ! C'était bien là un beau titre pour un livre nouveau ; mais pour notre prisonnier c'était une affreuse perspective. Aussi ne voyant rien de mieux à faire, il recommença à se désesperer. Cependant la victime emportée au milieu de profondes ténèbres, interrompait par ses seuls gémissemens le silence qui régnait autour d'elle ; car la consigne était toujours la même: ses gardes avaient bouche close. Enfin on s'arrête:

retour des mêmes cérémonies, les yeux bandés, la méchante cabane, la chandelle solitaire et le mauvais repas ; rien n'y manque ; seulement plus de visage connu, plus d'ami dont la voix console : tout est sombre, silencieux, hostile.

Après de nouvelles courses, suivies de haltes qu'accompagnaient toujours les mêmes circonstances, on s'arrête de nouveau : au compte du patient ce supplice avait duré trois jours et trois nuits. Cette fois on lui banda encore les yeux ; mais au lieu de le laisser marcher, ses gardes le portèrent à bras sur un banc de bois où ils l'assirent. Il y resta pendant quelques minutes, étonné qu'on ne lui ôtât pas son bandeau, comme de coutume. Il entendit alors autour de lui des chuchotemens, puis le bruit de pas ; alors on lui saisit les mains et on les lui lie fortement. Il demande en tremblant la cause de ce traitement ; pas de réponse. En un clin d'œil, et toujours sans mot dire, on déchire la partie supérieure de son habit pour lui découvrir la poitrine. Son cœur défaille ; il commence à croire que la Sibérie n'est pas le terme de son voyage. En joue ! feu ! s'écrie une voix habituée au commandement et qu'il crut reconnaître ; et aussitôt éclate une décharge de mousqueterie. Il tombe. Quatre hommes l'enlèvent, et pendant qu'on l'emporte il entend devant lui et à ses côtés le mouvement d'un cortége qui marche à pas comptés, et s'arrête en mesure. On le dépose sur un siége, on lui délie les mains ; le voile qui couvrait ses yeux disparaît, et il se retrouve dans le même appartement, à la même table, à la place même où son infortuné bon mot lui avait échappé ; les mêmes convives étaient assis autour de lui, et l'empereur au milieu. La terreur, l'étonnement, le doute qui se peignaient sur le visage de la victime excitèrent un rire général. Frogère s'évanouit. Ce terrible voyage n'avait duré que vingt-quatre heures, et Paul avait assisté, sous un déguisement, à toutes les haltes.

ALEXANDRE ET LE SOLITAIRE DU MONT CAUCASE.

L'ARMÉE d'Alexandre était campée près du Caucase. Chassant un jour dans les bois voisins de ces montagnes, il fut surpris d'un orage violent qui dispersa tous ceux de sa suite. Seul, et s'avançant au hasard, il aperçut près d'un rocher quelques plantations qui lui firent juger que ce lieu

était habité ; il vit de la fumée sortir par les fentes du rocher : il s'approcha, et découvrit une caverne qui lui parut assez commode et suffisamment éclairée. Il entra : un vieillard occupé dans ce moment à faire cuire des herbes, le reçut avec un front serein et un air assuré, et remarquant qu'il était fort échauffé, lui présenta de l'eau et du lait.—Je n'ai pas d'autres liqueurs, lui dit-il, choisissez. Le prince se rafraîchit, et regarda son hôte avec quelque surprise. Vous ne savez pas, lui dit-il, qui vous recevez ?—Non, répondit le vieillard ; mais il fait mauvais tems, vous êtes las et égaré, ma demeure vous offre un asyle, vous pouvez en profiter, il n'est pas besoin que je sache votre nom pour cela.—Mais, répliqua le prince, vous savez sans doute qu'il y a une armée dans ce pays ?—Je l'ignore. Je ne vois personne, et je ne crains rien.—Vous ignorez, reprit le roi, que l'armée d'Alexandre est campée près d'ici : et le nom d'Alexandre au moins n'est il pas venu jusqu'à vous ?—Non. Quel est cet Alexandre ? qu'a-t-il fait ?—Ce qu'il a fait ? Il a conquis l'Asie, il a détrôné celui qu'on nommait le roi des rois, il a soumis....—Je crains bien, dit le vieillard s'approchant de la porte de sa caverne, que cette pluie abondante ne détruise quelques légumes que j'ai semés il n'y a pas long-tems.—Vous devriez bien, dit le prince de plus en plus étonné, faire plus d'attention à un roi dont vous êtes le sujet.—Le sujet ! dit en souriant le philosophe solitaire.—Oui, reprit Alexandre, il vient de soumettre ces contrées qui obéissaient à Darius ; vous êtes actuellement sous son empire, et peut-être seriez-vous enfin surpris si je vous disais que c'est Alexandre même à qui vous parlez.—Vous êtes cet Alexandre, dit le vieillard en mettant sur une petite table ses herbes qui lui paraissaient assez cuites, j'en suis charmé...Voulez-vous goûter de mon potage ? Alexandre se leva, fit quelques pas comme un homme qui ne sait où il en est. Enfin il se rassit, et dit au vieillard avec beaucoup de douceur : Je voudrais savoir par où j'ai pu m'attirer le mépris que vous me témoignez ?

Le Philosophe.

Votre reproche est injuste, je ne vous méprise point ; vous êtes dans l'erreur commune à tous les hommes, qui veulent que tout ce qui les regarde soit intéressant pour les autres comme pour eux-mêmes. Que m'importe qu'Alexandre, que je ne connais pas, ait vaincu Darius, que

je ne connais pas davantage? Pourquoi voulez-vous que je fasse plus d'attention à vos conquêtes qu'à mes légumes? J'ai dû vous offrir ici tout ce qui pouvait vous être utile: je l'ai fait, je ne dois rien de plus. Je ne suis point votre sujet, car je n'ai pas besoin de vous. Ceux qui vivent dans une société dont l'autorité d'un prince est le soutien, doivent lui obéir, parce que c'est lui qui met leurs biens et leurs personnes en sûreté. Ils vivent sous sa sauvegarde. Moi qui n'ai pour maison que cette caverne, et pour bien que le terrain que j'ai défriché autour de moi, je ne suis sujet que des élémens. Vous avez trouvé ici un asyle, et sûrement je n'en irai jamais chercher chez vous. Cependant je ne vous méprise point, puisque vous ne m'avez point fait de mal: je ne vous estime pas non plus, puisque je ne vous connais pas.

Alexandre.

Ce que je vous dis ne me fait-il pas assez connaître? J'étais roi d'une petite province de la Grèce nommée la Macédoine, et je le suis aujourd'hui de tous les pays qu'arrosent le Tygre, l'Euphrate, l'Oxus. J'ai vengé ma patrie que Xerxès avait voulu opprimer. J'ai renversé ce superbe trône de Perse, élevé sur tant de trônes détruits, et je ne cesserai de conquérir que lorsque je toucherai les bornes dont la nature a resserré notre globe. Je me suis avancé dans l'univers, et rien ne m'a résisté.

Le Philosophe.

Alexandre, écoutez-moi. De si grands desseins exécutés avec si peu de forces, marquent une ame élevée et des talens rares. Le nom de vengeur de votre patrie justifie autant qu'il est possible celui de conquérant; mais vous ne sauriez vous dissimuler que vous avez fait beaucoup de mal, et vous pouviez faire beaucoup de bien. Après avoir vaincu Darius, peut-être eût-il mieux valu vous contenter de reprendre les provinces que les Persans ont usurpées sur les Grecs, et le replacer vous-même sur le trône où vous pouviez vous asseoir; il y avait un orgueil bien sublime à pardonner au roi des rois. Lorsqu'on a ébranlé un destin illustre, il y a plus de gloire à le rétablir qu'à l'abattre. Vous auriez gouverné votre pays qui sans doute souffre de votre éloignement; et il valait mieux être utile à la Macédoine que redoutable à l'univers.

Alexandre.

Quoi! la gloire de commander à tant de peuples....

Le Philosophe.

Est moins rare que vous ne croyez. Il est plus commun peut-être, plus aisé de faire de grandes choses, que de remplir ses devoirs. Du fond de ma caverne, jetant un regard vaste sur l'étendue du globe et sur cette chaîne d'âges qui ont enfanté et détruit tant d'événemens, le monde m'offre deux différens tableaux : je vois d'un côté les forfaits illustres, les vertus sublimes, les malheurs célèbres, les destructions affreuses, les attentats de l'ambition, les horreurs des vengeances, et ces révolutions des empires que l'on nomme jeux de fortune, et qui ne sont que les effets nécessaires de nos passions ; et de l'autre côté j'aperçois une infinité de crimes obscurs, de bassesses ignorées, de noirceurs domestiques, une multitude d'infortunés, dont les sanglots, poussés dans le secret de leurs demeures, sont étouffés par le bruit des armes et des malheurs publics, et un détail immense de misère et de méchanceté qui se perd dans la foule des grands événemens. Au milieu de ce tourbillon, la seule espèce de bonheur que l'on puisse trouver sur la terre, consiste à ne point faire de mal et à n'en point souffrir. C'est le partage d'un petit nombre d'hommes. J'ai voulu que ce fût le mien. Je me suis retiré ici dès l'âge de vingt ans avec des livres et quelques ustensiles nécessaires à la vie : il y a quarante ans que j'y suis, et je n'ai pas encore éprouvé ce dégoût de soi-même que l'on appelle ennui, et qui est un des plus grands maux de l'humanité. Pour vous, vous avez été acteur dans le premier des tableaux que je viens de tracer, vous avez paru sur la terre, et elle a tremblé. Votre vie a été illustre, mais agitée et souvent funeste. La mienne a été obscure, mais paisible et innocente. Jugez qui de nous deux a le plus approché de ce bonheur qui est le but commun de tous les hommes.

Alexandre.

On ne peut vaincre son caractère. Vous étiez né pour cette caverne et moi pour l'univers; il y a dans mon âme une hauteur que rien ne peut abaisser. Croyez-moi, il est quelque plaisir à se représenter que tant de milliers d'hommes vous soumettent tous les droits de leur existence et ne respirent que par notre ordre. Il me semble que je vaux mieux que les autres puisque je les force de m'obéir. Cependant, comme la prospérité peut aveugler, je serais charmé qu'un homme tel que vous, sage de quarante ans

de réflexion et de solitude, voulût m'accompagner et m'éclairer. Venez, soyez mon ami, je sais conquérir, vous m'apprendrez à gouverner.

Le Philosophe.

Alexandre, il n'y a qu'un quart-d'heure que je vous vois, et vous me demandez un sacrifice que je ne ferais pas à un homme que je connaîtrais aussi bien que moi-même ; quarante ans de sagesse ne finiront point par une faute. Croyez-moi, prince, la vérité est en ce moment assise entre nous deux ; elle part de ma bouche et vous l'écoutez ; mais si je vous suivais à la cour, je laisserais la vérité dans ma caverne ; ce n'est qu'ici que je puis la dire et que vous pouvez l'entendre.

Alexandre.

Non, ne craignez rien, elle ne me déplaira jamais ; et d'ailleurs la philosophie ne nous apprend-elle pas à hasarder tout pour faire connaître aux rois leurs devoirs, et dussiez-vous en souffrir, ne devez-vous pas vous rendre utile au monde plutôt que de vous occuper ici d'une sagesse oisive ?

Le Philosophe.

J'ai passé de beaucoup l'âge des sacrifices et des grands efforts. Ceux que l'on fait au mien ne peuvent être que l'ouvrage de l'ambition, et l'on ne commence pas si tard à en avoir. Ce long oubli de tout éteint toute espèce d'enthousiasme ; la retraite n'enseigne pas à gouverner les hommes, et en ôte jusqu'à la volonté. Je désire le bien de tous, mais je ne suis propre qu'au repos. C'est à vous, qui vous êtes chargé de la destinée de tant de peuples, c'est à vous à songer quel fardeau vous vous êtes imposé. Votre tâche la plus pénible vous reste à remplir, et si les hommes ne sont pas heureux sous vos lois, vous serez coupable de les avoir conquis.

Alexandre dit adieu au vieillard philosophe et rejoignit les siens. Il était rêveur et commençait à s'interroger sur ses conquêtes. On annonça que l'ennemi paraissait : la trompette sonna, et il oublia tout.

LES CHAPEAUX.

On l'a souvent remarqué : l'homme déploie son vrai caractère, moins dans les grandes et importantes occasions,

que dans les circonstances ordinaires. Notre conduite, souvent même une remarque que nous laissons tomber sur un sujet frivole, en apparence, déterminent avec plus de force et de vérité la tournure de notre esprit. Voila pourquoi nous admirons si fort l'heureux talent de l'écrivain qui, par une circonstance bien choisie, essaie de peindre d'un trait le caractère de la personne dont il va tracer l'histoire.

Les passions qui nous font agir dans le cours de la vie, offrent trop peu de diversité dans leurs traits, pour en laisser beaucoup apercevoir dans nos caractères. D'ailleurs, en marchant vers le but où elles nous poussent, nous apprenons à nous tenir sur nos gardes ; nous sommes retenus par l'opinion ; et, constamment sous le masque, c'est un rôle que nous jouons : mais, dans le commerce ordinaire de la vie, dans ces momens où l'homme, pour ainsi dire fatigué de la représentation, se repose, le masque est souvent oublié ; notre esprit se livre à son impulsion naturelle : c'est alors que s'échappent ces traits de caractère, que se laissent entrevoir ces légères nuances qui nous distinguent les uns des autres.

J'ai souvent pensé, et non pas sans plaisir, que, dans les manières d'un homme, je pouvais lire son caractère. Il y a dans notre existence, dans nos goûts, des particularités plus liées à notre tour d'esprit, que nous ne pensons ordinairement, sur-tout quand une habitude constante nous les a rendues nécessairement familières. Je me souviens qu'un de mes amis, grand observateur de ces petites choses qui échappent aux autres, me disait que, dans le cercle de ses connaissances, il pouvait deviner les penchans de chacun, à sa manière de marcher, fut-elle le résultat de l'étude et de l'affectation ; il nous assurait en outre, qu'indépendamment du ridicule d'une pareille affectation, celui dont la démarche est étudiée veut se donner par-là l'apparence d'une qualité qu'il n'a pas. La gravité, dit La Rochefoucault, est un mystère du corps, inventé pour cacher les défauts de l'esprit. A l'appui de cette pensée, je me rappelle avoir connu un noble lord qui, dans toute occasion, lors même qu'il marchait à travers sa chambre, ou passait dans une autre, affectait une démarche grave et solemnelle ; mais on n'était pas une heure assis à table avec sa seigneurie, sans être pleinement convaincu qu'une dignité réelle n'était

pas dans son caractère, et qu'il désirait y suppléer par un dehors imposant.

Je fus invité dernièrement à un repas de cérémonie où, comme il est d'ordinaire, je trouvai une compagnie très-nombreuse, très-bruyante et très-ennuyeuse. En prenant nos places à table, mon mauvais destin me sépara de quelques amis ; je restai donc isolé dans la foule, et livré à mes réflexions sur le tumulte et la confusion qui m'environnaient. Il m'arriva, à la fin, de jeter les yeux sur le côté opposé de la table, et je remarquai que chacun de ceux qui l'occupaient avait son chapeau suspendu au mur, derrière lui ; je passai en revue cette file de chapeaux : quoiqu'ils eussent tous un air de famille, tous cependant, aux yeux d'un observateur attentif, avaient quelque chose de particulier qui empêchait de les confondre. Je donnai alors carrière à mon imagination ; et, plaçant en idée le chapeau sur la tête de son maître, j'essayai de découvrir si le trait distinctif qui m'avait frappé dans sa forme ne correspondait point à quelque trait semblable dans le caractère et les manières de la personne à qui il appartenait.

Le chapeau militaire ne m'apprit rien ; il reçoit la forme des lois, dont son maître reçoit son caractère. Ce fut seulement parmi ses voisins que j'espérais un vaste champ à mes observations. Le premier qui fixa mon attention, fut un chapeau neuf et lustré, retroussé dans le dernier goût : s'il eût été orné de la cocarde militaire, je serais passé au suivant ; mais, ne la voyant pas, je regardai au dessous pour découvrir son maître.... C'était un jeune praticien, moins jaloux de passer pour un bon avocat, que pour un homme à la mode : ambitieux sur-tout de paraître au dessus du pédantisme de sa profession, il atteindra son but, j'en suis sûr. Le suivant était le contraire de celui-ci ; quinze ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait été à la mode : cependant, il paraissait encore neuf. Je reconnus bientôt son propriétaire ; il était assis juste au dessous, et le regardait souvent. C'est un homme misérable au sein des richesses ; sa fortune est le fruit de son avarice ; plus il amasse, moins il jouit, et tous les jours il s'impose une privation nouvelle.

Contigu à ce dernier, pendait un chapeau qui semblait avoir plus souffert de la négligence que du tems. Autant que je pus en juger, il aurait été à la mode, sans affectation, si le peu de soin qu'on en avait pris ne l'eût singu-

lièrement déformé. C'était la propriété d'un savant philosophe : sans cesse absorbé dans ses méditations, il donne tous ses momens à l'étude, et rien à sa toilette.

Le chapeau suivant était frais, et neuf en apparence, excepté cependant à l'angle du front, dont le bord était si froissé, qu'il montrait sa très-familière connaissance avec la main de son maître. En effet, ce maître, que je distinguais sans peine, est l'homme de la ville le plus poli ; il connaît tout le monde ; sans cesse dans les rues, aux promenades, il salue tous ceux qu'il rencontre, avec la plus respectueuse attention.

Tout auprès était un chapeau qui exerça long-tems ma pénétration ; il n'était ni vieux, ni neuf : sans être à la mode, il n'en était pas trop éloigné ; il semblait tenir le milieu entre la vieille mode et la mode nouvelle, avec un effort marqué à être de la dernière. Après quelques instans d'irrésolution, je crus l'avoir placé sur la tête de son propriétaire. C'est un homme qui désire être à la mode autant que son amour pour l'argent le lui permet ; de sorte que sa vie est un combat continuel entre son avarice et sa vanité.

Au clou suivant, était attaché un chapeau rond, de voyage, avec un grand bord rabattu. Autour de la forme était un double cordon qui s'était échappé de sa place, et flottait à l'aventure, comme les cerceaux d'un tonneau défoncé : en partie souillé de poussière, en partie couvert de crotte, il était à moitié vergeté. Je reconnus sans peine son maître, quoiqu'il fût assez éloigné : c'était un grand jeune homme, assis au bout de la table ; son bras était jeté négligemment sur le derrière de sa chaise, et sa jambe, que couvrait une botte chiffonnée, reposait sur les barreaux de la chaise voisine ; il n'était dérangé de cette attitude que par les fréquentes santés que portait notre patron, et auxquelles il répondait religieusement. J'étais trop éloigné pour profiter de ses discours, dont il paraissait fort avare, étant de ces gens qui ont appris à boire long-tems avant d'apprendre à parler.

Le clou après celui-ci était vacant. En regardant au dessous, je découvris celui dont le chapeau aurait dû le remplir : il était richement vêtu ; sa veste, élégamment brodée, montrait à son ouverture une chemise garnie de dentelle. Assis droit sur sa chaise, il ne semblait tourmenté d'aucune pensée bien vive, excepté lorsqu'il recu-

lait pâle de crainte, soit qu'une bouteille eût chancelé sur la table, ou qu'un verre eût été renversé par un voisin mal-adroit. Son chapeau n'était qu'un morceau de soie noire, dont je vis sortir une corne de sa poche ; sa frisure était trop élégante pour être cachée ; mais je crois qu'il ne sentait rien du besoin d'avoir une marque distinctive dans son caractère. L'homme n'est naturellement rien ; c'est son habit qui figure ordinairement dans le monde ; pour les passions, les vertus, ou la science, il les met, comme son chapeau, dans sa poche. Après cet examen, auquel peut-être quelques lecteurs ont souri, je m'amusai à considérer en moi-même comment, dans notre habillement, nous étions sujets à découvrir notre caractère, et même à imprimer souvent sur ce morceau de castor, dont nous nous couvrons la tête, l'image de notre esprit. Je songeais avec plaisir que, quoique les hommes se couvrissent d'un masque, dans les grands événemens de la vie, on trouvait, au milieu de leurs déguisemens, des instans où la nature se dévoile aux yeux de l'observateur attentif, et où, dans un mot, dans un geste, elle lui permet de lire le caractère d'un homme.

CONSEILS D'UNE SŒUR A SON FRÈRE.

Tu vas donc entrer dans la brillante carrière des armes ? Je t'en félicite, et mon cœur prend la plus vive part au plaisir que tu éprouves. Cependant je ne suis pas sans crainte en te voyant embrasser cet état : la carrière militaire, quelque honorable qu'elle soit, est remplie d'écueils où la jeunesse échoue. Cette triste vérité, que j'ai apprise de mon père, me trouble et me tourmente depuis ton départ, et c'est pour me tranquilliser que je vais entreprendre de te donner des conseils. Je sais que je m'impose une tâche bien difficile, car ma faible éloquence est loin d'égaler mes sentimens ; cependant je me rassure en songeant que je parle à un frère qui m'aime, et qui prendra sur ma tendresse ce qui manque à mon talent.

La première chose que je te recommande, c'est l'obéissance envers tes chefs : appelé toi-même à commander, tu sentiras peut-être combien il est pénible de conduire des hommes rebelles ; fais ce que tu voudrais que tes soldats fissent pour toi ; soumets ton sentiment et ta volonté à

ceux qui, par leur âge, leur expérience et leurs exploits, ont mérité l'honneur du commandement ; ils sont les organes du souverain ; c'est par eux qu'il communique ses ordres : reçois-les donc avec respect, et mets ta gloire à les exécuter. Prends garde aussi que l'orgueil ne s'empare de ton âme, et ne te fasse méconnaître ceux que tu es appelé à l'honneur de commander. Peut-être de nombreux exploits ont déjà signalé leur valeur, et tu dois honorer par tes égards ceux que la patrie a appelés avant toi à la gloire de la défendre. Sois toujours leur père ; aime-les, et ils t'aimeront ; respecte leur front, que la guerre a cicatrisé ; récompense leur mérite et leur vertu ; sois juste surtout, mais sois bon : la clémence est la vertu des grandes âmes. N'oublie jamais que si la valeur fait des héros, la bonté fait des amis, et qu'on arrive plus sûrement à la victoire quand le courage et la vertu en montrent le chemin.

Tu vas bientôt, peut-être, voler au champ d'honneur : c'est là que le guerrier vient apprendre à mourir pour son pays. O mon frère ! dois-je te parler de gloire, de patrie ? ces noms chéris ne sont-ils pas gravés dans ton cœur ? je te vois déjà, tout bouillant de courage, affronter mille morts pour cueillir un laurier. Allie cependant la prudence à la valeur, et songe que cette gloire, dont ton cœur est avide, ne s'acquiert pas toujours au prix du sang ennemi. Vois ce guerrier qui, à la prise d'une ville, brûle, massacre tout ce qu'il rencontre ; baigné de sang et entouré de victimes, il plante son drapeau sur le sommet d'une tour. On l'admire : déjà toute l'armée retentit du bruit de sa vaillance ; mais, pendant qu'il triomphe, un de ses compagnons d'armes vient, au péril de ses jours, de sauver son général, qui succombait sous mille coups. Il panse ses blessures, le charge sur ses épaules, et le ramène au milieu de ses soldats. Dis-moi, auquel de ces deux hommes voudrais-tu ressembler ? Ton cœur me répond ; tu préfères le dernier. Eh bien ! imite-le : la véritable gloire est celle qui est fondée sur l'humanité.

Nos ancêtres ont été braves ; tâche de joindre tes lauriers aux leurs ; mon frère, le premier que tu remporteras sera placé par nous deux sur la tombe de mon père. Que le souvenir de ce père chéri enflamme ton courage, et que celui de ma mère mette un frein à ton ardeur. Triomphe, Ernest, pour la gloire de l'un, et conserve tes jours

pour le soutien de l'autre. Surtout ne les expose pas pour un vain point d'honneur ; loin de toi l'exemple de ces hommes qui, croyant être braves, lavent la moindre injure dans le sang de leur semblable ! Méprise de tels guerriers ; ils sont indignes de l'être : le véritable honneur a sa source dans le cœur de l'homme bon et juste, et non dans ce préjugé barbare qui fait des assassins et non des braves.

Ne te livre pas à la passion du jeu : ta fortune ne te permet pas d'en courir les chances, et l'honneur te le défend. Consacre plutôt tes momens de loisir à des lectures utiles en même tems qu'agréables ; il est beau d'unir les palmes du savoir aux lauriers de la victoire. Donne aussi quelques instans au souvenir de ta famille ; pense à nous, mon bon frère, comme nous pensons à toi ; écris-nous souvent ; dis-nous que tu es heureux, et tu adouciras les rigueurs de l'absence. Tels sont les conseils que j'ai crus t'être utiles ; dictés par l'amitié, peut-être auront-ils quelque prix à tes yeux. Profites-en pour ton intérêt personnel, pour le bonheur de ta famille, et en particulier pour celui d'une sœur qui te chérit tendrement.

ALIBÉE.

Schah-Abas, roi de Perse, fesant un voyage, s'écarta de toute sa cour pour passer dans la campagne sans y être connu, et pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle. Il prit seulement avec lui un de ses courtisans. Je ne connais point, lui dit le roi, les véritables mœurs des hommes ; tout ce qui nous aborde est déguisé ; c'est l'art, et non pas la nature simple, qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, et voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'ils soient le vrai soutien de toute la société humaine. Je suis lassé de voir des courtisans qui m'observent pour me surprendre en me flattant : il faut que j'aille voir des laboureurs et des bergers qui ne me connaissent pas. Il passa, avec son confident, au milieu de plusieurs villages où l'on fesait des danses ; et il était ravi de trouver loin des cours des plaisirs tranquilles et sans dépense. Il fit un repas dans une cabine ; et comme il avait grand-faim, après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les alimens grossiers qu'il prit lui parurent plus agréables que tous les mets exquis de sa table.

En passant dans une prairie semée de fleurs, qui bordait un clair ruisseau, il aperçut un jeune berger qui jouait de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons paissants. Il l'aborde, il l'examine; il lui trouve une physionomie agréable, un air simple et ingénu, mais noble et gracieux. Les haillons dont le berger était couvert ne diminuaient point l'éclat de sa beauté. Le roi crut d'abord que c'était quelque personne de naissance illustre qui s'était déguisée: mais il apprit du berger que son père et sa mère étaient dans un village voisin, et que son nom était Alibée. A mesure que le roi le questionnait, il admirait en lui un esprit ferme et raisonnable. Ses yeux étaient vifs, et n'avaient rien d'ardent et de farouche; sa voix était douce, insinuante et propre à toucher: son visage n'avait rien de grossier; mais ce n'était pas une beauté molle et efféminée. Le berger, d'environ seize ans, ne savait point qu'il fût tel qu'il paraissait aux autres: il croyait penser, parler, être fait comme tous les autres bergers de son village; mais, sans éducation, il avait appris tout ce que la raison fait apprendre à ceux qui l'écoutent. Le roi, l'ayant entretenu familièrement, en fut charmé: il sut de lui sur l'état des peuples tout ce que les rois n'apprennent jamais d'une foule de flatteurs qui les environnent. De tems en tems il riait de la naïveté de cet enfant, qui ne ménageait rien dans ses réponses. C'était une grande nouveauté pour le roi que d'entendre parler si naturellement: il fit signe au courtisan qui l'accompagnait de ne point découvrir qu'il était le roi; car il craignait qu'Alibée ne perdît en un moment toute sa liberté et toutes ses grâces s'il venait à savoir devant qui il parlait. Je vois bien, disait le prince au courtisan, que la nature n'est pas moins belle dans les plus basses conditions que dans les plus hautes. Jamais enfant de roi n'a paru mieux né que celui-ci qui garde les moutons. Je me trouverais trop heureux d'avoir un fils aussi beau, aussi sensé et aussi aimable. Il me paraît propre à tout; et si on a soin de l'instruire, ce sera assurément un jour un grand homme: je veux le faire élever auprès de moi. Le roi emmena Alibée, qui fut bien surpris d'apprendre à qui il s'était rendu agréable. On lui fit apprendre à lire, à écrire, à chanter, et ensuite on lui donna des maîtres pour les arts et pour les sciences qui ornent l'esprit. D'abord il fut un peu ébloui de la cour;

et son grand changement de fortune changea un peu son cœur. Son âge et sa faveur joints ensemble altérèrent un peu sa sagesse et sa modération. Au lieu de sa houlette, de sa flûte, et de son habit de berger, il prit une robe de pourpre brodée d'or, avec un turban couvert de pierreries. Sa beauté effaça tout ce que la cour avait de plus agréable. Il se rendit capable des affaires les plus sérieuses, et mérita la confiance de son maître, qui, connaissant le goût exquis d'Alibée pour toutes les magnificences d'un palais, lui donna enfin une charge très-considérable en Perse, qui est celle de garder tout ce que le prince a de pierreries et de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Schah-Abas, la faveur d'Alibée ne fit que croître. A mesure qu'il s'avança dans un âge plus mûr, il se ressouvint enfin de son ancienne condition, et souvent il la regrettait. O beaux jours, disait-il à lui-même, jours innocents, jours où j'ai goûté une joie pure et sans péril, jours depuis lesquels je n'en ai vu aucun de si doux, ne vous reverrai-je jamais! Celui qui m'a privé de vous, en me donnant tant de richesses, m'a tout ôté. Il voulut aller revoir son village ; il s'attendrit dans tous les lieux où il avait autrefois dansé, chanté, joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelque bien à tous ses parens et à tous ses amis; mais il leur souhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vie champêtre et de n'éprouver jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva, ces malheurs, après la mort de son bon maître Schah-Abas ; son fils Schah-Sephi succéda à ce prince. Des courtisans envieux et pleins d'artifices trouvèrent moyen de le prévenir contre Alibée. Il a abusé, disaient-ils, de la confiance du feu roi; il a amassé des trésors immenses, et a détourné plusieurs choses d'un très-grand prix, dont il était dépositaire. Schah-Sephi était tout ensemble jeune et prince ; il n'en fallait pas tant pour être crédule, inappliqué et sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paraître réformer ce que le roi son père avait fait et juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibée de sa charge, il lui demanda, selon le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimeterre garni de diamans, d'un prix immense, que le roi son grand-père avait accoutumé de porter dans les combats. Schah-Abas avait fait autrefois ôter de ce cimeterre tous

ces beaux diamans ; et Alibée prouva par de bons témoins que la chose avait été faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge eût été donnée à Alibée. Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvaient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Schah-Sephi de lui commander de faire, dans quinze jours, un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il était chargé. Au bout de quinze jours, il demanda à voir lui-même toutes choses. Alibée lui ouvrit toutes les portes, et lui montra tout ce qu'il avait en garde. Rien n'y manquait ; tout était propre, bien rangé, et conservé avec grand soin. Le roi, bien étonné de trouver par-tout tant d'ordre et d'exactitude, était presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il aperçut au bout d'une grande galerie, pleine de meubles très somptueux, une porte de fer qui avait trois grandes serrures. C'est là, lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussitôt le roi en colère s'écria : Je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis? montrez-le-moi. A ces mots Alibée se jeta à ses genoux, le conjurant, au nom de Dieu, de ne pas lui ôter ce qu'il avait de plus précieux sur la terre. Il n'est pas juste, disait-il, que je perde en un moment ce qui me reste, et qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du roi votre père. Otez-moi, si vous voulez, le reste ; mais laissez-moi ceci. Le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis qu'Alibée avait amassé. Il prit un ton plus haut, et voulut absolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin Alibée, qui en avait les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte, et l'habit de berger qu'Alibée avait porté autrefois, et qu'il revoyait souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. Voila, dit-il, ô grand roi, les précieux restes de mon ancien bonheur : ni la fortune ni votre puissance n'ont pu me les ôter. Voila mon trésor que je garde pour m'enrichir quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste ; laissez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voila mes vrais biens, qui ne manqueront jamais. Les voila ces biens simples, innocens, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire, et ne se tourmentent point pour le superflu. Les voila ces biens dont la liberté et la sûreté sont les fruits. Les voila ces biens qui ne m'ont

jamais donné un moment d'embarras. O chers instrumens d'une vie simple et heureuse! je n'aime que vous c'est avec vous que je veux vivre et mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper, et troubler le repos de ma vie? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui me viennent de votre libéralité: je ne garde que ce que j'avais quand le roi votre père vint, par ses graces, me rendre malheureux. Le roi, entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée; et étant indigné contre les courtisans qui l'avaient voulu perdre, il les chassa d'auprès de lui. Alibée devint son principal officier, et fut chargé des affaires les plus secrètes: mais il revoyait tous les jours sa houlette, sa flûte et son ancien habit, qu'il tenait toujours prêts dans son trésor pour les reprendre dès que la fortune inconstante troublerait sa faveur. Il mourut dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis, ni amasser aucun bien, et ne laissant à ses parens que de quoi vivre dans la condition de berger, qu'il crut toujours la plus sûre et la plus heureuse.

LA FERMIÈRE PHILOSOPHE.

Il y avait plus de cinq ans que j'avais achevé mes voyages, et qu'après avoir étudié l'homme dans les différentes parties de l'Europe, dans les grandes villes, dans les cours, dans les états de la vie les plus enviés, j'étais persuadé que les pays que j'avais vus, et le mien même, n'étaient pas la patrie du bonheur et de la raison. Ma famille voulait me marier: mon père se flattait de me trouver une femme qui me ferait oublier une parente que j'avais aimée dans mon enfance, et que la mort m'avait enlevée: en attendant, il voulait que je m'occupasse des biens qui devaient m'être cédés au moment de mon mariage; il me fit partir pour le nord de l'Ecosse, où nous possédons une terre aux environs d'Aberdeen; je me mis en chemin vers la fin du printems, et dans les plus beaux momens de l'année. Le soleil était prêt à se coucher lorsque j'arrivai à huit milles d'Hamstead (c'est le nom de cette campagne). Je savais qu'elle était mal bâtie et mal meublée, et que je ne pouvais y trouver qu'un mauvais souper et un méchant lit: j'étais fatigué, et j'avais faim;

je me déterminai à passer la nuit dans une métairie qui, par sa situation et par un certain air de commodité, de propreté et d'abondance champêtre, avait fixé mon attention.

Cette ferme était placée sur le penchant d'un coteau qui la garantissait du vent d'ouest, si violent dans ces contrées; elle était à cent toises d'une petite rivière qui coule dans un joli vallon: des prairies artificielles, des vergers remplis de pommiers à cidre, des champs couverts de légumes l'environnaient; il y avait à quelque distance de la maison un petit bois de hêtres; des cheveaux, des bœufs, des brebis paissaient dans le vallon et sur les coteaux : quatre enfans de la plus agréable figure, jouaient dans une cour peuplée de volaille de toute espèce : à la porte de la cour, je vis une femme de l'âge de vingt-cinq à trente ans; elle était blonde et fraîche, quoiqu'un peu hâlée. Il me sembla que les traits de cette charmante paysanne ne m'étaient pas inconnus : je lui demandai à qui appartenait cette ferme, et si mes gens et moi nous pouvions y passer la nuit : je l'assurai que mes hôtes seraient très-contens de nous. Elle me répondit que la ferme appartenait à son mari; que personne ne logeait chez eux pour de l'argent; mais qu'ils recevaient de leur mieux les étrangers de toute sorte d'états. Elle m'invita sur le champ à descendre de cheval, et me conduisit sans cérémonie à la chambre qu'elle me destinait. Cette chambre était agréable; les meubles en étaient simples et propres : de la fenêtre, la vue s'étendait et s'enfonçait dans le vallon, en suivant le cours et les détours de la petite rivière.

Sara Philips (c'était ainsi que s'appelait la jolie fermière) me dit qu'elle allait préparer mon souper, qu'en attendant j'avais à choisir de me reposer dans ma chambre, ou dans le jardin sur un banc de gazon qui était sous des arbres, auprès d'une petite fontaine. La soirée était belle, l'air avait été brûlant pendant le jour; je choisis de me rendre dans le jardin. Vous avez raison, me dit la fermière, et vous allez goûter deux de nos grands plaisirs, le frais après la chaleur, et le repos après la fatigue; si cependant vous vouliez lire en attendant votre souper, voila des livres : en disant ces mots, elle me montrait un cabinet où j'entrai.

J'étais curieux de voir la bibliothèque d'un paysan; je m'attendais à y trouver quelques-uns de ces petits romans barbares qui nous viennent des Provençaux, et des livres

de dévotion : je vis d'abord les ouvrages de Tull, et à peu près tout ce qu'on a écrit de mieux sur l'agriculture : je fus étonné de trouver là les Mémoires de l'académie de Rennes, livre excellent, mais écrit dans une langue qui devait être inconnue à mes hôtes : bientôt je ne doutai plus qu'ils n'entendissent le français, lorsque je vis sur une tablette les Essais de Montaigne, le Droit naturel, et le poème de la Loi naturelle : je vis aussi une traduction française du Prœdium rusticum, poème du jésuite Vanières. Le reste de la bibliothèque était dans notre langue ; c'était les Caractéristiques du lord Shaftsbury, le Système moral d'Hutcheson, &c. Quoi ! disais-je, des livres de philosophie chez des paysans ! les meilleurs philosophes anglais et français dans une métairie auprès d'Hamstead ! Ils doivent être bien étonnés de se trouver là ! quel usage peuvent faire ces bonnes gens de tous ces livres ! ils appartiennent sans doute à quelque gentilhomme du voisinage, qui, charmé de cette campagne, ou peut-être de cette fermière, vient passer ici le tems de la belle saison.

J'achevai ensuite la revue de la bibliothèque ; je n'y vis plus que quelques livres de mécanique et de médecine pratique, les romans de Richardson, des traductions des Idylles de Théocrite, des Eglogues et des Géorgiques de Virgile, des poésies de Tibulle, de Gessner et de Haller ; je ne vis des ouvrages de nos poètes que les pastorales de Philips, les Délices de la vie champêtre, par Cowley, quelques morceaux de Spenser, la fable de Philémon et Baucis, par Dryden, et les Saisons de Thomson : je pris le poème de la Loi naturelle, et j'allai le lire sur le banc de gazon.

Je m'étais à peine assis que j'entendis de grands cris autour de la maison. Les enfans, qui m'avaient suivi dans le jardin, et qui m'examinaient curieusement, coururent à la porte ; j'y vis courir la fermière : ils allaient au-devant d'un chariot vide qui entrait dans la cour : ce chariot était conduit par le fermier, qui revenait d'Aberdeen, où il avait été vendre du seigle, et où ses affaires l'avaient retenu quelques jours. Je connus aisément le maître du logis à la manière dont il fut reçu ; sa femme l'embrassa tendrement ; elle prit deux de ses enfans sur ses bras, elle les éleva jusqu'aux joues de leur père qui se laissa baiser : il tenait en même tems par la main deux autres de ses enfans, qui attendaient leur tour de le baiser aussi. Après ces douces caresses, ils vinrent tous vers le jardin, et j'allai au-

devant d'eux. Le fermier était un homme de trente ans, fort bien fait ; son visage était assez beau, et sa physionomie était noble et tendre : il me remercia de la préférence que j'avais donnée à sa maison pour y passer la nuit. Ils me quittèrent ensuite, et je les vis entrer dans une chambre qui donnait sur le jardin, et dont la fenêtre était ouverte ; ils allèrent ensemble vers un berceau où reposait leur cinquième enfant : ils se courbaient tous deux sur le berceau, et tour à tour regardaient l'enfant, et se regardaient en se tenant par la main, et en souriant. J'étais enchanté du spectacle touchant de cet amour conjugal et de cette tendresse paternelle.

Le souper étant prêt, nous allâmes nous mettre à table : mes hôtes me demandèrent la permission de faire manger leurs domestiques et même les miens avec moi ; j'y consentis. La table était servie proprement ; elle était couverte de poudings et de légumes, et d'un rôti de bœuf : tous ces mets avaient le meilleur air du monde ; les siéges étaient commodes ; mais il n'y avait qu'un fauteuil, qui était destiné à un vieillard qu'on me présenta : c'était le père du fermier ; il me fit un accueil fort honnête, et nous nous assîmes.

J'étais auprès de la fermière ; je remarquai qu'elle envoya une jeune servante se placer auprès d'un jeune berger : je demandai si c'étaient de nouveaux mariés. Ils ne sont pas mariés, dit-elle : mais ils s'aiment, ils ne se sont pas vus de la journée, et ils auront du plaisir à être assis l'un auprès de l'autre. Je vis qu'elle envoyait à un de ses valets un plat qu'il aimait beaucoup, et qui était là pour lui seul : elle fit donner du cidre à ceux dont les travaux avaient été les plus pénibles : elle rendait raison du choix des mets qui étaient servis ; elle disait pourquoi ce jour-là, certains légumes ne paraissaient pas sur la table, pourquoi elle en avait préféré d'autres, pourquoi elle avait donné un certain assaisonnement ; c'était toujours pour augmenter le plaisir du souper qu'elle avait tout fait. Cette femme me paraissait singulière ; le fermier avait les mêmes attentions et les mêmes recherches sur les plaisirs de la table. Le repas était simple et excellent ; les convives étaient sobres et sensuels ; l'égalité régnait dans cette maison ; les domestiques étaient familiers avec les maîtres ; ils ne leur montraient pas du respect, mais beaucoup de zèle et d'amour.

Lorsqu'on eut un peu calmé la faim, on se parla : le fermier me fit des questions sur le paysage des lieux que j'avais traversés ; il me vanta celui des environs de sa métairie, et me pressa de rester le lendemain pour le voir. Sa femme et lui s'occupaient de moi, sans oublier leurs domestiques : ils louaient les uns de leur gaîté dans le travail, les autres d'un service qu'ils avaient rendu : ils leur parlaient de la beauté du jour, du chant du rossignol, des fleurs, des espérances de la moisson, de leurs amours : les domestiques se parlaient entr'eux de ces plaisirs charmans, et tous paraissaient les sentir.

C'était surtout du vieux père qu'on était occupé : je n'avais jamais vu de vieillard plus affable, plus gai : je le dis à la fermière. Monsieur, me dit-elle, ce sont les vieillards qu'on néglige qui ont de l'humeur ; dès qu'on veut bien les compter encore pour quelque chose, ils en savent gré, et ils sont doux. Je vis qu'on exhortait le bon-homme à boire ; j'en fus un peu étonné. Monsieur, me dit la fermière, je crois que dans le cours de la vie il faut s'occuper du soin de retarder la vieillesse, mais qu'il faut se borner dans la vieillesse à rappeler le sentiment de la vie. Ces réponses me surprenaient : je ne doutai plus que la bibliothèque ne fût à l'usage de mes hôtes, et je leur parlai de leurs livres. Ils me répondirent avec esprit. Je me récriai sur l'étonnement que me causaient leurs lumières, et surtout celles de Sara. Quoi ! disais-je, une jeune femme ! à la campagne !...Oh ! vous ne connaissez pas Sara, me dit le vieillard, qui commençait à être un peu ivre ; ô le divin cœur ! Si vous saviez ce qu'elle a quitté pour nous ! Oh ! si je pouvais me lever, j'irais lui baiser les pieds. Sara me parut craindre l'indiscrétion de son beau-père ; elle était embarrassée, elle rougissait. Philips (c'était le nom de son mari) pria instamment le vieillard de ne pas révéler un secret qu'il avait promis de garder. Je ne dirai rien, dit le bon-homme, je ne dirai rien : une fille si belle ! qui avait tant de richesses ! qui est si savante ! cela vous lève une gerbe ! Aujourd'hui qu'elle mène quelquefois un chariot, songe-t-elle à son carrosse !....La fermière se leva, fit ôter les plats et apporter le dessert : il était composé de fraises très-parfumées, de groseilles, de cerises et d'excellente crême.

Peu de tems après le souper, mes hôtes me conduisirent à ma chambre ; Philips me fit remarquer la beauté de la

nuit, l'or étincelant des astres, le silence de ce moment où la nature commande le repos. Sara ne manqua pas d'aller voir ses enfans: Philips donna ses ordres, fit la visite de ses écuries, et le couple heureux alla partager un assez bon lit.

J'eus quelque peine à m'endormir: tout ce que je venais de voir me paraissait un songe; mais c'était un songe que j'aurais voulu faire durer toute ma vie.

Je m'éveillai assez matin; mais je ne me sentais pas du-tout pressé de partir: j'adorais mes hôtes; leur demeure, leur genre de vie, l'union des domestiques, la sérénité, la gaîté qui régnaient dans la maison, tout m'enchantait. Pour peu qu'on n'ait ni le cœur ni l'esprit mal faits, on se trouve si bien auprès de la vertu heureuse! le spectacle de ses plaisirs est si doux! Je me levai cependant, mais pénétré de regret de quitter la charmante métairie.

Dès que je fus habillé, je descendis dans la cour où je trouvai Philips et Sara. Le soleil venait de se lever: le ciel conservait encore une légère nuance de ce jaune brillant qui succède à la blancheur que lui donne le crépuscule, et qui précède ce bleu sombre qu'il prend pendant le jour. On respirait le parfum des arbres et des plantes, et ce vent frais qui suit le lever du soleil; la campagne, les hommes et les animaux reprenaient le mouvement; les troupeaux sortaient de l'étable, les pigeons de la volière, et les poules se répandaient dans la cour; les domestiques se disposaient au travail. J'avoue que pour la première fois de ma vie je sentis bien le plaisir de voir commencer le jour, et je suis persuadé que Philips et Sara, malgré les soins dont ils s'occupaient alors, n'étaient pas insensibles à ce plaisir.

Je remarquai que dans la distribution du travail, ils affectaient de placer toujours plusieurs ouvriers ensemble: ils disaient même aux bergers de conduire leurs troupeaux dans de certains lieux, voisins de ceux où travaillaient les autres domestiques. Cette attention me parut singulière; je le dis à Sara. Les hommes égaient, me dit-elle, le travail qu'ils font ensemble: la joie d'un seul se communique à tous: si un berger joue de la flûte, un autre chante: plusieurs laboureurs qui conduisent leurs charrues dans les champs voisins, compagnons dans les mêmes peines, les adoucissent l'un avec l'autre; ils se parlent de leurs espérances, ils s'unissent dans l'égalité de leur sort. Eh!

n'avez-vous jamais vu ceux des travaux champêtres qui sont communs à un plus grand nombre d'hommes rassemblés, comme une fenaison, une tondaison, une moisson? C'est là, où, malgré l'ardeur du soleil, la soif, la sueur, la fatigue excessive, vous voyez le plaisir, vous entendez des cris de joie.

Philips prit la parole. Je crois, monsieur, dit-il, qu'il y a de certains plaisirs qui, pour être bien sentis, veulent être goûtés avec plusieurs hommes qui en jouissent en même tems. Plus les salles de spectacles sont remplies, plus les émotions y sont vives et agréables, et il en est ainsi de tous les plaisirs qui naissent en nous de l'admiration. Or, qu'y a-t-il que l'on puisse admirer davantage et plus souvent que cette terre, ce ciel, ces prés, toutes les grâces et toutes les richesses de la campagne? Je crois, continua Philips, que les biens que la nature donne à tous en communauté, sont précisément ceux qui augmentent de prix quand ils sont goûtés à la fois par un grand nombre. On aime à partager le plaisir d'un beau jour, d'une vue agréable, du parfum des fleurs, parce que ce partage n'ôte rien. Oui, dit Sara; et dès que le partage n'ôte rien au plaisir, il l'augmente. Les poètes ont trop vanté les charmes de la solitude en parlant des délices de la campagne. Il semble quelquefois, à les entendre, qu'on ne puisse bien jouir de ces délices que loin des hommes: mais c'est des hommes de la cour et de la ville qu'ils ont voulu parler, c'est-à-dire, des hommes dont l'âme sèche, dure ou frivole, aurait été insensible aux charmes de la nature. Une preuve certaine que les poètes sentaient le besoin de communiquer leur plaisir pour l'augmenter, c'est qu'ils ont voulu transmettre les impressions qu'ils avaient reçues jusqu'à la dernière postérité.

Cette conversation, si délicieuse pour moi, fut interrompue par les faneurs qui sortirent en troupe de la maison; ils étaient accompagnés par l'aîné des enfans de Sara, qui portait un râteau; et jamais roi n'a été si fier de son sceptre que cet enfant l'était de son râteau. Vous voyez, dit la mère, commencer le plaisir d'être utile, et le noviciat de l'agriculture.

Tout ce que vous dites et tout ce que je vois, divine Sara, lui répondis-je, m'inspire pour votre mari et pour vous le respect le plus profond et l'admiration la plus vive; je voudrais passer entre vous le reste de ma vie, et mériter

l'amitié de l'un et de l'autre. Votre voisinage me rend précieux un bien dont je ne tenais pas compte ; j'y viendrai souvent pour jouir de votre conversation et du spectacle des vertus et des plaisirs vrais que vous rassemblez dans votre maison. Peut-être, divine Sara, vous ferez-vous connaître davantage : vous me direz peut-être ce que le père de Philips avait tant d'envie de me dire. J'ai vu par l'attendrissement de ce bon vieillard, et par les marques de respect qu'il voulait vous donner, que plus instruit de ce que vous êtes, et des circonstances qui vous ont conduite dans cette métairie, je n'aurai que de nouvelles raisons de vous estimer. Je le crois, dit Sara ; la manière dont vous jugez de nous et de notre genre de vie, me fait penser que vous êtes au-dessus de bien des préjugés, et que vous méritez ma confiance. Je la remerciai si vivement, qu'elle en fut un peu embarrassée ; elle se tourna vers son mari, et lui dit : Mon cher ami, je vais parler à monsieur de la passion que nous avons l'un pour l'autre ; son mari l'embrassa tendrement, et nous quitta pour suivre les faneurs : il pria Sara de me retenir jusqu'à son retour, et parut s'en séparer avec regret, quoiqu'il ne la quittât que pour quelques momens. Sara me dit qu'elle allait donner ses soins à ses enfans et à son ménage ; elle me pria de l'attendre dans le jardin. Je l'y attendis longtems ; elle vint enfin, s'assit avec moi sur le banc de gazon, et commença ainsi son histoire.

Je suis née dans la partie la plus méridionale de l'Angleterre, d'une maison fort riche, et plus illustre encore par ses services et par ses titres. Je vous tairai le lieu de ma naissance et le nom de ma famille : on me croit morte, et je veux que mon existence soit ignorée ; cela est nécessaire pour qu'elle soit toujours heureuse. J'avais six ans lorsque je perdis ma mère. Mon père, qui aimait avec passion la philosophie et les lettres, et qui m'idolâtrait, ne voulut point se remarier, et prit soin lui-même de mon éducation ; il me trouvait de la sagacité et l'amour de l'étude ; il voulut me faire part de ses connaissances, et parut content de mes progrés. Mon père, un des hommes les plus éclairés de son siècle, l'était autant peut-être que les philosophes qui ont eu le plus de réputation ; c'est ainsi du moins que j'en ai jugé, lorsque j'ai comparé les instructions qu'il me donnait avec celles que j'ai puisées dans les livres. Il avait au souverain degré le courage d'esprit, et

n'a jamais été effrayé des conséquences d'un système qu'il avait adopté, ou d'un parti qu'il avait pris. Je tiens de lui ce caractère ; et les leçons qu'il m'a données ne l'ont point affaibli. Mon père était sensible aux beautés de la nature ; il avait l'imagination vive et l'âme noble et tendre : la philosophie trop sèche, celle qui dégrade l'homme ou qui le glace, ne pouvait être la sienne : il lui en fallait une plus favorable à l'enthousiasme qu'il sentait pour la vertu, et aux plaisirs de l'imagination. Je n'avais pas dix-huit ans, et mon père trouvait que j'ajoutais des idées à celles qu'il m'avait données. Je partageais aussi son goût pour les lettres : il s'amusait de ma conversation, je fesais son bonheur : il ne pensait point à me marier ; et contente de mon état, je ne pensais pas à en changer.

Pendant que Sara me parlait ainsi, j'étais fort ému, je croyais la reconnaître ; il me restait cependant encore quelqu'incertitude, et j'attendais avec impatience qu'elle la dissipât. Nous passions, continua Sara, une très-petite partie des hivers à Londres. Nous venions d'y arriver lorsqu'un jeune Ecossais se présenta pour servir chez mon père. Il était de la figure la plus agréable, et il avait dans la physionomie un caractère de sensibilité et d'honnêteté dont il est difficile de n'être pas touché.

Les paysans sont, comme vous savez, plus instruits en Ecosse qu'ils ne le sont dans le reste de l'Europe, et ce jeune homme était un des mieux élevés de son pays. Il ne se distingua d'abord des autres domestiques que par un extrême attachement à ses devoirs ; nous vîmes bientôt qu'il se fesait aimer de tous ses compagnons, et qu'il leur inspirait son zèle pour nous ; mon père se trouvait mieux servi, et ses gens paraissaient plus gais et plus heureux.

L'Ecossais avait toujours quelque livre à la main, dans les momens de liberté que lui laissaient ses devoirs : mon père s'aperçut que ce jeune homme avait beaucoup d'esprit : il voulut l'instruire. Milord Dorset, disait-il, a tiré Prior d'un cabaret pour en faire un des meilleurs poètes de l'Angleterre ; je ferai peut-être de ce domestique un citoyen éclairé qui fera l'honneur de sa patrie. Nous partîmes pour la campagne, où le jeune homme nous suivit. Mon père avait de fréquentes conversations avec lui. Dans une de ces conversations il apprit que le désir de soulager la vieillesse de ses parens, par les petites sommes qu'il pouvait prendre sur ses gages, avait déter-

miné l'Ecossais à servir ; ce sentiment si vertueux toucha mon père au point qu'il ne m'en parla qu'en répandant des larmes: il voulut sur le champ lui donner une somme considérable que le jeune homme devait envoyer à sa famille ; mais combien mon père ne fut-il pas étonné lorsque son laquais refusa le présent qu'on lui voulait faire! Monsieur, lui dit ce jeune homme, je dois mon travail à mes parens, et le prix que j'en reçois nous suffit à tous ; s'ils étaient dans la misère, j'accepterais vos bienfaits ; mais il ne leur faut qu'un peu plus d'aisance, c'est à moi à la leur donner; le salaire de mes peines est à eux comme à moi : qu'ils en jouissent ; mais, ni eux ni moi, nous ne nous avilirons en nous nourrissant du pain de l'aumône. Mon père ne tenta pas de changer la manière de penser de ce jeune homme ; mais il le tira de la livrée pour lui donner le soin de la bibliothèque ; il lui donna aussi une sorte d'inspection sur ses fermiers. Dans ces deux emplois, Philips put recevoir sans être humilié, le bien que mon père avait envie de lui faire.

La bibliothèque était le lieu de la maison où j'allais le plus, et j'y trouvais souvent Philips. Je ne tardai pas à me plaindre lorsque je ne l'y trouvais pas toujours. Il ne m'y voyait jamais entrer sans une émotion dont je m'aperçus, et qui porta dans mon cœur ces sentimens qui me sont aujourd'hui si chers, et auxquels je dois le bonheur de ma vie. J'étais trop éclairée pour ne pas sentir les conséquences de ma passion, mais bientôt je ne fis usage de mes lumières que pour la servir et non pour la combattre. Je craignais et respectais l'opinion des hommes ; mais, disais-je, ils n'ont pas attaché la honte aux sentimens : je me permis les miens. Mon père devait être plus sévère ; mais il devait tout ignorer. Je me cachais même à l'objet de ma passion, qui ne me découvrit pas la sienne, et qui me laissa deviner. J'avais l'âme fière, élevée et sensible : ces caractères-là ne savent point combattre l'amour ; mais ils résistent à ses faiblesses. Philips d'ailleurs ne savait qu'aimer, et l'excès de l'amour impose autant de respect que l'inégalité des rangs.

Je passai deux ans heureuse par le plaisir d'aimer et par celui d'être aimée, et moins humiliée de mon amour que fière de ne m'y livrer qu'avec modération. J'étais heureuse ; mais je perdis mon père ; et je ne sais si je lui aurais survécu sans ce sentiment qui console de tout et dont

j'étais remplie. Sara dans cet endroit fondit en larmes et resta quelque tems sans parler.

C'est elle-même, me disais-je alors, c'est elle-même, je n'en puis plus douter : j'étais pénétré d'attendrissement : j'étais prêt à me découvrir à Sara ; mais je fus arrêté par la crainte de lui ôter de la confiance et de perdre une partie de son histoire. Elle la reprit ainsi, lorsque ses larmes eurent cessé de couler.

Je vis les regrets de Philips égaler les miens, et de plus il sentait ma douleur : ses yeux se mouillaient dès que je versais des larmes ; je voyais dans ses moindres actions l'intérêt le plus tendre ; dans les services qu'il me rendait, dans ses discours, dans toutes ses démarches et jusque dans son air, dans le son de sa voix, je découvrais toute la passion que lui demandait mon cœur, et rien qui pût alarmer ma vertu et blesser le respect qu'il devait à mon rang. Vous jugez bien que je fesais beaucoup de réflexions sur les bienséances attachées à ce rang, sur ses devoirs réels, et sur la soumission qu'on doit aux mœurs, aux lois et aux usages de son pays.

La philosophie de mon père m'avait éclairée sur les préjugés ; mais sa philosophie, sublime comme son cœur, ne m'avait point appris à les mépriser. Mes conversations avec Philips roulaient sur ces sujets importans par eux-mêmes, et que notre situation rendait si intéressans pour nous. Quelquefois il m'échappait de douter de la justice des conventions humaines, et par conséquent du pouvoir qu'elles devaient avoir sur des âmes éclairées. Philips alors me combattait avec force, et il trouvait une foule de raisons auxquelles j'avais peine à répondre. Je crus remarquer que lorsqu'il avait eu l'avantage dans ces disputes, il était plus triste qu'à l'ordinaire : je devinai aussi le motif qui lui fesait embrasser une opinion qui ne lui était pas favorable. Je vis que mon cher Philips, tout entier à moi, s'oubliant lui-même, me fesait sans peine les sacrifices qui devaient le plus lui coûter, et qu'il ne voyait que mes propres avantages, mon bonheur et ma gloire.

J'aimais à parler à Philips de son père, de ses vertus, et de la sorte de bonheur dont il jouissait dans sa pauvreté. Je lui fesais des questions sur le lieu de sa demeure, sur son voisinage, sur les travaux. Philips me paraissait pénétré de respect pour la vie des laboureurs et pour les soins de l'agriculture. Il me parlait toujours de ma fa-

mille, et il me répétait combien cette famille, qui m'aimait, et qui est si illustre en Angleterre, méritait de moi d'égards et d'attachement. Il est vrai que j'éprouvais de la part de mes parens les procédés les plus honnêtes et des preuves de l'estime qu'ils avaient pour ma raison. Ils avaient fait avancer pour moi le tems où nos lois donnent aux filles le droit de disposer d'elles et de leur fortune. Je me trouvais maîtresse de mes biens et de moi-même; mes parens n'étaient point inquiets de me laisser libre et seule. Mon penchant pour la philosophie et les lettres était connu : on m'avait trouvé de l'intelligence dans les affaires, et on ne me croyait occupée à la campagne que du soin de mes biens et de l'étude.

Il y avait près d'un an que mon père était mort, et je n'avais pas quitté encore la terre où je l'avais vu mourir. J'ai un oncle, homme de mérite, et distingué dans la chambre des communes par son désintéressement et par son éloquence : il venait me voir quelquefois. Un jour, après avoir dîné chez moi, il me proposa de me promener avec lui dans le parc, et là il me rappela le souvenir de l'amitié qui avait toujours régné entre lui et mon père, et celle que l'un et l'autre avaient eue pour moi.

Vous connaissez mon fils, me dit-il : il s'est distingué dans ses études, et depuis quelques années qu'il est hors de l'Angleterre, toutes les lettres que je reçois des pays où il a voyagé, me confirment dans la bonne opinion que j'avais de lui : il est de votre âge, et prêt à revenir; je veux le marier : s'il peut vous convenir, j'aurai le plaisir de voir vos biens ne pas sortir de notre famille, et de vous aimer comme ma fille, après vous avoir aimée depuis long-tems comme celle de mon frère. Cette proposition répandit le chagrin le plus amer dans mon cœur : je rougis, je pâlis, et je répondis à mon oncle avec une froideur qui dût l'offenser. Je lui dis que je n'avais aucune envie de me marier; que jusqu'à présent mes occupations et mes goûts avaient suffi à mon bonheur; que si je prenais un mari, je voudrais le connaître beaucoup, et que je me déterminerais par les convenances personnelles plus que par toutes les autres; mais que dans aucun tems de ma vie je n'oublierais ce que je devais à ma famille.

Mon oncle me demanda la permission de m'amener son fils que je n'avais vu qu'au sortir de son enfance, qui alors était d'une figure agréable, et à ce qu'on disait, plein de

goût pour moi. Je répondis à cette nouvelle proposition avec une froideur que je me reprochai ; une foule d'idées se présentèrent à mon esprit, et s'y succédèrent avec rapidité.

Lorsque mon oncle fut parti, je m'enfonçai dans un bois obscur où je me promenai long-tems fort agitée, marchant à grands pas, m'arrêtant de tems en tems, et aux momens où j'avais peine à trouver les moyens de lever certains obstacles, ou de répondre à de certaines objections. Je tombai enfin, plutôt que je ne m'assis sur un gazon où je restai plongée dans la plus profonde rêverie ; je vis arriver Philips qui me cherchait depuis long-tems. Je n'avais jamais senti si vivement le plaisir de le voir, et la nécessité absolue de ne m'en séparer jamais. Je lui fis part des desseins de mon oncle, et des regrets sincères que j'avais de déplaire à ma famille en refusant d'accepter des propositions raisonnables. Sans doute j'appuyai trop sur mes regrets ; je me reprocherai toute ma vie la peine cruelle que je portai dans le cœur de Philips : je le vis pâlir, un tremblement s'empara de tout son corps ; il n'articulait que quelques mots : chaque syllabe lui coûtait à prononcer. Je vis ses yeux s'éteindre en me regardant : il tomba sur ses genoux en s'appuyant sur une main. Je ne me possédai plus : je m'élançai pour le soutenir : je le pressai dans mes bras en m'écriant, mon cher époux ! Dès que Philips eut la force de parler, il voulut combattre ma résolution : je l'arrêtai, je le conjurai au nom de tout mon amour de vouloir bien m'entendre : il s'assit auprès de moi. Ce moment qui a décidé du bonheur de ma vie, est encore si présent à ma pensée, que je n'en ai pas oublié la plus légère circonstance. Voici ce que je dis à Philips.

Je sais tout ce que vous pouvez me dire : je le préviens, et j'y réponds. Ma passion pour vous n'est pas aveugle ; je vous connais bien, et vous êtes l'homme que me destinait la nature. C'est sur la convenance des personnes qu'elle a fondé le bonheur des mariages ; les conventions humaine y ont substitué celle des rangs. Nous savons, vous et moi, combien les véritables sages ont de respect pour les conventions humaines ; elles maintiennent l'ordre dans les sociétés. Il ne faut pas avilir le rang dans lequel on est né, par des alliances que l'opinion condamne : c'est un crime que punit le mépris des hommes, et je ne saurais point soutenir ce mépris, même injuste.

Faut-il donc faire céder la loi de la nature à des convenances de la société? Cela peut être, mais nous ne sommes point dans ce cas; cédons à nos cœurs en respectant les préjugés. Mes parens m'ont laissé deux mille guinées de rente, et trois mille guinées d'argent comptant. C'est cette somme que je veux conserver de toute ma fortune, pour vivre avec vous et vos parens. Je vais faire mon testament, et je donnerai toute ma fortune à mon cousin; ensuite je partirai pour Londres; je ferai répandre le bruit de ma mort, et nous nous rendrons en Ecosse, où il est vraisemblable que votre père vous permettra de m'épouser.

Philips se jeta à mes pieds, me conjura de différer, d'examiner, de craindre les regrets. Non, lui répondis-je, tout est examiné. Eh! que pourrai-je regretter? quels plaisirs me donnent mes richesses, que ne puisse remplacer la nature dans l'aisance de votre état? Le spectacle d'un côteau riant et fertile réjouit plus la vue qu'un mur chargé de tableaux; les diamans sur ma tête me pareront moins que les fleurs; la toile de l'Inde m'habillera aussi bien que le Pékin; je perdrai mon carrosse, mais j'exercerai mes jambes; nous aurons les commodités que demande la nature, et rien du superflu qui ne peut amuser que l'oisiveté. Quant à mes liaisons et à mes connaissances; pourrai-je les regretter, lorsque je serai la fille de votre père et la mère de vos enfans?

Philips m'aimait trop, m'estimait trop, il se rendait trop de justice à lui-même, pour douter plus long-tems que je ne fusse heureuse dans le nouvel état que je voulais embrasser. Je ne vous peindrai pas sa joie, sa reconnaissance et mon bonheur, lorsque je l'eus déterminé à m'épouser. Jamais on n'a rien écrit avec plus de joie que j'en eus à écrire mon testament; jamais on n'acquit tout à coup une grande fortune avec autant de plaisir que j'en eus à me dépouiller de la mienne.

Après avoir fini mes affaires, nous partîmes pour Londres. J'y fis répandre le bruit de ma mort, et je le rendis vraisemblable par une adresse et des moyens qu'il est inutile de vous dire. Nous arrivâmes enfin en Ecosse. Il y a sept ans que j'entrai, pour la première fois, dans cette chère métairie, et que, pour la première fois, j'embrassai les genoux de cet excellent vieillard que vous voyez sur cette pierre se pénétrant des premiers rayons du

soleil, et cherchant à se ranimer par les douces influences de l'aurore et du printems. Vous voyez votre fille, lui dis-je, elle vient dans votre maison pour y rendre votre vieillesse heureuse, et pour faire, toute sa vie, le bonheur de votre fils : mon cœur m'inspirera tout ce qu'il faut pour vous plaire à tous deux. Vous, mon mari, vous m'instruirez des détails du ménage : je me flatte que je serai une ménagère vigilante, et que ceux qui dépendront de moi, et ceux de qui j'ai tant de plaisir à dépendre, seront également contens.

Le vieillard était transporté de joie ; ce bonheur sans doute a prolongé sa vie. Il acquit en propre la métairie dont il n'était que le fermier ; notre mariage fut conclu ; et depuis ce moment où j'ai pris le nom et l'état de l'homme que j'aime, il ne s'est pas écoulé une heure sans que je m'applaudisse de ma destinée. Nous sommes heureux, et nous pouvons nous flatter que nous le serons toujours, autant que peut le permettre la nature.

J'avais voulu plusieurs fois interrompre Sara, pour me faire connaître ; mais elle avait parlé avec tant de rapidité, qu'il ne m'avait pas été possible de lui adresser la parole. Dès qu'elle eut fini son discours ; je me jetai à ses pieds : O Sara Th....? Dès que j'eus prononcé son nom, elle se leva avec précipitation, elle s'écria : Je suis perdue ! Non, vous ne l'êtes point, lui dis-je : vous voyez devant vous ce parent qui vous a aimée dès son enfance, et qui vous a pleurée amèrement : ne rougissez plus d'avouer votre passion pour un mari vertueux. Vous m'avez laissé votre fortune ; je suis prêt à vous la rendre : acceptez-la, je vous en conjure ; mais quelque parti que vous preniez, soyez sûre d'un secret inviolable. J'eus beaucoup de peine à calmer Sara ; elle ne se consolait pas d'avoir mis dans sa confidence un homme qui n'y était pas nécessaire. Quant à ses biens, elle fut inébranlable ; et Philips, qui rentra un petit moment après que je me fus fait connaître, pensa comme elle.

Voyez, me disait-il, notre métairie, faites en la visite, et vous la trouverez remplie de tous les biens nécessaires ; voyez nos jardins, nos champs, nos prés, nos troupeaux, et dites s'il peut nous manquer quelque chose : voyez nos meubles, ne sont-ils pas commodes ? Notre table n'est-elle pas saine et abondante. Si nous avions plus de richesses, nous ne ferions plus, avec le même intérêt, ce

que nous fesons aujourd'hui; le goût du travail serait moins vif en nous; l'ennui prendrait la place de nos occupations champêtres; sans fatigues, sans devoirs, sans fonctions, toujours amusés, nous serions bientôt dégoûtés de ce qui nous amuse; si nous pouvions nous passer de nos moissons et de nos troupeaux, nous serions moins touchés de l'espérance d'avoir de bonnes moissons et de belles laines, nous ne saurions plus jouir de cette espérance; nos champs, presqu'inutiles, ou seulement utiles à notre superflu, seraient moins précieux pour nous; nous verrions la campagne avec indifférence; et sait-on si les autres enthousiasmes, qui font les délices de nos cœurs, ne s'éteindraient pas avec celui que nous inspire la nature! si notre âme perdait de son activité, (et la vie oisive lui en ôte toujours) notre amour s'affaiblirait peut-être. Tous nos sentimens nous rendent heureux; ils sont assortis à notre état, ils tiennent les uns aux autres: notre bonheur tient à un système bien combiné, et auquel il ne faut rien changer.

Je fis de nouveaux efforts, et je ne pus obtenir de mes vertueux parens qu'ils rentrassent dans les biens qu'ils m'avaient cédés; mais j'obtins d'eux qu'ils m'aimeraient, qu'ils me donneraint de leurs nouvelles, et qu'ils me permettraient de passer tous les ans quelques jours dans leur métairie. Je me séparai, non sans répandre des larmes, de ce couple si aimable et si éclairé. Je fus convaincu qu'il y a du bonheur et de la raison sur la terre. Puisse cette refléxion me conduire à être heureux et raisonnable! Quoi qu'il en soit, l'habitation que j'ai dans le voisinage de mes parens m'est devenue chère; je me flatte bien d'y aller souvent, et je m'y fixerai peut-être; je la fais rebâtir. Quant aux biens que Sara m'a donnés, je n'en ferai aucun usage pour moi; j'en répandrai les revenus sur nos parens les plus pauvres, et les fonds retourneront un jour aux enfans de Philips et de Sara.

JEANNOT ET COLIN.

Plusieurs personnes dignes de foi ont vu Jeannot et Colin à l'école dans la ville d'Issoire en Auvergne; ville fameuse dans tout l'univers par son collège et par ses chaudrons. Jeannot était fils d'un marchand de mulets très-renommé; Colin devait le jour à un brave laboureur

des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, et qui, après avoir payé la taille, le taillon, le sou pour livre, la capitation et les vingtièmes, ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année.

Jeannot et Colin étaient fort jolis; ils s'aimaient beaucoup; et ils avaient ensemble de petites privautés, de petites familiarités, dont on se ressouvient toujours avec agrément quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Le tems de leurs études était sur le point de finir, quand un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs, avec une veste de fort bon goût: le tout était accompagné d'une lettre à M. de la Jeannotière. Colin admira l'habit, et ne fut point jaloux; mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin. Dès ce moment Jeannot n'étudia plus, se regarda au miroir, et méprisa tout le monde. Quelque tems après, un valet de chambre arrive en poste, et apporte une seconde lettre à monsieur le marquis de la Jeannotière; c'était un ordre de monsieur son père, de faire venir monsieur son fils à Paris. Jeannot monta en chaise en tendant la main à Colin avec un sourire de protection assez noble. Colin sentit son néant, et pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire doivent savoir que M. Jeannot le père avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes? C'est parce qu'on est heureux. Dès qu'on est dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à se laisser aller; on devient bientôt riche sans se donner beaucoup de peine. Les gredins, qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles, ouvrent des yeux étonnés; ils ne savent comment vous avez pu parvenir; ils vous envient au hasard, et font contre vous des brochures que vous ne lisez point. C'est ce qui arriva à Jeannot le père, qui fut bientôt M. de la Jeannotière, et qui, ayant acheté un marquisat au bout de six mois, retira de l'école monsieur le marquis son fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de complimens à son ancien camarade. Le petit marquis ne lui fit point de réponse: Colin en fut malade de douleur.

Le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis: ce gouverneur qui était un homme du bel air, et qui ne savait rien, ne put rien enseigner à son

pupille. . Monsieur voulait que son fils apprît le latin, madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maison commença par lui dire : Monsieur, comme vous savez le latin, et que vous êtes un homme de la cour....Moi, monsieur, du latin! Je n'en sais pas un mot, répondit le bel-esprit, et bien m'en a pris : il est clair qu'on parle beaucoup mieux sa langue quand on ne partage pas son application entr'elle et des langues étrangères. Voyez toutes nos dames, elles ont l'esprit plus agréable que les hommes ; leurs lettres sont écrites avec cent fois plus de grâce ; elles n'ont sur nous cette supériorité que parce qu'elles ne savent pas le latin.

Hé bien, n'avais-je pas raison ? dit madame. Je veux que mon fils soit un homme d'esprit, qu'il réussisse dans le monde ; et vous voyez bien que s'il savait le latin, il serait perdu. Joue-t-on, s'il vous plaît, la comédie et l'opéra en latin ? plaide-t-on en latin quand on a un procès ? fait-on l'amour en latin ? Monsieur ébloui de ces raisons, passa condamnation, et il fut conclu que le jeune marquis ne perdrait pas son tems à connaître Cicéron, Horace et Virgile. Mais qu'apprendra-t-il donc ? car encore faut-il qu'il sache quelque chose ; ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie ? A quoi cela lui servira-t-il ? répondit le gouverneur. Quand monsieur le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins ? ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas besoin d'un quart de cercle pour voyager, et on va très-commodément de Paris en Auvergne, sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve.

Vous avez raison, répliqua le père : mais j'ai entendu parler d'une belle science, qu'on appelle, je crois, l'astronomie. Quelle pitié ! repartit le gouverneur ; se conduit-on par les astres dans ce monde ? et faudra-t-il que monsieur le marquis se tue à calculer une éclipse, quand il la trouve à point nommé dans l'almanach, qui lui enseigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune, et celui de toutes les princesses de l'Europe.

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis était au comble de la joie ; le père était très-indécis. Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils ? disait-il. A être aimable, répondit l'ami que l'on consultait ; et s'il sait les moyens de plaire, il saura tout : c'est

un art qu'il apprendra chez madame sa mère, sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine.

Madame à ce discours embrassa le gracieux ignorant, et lui dit : On voit bien, monsieur, que vous êtes l'homme du monde le plus savant : mon fils vous devra toute son éducation : je m'imagine pourtant qu'il ne serait pas mal qu'il sût un peu d'histoire. Hélas ! madame, à quoi cela est-il bon ? répondit-il ; il n'y a certainement d'agréable et d'utile que l'histoire du jour. Toutes les histoires anciennes, comme le disait un de nos beaux-esprits, ne sont que des fables convenues ; et pour les modernes c'est un chaos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à monsieur votre fils que Charlemagne ait institué les douze pairs de France, et que son successeur ait été bègue ?

Rien n'est mieux dit, s'écria le gouverneur ; on étouffe l'esprit des enfans sous un amas de connaissances inutiles : mais de toutes les sciences, la plus absurde, à mon avis, et celle qui est la plus capable d'étouffer toute espèce de génie, c'est la géométrie. Cette science ridicule a pour objet des surfaces, des signes et des points qui n'existent pas dans la nature. On fait passer en esprit cent mille lignes courbes entre un cercle et une ligne droit qui le touche, quoique dans la réalité on n'y puisse pas passer un fétu. La géométrie, en vérité, n'est qu'une mauvaise plaisanterie.

Monsieur et madame n'entendaient pas trop ce que le gouverneur voulait dire, mais ils furent entièrement de son avis.

Un seigneur comme monsieur le marquis, continua-t-il, ne doit pas se dessécher le cerveau dans ces vaines études. Si un jour il a besoin d'un géomètre sublime pour lever le plan de ses terres, il les fera arpenter pour son argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de sa noblesse qui remonte aux tems les plus reculés, il enverra chercher un bénédictin. Il en est de même de tous les arts. Un jeune seigneur heureusement né n'est ni peintre, ni musicien, ni architecte, ni sculpteur ; mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par sa magnificence. Il vaut sans doute mieux les protéger que de les exercer ; il suffit que monsieur le marquis ait du goût ; c'est aux artistes à travailler pour lui ; et c'est en quoi on a très-grande raison de dire que les gens de qualité, (j'entends ceux qui sont très-riches) savent tout sans avoir rien appris, parce

qu'en effet ils savent à la longue juger de toutes les choses qu'ils commandent et qu'ils payent.

L'aimable ignorant prit alors la parole, et dit : Vous avez très-bien remarqué, madame, que la grande fin de l'homme est de réussir dans la société. De bonne foi, est-ce par les sciences qu'on obtient ce succès ? s'est-on jamais avisé dans la bonne compagnie de parler de géométrie ? demande-t-on jamais à un honnête homme quel astre se lève aujourd'hui avec le soleil ? s'informe-t-on à souper si Clodion le chevelu passa le Rhin ! non, sans doute, s'écria la marquise de la Jeannotière qui était tant soit peu initiée dans le beau monde, et monsieur mon fils ne doit point éteindre son génie par l'étude de tout ces fatras ; mais enfin que lui apprendra-t-on ? car il est bon qu'un jeune seigneur puisse briller dans l'occasion, comme dit monsieur mon mari. Je me souviens d'avoir ouï dire, que la plus agréable des sciences était une chose dont j'ai oublié le nom, mais qui commence par un B.—Par un B, madame ? ne serait-ce point la botanique ?—Non, ce n'était point de botanique qu'on me parlait ; elle commençait, vous dis-je, par un B. et finissait par un *on*. Ah ! j'entends, madame, c'est, le blason : c'est à la vérité, une science fort profonde ; mais elle n'est plus à la mode, depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armes aux portières de son carrosse ; c'était la chose du monde la plus utile dans un état bien policé. D'ailleurs cette étude serait infinie ; il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ses armoiries ; et vous savez que tout ce qui devient commun est peu fêté. Enfin après avoir examiné le fort et le faible des sciences, il fut décidé que monsieur le marquis apprendrait à danser.

La nature, qui fait tout, lui avait donné un talent qui se développa bientôt avec un succès prodigieux : c'était de chanter agréablement des vaudevilles. Les grâces de la jeunesse, jointes à ce don supérieur, le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande espérance. Il fut aimé des femmes ; et ayant la tête toute pleine de chansons, il en fit pour ses maîtresses.

Madame la marquise crut alors être la mère d'un bel-esprit, et donna à souper aux beaux-esprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renversée ; il acquit l'art de parler sans s'entendre, et se perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Quand son père le vit si

éloquent, il regretta vivement de ne lui avoir pas fait apprendre le latin, car il lui aurait acheté une grande charge dans la robe. La mère, qui avait des sentimens plus nobles, se chargea de solliciter un régiment pour son fils, et en attendant il fit l'amour. L'amour est quelquefois plus cher qu'un régiment. Il dépensa beaucoup, pendant que ses parens s'épuisaient encore davantage à vivre en grands seigneurs.

Une jeune veuve de qualité, leur voisine, qui n'avait qu'une fortune médiocre, voulut bien se résoudre à mettre en sûreté les grands biens de monsieur et de madame de la Jeannotière, en se les appropriant, et en épousant le jeune marquis. Elle l'attira chez elle, se laissa aimer, lui fit entrevoir qu'il ne lui était pas indifférent, le conduisit par degrés, l'enchanta, le subjugua sans peine. Elle lui donnait tantôt des éloges, tantôt des conseils ; elle devint la meilleure amie du père et de la mère. Une vielle voisine proposa le mariage ; les parens, éblouis de la splendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la proposition : ils donnèrent leur fils unique à leur amie intime. Le jeune marquis allait épouser une femme qu'il adorait et dont il était aimé ; les amis de la maison le félicitaient ; on allait rédiger les articles, en travaillant aux habits de noce et à l'épithalame.

Il était un matin aux genoux de la charmante épouse, que l'amour, l'estime et l'amitié allaient lui donner ; ils goûtaient, dans une conversation tendre et animée, les prémices de leur bonheur ; ils s'arrangeaient pour mener une vie délicieuse, lorsqu'un valet de chambre de madame la mère arrive tout effaré. Voici bien d'autres nouvelles, dit-il ; des huissiers déménagent la maison de monsieur et de madame ; tout est saisi par des créanciers ; on parle de prise de corps, et je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages. Voyons un peu, dit le marquis, ce que c'est que cette aventure-là. Oui, dit la veuve, allez punir ces coquins-là, allez vite. Il y court, il arrive à la maison ; son père était déjà emprisonné : tous les domestiques avaient fui chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avaient pu. Sa mère était seule, sans secours, sans consolation, noyée dans les larmes ; il ne lui restait rien que le souvenir de sa fortune, de sa beauté, de ses fautes et de ses folles dépenses.

Après que le fils eut long-tems pleuré avec la mère, il lui dit enfin ; Ne nous désespérons pas ; cette jeune veuve m'aime éperdument : elle est plus généreuse encore que riche, je réponds d'elle, je vole à elle, et je vais vous l'amener. Il retourne donc chez sa maîtresse ; il la trouve tête-à tête avec un jeune officier. Quoi ! c'est vous, M. de la Jeannotière, que venez-vous faire ici ? abandonne-t-on ainsi sa mère ? allez chez cette pauvre femme, et dites-lui que je lui veux toujours du bien : j'ai besoin d'une femme de chambre, et je lui donnerai la préférence. Mon garçon, tu me parais assez bien tourné, lui dit l'officier : si tu veux entrer dans ma compagnie, je te donnerai un bon engagement.

Le marquis stupéfait, la rage dans le cœur, alla chercher son ancien gouverneur, déposa ses douleurs dans son sein, et lui demanda des conseils. Celui-ci lui proposa de se faire comme lui gouverneur d'enfans. Hélas ! je ne sais rien, vous ne m'avez rien appris, et vous êtes la première cause de mon malheur ; et il sanglotait en lui parlant ainsi. Faites des romans, lui dit un bel-esprit qui était là, c'est une excellente ressource à Paris.

Le jeune homme, plus déséspéré que jamais, courut chez le confesseur de sa mère ; c'était un théatin très-accrédité, qui ne dirigeait que les femmes de la première considération ; dès qu'il le vit, il se précipita vers lui. Hé mon Dieu ! monsieur le marquis, où est votre carrosse ? comment se porte la respectable madame la marquise votre mère ? Le pauvre malheureux lui conta le désastre de sa famille. A mesure qu'il s'expliquait, le théatin prenait une mine plus grave, plus imposante : Mon fils, voila où Dieu vous voulait ; les richesses ne servent qu'à corrompre le cœur. Dieu a donc fait la grâce à votre mère de la réduire à la mendicité ?—Oui, monsieur.—Tant mieux, elle est sûre de son salut.—Mais, mon père, en attendant, n'y aurait-il pas moyen d'obtenir quelque secours dans ce monde ?—Adieu, mon fils ; il y a une dame de la cour qui m'attend.

Le marquis fut prêt à s'évanouir ; il fut traité à peu près de même par ses amis, et apprit mieux à connaître le monde dans une demi-journée que dans tout le reste de sa vie.

Comme il était plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante à l'antique, espèce de

tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, suivi de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu ; c'était un visage rond et frais qui respirait la douceur et la gaîté. Sa petite femme brune, et assez grossièrement agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit-maître. Le voyageur eut tout le tems de contempler le marquis immobile, abîmé dans sa douleur. Eh, mon Dieu ! s'écria-t-il, je crois que c'est-là Jeannot. A ce nom le marquis lève les yeux, la voiture s'arrête : c'est Jeannot lui-même, c'est Jeannot. Le petit homme rebondi ne fait qu'un saut, et court embrasser son ancien camarade. Jeannot reconnut Colin ; la honte et les pleurs couvrirent son visage. Tu m'as abandonné, dit Colin, mais tu as beau être grand seigneur, je t'aimerai toujours. Jeannot confus et attendri lui conta en sanglotant une partie de son histoire. Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reste, lui dit Colin ; embrasse ma petite femme, et allons dîner ensemble.

Ils vont tous trois à pied, suivis du bagage. Qu'est-ce donc que tout cet attirail ? vous appartient il ?—Oui, tout est à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays ; je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé et de cuivre. J'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux grands et aux petits ; nous travaillons beaucoup ; Dieu nous bénit ; nous n'avons point changé d'état, nous sommes heureux, nous aiderons notre ami Jeannot. Ne sois plus marquis ; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays, je t'apprendrai le métier, il n'est pas bien difficile ; je te mettrai de part, et nous vivrons gaîment dans le coin de terre où nous sommes nés.

Jeannot éperdu se sentait partagé entre la douleur et la joie, la tendresse et la honte ; et il se disait tout bas : Tous mes amis du bel air m'ont trahi, et Colin que j'ai méprisé vient seul à mon secours. Quelle instruction ! la bonté d'âme de Colin développe dans le cœur de Jeannot le germe du bon naturel que le monde n'avait pas encore étouffé. Il sentit qu'il ne pouvait abandonner son père et sa mère. Nous aurons soin de ta mère, dit Colin ; et quant à ton bon homme de père qui est en prison, j'entends un peu les affaires ; ses créanciers, voyant qu'il n'a plus rien, s'accommoderont pour peu de chose ; je me charge

de tout. Colin fit tant qu'il tira le père de prison. Jeannot retourna dans sa patrie avec ses parens, qui reprirent leur première profession. Il épousa une sœur de Colin; laquelle étant de même humeur que le frère, le rendit très-heureux. Et Jeannot le père, et Jeannotte la mère, et Jeannot le fils, virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

ZADIG.

Du tems du roi Moabdar, il y avait à Babylone un jeune homme nommé Zadig, né avec un beau naturel fortifié par l'éducation. Quoique riche et jeune, il savait modérer ses passions ; il n'affectait rien ; il ne voulait pas toujours avoir raison et savait respecter la faiblesse des hommes. On était étonné de voir qu'avec beaucoup d'esprit il n'insultait jamais par des railleries à ces propos si vagues, si rompus, si tumultueux, à ces médisances téméraires, à ces décisions ignorantes, à ces turlupinades grossières, à ce vain bruit de paroles, qu'on appelait conversation dans Babylone. Il avait appris, dans le premier livre de Zoroastre, que l'amour-propre est un ballon gonflé de vent, dont il sort des tempêtes, quand on lui a fait une piqûre. Il était généreux ; il ne craignait point d'obliger des ingrats, suivant ce grand précepte de Zoroastre : Quand tu manges, donne à manger aux chiens, dussent-ils te mordre. Il était aussi sage qu'on peut l'être ; car il cherchait à vivre avec des sages. Instruit dans les sciences des anciens Chaldéens, il n'ignorait pas les principes physiques de la nature, tels qu'on les connaissait alors, et savait de la métaphysique ce qu'on en a su dans tous les âges, c'est-à-dire fort peu de chose. Il était fermement persuadé que l'année était de trois cent soixante et cinq jours et un quart, et que le soleil était au centre du monde ; et quand les principaux mages lui disaient avec une hauteur insultante qu'il avait de mauvais sentimens, et que c'était être ennemi de l'état que de croire que le soleil tournait sur lui-même, et que l'année avait douze mois, il se taisait sans colère et sans dédain.

Zadig, avec de grandes richesses, et par conséquent avec des amis, ayant de la santé, une figure aimable, un esprit juste et modéré, un cœur sincère et noble, crut qu'il

pouvait être heureux. Il devait se marier à Sémire, que sa beauté, sa naissance et sa fortune rendaient le premier parti de Babylone. Il avait pour elle un attachement solide et vertueux, et Sémire l'aimait avec passion. Ils touchaient au moment fortuné qui allait les unir, lorsque se promenant ensemble vers une porte de Babylone sous les palmiers qui ornaient le rivage de l'Euphrate, ils virent venir à eux des hommes armés de sabres et de flèches. C'étaient les satellites du jeune Orcan, neveu d'un ministre, à qui les courtisans de son oncle avaient fait accroire que tout lui était permis. Il n'avait aucune des grâces ni des vertus de Zadig ; mais croyant valoir beaucoup mieux, il était désespéré de n'être pas préféré. Cette jalousie, qui ne venait que de sa vanité, lui fit penser qu'il aimait éperdument Sémire. Il voulait l'enlever. Les ravisseurs la saisirent, et dans les emportemens de leur violence ils la blessèrent, et firent couler le sang d'une personne dont la vue aurait attendri les tigres du mont Immaüs. Elle perçait le ciel de ses plaintes. Elle s'écriait : Mon cher époux ! on m'arrache à ce que j'adore. Elle n'était point occupée de son danger ; elle ne pensait qu'à son cher Zadig. Celui-ci dans le même tems la défendait avec toute la force que donnent la valeur et l'amour. Aidé seulement de deux esclaves, il mit les ravisseurs en fuite, et ramena chez elle Sémire évanouie et sanglante, qui en ouvrant les yeux vit son libérateur. Elle lui dit : O Zadig ! je vous aimais comme mon époux, je vous aime comme celui à qui je dois l'honneur et la vie. Jamais il n'y eut un cœur plus pénétré que celui de Sémire ; jamais bouche plus ravissante n'exprima des sentimens plus touchans par ces paroles de feu qu'inspirent le sentiment du plus grand des bienfaits, et le transport le plus tendre de l'amour le plus légitime. Sa blessure était légère, elle guérit bientôt. Zadig était blessé plus dangereusement ; un coup de flèche reçu près de l'œil lui avait fait une plaie profonde. Sémire ne demandait aux dieux que la guérison de son amant. Ses yeux étaient nuit et jour baignés de larmes : elle attendait le moment où ceux de Zadig pourraient jouir de ses regards ; mais un abcès survenu à l'œil blessé fit tout craindre. On envoya jusqu'à Memphis chercher le grand médecin Hermès, qui vint avec un nombreux cortège. Il visita le malade, et déclara qu'il perdrait l'œil : il prédit même le jour et l'heure où ce funeste accident devait

arriver. Si c'eut été l'œil droit, dit-il, je l'aurais guéri ; mais les plaies de l'œil gauche sont incurables. Tout Babylone, en plaignant la destinée de Zadig, admira la profondeur de la science d'Hermès. Deux jours après, l'abcès perça de lui-même ; Zadig fut guéri parfaitement. Hermès écrivit un livre, où il lui prouva qu'il n'avait pas dû guérir. Zadig ne le lut point ; mais dès qu'il put sortir, il se prépara à rendre visite à celle qui fesait l'espérance du bonheur de sa vie, et pour qui seule il voulait avoir des yeux. Sémire était à la campagne depuis trois jours. Il apprit en chemin que cette belle dame, ayant déclaré hautement qu'elle avait une aversion insurmontable pour les borgnes, venait de se marier à Orcan la nuit même. A cette nouvelle, il tomba sans connaissance : sa douleur le mit au bord du tombeau ; il fut long-tems malade ; mais enfin la raison l'emporta sur son affliction, et l'atrocité de ce qu'il éprouvait servit même à le consoler.

Puisque j'ai essuyé, dit-il, un si cruel caprice d'une fille élevée à la cour, il faut que j'épouse une citoyenne. Il choisit Azora, la plus sage et la mieux née de la ville ; il l'épousa, et vécut un mois avec elle dans les douceurs de l'union la plus tendre. Seulement il remarquait en elle un peu de lègèreté et beaucoup de penchant à trouver toujours que les jeunes gens les mieux faits étaient ceux qui avaient le plus d'esprit et de vertu.

Un jour Azora revint d'une promenade toute en colère et fesant de grandes exclamations. Qu'avez-vous, lui dit-il, ma chère épouse ? qui vous peut mettre ainsi hors de vous-même ! Hélas ! dit-elle, vous seriez comme moi, si vous aviez vu le spectacle dont je viens d'être témoin. J'ai été consoler la jeune veuve Cosron, qui vient d'élever depuis deux jours un tombeau à son jeune époux auprès du ruisseau qui borde cette prairie. Elle a promis aux dieux, dans sa douleur, de demeurer auprès de ce tombeau, tant que l'eau de ce ruisseau coulerait auprès. Hé bien, dit Zadig, voila une femme estimable qui aimait véritablement son mari ! Ah, reprit Azora, si vous saviez à quoi elle s'occupait, quand je lui ai rendu visite ! A quoi donc, belle Azora ? Elle fesait détourner le ruisseau. Azora se répandit en invectives si longues, éclata en reproches si violens contre la jeune veuve, que ce faste de vertu ne plut pas à Zadig.

Il avait un ami nommé Cador, qui était un de ces jeunes gens à qui sa femme trouvait plus de probité et de mérite qu'aux autres : il le mit dans sa confidence, et s'assura autant qu'il le pouvait, de sa fidélité par un présent considérable. Azora ayant passé deux jours chez une de ses amies à la campagne, revint le troisième jour à la maison. Des domestiques en pleurs lui annoncèrent que son mari était mort subitement la nuit même, qu'on n'avait pas osé lui porter cette funeste nouvelle, et qu'on venait d'ensevelir Zadig dans le tombeau de ses pères au bout du jardin. Le soir, Cador lui demanda la permission de lui parler, et ils pleurèrent tous deux. Le lendemain, ils pleurèrent moins et dînèrent ensemble. Cador lui confia que son ami lui avait laissé la plus grande partie de son bien, et lui fit entendre qu'il mettrait son bonheur à partager sa fortune avec elle. La dame pleura, se fâcha, s'adoucit ; le souper fut plus long que le dîner ; on se parla avec plus de confiance. Azora fit l'éloge du défunt ; mais elle avoua qu'il avait des défauts dont Cador était exempt.

Au milieu du souper, Cador se plaignit d'un mal de rate violent ; la dame inquiète et empressée fit apporter toutes les essences dont elle se parfumait pour essayer s'il n'y en avait pas quelqu'une qui fût bonne pour le mal de rate ; elle regretta beaucoup que le grand Hermès ne fût pas encore à Babylone ; elle daigna même toucher le côté où Cador sentait de si vives douleurs. Etes-vous sujet à cette cruelle maladie ? lui dit-elle avec compassion. Elle me met quelquefois au bord du tombeau, lui répondit Cador, et il n'y a qu'un seul remède qui puisse me soulager ; c'est de m'appliquer sur le côté le nez d'un homme qui soit mort la veille. Voilà un étrange remède, dit Azora ; mais l'extrême mérite du jeune homme détermina enfin la dame. Après tout, dit-elle, quand mon mari passera du monde d'hier dans le monde du lendemain, lui accordera-t-on moins le passage, parce que son nez sera un peu moins long dans la seconde vie que dans la première ? Elle prit donc un rasoir ; elle alla au tombeau de son époux, l'arrosa de ses larmes, et s'approcha pour couper le nez à Zadig, qu'elle trouva tout étendu dans la tombe. Zadig se relève en tenant son nez d'une main, et arrêtant le rasoir de l'autre. Madame, lui dit-il, ne criez plus tant contre la jeune Cosron ; le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruisseau.

Zadig éprouva que le premier mois du mariage est la lune du miel, et que le second est la lune de l'absinthe. Il fut quelque tems après obligé de répudier Azora, qui était devenue trop difficile à vivre, et il chercha son bonheur dans l'étude de la nature. Rien n'est plus heureux, disait-il, qu'un philosophe qui lit dans ce grand livre que Dieu a mis sous nos yeux. Les vérités qu'il découvre sont à lui : il nourrit et il élève son âme ; il vit tranquille ; il ne craint rien des hommes, et sa tendre épouse ne vient point lui couper le nez.

Plein de ces idées, il se retira dans une maison de campagne sur les bords de l'Euphrate. Là il ne s'occupait pas à calculer combien de pouces d'eau coulaient en une seconde sous les arches d'un pont, ou s'il tombait une ligne cube de pluie dans le mois de la souris, plus que dans le mois du mouton. Il n'imaginait pas de faire de la soie avec des toiles d'araignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles cassées ; mais il étudia surtout les propriétés des animaux et des plantes, et il acquit bientôt une sagacité qui lui découvrait mille différences où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme.

Un jour, se promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un eunuque de la reine suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude, et qui courant çà et là, comme des hommes égarés, qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine ? Zadig répondit modestement : C'est une chienne, et non pas un chien. Vous avez raison, répondit le premier eunuque. C'est une épagneule très-petite, ajouta Zadig. Elle a fait depuis peu des chiens ; elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très-longues. Vous l'avez donc vue, dit le premier eunuque tout essoufflé ? Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais su si la reine avait une chienne.

Précisément dans le même tems, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palefrenier dans les plaines de Babylone. Le grand-veneur et tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand-veneur s'adressa à Zadig, et lui demanda s'il n'avait point vu passer le cheval du roi. C'est, répondit Zadig, le cheval

qui galoppe le mieux ; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit ; il porte une queue de trois pieds et demi de long ; les bossettes de son mors sont d'or à vingt-trois carats ; ses fers sont d'argent à onze deniers. Quel chemin a-t-il pris ? où est-il ? demanda le grand-veneur. Je ne l'ai point vu, répondit Zadig, et je n'en ai jamais entendu parler.

Le grand-veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi, et la chienne de la reine ; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand Desterham, qui le condamna au knout, et à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt ; mais ils condamnèrent Zadig à payer quatre cents onces d'or, pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu ; il fallut d'abord payer cette amende ; après quoi il fut permis à Zadig de plaider sa cause au conseil du grand Desterham. Il parla en ces termes :

Etoiles de justice, abîmes de science, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant, et beaucoup d'affinité avec l'or, puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure par Orosmade, que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé : Je me promenais vers le petit bois, où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très-illustre grand-veneur. J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons légers, et longs, imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un sens différent, qui paraissaient toujours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avait les oreilles très-longues ; et comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse, si je l'ose dire.

A l'égard du cheval du roi des rois, vous saurez que me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval ; elles étaient toutes à égales

distances. Voilà, ai je dit, un cheval qui a un galop parfait. La poussière des arbres, dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large, était un peu enlevée à droite et à gauche, à trois pieds et demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi, qui, par ses mouvemens de droite et de gauche, a balayé cette poussière. J'ai vu sous les arbres, qui formaient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées ; et j'ai connu que ce cheval y avait touché, et qu'ainsi il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors, il doit être d'or à vingt-trois carats, car il en a frotté les bossettes contre une pierre que j'ai reconnue être une pierre de touche, et dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin, par les marques que ses fers ont laissées sur des cailloux d'une autre espèce, qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin. Tous les juges admirèrent le profond et subtil discernement de Zadig ; la nouvelle en vint jusqu'au roi et à la reine. On ne parlait que de Zadig dans les antichambres, dans la chambre et dans le cabinet ; et quoique plusieurs mages opinassent qu'on devait le brûler comme sorcier, le roi ordonna qu'on lui rendît l'amende des quatre cents onces d'or, à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huissiers, les procureurs vinrent chez lui en grand appareil lui rapporter ses quatre cents onces ; ils en retinrent seulement trois cents quatre-vingt-dix-huit pour les frais de justice, et leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig vit combien il était dangereux quelque fois d'être trop savant, et se promit bien à la première occasion de ne point dire ce qu'il avait vu.

Cette occasion se trouva bientôt. Un prisonnier d'état s'échappa ; il passa sous les fenêtres de sa maison. On intérrogea Zadig, il ne répondit rien ; mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné pour ce crime à cinq cents onces d'or, et il remercia ses juges de leur indulgence, selon la coutume de Babylone. Grand Dieu ! dit-il en lui-même, qu'on est à plaindre quand on se promène dans un bois, où la chienne de la reine et le cheval du roi ont passé ! qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre ! et qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie !

Zadig voulut se consoler, par la philosophie et par l'amitié, des maux que lui avaient faits la fortune. Il avait, dans un faubourg de Babylone, une maison ornée avec

goût, où il rassemblait tous les arts et tous les plaisirs dignes d'un honnête homme. Le matin sa bibliothèque était ouverte à tous les savans; le soir sa table l'était à la bonne compagnie : mais il connut bientôt combien les savans sont dangereux; il s'éleva une grande dispute sur une loi de Zoroastre qui défendait de manger du griffon. Comment défendre le griffon, disait les uns, si cet animal n'existe pas? il faut bien qu'il existe, disaient les autres, puisque Zoroastre ne veut pas qu'on en mange. Zadig voulut les accorder, en leur disant : s'il y a des griffons, n'en mangeons point; s'il n'y en a point, nous en mangerons encore moins; et par-là nous obéirons tous à Zoroastre.

Un savant, qui avait composé treize volumes sur les propriétés du griffon, se hâta d'aller accuser Zadig devant un archimage nommé Yébor, le plus sot des Chaldéens, et partant, le plus fanatique. Cet homme aurait fait empaler Zadig pour la plus grande gloire du soleil. L'ami Cador alla trouver le vieux Yébor, et lui dit :

Vive le soleil et les griffons! gardez-vous bien de punir Zadig : c'est un saint; il a des griffons dans sa basse-cour, et il n'en mange point; et son accusateur est un hérétique qui ose soutenir que les lapins ont le pied fendu et ne sont point immondes. Hé bien, dit Yébor, en branlant sa tête chauve, il faut empaler Zadig, pour avoir mal pensé des griffons, et l'autre pour avoir mal parlé des lapins. Cador parvint à appaiser l'affaire : personne ne fut empalé; de quoi plusieurs docteurs murmurèrent, et en présagèrent la décadence de Babylone. Zadig s'écria : A quoi tient le bonheur! tout me persécute dans ce monde, jusqu'aux êtres qui n'existent pas. Il maudit les savans, et ne voulut plus vivre qu'en bonne compagnie.

Il rassemblait chez lui les plus honnêtes gens de Babylone, et les dames les plus aimables; il donnait des soupers délicats, souvent précédés de concerts, et animés par des conversations charmantes, dont il avait su bannir l'empressement de montrer de l'esprit, qui est la plus sûre manière de n'en point avoir, et de gâter la société la plus brillante. Ni le choix de ses amis, ni celui des mets n'était fait par la vanité; car en tout il préférait l'être au paraître; et par-là il s'attirait la considération véritable, à laquelle il ne prétendait pas.

Vis-à-vis sa maison demeurait Arimaze, personnage dont la méchante âme était peinte sur sa grossière physionomie. Il était rongé de fiel et bouffi d'orgueil ; et pour comble c'était un bel-esprit ennuyeux. N'ayant jamais pu réussir dans le monde, il se vengeait par en médire. Tout riche qu'il était, il avait de la peine à rassembler chez lui des flatteurs. Le bruit des chars qui entraient le soir chez Zadig l'importunait; le bruit de ses louanges l'irritait davantage. Il allait quelque fois chez Zadig et se mettait à table sans être prié : il y corrompait toute la joie de la société, comme on dit que les harpies infectent les viandes qu'elles touchent. Cet homme, qu'on appelait l'envieux dans Babylone, voulut perdre Zadig, parce qu'on l'appelait l'heureux. L'occasion de faire du mal se trouve cent fois par jour, et celle de faire du bien une fois dans l'année, comme dit Zoroastre.

L'envieux alla chez Zadig, qui se promenait dans ses jardins avec deux amis et une dame, à laquelle il disait souvent des choses galantes, sans autre intention que celle de les dire. La conversation roulait sur une guerre que le roi venait de terminer heureusement contre le prince d'Hircanie son vassal. Zadig, qui avait signalé son courage dans cette courte guerre, louait beaucoup le roi, et encore plus la dame. Il prit ses tablettes, et écrivit quatre vers qu'il fit sur le champ, et qu'il donna à lire à cette belle personne. Ses amis le prièrent de leur en faire part : la modestie, ou plutôt un amour-propre bien entendu, l'en empêcha. Il brisa en deux la feuille des tablettes sur laquelle il venait d'écrire, et jeta les deux moitiés dans un buisson de roses où on les chercha inutilement. Une petite pluie survint, on regagna la maison. L'envieux qui resta dans le jardin, chercha tant, qu'il trouva un morceau de la feuille. Elle avait été tellement rompue, que chaque moitié de vers qui remplissait la ligne, fesait un sens, et même un vers d'une plus petite mesure : mais par un hasard encore plus étrange, ces petits vers se trouvaient former un sens qui contenait les injures les plus abominables contre le roi.

L'envieux fut heureux pour la première fois de sa vie. Il avait entre les mains de quoi perdre un homme vertueux et aimable. Plein de cette cruelle joie, il fit parvenir jusqu'au roi cette satire écrite de la main de Zadig : on le fit mettre en prison, lui, ses deux amis et la dame. Son procès lui fut bientôt fait, sans qu'on daignât l'entendre.

Lorsqu'il vint recevoir sa sentence, l'envieux se trouva sur son passage, et lui dit tout haut que ses vers ne valaient rien. Zadig ne se piquait pas d'être bon poète; mais il était au désespoir d'être condamné comme criminel de lèse-majesté, et de voir qu'on retînt en prison une belle dame et deux amis pour un crime qu'il n'avait pas fait. On ne lui permit pas de parler parce que ses tablettes parlaient. Telle était la loi de Babylone. On les fit donc aller au supplice à travers une foule de curieux, dont aucun n'osait le plaindre, et qui se précipitaient pour examiner son visage, et pour voir s'il mourrait avec bonne grâce. Ses parens seulement étaient affligés, car ils n'héritaient pas. Les trois quarts de son bien étaient confisqués au profit du roi, et l'autre part au profit de l'envieux.

Dans le tems qu'il se préparait à la mort, le perroquet du roi s'envola de son balcon, et s'abbatit dans le jardin de Zadig sur un buisson de roses. Une pêche y avait été portée d'un arbre voisin par le vent: elle était tombée sur un morceau de tablettes à écrire auquel elle s'était collée. L'oiseau enleva la pêche et la tablette, et les porta sur les genoux du monarque. Le prince curieux y lut des mots qui ne formaient aucun sens, et qui paraissaient des fins de vers. Il aimait la poésie, et il y a toujours de la ressource avec les princes qui aiment les vers: l'aventure de son perroquet le fit rêver. La reine qui se souvenait de ce qui avait été écrit sur une pièce de la tablette de Zadig, se la fit apporter. On confronta les deux morceaux qui s'ajustaient ensemble parfaitement; on lut alors les vers tels que Zadig les avait faits. Le roi ordonna aussitôt qu'on fit venir Zadig devant lui, et qu'on fît sortir de prison ses deux amis et la belle dame. Zadig se jeta le visage contre terre aux pieds du roi et de la reine: il leur demanda très-humblement pardon d'avoir fait de mauvais vers: il parla avec tant de grâce, d'esprit et de raison, que le roi et la reine voulurent le revoir. Il revint et plut encore davantage. On lui donna tous les biens de l'envieux qui l'avait injustement accusé; mais Zadig les rendit tous; et l'envieux ne fut touché que du plaisir de ne pas perdre son bien. L'estime du roi s'accrut de jour en jour pour Zadig. Il le mettait de tous ses plaisirs, le consultait dans toutes ses affaires. Zadig commençait à croire qu'il n'est pas difficile d'être heureux.

Le tems arriva où l'on célébrait une grande fête, qui revenait tout les cinq ans. C'était la coutume à Babylone de déclarer solennellement, au bout de cinq années, celui des citoyens qui avait fait l'action la plus généreuse. Les grands et les mages étaient les juges. Le premier satrape, chargé du soin de la ville, exposait les plus belles actions qui s'étaient passées sous son gouvernement. On venait à cette solennité, des extrémités de la terre. Le vainqueur recevait des mains du monarque une coupe d'or garnie de pierreries, et le roi lui disait ces paroles : Recevez ce prix de la générosité, et puissent les dieux me donner beaucoup de sujets qui vous ressemblent.

Ce jour mémorable venu, le roi parut sur son trône, environné des grands, des mages, et des députés de toutes les nations, qui venaient à ces jeux, où la gloire s'acquérait, non par la légèreté des chevaux, non par la force du corps, mais par la vertu. Le premier satrape rapporta à haute voix les actions qui pouvaient mériter à leurs auteurs ce prix inestimable. Il ne parla pas de la grandeur d'âme avec laquelle Zadig avait rendu à l'envieux toute sa fortune : ce n'était pas une action qui méritât de disputer le prix.

Il présenta d'abord un juge, qui ayant fait perdre un procès considérable à un citoyen, par une méprise dont il n'était pas même responsable, lui avait donné tout son bien, qui était la valeur de ce que l'autre avait perdu.

Il produisit ensuite un jeune homme, qui étant éperdument épris d'une fille qu'il allait épouser, l'avait cédée à un ami près d'expirer pour elle, et qui avait encore payé la dot en cédant la fille.

Ensuite il fit paraître un soldat, qui dans la guerre d'Hircanie avait donné encore un plus grand exemple de générosité. Des soldats ennemis lui enlevait sa maîtresse, et il la défendait contr'eux : on vint lui dire que d'autres Hircaniens enlevaient sa mère à quelques pas de là : il quitta en pleurant sa maîtresse, et courut délivrer sa mère : il retourna ensuite vers celle qu'il aimait, et la trouva expirante. Il voulut se tuer ; sa mère lui remontra qu'elle n'avait que lui pour tout secours, et il eut le courage de souffrir la vie.

Les juges penchaient pour ce soldat. Le roi prit la parole et dit : Son action et celle des autres sont belles ; mais elles ne m'étonnent point ; hier Zadig en a fait une

qui m'a étonné. J'avais disgracié depuis quelques jours mon ministre et mon favori Coreb. Je me plaignais de lui avec violence, et tous mes courtisans m'assuraient que j'étais trop doux; c'était à qui me dirait le plus de mal de Coreb. Je demandai à Zadig ce qu'il en pensait, et il osa en dire du bien. J'avoue que j'ai vu, dans nos histoires, des exemples qu'on a payé de son bien une erreur, qu'on a cédé sa maîtresse, qu'on a préféré une mère à l'objet de son amour; mais je n'ai jamais lu qu'un courtisan ait parlé avantageusement d'un ministre disgracié contre qui son souverain était en colère. Je donne vingt mille pièces d'or à chacun de ceux dont on vient de réciter les actions généreuses; mais je donne la coupe à Zadig.

Sire, lui dit-il, c'est votre majesté seule qui mérite la coupe, c'est elle qui a fait l'action la plus inouie, puisqu'étant roi, vous ne vous êtes point fâché contre votre esclave, lorsqu'il contredisait votre passion. On admira le roi et Zadig. Le juge qui avait donné son bien, l'amant qui avait marié sa maîtresse à son ami, le soldat qui avait préféré le salut de sa mère à celui de sa maîtresse, reçurent les présens du monarque; ils virent leurs noms écrits dans le livre des généreux: Zadig eut la coupe. Ce jour fut consacré par des fêtes plus longues que la loi ne le portait. La mémoire s'en conserve encore dans l'Asie.

Le roi avait perdu son premier ministre. Il choisit Zadig pour remplir cette place. Toutes les belles dames de Babylone applaudirent à ce choix; car depuis la fondation de l'empire il n'y avait jamais eu de ministre si jeune. Tous les courtisans furent fâchés; l'envieux en eut un crachement de sang, et le nez lui enfla prodigieusement. Zadig ayant remercié le roi et la reine, alla remercier aussi le perroquet: Bel oiseau, lui dit-il, c'est vous qui m'avez sauvé la vie, et qui m'avez fait premier ministre: la chienne et le cheval de leurs majestés m'avaient fait beaucoup de mal, mais vous m'avez fait du bien. Voilà donc de quoi dépendent les destins des hommes!

Zadig fit sentir à tout le monde le pouvoir sacré des lois, et ne fit sentir à personne le poids de sa dignité. Il ne gêna point les voix du divan, et chaque visir pouvait avoir un avis sans lui déplaire. Quand il jugeait une affaire, ce n'était pas lui qui jugeait, c'était la loi; mais quand elle était trop sévère, il la tempérait; et quand on manquait de

lois, son équité en fesait qu'on aurait prises pour celles de Zoroastre.

C'est de lui que les nations tiennent ce grand principe, qu'il vaut mieux hasarder de sauver un coupable que de condamner un innocent. Il croyait que les lois étaient faites pour secourir les citoyens, autant que pour les intimider. Son principal talent était de démêler la vérité que tous les hommes cherchent à obscurcir. Dès les premiers jours de son administration il mit ce grand talent à usage. Un fameux négociant de Babylone était mort aux Indes; il avait fait ses héritiers ses deux fils par portions égales, après avoir marié leur sœur, et il laissait un présent de trente mille pièces d'or à celui de ses deux fils qui serait jugé l'aimer davantage. L'aîné lui bâtit un tombeau, le second augmenta d'une partie de son héritage la dot de sa sœur; chacun disait: C'est l'aîné qui aime le mieux son père; le cadet aime mieux sa sœur; c'est à l'aîné qu'appartiennent les trente mille piéces.

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné: Votre père n'est point mort, il est guéri de sa dernière maladie, il revient à Babylone. Dieu soit loué, répondit le jeune homme; mais voila un tombeau qui m'a coûté bien cher! Zadig dit ensuite la même chose au cadet. Dieu soit loué, répondit-il, je vais rendre à mon père tout ce que j'ai, mais je voudrais qu'il laissât à ma sœur ce que je lui ai donné. Vous ne rendrez rien, dit Zadig, et vous aurez les trente mille pièces; c'est vous qui aimez le mieux votre père.

Il venait tous les jours des plaintes à la cour contre le gouverneur de Médie, nommé Irax. C'était un grand seigneur dont le fond n'était pas mauvais, mais qui était corrompu par la vanité et par la volupté. Il souffrait rarement qu'on lui parlât, et jamais qu'on l'osât contredire. Les paons ne sont pas plus vains, les colombes ne sont pas plus voluptueuses, les tortues ont moins de paresse; il ne respirait que la fausse gloire et les faux plaisirs; Zadig entreprit de le corriger.

Il lui envoya de la part du roi un maître de musique avec douze voix et vingt-quatre violons, un maître-d'hôtel avec six cuisiniers et quatre chambellans, qui ne devaient pas le quitter. L'ordre du roi portait que l'étiquette suivante serait inviolablement observée, et voici comme les choses se passèrent.

Le premier jour, dès que le voluptueux Irax fut éveillé, le maître de musique entra suivi des voix et des violons : on chanta une cantate qui dura deux heures, et de trois minutes en trois minutes le refrein était : Que son mérite est extrême ! que de grâces, que de grandeur, ah, combien monseigneur doit être content de lui-même ! Après l'exécution de la contate, un chambellan lui fit une harangue de trois quarts d'heure, dans laquelle on le louait expressément de toutes les bonnes qualités qui lui manquaient. La harangue finie, on le conduisait à table au son des instrumens. Le dîner dura trois heures ; dès qu'il ouvrit la bouche pour parler, le premier chambellan dit : il aura raison ; à peine eut-il prononcé quatre paroles que le second chambellan s'écrie : il a raison. Les deux autres chambellans firent de grands éclats de rire des bons mots qu'Irax avait dits ou qu'il avait dû dire. Après le dîner on lui répéta la cantate.

Cette première journée lui parut délicieuse, il crut que le roi des rois l'honorait selon ses mérites ; la seconde lui parut moins agréable ; la troisième fut gênante ; la quatrième fut insupportable ; la cinquième fut un supplice ; enfin, outré d'entendre toujours chanter : Ah ! combien monseigneur doit être content de lui-même ! d'entendre toujours dire qu'il avait raison, et d'être harangué chaque jour à la même heure, il écrivit en cour pour supplier le roi qu'il daignât rappeler ses chambellans, ses musiciens, son maître-d'hôtel ; il promit d'être désormais moins vain et plus appliqué ; il se fit moins encenser, eut moins de fêtes, et fut plus heureux ; car toujours du plaisir n'est pas du plaisir.

C'est ainsi que Zadig montrait tous les jours la subtilité de son génie et la bonté de son âme ; on l'admirait, et cependant on l'aimait. Il passait pour le plus fortuné de tous les hommes ; tout l'empire était rempli de son nom ; tous les citoyens célébraient sa justice ; et les savans le regardaient comme leur oracle.

Il y avait une grande querelle dans Babylone, qui durait depuis quinze cents années, et qui partageait l'empire en deux sectes opiniâtres ; l'une prétendait qu'il ne fallait jamais entrer dans le temple de Mithra que du pied gauche; l'autre avait cette coutume en abomination, et n'entrait jamais que du pied droit. On attendait le jour de la fête solennelle du feu sacré pour savoir quelle secte serait favo-

risée par Zadig. L'univers avait les yeux sur ses deux pieds, et toute la ville était en agitation et en suspens. Zadig entra dans le temple en sautant à pieds joints, et il prouva ensuite, par un discours éloquent, que le Dieu du ciel et de la terre, qui n'a acception de personne, ne fait pas plus de cas de la jambe gauche que de la jambe droite. Tout le monde fut pour lui, non pas parcequ'il était dans le bon chemin, non pas parcequ'il était raisonnable, non pas parcequ'il était aimable, mais parcequ'il était premier visir.

Il trouva ainsi le secret d'expédier le matin les affaires particulières et générales : le reste du jour il s'occupait des embellissemens de Babylone. Il savait encourager les arts et les sciences, et récompenser par des bienfaits et des distinctions ceux qui les professaient. Le soir il amusait beaucoup le roi et la reine. Le roi disait : le grand ministre ! La reine disait : l'aimable ministre ! et tous deux ajoutaient : C'eût été grand dommage qu'il eût été pendu.

LA NOUVELLE MÉTHODE.

Les études de la jeunesse étaient autrefois une occupation sérieuse ; heureusement que la mode vient de changer : la génération qui arrive s'instruit en s'amusant ; elle apprend à lire avec des cartes, elle apprend l'histoire avec des images, elle apprend plusieurs autres choses avec des pantins et des joujous. Ainsi l'instruction est devenue un sujet de divertissement ; les sciences ne seront bientôt plus qu'un jeu d'enfant. Nous sommes plus que jamais dans le siècle des lumières, et nous marchons à pas de géans dans le chemin de la *perfectibilité*.

Cette manière de s'instruire en s'amusant m'a paru d'une invention si heureuse, que je me suis plu à la perfectionner : je vous laisse à juger si j'ai réussi. D'abord j'ai lu dans la république de Platon, que pour former le caractère des enfans, il fallait tous les jours les réveiller au bruit d'une agréable symphonie : j'ai monté un orchestre tout exprès pour réveiller mes élèves chaque matin ; ce qui les met en très-bonne humeur, selon le vœu du philosophe grec. Ils se trouvent ainsi disposés à s'amuser, à sauter et à danser toute la journée ; et voici comment je profite de cette heureuse disposition pour leur apprendre à lire.

Ils sont vingt-quatre, et je donne à chacun d'eux le nom d'une des vingt-quatre lettres de l'alphabet. Les voyelles sont sur une ligne et les consonnes sur une autre; elles se rapprochent, elles s'éloignent, elles se mêlent, et forment des mots : les voyelles et les consonnes dansent ainsi sans relâche toute la matinée. Nous repasserons toute la grammaire de cette manière; une contredanse nous suffira pour connaître l'adjectif et le substantif; nous déclinerons les noms dans une autre, et dans peu de tems les jambes les moins exercées seront familières avec les conjugaisons. Nous irons plus loin, nous ferons un cours de littérature en dansant; nous essaierons de rendre les beautés de Cicéron et de Virgile par quelques entrechats dignes du siècle d'Auguste. A la fin de chaque année, nous donnerons un bal, où mes élèves montreront aux spectateurs leur savoir-faire; ils composeront un discours et un poème, dans lesquels les figures des contredanses seront agréablement fondues dans les figures de rhétorique.

Je ne me borne point à apprendre la littérature à mes élèves, je leur apprends aussi la géographie. J'ai un petit jardin dans lequel j'ai figuré l'univers. Quatre plates-bandes représentent l'Europe, l'Afrique, l'Asie et l'Amérique; quelques monceaux de sable nous ont suffi pour donner une juste idée des montagnes; un petit bassin représente la mer. Ce monde-là est tout entier de ma création, et les philosophes ne sauraient en faire la critique. J'ai suivi, il est vrai, le plan du créateur; mais j'y ai corrigé beaucoup de choses.

C'est là que nous allons tous les jours étudier la géographie; chacun de mes élèves s'exerce tantôt à sauter par dessus les Alpes, tantôt à franchir les mers; ils cherchent quelquefois une république ou un royaume, à colin-maillard; ils font le tour du monde en jouant aux barres. Après avoir étudié la statistique de mon jardin, je ne doute pas qu'ils ne puissent parcourir, les yeux fermés, les quatre parties du globe, et je puis dire ici sans vanité qu'ils connaîtront le monde comme celui qui l'a fait.

Comme l'histoire se lie à la géographie, je fais en-même-tems un cours d'histoire. Je marque dans mon petit jardin la place qu'occupèrent les empires. Un hortensia rappelle le lieu où fut Babylone; un œillet d'Inde figure Thèbes et Memphis; un saule pleureur marque les champs où fut Troie, *campos ubi Troja fuit.* J'ai inventé plusieurs jeux et

divertissemens, à l'aide desquels je fais connaître à mes élèves les mœurs des peuples, les intérêts des états, les causes de la décadence et de la ruine des nations. J'ai toujours soin d'adoucir le ton un peu trop austère de l'antiquité, par quelques bons calembours empruntés de nos meilleurs écrivains modernes. Je représente Caton, Aristide, sous les traits d'un incroyable de la Chaussée-d'Antin, et j'ai mis les décades de Tite-Live en deux ou trois couplets, où les traits d'esprit, qui sont de ma façon, l'emportent évidemment sur les traits d'héroïsme dont les anciens nous ont laissé des exemples. Mon objet est d'amuser, et pour amuser il faut donner du neuf: j'ai donc négligé les vieux historiens; je puis me vanter d'avoir donné une histoire toute neuve de l'antiquité; et je demanderai un brevet d'invention, sitôt qu'on en donnera à ceux qui se mêlent d'histoire et de géographie.

Je voudrais bien aussi enseigner la chimie à mes élèves; je cherche les moyens de la rendre amusante. Je n'ai pas encore pu venir à bout d'égayer la morale, et je n'en dirai pas un mot jusqu'à nouvel ordre. Quand j'aurai achevé d'amuser, c'est-à-dire d'instruire mes élèves, je les rendrai à la société, qui en tirera sans doute le plus grand parti, et qui leur donnera d'autres amusemens. Il faut absolument qu'on prenne des mesures pour que les professions du barreau, du commerce et des armes, soient des professions essentiellement amusantes. On a dit depuis longtems que cette vie était une vallée de larmes: quelques modernes ont soutenu que nous avions atteint l'âge de la mélancolie; cette assertion est une erreur. L'homme est né pour s'amuser, et je veux apprendre à mon siècle le grand art de vivre et de mourir en s'amusant.

LES CHENETS.

J'ai souvent ouï dire à des hommes savans dans l'histoire des arts que, parmi les plus belles inventions dont les hommes jouissent, il y en a un grand nombre qui ont été presque aussi parfaites qu'après avoir été maniées pendant plusieurs siècles par une foule d'artistes qui ont cru tous y ajouter quelque chose. Cette observation peut s'appliquer même aux usages les plus communs de la vie, qui, par cette raison, sembleraient devoir faire plus de chemin vers

la perfection, employés qu'ils sont par plus de personnes, et d'un besoin plus général et presque journalier. Je suis frappé, par exemple, du peu de progrès qu'a fait, depuis son origine, l'art de disposer et de construire le feu ; je ne dis pas celui qui sert aux grandes opérations des arts, mais simplement celui auquel nous nous chauffons ; et il me semble que les modernes n'y ont presque rien ajouté, quoiqu'il ait été dans les premiers tems de la plus extrême simplicité.

On ne trouve ni dans Homère, ni dans Théocrite, ni dans Hésiode, aucune trace de cet ustensile que nous appelons *Chenet.* On peut croire, avec assez de vraisemblance, qu'on a commencé d'abord à soutenir les bûches par leurs extrémités, sur d'autres bûches qui tenaient les premières élevées, en laissant sous le milieu un passage à l'air. C'est ce qu'on peut conjecturer, d'après la forme même des anciens bûchers : lorsqu'ensuite la cendre était accumulée, on a pu donner à l'air la même activité en retirant les cendres du milieu, le bois portant alors sur la cendre par les deux bouts. Voila, ce me semble, le premier moyen employé pour construire et soutenir le feu, et il n'y a point là de chenets.

Il est difficile de fixer l'époque où un homme inquiet et amateur de nouveautés, aura voulu soutenir ses bûches par les extrémités, sur quelque matière dure et solide ; on se sera sans doute servi de pierres, et voyant qu'elles se calcinaient au feu, un autre y aura substitué des briques, inventées, comme chacun sait, bien long-tems auparavant, par les ouvriers de la tour de Babel. C'est-là, ce me semble, le premier changement apporté dans l'art de faire le feu.

Il s'en est fait un plus considérable, lorsqu'on a imaginé deux supports de fer, soit forgé, soit fondu, soutenant le bois à une certaine hauteur au-dessus de l'âtre. Peut-être l'auteur de cette invention s'est-il regardé comme un esprit créateur, et s'est-il flatté que son nom passerait à la postérité. En ce cas, sa vanité a été trompée, car on ignore son nom, et l'époque de sa découverte.

Cependant, l'art n'en est pas demeuré là, et après s'être servi long-tems de chenets de fer, un artiste a imaginé d'orner la partie antérieure du chenet de figures diverses, d'hommes et d'animaux, de vases, de fruits, de fleurs, de pièces d'architecture. Alors, on y a employé le cuivre et

l'or. On a fait des lions et des tigres se chauffant paisiblement avec nous, les pattes croisées ; des bergers jouant de la flûte, et des bergères dansant au coin de notre feu ; des fleurs croissant dans les cendres, des chasseurs forçant le cerf sous la cheminée, des pommes de pin végétant sur des socles, etc. Enfin, nos artistes modernes ont déployé dans les formes des chenets, toute la fécondité de leur génie, et toute la richesse de leur goût.

Je me suis laissé aller, comme tout le monde, à cette marche des arts, que j'ai regardée long-tems comme un véritable progrès, et j'ai eu des chenets en lions, en vases, en bergères, etc. ; mais en vivant beaucoup au coin de mon feu, j'ai reconnu enfin que, dans l'usage des chenets, il n'y a rien de si contraire à la véritable commodité que le luxe et ce qu'on appelle le bon goût.

En rentrant chez moi, et les pieds humides, car je n'ai pas de carrosse, je n'osais les poser sur le cou d'un lion d'or moulu, ni cracher sur les tisons, dans la crainte de gâter le visage de ma bergère, et je me trouvais ainsi privé des deux plus grands plaisirs de la vieillesse. Mais ce n'est pas tout, les bergers, les lions, les vases, interceptaient toute la chaleur au préjudice de mes pieds. Si ma cafetière se répandait, par la maladresse de mon domestique ou la mienne, je ne pouvais balayer mon âtre sans gâter mes chenets. Si je voulais couvrir mon feu en sortant de chez moi, ou le soir pour en retrouver le lendemain, économie que me prescrit la cherté du bois, et la médiocrité de ma fortune, il me fallait tirer mes lions et mes bergers, et beaucoup de cendres avec eux fort avant dans ma chambre, que cette opération salissait, ou je ne pouvais enterrer qu'à demi ma braise et mes tisons, que je trouvais consumés le lendemain. Enfin, toutes ces agréables inventions en chenets modernes avaient pour moi tant d'inconvéniens que je rêvais sans cesse aux moyens de m'en passer.

Il n'est guère possible de revenir en un seul coup à la simplicité de la nature, lorsqu'on s'en est une fois écarté. Déterminé à bannir de chez moi les superfluités et le luxe incommode des chenets dorés et façonnés, et contournés à la moderne, je croyais avoir toujours besoin de quelque sorte de chenets ; toute la ferveur de ma réforme ne me porta d'abord qu'à me contenter de deux pièces triangulaires de fer fondu, d'environ deux pouces de haut, appel-

lées des *marmousets*, espèce de chenets employés encore dans les provinces de France, que le luxe de la capitale n'a pas corrompues.

Je commençai pourtant dès-lors à tirer quelques avantages de la simplicité de mes chenets ; je me chauffai plus à mon aise, et je fis mon thé plus commodément. Mais comme rien n'aide plus puissamment la réflexion que d'avoir les pieds chauds, ma philosophie exaltée par ce moyen me fit bientôt entrevoir un degré de perfection au-delà de celui auquel j'étais parvenu. En réfléchissant profondément, j'ai conçu qu'il était non seulement possible, mais plus commode encore et plus avantageux de se passer tout-à-fait de chenets ; et comme Diogène jeta sa tasse de bois, lorsqu'il eût vu un petit garçon qui buvait dans le creux de sa main, en pensant que mon bois pouvait porter sur ma cendre, j'ai chassé de ma cheminée, comme un luxe inutile, même les marmousets, et je suis revenu ainsi aux usages des tems héroïques, où l'on ne connaissait aucune sorte de chenets.

Or, je dois dire, à l'éloge de l'antiquité, que depuis que j'ai pris ce sage parti, je me chauffe mieux et plus commodément, en brûlant moins de bois : j'enterre mon feu plus facilement ; ma cafetière trouve plus aisément sa place, sans me dérober aucune chaleur ; je crache à mon aise sur mes tisons, sans insulter personne ; en un mot, je n'ai jamais mieux goûté le bonheur du coin du feu. Et pour faire tirer à mes lecteurs quelque moralité de cet exemple et de mon récit, c'est de là que je les invite à rechercher avec moi, s'il n'y a pas beaucoup d'autres besoins de l'homme et de la société qu'on satisferait mieux et plus commodément sans les moyens compliqués et dispendieux imaginés dans les tems modernes, comme on se chauffe parfaitement bien sans chenets.

HULKEM ET HASSAN.

O mon père ! que je suis malheureux, s'écriait un jour Hassan en cachant ses larmes dans le sein du respectable Abul-Bédir ! Je possède des trésors immenses ; mon père m'a laissé des palais magnifiques, des maisons de campagne dans les sites les plus délicieux, des jardins dont la volupté est enviée par les califes mêmes ; sur toutes les

routes on rencontre des esclaves et des chameaux chargés de mes richesses ; dans tous les ports on voit flotter le pavillon de mes vaisseaux, et je n'ai pas une heure de contentement ? Tu étais l'ami de mon père, sois aussi le mien, et puissent tes sages conseils me faire trouver le bonheur qui me fuit sans cesse.

Abul-Bédir prit en souriant la main du jeune Hassan, et lui dit : Tu n'es pas heureux, et il y a tant d'infortunés dont tu pourrais soulager la misère ! tant qu'il en existera, ne te plains pas, il ne tient qu'à toi d'être heureux. Connais-tu Hulkem ?—Celui que le peuple a surnommé le sage ?—Lui-même. Fais ce que fait Hulkem, et tu trouveras le bonheur.—Il se pourrait !—Mais écoute bien ce que fait Hulkem, et comment il le fait.

Hulkem demeure à deux journées de Bagdad, dans une plaine charmante, coupée de collines et de vallons ombragés : la maison d'Hulkem est placée à l'endroit où se réunissent les principales routes qui mènent à Bagdad : un nombre égal de portes, correspondant à chaque route en rendent l'entrée apparente et facile : des avenues de palmiers, ornées de bancs de gazon, où le voyageur fatigué peut se reposer, et de fontaines dont l'eau claire remplit sans cesse des réservoirs destinés à désaltérer les chameaux, y conduisent. Des esclaves logés dans des cabanes voisines, sont chargés d'inviter, par des paroles douces et polies, les voyageurs à entrer dans la maison d'Hulkem ; il les introduisent bientôt dans des salles où des coussins et des nattes leur promettent un doux repos ; et tandis que les uns s'empressent de leur offrir des corbeilles de fruits, de gâteaux, de fromage, et des vases remplis de lait de brebis, les autres déchargent les chameaux et les conduisent se désaltérer, et se rafraîchir dans les abreuvoirs bordés de palmiers.

Pendant ce tems d'autres esclaves préparent aux voyageurs des bains parfumés ; et lorsqu'ils reviennent s'étendre sur les nattes et les coussins préparés dans les grandes salles, une musique douce et harmonieuse charme leurs oreilles, et se prolonge jusqu'à ce que le sommeil ait fermé leurs paupières appesanties.

Aussitôt que l'aurore commence à paraître, ils sont réveillés par le son des luths et des chants des jeunes esclaves, et après avoir satisfait leur appétit par un abondant déjeûner, ils poursuivent leur route, bénissant le bon, le sage, le

charitable Hulkem ; et son nom, mille fois répété par la reconnaissance, est ainsi porté dans tous les pays, connu dans toutes les langues.

Hassan, à qui la réputation d'Hulkem était parvenue, réfléchit un moment pour savoir si une semblable vie pourrait le rendre heureux. Après quelques instans de silence, il s'écria, en se jetant dans les bras d'Abul-Bédir : Oui, mon père, oui, je suivrai tes conseils, et je te devrai mon bonheur. La renommée portera mon nom jusqu'aux extrémités de la terre ; sur les montagnes couvertes de neige de la Sibérie, on entendra le voyageur de retour dans ses foyers raconter mes bienfaits à sa famille attentive, et dans les déserts les plus reculés de l'Arabie, le récit de mes libéralités forcera l'Arabe hospitalier de dire : Hassan est plus hospitalier que moi. Tous mes vœux seront bientôt comblés, s'écria-t-il avec transport. Ma bienfesance surpassera celle d'Hulkem, et je verrai mon nom gravé dans le palais des grands, tandis que le leur sera promptement effacé de la cabane du pauvre.

Dans peu de tems on vit s'élever un palais magnifique qui formait un carré régulier de trois cents pas de façade. Une colonnade de marbre blanc régnait tout autour, cent portes en offraient l'entrée, et quatre cents noirs richement vêtus étaient chargés de les garder, et avaient ordre d'inviter les voyageurs à venir profiter de la générosité d'Hassan. Dans le milieu du palais, des bains de la plus grande élégance étaient continuellement préparés. Une musique exécutée par des musiciens habiles, et les meilleurs chanteurs et cantatrices, se fesait entendre dans toutes les salles du palais ; et dès qu'un voyageur avait témoigné le désir de continuer sa route, un esclave venait lui offrir un superbe tapis sur lequel était brodé le nom d'Hassan, comme un gage et un souvenir de sa générosité. Sur les portes du palais se lisait l'inscription suivante : " Asile pour tous les voyageurs. Palais d'Hassan le bienfesant et le père de tous les malheureux."

Les habitans de Bagdad sortaient en foule de la ville pour venir jouir de la magnificence d'Hassan ; et après s'être baignés et s'être nourris des mets les plus exquis, ils s'en retournaient pleins d'étonnement et d'admiration. Les étrangers accueillis et traités de la même manière se livraient aux mêmes sentimens.

Hassan était heureux. Son plus grand plaisir était de se promener déguisé dans les allées qui conduisaient à son palais, d'en faire remarquer les beautés aux voyageurs, d'entendre lui-même ses propres louanges et les expressions de leur reconnaissance.

Un jour un vieillard, qui respirait le frais à l'ombre des palmiers, s'arrêta devant une des façades du palais, et malgré la faiblesse de sa vue, il ne se lassait pas d'en admirer la magnificence. Hassan vint à sa rencontre, et lui dit : Bon vieillard, désires-tu quelque chose ? Un pauvre malheureux vieillard, répondit-il, ose-t-il former quelque désir ! —N'as-tu pas lu l'inscription qui est sur les portes de ce palais ?—Je l'ai lue, mais la crainte....—Ne crains rien, Hassan est ici bas l'image de l'astre qui nous éclaire, bienfesant pour le pauvre, comme pour le riche.

Tout en suivant d'un pas craintif une avenue de palmiers, le vieillard approchait du palais. Hassan fit un signe à un esclave, et bientôt le vieillard fut introduit dans le palais. On lui en fit admirer toutes les richesses : on vint le prendre pour le conduire au bain, où l'on avait répandu de précieuses essences ; on lui servit ensuite un repas somptueux, et le lendemain, comme il était sur le point de partir, on lui donna une robe de soie et une bourse contenant cent pièces d'or, en lui disant : Adieu, bon vieillard ; bénis à jamais la bienfesance d'Hassan.

Hassan se hâta de rejoindre sous les palmiers le vieillard enchanté, et lui dit en souriant : Eh bien, ce que je t'avais raconté d'Hassan ne s'est-il pas confirmé ? Sa bienfesance, sa générosité, répéta le vieillard, ont encore surpassé tout ce que tu m'en avais dit ; regarde cette robe, et ces cent pièces d'or, présens du plus généreux des mortels.

Hassan écoutait avec plaisir les louanges que lui prodiguait le vieillard ; et tout en se les fesant répéter, il le conduisit dans un bois épais et sombre, où il avait fait cacher quelques esclaves, avec ordre de lui enlever ses cent pièces d'or se réservant le plaisir d'augmenter encore sa surprise par le don d'une somme plus considérable. A un signal convenu, les voleurs se précipitent sur Hassan et le vieillard, qui leur dit d'une voix tremblante : Voila cent pièces d'or que le généreux Hassan m'avait données, prenez-les, et laissez-moi poursuivre ma route. Les esclaves s'emparèrent de la bourse ; et comme ils paraissaient examiner avec attention la robe qui couvrait le

vieillard, celui-ci s'empressa de s'en dépouiller pour les satisfaire. N'as-tu rien de plus, lui crièrent-ils? et ils se mirent aussitôt en devoir de le fouiller. Le vieillard tomba alors à leurs pieds, et les larmes aux yeux, il les conjura de ne pas lui ôter une petite pièce d'or, qu'il tira de son sein et qu'il leur montra.

A un coup d'œil d'Hassan les esclaves se contentèrent d'emporter la bourse et la robe; et après avoir volé leur maître, comme ils en étaient convenus, ils s'enfoncèrent dans l'épaisseur du bois. Fuyons, s'écria le vieillard, fuyons: mais béni soit le prophète, j'ai sauvé ma pièce d'or. Retournons au palais, lui dit Hassan, le mortel généreux qui t'a comblé de ses bienfaits, se hâtera de réparer ta perte. Mais le vieillard, sans l'écouter, redoubla le pas, et ne s'occupa que d'envelopper avec le plus grand soin sa pièce d'or dans un des plis de son turban.

Hassan ne pouvant plus retenir sa curiosité, lui dit: Quelle valeur peut donc avoir pour toi cette seule pièce d'or? C'est un présent du bon, du sage Hulkem, répondit le vieillard.—d'Hulkem, parle! Pourquoi attaches-tu moins de prix à celui d'Hassan?—Parce que celui d'Hassan était une charité.—La pièce d'or d'Hulkem n'en était-elle pas une?—Il est vrai, mais tu ne connais pas Hulkem, j'exposerais mille fois ma vie pour conserver ce gage de son amitié.—Et qui peut donner tant de valeur au misérable présent d'Hulkem?—Le don de son cœur qu'il m'a fait en-même-tems; écoute: je m'approchais de sa maison, il reposait à l'ombre des palmiers: dès qu'il m'aperçut, il vint à ma rencontre, me tendit la main et me dit d'un ton si amical, "Bon jour, mon frère," qu'à l'instant j'éprouvai pour lui un sentiment qui ne s'éteindra qu'avec ma vie. Après avoir parcouru ensemble quelques allées de palmiers, nous nous assîmes sur un banc de gazon. Alors jetant sur moi des regards pleins de la plus vive joie, et de la plus aimable inquiétude, il me pria de lui dire d'où je venais, et où je comptais aller. Au récit que je lui fis de mes malheurs, et surtout de la perte de mon fils que la mort m'a ravi dans un voyage qu'il fesait en Perse, ses larmes se sont mêlées aux miennes; et comme il vit que je voulais le quitter, et passer la nuit dans l'hôtellerie avec les autres voyageurs, il me dit: c'est dans ma maison que tu dois trouver un asile. Tu as besoin d'un ami dans le sein duquel tu puisses épancher ta douleur; eh bien, je

serai cet ami. Malheureux comme toi, je pleure la perte d'un fils que le Tout-Puissant m'a enlevé dans la fleur de l'âge. Viens, nous confondrons nos larmes : tu verras ma fille, sa tendresse allègera le poids de tes peines ; et en échange du repos qu'elle portera dans ton âme, tu lui donneras ta bénédiction. Nous entrâmes : un souper frugal nous fut servi. L'amitié franche, les attentions d'Hulkem et de sa fille versèrent bientôt dans mon âme flétrie par le malheur, un baume salutaire ; et pour la première fois je m'endormis avec l'espérance de me voir consolé.

Mon sommeil fut tranquille, et je sentis à mon réveil que mon cœur était soulagé. Je m'empressais d'en rendre grâce au Tout-Puissant, et de l'invoquer pour le bienfesant Hulkem, lorsqu'il m'aborda, et me demanda si mon fils ne se nommait pas Abid. Je lui répondis que oui. Que le grand prophète soit loué, s'écria-t-il ! je pourrai donc enfin acquitter une dette qui depuis long-tems pèse sur ma conscience. Aussitôt il appela sa fille, et lui ordonna d'apporter une bourse renfermant cent pièces d'or. Il fut bientôt obéi. Prends cette bourse, me dit-il. Ton fils Abid l'a déposée entre mes mains à son départ pour Ispahan, avec prière de te la faire remettre dans un an, s'il n'était pas revenu. J'ai souvent cherché l'occasion de te la faire parvenir, mais je n'ai pu trouver encore de voyageur auquel j'aie osé la confier avec sécurité.

Persuadé que mon fils n'avait jamais possédé une pareille somme, et presque certain qu'il n'avait pas dirigé ses pas vers Ispahan, je me défendis d'accepter un présent aussi considérable. Hulkem s'apercevant que j'avais découvert son dessein, en conçut un chagrin véritable.

Je passai encore la journée avec lui, mais le lendemain matin, comme j'allais au jardin pour faire ma prière, je portai ma main à mon turban, et j'y sentis quelque chose d'extraordinaire. C'étaient les cent pièces d'or qu'Hulkem y avait cachées pour ménager ma délicatesse, et m'épargner l'embarras d'un remercîment. J'ouvris cependant la bourse, j'y pris une seule pièce, et après avoir déposé les autres sous un des coussins où j'avais reposé, je me séparai du bon Hulkem et de sa fille, le cœur pénétré d'amitié et de reconnaissance.

Pendant tout ce discours, Hassan avait eu constamment les yeux fixés vers la terre.....Pourquoi, dit-il, as-tu ac-

cepté les cent pièces d'or d'Hassan, et as-tu refusé celles d'Hulkem?

Je l'ignore moi-même, répondit le vieillard, après un moment de réflexion, et cela me paraît étonnant ainsi qu'à toi....Mais je me sentis honoré par le présent d'Hulkem; cet or me paraissait sans valeur; je n'étais occupé que de la grâce et de la délicatesse avec lesquelles il m'était offert. J'oubliais ma pauvreté, je jouissais d'un bonheur pur; mais auprès d'Hassan j'ai senti toute la honte qu'entraîne la misère. Sa conduite m'abaissait, son présent me semblait le prix de l'humiliation que j'étais forcé de souffrir. Hassan n'était que généreux, Hulkem était bienfesant. Près de l'un la magnificence de son palais, les sièges de marbre élevés sous les palmiers, les salles dorées, les bains dignes du sérail du grand-seigneur, les tapis de soie, les coussins brodés, tout étonne; mais on s'aperçoit trop que rien de tout cela ne nous appartient. Chez l'autre, au contraire, une maison de bois, des bancs de gazon, des bains simples, mais décens; des nattes, de simples couvertures de laine, tout semble être à nous, on se croit dans sa propre maison; en un mot, Hassan fait le bien pour son propre bonheur, Hulkem le fait pour celui des autres.

Malheureux! s'écria Hassan, en lançant sur le vieillard un regard d'indignation: je suis Hassan. Adieu. Il lui jeta une bourse pleine d'or, et s'enfuit précipitamment.

Bientôt il se perdit dans la forêt: là, versant des larmes de jalousie et de désespoir, il s'écria: Que je suis malheureux! Un misérable mendiant méprise mes bienfaits, et donnerait sa vie pour un simple souvenir d'Hulkem. Depuis ce jour, rien ne peut adoucir le noir chagrin qui le dévore; son palais perd à ses yeux tout son éclat; son cœur, fermé aux louanges, n'est occupé que du désir de surpasser Hulkem en générosité. Il est toujours assis sur la route; il accable le voyageur de ses bienfaits; il appelle le pauvre son frère; il se fait un devoir de le servir lui-même. Le pauvre, étonné, interdit, se jette à ses pieds, et les noms de généreux, de bienfesant, ne sont encore que les plus faibles expressions de sa reconnaissance. Séduit par cette illusion, Hassan croyait toucher bientôt au souverain bonheur. Encore quelque tems, disait-il, et ma renommée surpassera celle d'Hulkem.

Un jour qu'à l'ombre de ses palmiers, il était plongé dans une douce rêverie, il aperçut un étranger la tête

baissée, le front triste, les joues creusées par la douleur, et les yeux baignés de larmes. Encore un malheureux! Ah! qu'il trouve près de moi la fin de ses peines! Mais l'étranger, sans prendre garde au palais d'Hassan, et sans s'arrêter à l'ombre des palmiers, poursuivait à grands pas sa route. Hassan l'appelle, le presse, le conjure de lui révéler la cause de sa douleur. L'étranger, cédant enfin à ses instances, prend place auprès de lui, dans un bosquet écarté, et lui parle ainsi : Je m'appelle Hélim; je possédais la plus belle femme de Bagdad; elle seule fesait mon bonheur. Je l'adorais, j'en étais aimé, que faut-il de plus dans la vie? Un jour que nous étions assis à l'ombre du petit verger qui avoisine ma chaumière, ma femme, s'accompagnant sur le luth, chantait les plaisirs de l'hymen. Un ciel sans nuage, une soirée calme et tranquille, les oiseaux, jaloux d'entendre les doux sons de sa voix, suspendaient leurs concerts; tout dans la nature semblait partager mon ivresse.

Tout-à-coup on enfonce la porte du verger, et je vois s'avancer Hibrahim, le favori du Calife. Ma femme laisse aussitôt tomber son voile. Je m'approche avec respect d'Hibrahim: Magnifique seigneur, lui dis-je, qu'ordonnes-tu de moi? Je veux voir, répondit-il, si la figure de la chanteuse que je viens d'entendre, est aussi séduisante que sa voix. Je prie ma femme de lever son voile; mais, ô désespoir! l'œil du favori s'enflamme à l'instant. Il me prend à l'écart, et le lâche ose m'offrir mille pièces d'or, si je veux consentir à lui céder ma femme. Contenant avec peine ma juste indignation, je le refuse. Hibrahim furieux, ordonne à ses esclaves d'enlever ma malheureuse épouse. Je veux en vain m'y opposer; sourds à nos cris, insensibles à nos larmes, les cruels l'arrachent de mes bras, et bientôt elle disparaît avec son infâme ravisseur. Je portai ma plainte au Calife; mais des témoins subornés m'accusèrent de je ne sais quel crime, et je fus banni de Bagdad, sous peine de perdre la vie si j'approchais de ses murs. Un torrent de larmes inonda alors le visage d'Hélim. Infortuné, s'écria Hassan! que je te plains! Mais n'est-il donc aucun remède aux maux que tu endures? Viens dans mon palais, choisis la plus belle de mes esclaves, je te la donne, et perds, si tu le peux, un trop funeste souvenir.

Hélim répondit en poussant un soupir douloureux : Hassan, Hassan, que tu connais mal l'amour ! La plus belle esclave du Calife ne pourrait plus me rendre au bonheur, ni adoucir le chagrin qui me consume. Ma femme.....Ma femme seule peut me faire encore aimer la vie. Eh bien, dit Hassan, je t'en supplie, reste près de moi quelques jours ; si je ne puis calmer ta douleur, mes soins, mes conseils, ma tendre amitié pourront peut-être te fournir quelque légère diversion. Hélim se rendit enfin à tant d'instances.

Hassan profita de ce tems pour faire proposer à Hibrahim sa plus belle esclave en échange de la femme dont son malheureux ami pleurait si amèrement la perte. Mais le favori lui fit dire que la première démarche qu'il ferait à ce sujet lui coûterait la vie.

Voila ce que j'ai osé pour toi, dit Hassan à l'inconsolable Hélim, en lui fesant part de ce qu'il avait tenté auprès d'Hibrahim. Mais hélas ! tu le vois, il n'est plus d'espérance. Prends mon or, mes richesses ; que j'aie au moins la consolation de t'avoir été bon à quelque chose.

Hélim pénétré de reconnaissance, comme il devait l'être pour l'amitié et les soins généreux d'Hassan, prit enfin congé de lui. Hassan le voyant partir, dit en lui-même : je n'ai rien à me reprocher, et dans cette circonstance, Hulkem n'aurait pû en faire davantage.

Un mois s'était à peine écoulé lorsqu'une litière, accompagnée d'un cavalier, s'offrit aux regards d'Hassan. Il s'empressa d'aller au-devant des voyageurs ; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il reconnut Hélim, qui se jeta aussitôt dans ses bras en lui disant : Généreux Hassan, je suis le plus heureux des hommes, ma femme m'est rendue, je quitte à jamais Bagdad, je fuis les lieux où le crime triomphe, où l'innocence est sans appui. Hassan, après avoir admiré la beauté de la compagne d'Hélim, conduisit les deux époux sous les palmiers et les pria de lui raconter par quel prodige il les voyait réunis.

C'est au meilleur des humains, au bienfesant Hulkem, que je dois le bonheur dont je jouis, répondit Hélim ; et il raconta à Hassan les moyens qu'Hulkem avait employés pour parvenir à son but. Hélim, après s'être séparé d'Hassan, en proie au plus noir chagrin, suivit une route incertaine, qui le conduisit, après quelques jours de marche, près du sérail d'Hulkem. Celui-ci remarquant l'altéra-

tion qui était sur la figure de cet infortuné, et s'imaginant bien qu'une vive et profonde douleur en était la cause, le joignit ; et l'abordant comme s'il eût voulu faire route avec lui, lui dit en le saluant : Le grand prophète a pitié de tous les malheureux. De tous les malheureux, répondit Hélim ? Oh ! non...non...Alors il commença le récit de ses malheurs. Hulkem, tout en l'écoutant, le conduisit par des chemins détournés à sa propre habitation ; en l'engageant à y entrer, il lui dit : Je vois par tout ce que tu m'as raconté de la générosité d'Hassan, qu'il me reste peu d'espérance de faire quelque chose pour toi ; cependant je t'en conjure, accorde-moi la même grâce qu'à lui, et daigne te reposer quelque tems auprès de moi. Hélim y consentit. Le lendemain Hulkem supposa une petite affaire qui devait nécessiter plusieurs jours d'absence, et après avoir fait promettre à Hélim qu'il attendrait son retour, il le pria de vouloir bien être le gardien et l'appui de sa fille. Les ayant ensuite embrassés tous deux, il alla trouver un ami de sa jeunesse, et lui dit : Je vais entreprendre un voyage qui peut être dangereux : si je perds la vie, sois le père, le tuteur, l'ami, le conseil de ma Zulime. Je te le jure, répondit son vieux ami. Me voila tranquille ; adieu. Et aussitôt il prit le chemin de Bagdad.

Dès qu'il y fut arrivé, il se rendit à la place où le Calife passait tous les jours en revenant de la mosquée, et se jetant à ses pieds, il lui dit : Souverain maître des croyans, j'ai découvert une conjuration contre ta vie ; je dirai plus contre ton honneur. Daigne jeter un regard de bonté sur un vieillard, dont le seul regret est de n'avoir que le sacrifice de quelques jours à faire pour le bien de son pays. Je ne demande aucune récompense, les honneurs ne sauraient me toucher à mon âge ; et mon fils, pour lequel l'ambition me serait permise, m'a devancé dans les bras du saint prophète. Ma fortune est plus que suffisante ; mais je t'en conjure, écoute-moi en particulier. Le Calife le releva avec bonté, et l'ayant fait entrer dans son palais, il lui dit : Parle, que sais-tu ? Hulkem ayant fait en peu de mots le détail fidèle de la conduite d'Hibrahim, dit au Calife, avec toute la force et le courage que lui inspirait la justice de la cause qu'il défendait : Ton peuple t'adore, car tu es bon comme le Tout-Puissant. L'histoire consacre ton nom parmi ceux des Califes les plus vertueux ; mais malgré ta sagesse, les crimes de tes

courtisans retombent sur toi. Confians dans tes bontés, ils ne mettent aucun frein à leurs désirs, et chacune de leurs vexations ôte un rayon de la gloire qui t'environne. Père et juge du peuple, je te demande justice : ordonne que la femme de mon ami lui soit rendue. Le Calife, frappé de l'éloquence du vieillard, après avoir contemplé avec satisfaction sa tête vénérable, et ses yeux où étincelait encore tout le feu de la jeunesse, lui dit : Quel prix te réserve donc ton ami pour exposer ainsi ta vie pour lui ? Le plaisir de mourir en fesant une bonne action, répondit le vieillard ; mais je suis tranquille, ton cœur ne connut jamais l'injustice. Tu triomphes, respectable vieillard, s'écria le Calife ; un bon génie t'accompagne : aucun mortel n'osa avant toi me tenir un semblable langage ; mais rassure-toi, dans peu tu sauras ma réponse.

Hulkem se retira. Le Calife fit appeler Hibrahim ; et après lui avoir reproché, d'un ton sévère, le crime dont il s'était rendu coupable, il lui ordonna de rendre à l'instant la femme d'Hélim, et de faire publier dans Bagdad, que la première injustice qu'il commettrait, lui coûterait la vie. Hibrahim sortit, interdit et tremblant ; et quelques momens après Hulkem quitta Bagdad, emmenant avec lui la femme de l'heureux Hélim. Ils arrivèrent, après trois jours de marche, à l'habitation d'Hulkem, qui aperçut bientôt sa fille et Hélim, assis à l'ombre d'un bosquet, où tous les soirs ils allaient attendre son retour.

Le grand prophète a pitié de tous les malheureux ! s'écria Hulkem, ivre de joie, et levant le voile qui couvrait le visage de la femme d'Hélim, il la remit à l'instant dans ses bras. Qui pourrait peindre ce qui se passa alors entre ces deux époux ? leurs pleurs, leurs mots entrecoupés, leurs regards, leur ravissement ? Ils oubliaient qu'ils devaient leur bonheur à la bienfesance d'Hulkem ; mais bientôt, rappelés au sentiment de la reconnaisance, ils veulent tomber à ses pieds ; le vieillard les relève, les embrasse, et leur dit, les larmes aux yeux : C'est moi, c'est moi seul qui vous dois des remercîmens : eh ! ne suis-je pas le plus heureux des trois ? Après qu'ils eurent encore pris près de lui quelques jours de repos, ils le quittèrent ; et le bon vieillard sentit son cœur satisfait et soulagé par le bien qu'il venait de faire.

Ce récit porta dans l'âme d'Hassan la honte et le regret. Il voyait d'un œil d'envie les larmes de reconnaissance que

versaient les deux époux ; et le tribut d'éloge qu'ils payaient au bienfesant Hulkem, fatiguait son oreille. Que je suis malheureux ! disait-il en lui-même. Tant qu'Hulkem vivra, c'est en vain que j'aspirerai au titre de grand et de généreux. Est-il vieux, cet Hulkem, demanda-t-il vivement aux deux époux ? Puisse l'Eternel, répondirent-ils, conserver long-tems encore celui qui fait le bien depuis quatre-vingts ans !

Hassan, ne pouvant plus contenir les mouvemens de sa jalousie, quitta brusquement Hélim et son épouse. Peut-être, dit-il, quand il fut seul, qu'un sévère observateur saura découvrir dans Hulkem des défauts qui échappent facilement aux malheureux qu'il secourt et qu'il caresse. Il avait un ami que l'habitude, la conformité de caractère, et les bienfaits lui avaient attaché depuis l'enfance. Hassan le pria d'aller habiter quelque tems le voisinage d'Hulkem, et de suivre, d'un œil vigilant, sa vie privée. Son ami y consentit ; mais quelques mois s'étant écoulés sans qu'Hassan en reçut des nouvelles, il lui écrivit pour l'engager à revenir. Sa réponse commençait par ce passage de l'Alcoran : Homme, si ta cabane est placée près de celle du juste, ne la démolis jamais, car tu habites dans le voisinage de la divinité.—Hassan, c'est en vain que tu presses mon retour. Je reste auprès d'Hulkem. Je l'aime, et son amitié est le seul bien auquel j'aspire. Tu le hais, la nôtre est passée. Tes bienfaits ne sont que fumée et vanité, ceux d'Hulkem sont l'or le plus pur ; heureux le mortel sur qui il les répand ! Adieu donc pour jamais, je reste auprès d'Hulkem.

Hassan, furieux, froissa en mille plis la lettre de son perfide ami. Que l'on ferme à jamais les portes de mon palais, cria-t-il à ses esclaves. Bien fou celui qui met ici-bas son bonheur à faire le bien. Et toi, vieillard odieux, qui m'enlèves ma plus chère espérance, mon bonheur et mon ami, crains mes fureurs, crains ma vengeance, tu périras.

Son palais est désormais fermé pour tout le monde, il n'est plus permis aux voyageurs de se reposer à l'ombre des palmiers. Lui-même au désespoir, cherchant les lieux les plus solitaires, répète : Qui pourrait arrêter l'effet de ma juste vengeance ? Hulkem est vieux ; en l'immolant, je ne lui ravis que quelques heures d'existence, et je m'ouvre peut-être pour toujours le chemin de la gloire et

du bonheur. Le sort en est jeté, qu'il périsse. Hassan cacha un poignard dans son sein, et se rendit sous un déguisement à l'habitation d'Hulkem. Il ne rencontra sur la route que des gens qui chantaient les louanges de ce sage vieillard, et qui bénissaient son nom. Mais le sien ne frappa pas une seule fois son oreille. Sa fureur s'en accrut encore. En proie aux plus noires idées il s'assit au pied d'un palmier: un esclave vint lui offrir des rafraîchissemens, il les refusa, et demanda à parler à Hulkem. Il est rarement ici, répondit l'esclave avec douceur, mais il doit venir demain ; si cependant tu n'as rien de particulier à lui dire, je te préviens qu'il aime à rester inconnu.

Hassan, sans répondre à l'esclave, entra dans la première allée qui s'offrit à sa vue; et la suivant il s'enfonça dans un bois, où il trouva un sentier étroit qui aboutissait à une petite chaumière ombragée par deux grands tilleuls en fleurs. A quelque distance de la chaumière il aperçut une jeune fille qui lisait avec la plus grande attention. Un voile transparent et léger qui couvrait son visage, lui permit d'entrevoir la beauté de ses traits. Frappé d'admiration, il ne se lasse pas de la regarder; sa colère est calmée, sa fureur est éteinte, il veut approcher d'elle sans être apperçu: mais le bruit d'un buisson de roses le trahit. La jeune fille étonnée regarde autour d'elle; ses deux grands yeux bleus, asile de la douceur et de la volupté, se fixent bientôt sur le bienheureux Hassan; elle ferme son livre, le pose sur un banc de gazon, et d'un pied léger elle court à sa rencontre.

Jeune étranger, lui dit-elle, avec un son de voix enchanteur, et le visage animé de l'incarnat de la pudeur, voudrais-tu te reposer dans notre chaumière? Tu parais fatigué, tu viens peut-être de bien loin?—Du sérail d'Hulkem.—Ce que je puis t'offrir dans notre chaumière, dit-elle en souriant....Me sera plus cher, interrompit Hassan, que tous les trésors et les présens d'Hulkem.—C'est trop de bonté. Entrons.—Et pourquoi ne pas demeurer ici? Ce lieu embelli par ta présence est si agréable.—Comme il te plaira; mais mon père n'est pas à la maison, c'est à moi à t'en faire les honneurs.

Elle entra aussitôt dans la chaumière; et tenant d'une main une corbeille pleine de dattes, d'oranges, de melons et de figues, et de l'autre une cruche remplie de lait, elle

vint s'asseoir à ses côtés. Tandis que les yeux d'Hassan se promenant sur elle, étaient incertains sur quels appas ils devaient se fixer, les siens cherchaient les fruits les plus beaux et les plus mûrs pour les lui offrir.

Hassan appercevant un luth sur le banc voisin, pria la jeune villageoise de lui procurer le plaisir de l'entendre; elle ne se fit pas prier, et relevant jusqu'aux épaules les longues manches de sa tunique, elle laissa voir un bras dont la forme et la blancheur auraient pu servir de modèle aux premiers peintres de la Grèce. Les sons doux et harmonieux qu'elle sut tirer de cet instrument, portèrent bientôt l'amour dans le cœur d'Hassan, qui s'écria avec transport: Tu es donc l'assemblage de tout ce qu'il y a de plus parfait!

A ce langage flatteur, la belle villageoise sentit une vive rougeur lui monter au visage, et dans l'espoir de cacher son trouble, elle fit semblant d'accorder son luth; mais trop préoccupée, elle ne monta que la même corde, qui se serait infailliblement cassée si Hassan ne l'eût point avertie de sa distraction. Un peu fâchée contre elle-même, et cherchant un nouveau sujet d'occupation, elle le pria de chanter à son tour. La grâce et l'expression qu'il mit dans son chant, achevèrent d'enivrer son âme et ses sens: sa main tremblante ne tira plus que des sons incertains, l'accompagnement sans cesse interrompu ne suivit que par intervalles la voix d'Hassan, et la romance n'était pas encore finie, qu'Hassan voyant la main de la villageoise sans défense, la saisit vivement, la porta et la pressa contre son cœur. Tu chantes à merveille, jeune étranger, dit-elle d'une voix émue. Peut-on mal faire quelque chose auprès de toi, répondit tendrement Hassan? Et tous deux les yeux baissés et dans la plus douce émotion, auraient cru avoir perdu tout sentiment, si les vifs battemens de leurs cœurs ne les eussent encore avertis de leur existence.

Le soleil était près de finir sa carrière, quand tout à coup la jeune villageoise s'écria: Voici mon père.—Alors Hassan vit s'avancer un vieillard vénérable. Sur son front noble et serein, qu'avaient respecté les ans, étaient empreintes cette douceur, cette paix, cette tranquillité, fruit d'une vie juste et innocente. Le vieillard embrassa sa fille, et tendit la main au jeune Hassan, et ayant appris de lui qu'il se nommait Nadir, il le pria de s'asseoir à ses côtés.

Puis-je, sans être indiscret, dit-il, savoir le motif de ton voyage?—J'ai voulu connaître par moi-même si Hulkem est, comme on le dit partout, le meilleur et le plus généreux des hommes. Il est vrai, répondit le vieillard, que tout le monde veut bien l'appeler ainsi. Mais moi....Toi, repartit vivement Hassan!—J'ai souvent sujet d'être bien mécontent de lui.—Tu le connais donc beaucoup?—Aussi bien que lui-même, je suis, dès sa plus tendre enfance, le confident de ses plus secrètes pensées.—Et tu ne le trouves pas aussi bon, aussi sage, aussi bienfesant?....—Me préserve le ciel d'avoir de lui une pareille idée.—Béni soit Mahomet, dit Hassan avec joie! et en pressant le vieillard contre son cœur: J'ai aussi de grands sujets de me plaindre de lui. Le vieillard se mit à sourire, et lui dit: Jeune homme, je vois briller dans tes yeux l'amour de la vérité, je veux que tu deviennes mon ami: entrons dans ma chaumière.

Ils entrèrent. Le vieillard était Hulkem lui-même. Sa fille avait parfaitement compris, par un signe, qu'il voulait rester inconnu. Ils s'assirent tous deux vis-à-vis de Zulime, et commencèrent un entretien pendant lequel le cœur d'Hassan eut le tems de s'épancher et de se faire connaître au vieillard d'une manière favorable. Tout me plaît en toi, jeune homme, lui dit Hulkem; compte à jamais sur mon amitié; tout ce que je possède t'appartient: trop heureux si je puis réparer les torts d'Hulkem avec toi! Tout ce que tu possèdes m'appartient, dit Hassan d'une voix tremblante, et jetant un tendre regard sur Zulime.—Tout ce que je possède, répondit le vieillard.—Tu as une fille?—A ces mots Zulime rougit.—Oui, j'ai une fille dit le vieillard, avec bonté.—Et tu dis que tout ce que tu possèdes m'appartient, et ta fille!....Ma fille, dit Hulkem en soupirant? Oh c'est différent. Son cœur est un bien qui ne m'appartient pas, et dont je ne saurais disposer. Zulime se précipitant alors dans les bras de son père, s'écria: Qui mieux que toi, ô mon père, possède le cœur de son enfant? —Mais ma fille, ce jeune homme le réclame. Hassan tomba aussitôt aux genoux de Zulime; et saisissant une de ses mains, il la tint long-tems collée contre ses lèvres brûlantes. Et que pense ma Zulime, dit Hulkem? Je sens que je l'aime, répondit-elle tout bas; mais puis-je sans le connaître encore?....Je suis Hassan, s'écria le jeune homme transporté, et se trahissant lui-même. Hassan! le géné-

reux, le bienfesant Hassan, s'écria Zulime! mon cœur ne m'a donc pas trompée! Et moi, dit Hulkem, en le pressant dans ses bras, j'avais découvert dans tes traits l'image de toutes les vertus. Que je bénis la providence qui t'a conduit dans ma chaumière, près de ma fille !....Mais généreux Hassan, tu ne connais encore que la beauté de ma Zulime, elle a pu te séduire : avant de lui donner ta main, ne dois-tu pas étudier son caractère? Ah! Zulime daignera-t-elle me la donner, cette main, à laquelle j'aspire, dit Hassan, en s'approchant d'elle tendrement? Je dépends de mon père, répondit Zulime; si comme il le dit, mon cœur est un bien, c'est à toi de le mériter. A ces mots, elle sortit en jetant sur Hassan un regard plein du désir qu'elle avait de le voir réussir.

Ecoute, cher Hassan, dit alors Hulkem, ayant l'air de lui faire une confidence : le cœur de ma fille est l'objet de tes vœux; mais je dois t'avertir que tu as un rival à qui tu dois le disputer.—Et ce rival?—Est plus dangereux que tu ne penses.—Il se nomme?—Hulkem.—Hulkem! tu viens de prononcer son arrêt, s'écria Hassan transporté de colère. —Et quel est son crime? Hulkem ne fait que ce que tu fais toi-même.—Voilà ce qui me désespère. Si je veux faire une bonne action, il me prévient. Si je commence quelque chose, il l'achève avant moi; si je forme quelque souhait, il en fait aussitôt l'objet de son désir, enfin, l'univers est plein de son nom, et le mien est dans l'oubli.—Et quel était ton dessein en venant ici? De lui percer le cœur, dit Hassan, en tirant le poignard qui était caché dans son sein. Et maintenant que, non content d'être mon rival en générosité, il ose encore l'être en amour, je jure par le saint prophète....C'est sans doute, dit Hulkem, le plus sûr moyen de mettre fin aux tourmens qu'il te cause. Ecoute, Hassan, demain matin....Tous les matins il se rend dans le petit bois voisin; là, il adresse ses vœux à l'Eternel pour le bonheur de ses semblables....Profite de ce moment, et d'un coup de poignard....Qu'en penses-tu?—Il adresse, dis-tu, ses vœux à l'Eternel pour le bonheur de ses semblables? Mais dis-moi, ô mon père! Hulkem est-il donc en effet si bon?—Son cœur n'est pas méchant; mais l'Eternel seul est parfaitement bon. Ainsi, demain matin, un coup de poignard....et ma fille est à toi.—Ta fille est à moi! mais pourquoi demain? laisse-moi du moins le tems de le connaître davantage.—Parce que demain il doit devenir

l'époux de ma fille !—Son époux ! c'en est trop, montre-moi la place.

Hulkem conduisit Hassan dans le lieu où tous les jours il fesait sa prière. Là, dit-il, tu pourras te cacher facilement derrière ces broussailles. Ce lieu est désert...C'est sur cette petite éminence...Courage, un seul coup de poignard, est tout et fini.

C'est ici qu'Hulkem fait sa prière, répéta Hassan d'une voix tremblante, et tu ne pourrais pas choisir un autre lieu ?—Tu hésites, et tu veux devenir célèbre ! Hulkem te fermera toujours le chemin de la gloire ; tant qu'il vivra, tu ne peux espérer d'être heureux, et ma fille...—Ta fille ! c'en est assez, il périra.

Ni les discours d'Hulkem, ni la douce voix de Zulime, ne purent lui rendre le calme pendant tout le reste de la soirée ; c'est en vain qu'il veut se livrer au repos, ses joues brûlantes sont arrosées de larmes, et dans sa mortelle agitation, il se lève, et devance au jardin le retour de l'aurore.

Les premiers rayons du soleil commençaient à peine à éclairer l'horizon, que Zulime, brillante comme l'étoile du matin, vint le trouver. Mon père m'envoie près de toi, lui dit-elle : il te prie de hâter le moment qui doit t'assurer ma main. Hassan voulut la presser contre son cœur, mais aussitôt elle s'arracha de ses bras, et disparut à ses yeux.

Hassan saisit le poignard, il en examine la pointe, en frissonnant, il erre encore long-tems dans les allées du jardin, il appelle Zulime, elle ne répond pas ; il cherche son père, il ne le trouve pas. Que je suis malheureux ! s'écrie-t-il, et il s'enfonce aussitôt dans le bois.

Après avoir fait cent détours, il reconnaît enfin la place qu'Hulkem lui avait montrée. Tremblant, il s'approche à travers les broussailles, et il aperçoit un vieillard le visage prosterné contre terre, les mains jointes, et fesant sa prière.

Hassan le considère un moment. Un frisson le saisit, il tire son poignard, il est prêt à frapper ; mais la nature et l'humanité reprenant tous leurs droits, il jette loin de lui le fer homicide, et s'écrie : Qu'il vive ! je veux au moins une fois le vaincre en générosité ! qu'il vive, et qu'il devienne l'époux fortuné de Zulime !

A ces mots, il veut prendre la fuite ; mais Zulime se précipite vers lui, et s'écrie, fondant en larmes : Hassan, mon cher Hassan, c'est assez t'éprouver, je suis pour jamais à toi. Hassan étonné, interdit, cherche des yeux le vieillard ; mais il ne voit plus qu'Hulkem qui le serre dans ses bras. Oh dieu ! s'écrie-t-il plein de trouble, de honte et de ravissement, pardonne, ô mon père ! la fureur que l'amour-propre et la jalousie avaient allumée dans mon âme ! la nature et l'humanité ont triomphé de l'égarement de mes sens. Mais puis-je espérer qu'Hulkem daignera m'accorder un généreux pardon ? Il est dans tes bras, répondit Hulkem ; il te pardonne, et la main de sa fille est le gage le plus précieux qu'il puisse te donner de sa tendresse. Hassan tombe à ses genoux, Zulime suit le même mouvement. Hulkem alors, étendant ses mains sur le couple fortuné, dit : Dieu puissant, daigne jeter un regard favorable sur les deux mortels que j'aime le plus après toi.

Oh ! le meilleur et le plus respectable des humains, s'écria Hassan, tu m'as appris pourquoi je m'égarais toujours dans la route du bonheur. L'amour de tes semblables est ton guide, et l'amour-propre était le mien. Ah ! sois à jamais mon modèle, mon conseil et mon maître dans l'art si difficile de faire le bien.

C'est ton propre cœur qu'il faut consulter, répondit Hulkem ; il ne t'égarera jamais : fais le bonheur de Zulime, aime son père, et souviens-toi que celui qui humilie le malheureux, empoisonne le plus beau présent que nous ayons reçu du ciel, la bienfesance.

LAUSUS ET LYDIE.

Le caractère de Mézence, roi de Tyrenne, est assez connu. Mauvais prince et bon père, cruel et tendre tour à tour, il n'avait rien d'un tyran, rien qui annonçât la violence, tant que ses volontés ne trouvaient aucun obstacle ; mais le calme de cette âme superbe était le repos du lion.

Mézence avait un fils appelé Lausus, que sa valeur et sa beauté rendaient célèbre parmi les jeunes héros de l'Ausonie. Lausus avait suivi Mézence dans la guerre contre le roi de Préneste. Son père, au comble de la joie,

l'avait vu couvert de sang, combattre et vaincre à ses côtés. Le roi de Préneste, chassé de ses états, et cherchant son salut dans la fuite, avait laissé dans les mains du vainqueur un trésor plus précieux que sa couronne, une princesse dans l'âge où le cœur n'a que les vertus de la nature, où la nature a tous les charmes de l'innocence et de la beauté. Tout ce que les grâces éplorées ont de noble et d'attendrissant était peint sur le visage de Lydie. A sa douleur, mêlée de courage et de dignité, l'on distinguait la fille des rois dans la foule des esclaves. Elle reçut les premiers respects de ses ennemis sans hauteur, sans reconnaissance, comme un hommage dû à son rang, dont le sentiment généreux n'était point affaibli dans son âme par l'infortune.

Elle entendit nommer son père, et à ce nom elle leva au ciel ses beaux yeux remplis de larmes. Tous les cœurs en furent émus : Mézence lui-même interdit, oublia son orgueil et son âge. La prospérité qui endurcit les âmes faibles, amollit les cœurs altiers, et rien n'est plus doux qu'un héros après le gain d'une bataille.

Si le cœur farouche du vieux Mézence ne put résister aux charmes de sa captive, quelle fut leur impression sur l'âme vertueuse du jeune Lausus ! Il gémit de ses exploits ; il se reprocha sa victoire ; elle coûtait des larmes à Lydie. Qu'elle se venge, disait-il, qu'elle me haïsse autant que je l'aime ; je ne l'ai que trop mérité. Mais une idée plus accablante encore vint se présenter à son âme, il vit Mézence étonné, attendri, passer tout à coup de la fureur à la clémence. Il jugea bien que l'humanité seule n'avait pas fait cette révolution ; et la crainte d'avoir son père pour rival acheva de le confondre.

Dans l'âge où était Mézence, la jalousie suit de près l'amour. Le tyran observa les yeux de Lausus avec une attention inquiète : il vit s'éteindre en un moment cette joie et cette ardeur qui d'abord avaient éclaté sur le front du jeune héros, vainqueur pour la première fois. Il le vit se troubler : il surprit des regards qu'il n'était que trop aisé d'entendre. Dès ce moment il se crut trahi ; mais la nature eut un retour qui suspendit sa colère. Un tyran, même dans la fureur, s'efforce de se croire juste ; et avant de condamner son fils, Mézence voulut le convaincre.

Il commença par se déguiser lui-même avec tant d'art que le prince rassuré ne vit dans les soins de l'amour que

les effets de la clémence. D'abord il affecta de laisser à Lydie toutes les apparences de la liberté ; mais la cour du tyran était remplie d'espions et de délateurs, cortège ordinaire des hommes puissans, qui, ne pouvant se faire aimer, mettent leur grandeur à se faire craindre.

Son fils ne craignit plus de rendre à Lydie un hommage respectueux. Il mêlait à ses sentimens un intérêt si délicat et si tendre, que Lydie commença bientôt à se reprocher la haine qu'elle croyait avoir pour le sang de son ennemi. De son côté Lausus se plaignit d'avoir contribué aux malheurs de Lydie. Il prit les dieux à témoin qu'il ferait tout pour les réparer. Le roi mon père, dit-il, est aussi généreux après la victoire qu'intraitable avant le combat : satisfait de vaincre, il ne sait point opprimer ; il est plus facile que jamais au roi de Préneste de l'engager à une paix glorieuse pour l'un et pour l'autre. Cette paix tarira vos larmes, belle Lydie, mais effacera-t-elle de votre souvenir le crime de ceux qui vous les ont fait répandre ? Que n'ai-je vu couler tout mon sang au lieu de ces précieuses larmes ?

Les réponses de Lydie, pleines de modestie et de grandeur, ne laissaient voir à Lausus qu'une tranquille reconnaissance ; mais dans le fond de son cœur elle n'était que trop sensible au soin qu'il prenait de la consoler. Elle rougissait quelquefois de l'avoir écouté avec complaisance ; mais l'intérêt de son père lui fesait une loi de ménager un tel appui.

Cependant leurs entretiens plus fréquens devenaient aussi plus animés, plus intéressans, plus intimes, et l'amour perçait insensiblement à travers le respect et la reconnaissance, comme une fleur qui, pour éclore, entr'ouvre le tissu léger dont elle est enveloppée.

Trompé de plus en plus par la fausse tranquillité de Mézence, le crédule Lausus se flattait de voir bientôt son devoir d'accord avec son penchant, et rien au monde, à son avis, n'était plus facile que de les concilier. Le traité de paix qu'il avait médité se réduisait à deux articles : à rendre au roi de Préneste sa couronne et ses états, et à faire de son hymen avec la princesse, le lien des deux puissances. Il communiqua ce projet à Lydie. La confiance qu'il y avait mise, les avantages qu'il en voyait naître, les transports de joie que l'idée seule lui en inspirait, surprirent à l'aimable captive un sourire mêlé de larmes.

Généreux prince, lui dit-elle, puisse le ciel accomplir les vœux que vous faites pour mon père! Je ne me plaindrai pas d'être le gage de la paix et le prix de la reconnaissance. Cette réponse touchante fut accompagnée d'un regard plus touchant encore. Le tyran fut instruit de tout. Son premier mouvement l'eût porté à sacrifier son rival; mais ce fils était l'unique appui de sa couronne, la seule barrière entre son peuple et lui; le même coup achevait de le rendre odieux à ses sujets, et lui enlevait le seul défenseur qu'il pût opposer à la haine publique. La crainte est la passion dominante des tyrans. Mézence prend le parti de dissimuler. Il fait venir son fils, lui parle avec bonté, et lui ordonne de se préparer à partir dès le lendemain pour la frontière de ses états, où il avait laissé l'armée. Le prince fit un effort sur son âme pour renfermer sa douleur, et partit sans avoir eu le tems de recevoir les adieux de Lydie.

Le jour même du départ de Lausus, Mézence avait fait proposer au roi de Préneste les conditions d'une paix honorable, dont la première était son mariage avec la fille du vaincu. Ce monarque infortuné n'avait point hésité à y consentir, et le même envoyé qui lui offrit la paix rapporta son aveu pour réponse.

Lausus avait à la cour un ami qui lui était attaché dès l'enfance. Une ressemblance singulière avec le prince avait fait la fortune de ce jeune homme, appelé Phanor; mais ils se ressemblaient encore plus par le caractère que par la figure; mêmes penchans, mêmes vertus, Lausus et Phanor semblaient n'avoir qu'une âme. Lausus, en partant, avait confié à Phanor son amour et son désespoir. Celui-ci fut inconsolable en apprenant l'hymen de Lydie avec Mézence. Il devait en instruire le prince. A cette nouvelle la situation de cet amant ne peut se rendre; son esprit se trouble, sa raison l'abandonne, et dans l'égarement d'une douleur aveugle il écrit à Lydie la lettre la plus passionnée et la plus imprudente que l'amour ait jamais dictée. Phanor fut chargé de la remettre. Il y allait de sa vie s'il était découvert. Il le fut. Mézence furieux ordonna qu'on le chargeât de fers, et qu'on le traînât dans une horrible prison.

Cependant tout se préparait pour la célébration de cet hymen funeste. On juge bien que la fête répondait au caractère de Mézence. La lutte, le ceste, les gladiateurs,

les combats entre les hommes et les animaux nourris au carnage, tout ce que la barbarie a inventé pour ses plaisirs en devait orner la pompe : il ne manquait plus pour ce sanglant spectacle que des combattans contre les bêtes féroces ; car il était d'usage de n'exposer à ces combats que des criminels condamnés à la mort, et Mézence, qui se hâtait sur un soupçon de faire périr les innocens, différait encore moins le supplice des coupables. Il ne restait dans les prisons que le fidèle ami de Lausus. Qu'on l'expose, dit Mézence, qu'il soit en proie aux lions dévorans : le perfide mérite une mort plus cruelle ; mais celle-ci convient mieux à son crime et à ma vengeance, et son supplice est une fête digne de l'amour outragé.

Lausus attendait vainement la réponse de son ami ; l'impatience fit place à l'effroi. Serions-nous découverts, dit-il ! Aurais-je perdu mon ami par ma fatale imprudence ! Lydie elle-même....Ah ! je frémis. Non je ne puis vivre plus long-tems dans cette horrible incertitude ; il part, il se déguise avec précaution : il arrive, il écoute les bruits répandus parmi le peuple, il apprend que son ami est dans les fers, et que le jour suivant doit unir Lydie avec Mézence; il apprend qu'on prépare la fête qui doit précéder le festin nuptial, et que, pour spectacle dans cette fête, on doit voir le malheureux Phanor en proie aux bêtes féroces. Il succombe à ce récit ; un froid mortel se répand dans ses veines : il revient à lui éperdu, il tombe à genoux, il s'écrie : grands dieux ! retenez ma main, mon désespoir m'épouvante : que je meure pour sauver mon ami ; mais que je meure avec ma vertu. Résolu de délivrer son cher Phanor, fallût-il périr à sa place, il vole aux portes de sa prison : mais comment y pénétrer ? Il s'adresse à l'esclave chargé de porter la nourriture aux prisonniers. Ouvre les yeux, dit-il, reconnais-moi, je suis Lausus, je suis le fils de ton roi : j'attends de toi un service important : Phanor est dans les fers, je veux le voir, je le veux. Je n'ai qu'un moyen d'arriver jusqu'à lui : donne-moi tes vêtemens ; prends la fuite : voila des gages de ma reconnaissance ; dérobe-toi à la vengeance de mon père. Si tu me trahis, tu cours à ta perte ; si tu me sers dans mon entreprise, mes bienfaits t'iront chercher jusque dans le fond des déserts.

Cet homme faible et timide cède aux promesses et aux menaces. Il se prête au déguisement du prince, et disparaît après lui avoir indiqué l'heure à laquelle il doit se

présenter, et la conduite qu'il doit tenir pour tromper la vigilance des gardes. La nuit approche, l'instant arrive : Lausus se présente, il se nomme du nom de l'esclave ; les verrous des cachots s'ouvrent avec un bruit lugubre. A la faible lueur d'un flambeau, il pénètre dans ce séjour d'horreur ; il s'avance, il écoute ; les accens d'une voix gémissante frappent ses oreilles, il reconnaît la voix de son ami, il le voit couché dans un coin de la prison, couvert de lambeaux, consumé de langueur, la pâleur de la mort sur le visage, et le feu du désespoir dans les yeux. Laisse-moi, lui dit Phanor, en le prenant pour l'esclave ; remporte ces secours odieux, laisse-moi mourir. Hélas ! ajoutait-il, en jetant des cris entrecoupés de sanglots, hélas ! mon cher Lausus est encore plus malheureux que moi. O dieux ! s'il sait l'état où il a réduit son ami ! Oui, s'écria Lausus, en se précipitant dans son sein ; oui, mon cher Phanor, il le sait et il le partage. Que vois-je, dit Phanor transporté ! Ah, Lausus ! Ah, mon prince ! A ces mots, tous deux perdent l'usage des sens ; leurs bras s'entrelacent, leurs cœurs se pressent, et leurs sanglots se confondent. Long-tems immobiles et muets, ils demeurent étendus sur le pavé de la prison ; la douleur étouffe leur voix, et ce n'est qu'en se serrant plus étroitement, et se baignant de leurs larmes qu'ils se répondent l'un à l'autre. Lausus enfin revenant à lui-même : ne perdons point de tems, dit-il à son ami : prends mes vêtemens, sors de ces lieux et m'y laisse.—Moi ! grands dieux ! je serais assez lâche ! Ah ! Lausus, l'avez-vous pu croire ? Devez-vous me le proposer ? Je te connais, dit le prince, mais tu dois me connaître. L'arrêt est prononcé, ton supplice est prêt, il faut mourir ou prendre la fuite.—Prendre la fuite !—Ecoute-moi : mon père est violent, mais il est sensible, la nature a des droits sur son cœur : si je te dérobe à la mort, je n'ai plus à le fléchir que pour moi-même, et son bras levé sur un fils sera facile à désarmer. Il frapperait, s'écria Phanor, et votre mort serait mon crime : non je ne puis vous abandonner. Eh bien ! reprit Lausus, demeure ; mais en mourant tu me verras mourir. N'attends plus rien pour moi de la clémence de mon père : il aurait beau me pardonner, je ne crois pas que je me pardonne : cette main qui a tracé le billet fatal qui te condamne ; cette main qui, après son crime, est encore celle de ton ami, nous réunira malgré toi. En vain Phanor voulut insister. N'en

parlons plus, interrompit le prince : tu n'as rien à me dire qui puisse balancer la honte de survivre à mon ami, après l'avoir perdu. Tes instances me font rougir, et tes prières sont des outrages. Je te réponds de mon salut si tu prends la fuite : je jure ma mort si tu veux périr. Choisis, les momens nous sont chers.

Phanor connaissait trop bien son ami pour prétendre ébranler sa résolution. Je consens, dit-il, à vous laisser tenter le seul moyen de salut qui nous reste ; mais vivez, si vous voulez que je vive : votre échafaud serait le mien. Je m'y attends bien, dit Lausus, et ton ami t'estime trop pour t'exhorter à lui survivre. A ces mots ils s'embrassèrent, et Phanor sortit des cachots sous les mêmes habits d'esclave que Lausus venait de quitter.

Quelle nuit ! quelle affreuse nuit pour Lydie ! Hé ! comment peindre les mouvemens qui s'élèvent dans son âme, qui la partagent qui la déchirent,entre l'amour et la vertu ! Elle adore Lausus ; elle déteste Mézence ; elle s'immole aux intérêts de son père ; elle se livre à l'objet de sa haine : elle s'arrache pour jamais aux vœux d'un amant adoré. On la traîne à l'autel comme au supplice. Barbare Mézence ! il te suffit de régner sur un cœur par la violence et par la crainte ; il te suffit que ton épouse tremble devant toi comme une esclave devant son maître. Tel est l'amour dans le cœur des tyrans.

Cependant, hélas ! c'est pour lui seul qu'elle va vivre ; c'est à lui qu'elle va s'unir. Si elle résiste, elle va trahir son amant et son père : un refus va découvrir le secret de son âme, et si Lausus est soupçonné de lui être cher, il est perdu.

C'était dans cette agitation cruelle que Lydie attendait le jour; il arrive ce jour terrible. Lydie éperdue et tremblante, se voit parée, non comme une épouse qui va se présenter aux autels de l'hymen et de l'amour, mais comme une de ces victimes innocentes qu'une piété barbare couronnait de fleurs avant de les sacrifier.

On la mène au lieu du spectacle, le peuple en foule est assemblé, les jeux commencent. Je ne m'arrête point à décrire les combats du ceste, de la lutte et du glaive ; un objet plus affreux m'attend.

Un énorme lion s'avance. D'abord tranquille et fier, il parcourt l'arène en promenant ses regards terribles sur l'amphithéâtre qui l'environne : un murmure confus annonce

l'effroi qu'il inspire ; bientôt le son des clairons l'anime : il y répond en rugissant ; son épaisse crinière se dresse autour de sa tête monstrueuse ; il se bat les flancs de sa queue, et le feu commence à jaillir de ses prunelles étincelantes. Le peuple effrayé désire et craint de voir paraître le malheureux qu'on va livrer à la rage du monstre ; la terreur et la pitié s'emparent de tous les esprits.

Il se présente, ce combattant que les satellites de Mézence ont pris eux-mêmes pour Phanor. Lydie ne peut le reconnaître. L'horreur dont elle est saisie lui a fait détourner les yeux de ce spectacle qui révolte la sensibilité de son âme compatissante. Que serait-ce, hélas ! si elle savait que Phanor, que le tendre ami de Lausus, est le criminel qu'on a dévoué ; si elle savait que Lausus lui-même a pris la place de son ami, et que c'est lui qui va combattre !

A demi-nu, les cheveux épars, il marche d'un pas intrépide : un poignard pour l'attaque, un bouclier pour la défense, sont les seules armes dont il est couvert. Mézence prévenu, ne voit en lui que le coupable Phanor. Le sang est muet, la nature est aveugle ; c'est son fils qu'il livre à la mort, et ses entrailles ne sont point émues : le ressentiment de l'injure et la soif de la vengeance étouffent en lui tout autre sentiment. Il voit avec une joie barbare la fureur du lion s'animer par degrés. Lausus impatient irrite le monstre et l'appelle au combat. Il marche à lui, le lion s'élance, Lausus l'évite. Trois fois l'animal furieux lui présente une gueule écumante, et trois fois Lausus échappe à ses dents meurtrières.

Cependant Phanor vient d'apprendre ce qui se passe. Il accourt, il fend la foule, ses cris perçans font retentir l'amphithéâtre. Arrête, Mézence, sauve ton fils : c'est lui, c'est Lausus qui combat. Mézence regarde et reconnaît Phanor qui se précipite vers lui. O dieux ! que vois-je ? Peuple, secourez-moi ; jetez-vous dans l'arène, arrachez mon fils à la mort. Au nom de Lausus, Lydie se renverse expirante sur les marches de l'amphithéâtre ; son cœur se glace, ses yeux se couvrent de ténèbres. Mézence ne voit que son fils dans un danger inévitable ; mille bras s'arment en vain pour sa défense, le monstre le poursuit et l'aura dévoré avant qu'on soit arrivé jusqu'à lui. Mais, ô prodige incroyable ! Lausus, en se dérobant aux élans de l'animal furieux, le frappe lui-même du coup mortel, et le

fer dont sa main est armée sort fumant du cœur du lion. Il tombe et nage dans des flots de sang que vomit sa gueule écumante. L'alarme universelle se change en triomphe, et le peuple ne répond aux cris douloureux de Mézence que par des cris d'admiration et de joie. Ces cris rappellent Lydie à la lumière, elle ouvre les yeux,elle voit Lausus aux pieds de Mézence, tenant d'une main le poignard sanglant; de l'autre son cher et fidèle Phanor. C'est moi, dit-il à son père, c'est moi seul qui suis coupable. Le crime de Phanor était le mien; c'était à moi à l'expier. Je l'ai forcé à me céder sa place; j'allais mourir s'il m'eût résisté. Je respire, je lui dois la vie; et si votre fils vous est cher encore, vous lui devez votre fils; mais si votre vengeance n'est pas apaisée, nos jours sont en vos mains; frappez, nous périrons ensemble, nos cœurs en ont fait le serment. Lydie, tremblante à ce discours, regardait Mézence avec des yeux supplians et remplis de larmes. La cruauté du tyran ne peut soutenir cette épreuve. Le cri de la nature et la voix des remords font taire dans son cœur la jalousie et la vengeance. Il demeure long-tems immobile et muet, roulant tour à tour sur les objets qui l'environnent des regards troublés et confus, où l'amour et la haine, l'indignation et la pitié se combattent et se succèdent. Tout tremble autour du tyran. Lausus, Phanor, Lydie, un peuple innombrable attendent avec effroi les premiers mots qu'il va prononcer. Il succombe enfin, malgré lui, sous la vertu dont l'ascendant l'accable; et passant tout à coup avec une violence impétueuse de la fureur à la tendresse, il se jette dans les bras de son fils. Oui, dit-il, je te pardonne et je pardonne à ton ami. Vivez, aimez-vous l'un et l'autre; mais il me reste encore un sacrifice à te faire, et tu viens de t'en rendre digne. Reçois-la donc, dit-il avec un nouvel effort, reçois-la cette main dont le présent t'est plus cher que la vie : c'est ta valeur qui me l'arrache; elle seule pouvait l'obtenir.

LE SOUHAIT.

Ce n'est ni l'abondance que je désire, ni de régner sur mes semblables, ni que mon nom soit répété chez les nations éloignées. Oh, que ne puis-je, inconnu, tranquille, vivre loin du fracas de la ville, où les cœurs droits mar-

chent environnés de mille pièges inévitables, où les mœurs et les usages anoblissent mille extravagances ! Que ne puis-je, au sein d'une campagne solitaire, couler mes jours paisibles sous un toit rustique, auprès d'un jardin champêtre, également à l'abri, de l'envie et de la célébrité !

Des noyers cintrés en berceaux, couvriraient de leur ombrage ma maison solitaire. Sous leurs feuillages verts habiteraient devant ma fenêtre, le doux zéphyr, l'aimable fraîcheur, et le repos tranquille. Devant l'entrée, dans une petite enceinte, fermée par une haie vive, une source limpide murmurerait sous un treillage de pampre. Dans le courant de cette onde pure, la canne se jouerait avec ses petits. Les douces colombes descendraient de leur toit ombragé, pour s'y désaltérer ; elles se promèneraient sur le gazon en redressant leur cou nuancé de mille couleurs : tandis que le coq majestueux assemblerait autour de lui dans la cour ses poules glapissantes. Tous ensemble accourraient au son de ma voix ; et viendraient en foule demander d'un air caressant la pâture à leur maître.

Les oiseaux, dont la liberté ne serait jamais troublée, habiteraient le feuillage touffu des arbres voisins ; et s'appelleraient familièrement d'un arbre à l'autre par leurs chants. Dans un coin de la petite cour seraient rangées les ruches de mes abeilles. Leur république forme un spectacle aussi agréable qu'utile. Elles aimeraient le séjour de mon verger, s'il est vrai, comme le disent les habitans de la campagne, qu'elles ne se fixent que dans les lieux où règnent la paix et le repos. Derrière la maison serait placé mon jardin spacieux où l'art simple se prêterait avec docilité à seconder les agréables caprices de la nature. On ne le verrait point se révolter contre elle, regarder ses productions comme une matière servile, et les plier à des formes bizarres et grotesques. Un mur de noisetiers, fermerait ce jardin ; à chacun des coins il y aurait une tonnelle de vigne sauvage. Là, souvent je me déroberais aux rayons brûlans du soleil ; et je verrais le jardinier hâlé retourner la terre des planches pour semer des légumes savoureux. Souvent excité par son ardeur au travail, je prendrais de ses mains la bêche pour labourer moi-même, tandis que debout à mes côtés, il rirait de mon peu de force. Quelquefois je l'aiderais, tantôt à lier contre des baguettes les tiges penchées des plantes, tantôt à prendre soin des rosiers, des œillets, et des lys dispersés.

Hors du jardin, un clair ruisseau arroserait mes prés couverts d'une herbe épaisse : de-là, il serpenterait à l'ombre d'un bocage d'arbres fruitiers, entremêlés de tendres rejetons que je cultiverais moi-même avec soin. Vers le milieu je rassemblerais ses eaux pour former un petit étang, dans lequel je ménagerais une petite île ; et sur cette île j'élèverais un berceau de verdure. Oh, si je pouvais voir encore un petit coteau de vigne s'étendre le long de la plaine ; si je possédais encore un petit champ, couvert d'épis ondoyans, le plus riche des rois pourrait-il me paraître digne d'envie ?

J'aurais pour voisin le bon villageois dans sa chaumière enfumée ; les secours d'une bienveillance réciproque, les conseils sincères de l'amitié nous feront sourire tendrement en bons voisins à la rencontre l'un de l'autre. Qu'y a-t-il en effet de plus doux que d'être aimé ? Qu'y a-t-il de plus agréable que d'être abordé d'un air content par un homme auquel on a fait du bien ?

Lorsque le fracas tumultueux arrache au sommeil l'habitant de la ville; lorsque le mur voisin le dérobe aux regards bienfesans du soleil levant; lorsque le spectacle admirable de l'aurore est interdit à sa vue emprisonnée ; alors, réveillé par le vent frais du matin et par le doux concert des oiseaux, je sortirais des bras du repos pour voler au-devant de l'aurore, ou dans les prairies émaillées, ou sur le penchant du coteau voisin. Du haut des collines, j'exprimerais mon ravissement par des chants de joie. Quoi de plus ravissant en effet que la belle nature, lorsque ses beautés diversifiées à l'infini se confondent dans un mélange plein d'harmonie ?

Souvent aux douces clartés de la lune, je me promènerais, plongé dans des méditations profondes sur l'harmonie du système de l'univers, tandis que des mondes et des soleils sans nombre brilleraient au-dessus de ma tête.

Quelquefois aussi je suivrais le laboureur, lorsqu'il chante derrière sa charrue en traçant un sillon pénible ; ou j'irais voir la troupe des moissonneurs rangés en file. J'écouterais leurs chansons rustiques, et leurs historiettes naïves, et leurs propos joyeux. Ou bien, lorsque l'automne de retour teint nos arbres de couleurs bigarrées, lorsque le chant des vendangeurs fait retentir les coteaux, je me rendrais parmi eux. Lorsque les trésors de l'automne sont recueillis, ils marchent en poussant des cris d'allégresse

vers la maison où le bruit du pressoir retentit au loin. Ils se rassemblent sous le chaume où un repas joyeux les attend.

Mais lorsque des jours sombres et pluvieux, lorsque la rigueur de l'hiver et l'ardeur brûlante de l'été, m'interdiraient la promenade, je m'enfermerais dans un cabinet solitaire où je jouirais des doux entretiens de la plus illustre société, des entretiens de ces grands génies, l'honneur et la gloire de chaque siècle, qui ont versé dans des ouvrages instructifs, les trésors de leur sagesse. Société vraiment noble ! qui élève notre âme et la rétablit dans sa dignité naturelle. L'un me développerait les mœurs des nations étrangères, et les merveilles de la nature dans les régions les plus éloignées ; un autre me développerait les mystères de la nature, et m'introduirait dans son laboratoire secret. Celui-ci m'instruirait de la constitution intérieure des nations, et de leur histoire, la honte, tout à la fois, et la gloire de la race humaine. Celui-là me ferait connaître la grandeur et la destination de notre âme, et les charmes de la vertu. Autour de moi seraient rangés les sages et les poètes de l'antiquité.

Quelquefois, interrompu tout à coup, j'entendrais frapper à ma porte. Quelle joie ! si, au moment qu'elle s'ouvrirait, un ami volait dans mes bras étendus pour le recevoir. Souvent aussi, au retour de la promenade, en approchant de ma cabane solitaire, je verrais mes amis, tantôt séparés, tantôt réunis en troupe, me saluer en s'avançant à ma rencontre. Alors, nous irions tous ensemble parcourir les campagnes d'alentour. Là, sans chagrin, sans humeur, nos entretiens graves, entremêlés d'une plaisanterie douce, feraient couler pour nous les heures avec rapidité. L'appétit assaisonnerait les mets que nous fournirait mon jardin, mon vivier, et ma nombreuse basse-cour. A notre retour nous trouverions la table servie sous une treille, ou sous une cabane de verdure au milieu du jardin. D'autres fois, assis sous la feuillée, au clair de la lune, nous ririons et nous causerions, à moins que les chants mélancoliques du rossignol ne nous invitassent à nous taire pour l'écouter.

Mais quel vain songe m'occupe ! Ah, depuis trop longtems mon imagination s'égare à ta poursuite, fantôme mensonger ! Chimérique souhait, je ne te verrai jamais accompli ! Toujours l'homme est mécontent : nos yeux contemplent sans cesse l'image du bonheur dans des cam-

pagnes lointaines, dont nous sommes séparés par des labyrinthes impénétrables qui nous en ferment l'accès. Alors nous nous épuisons en soupirs ; et nous oublions de remarquer le bien qui était destiné à chacun de nous, sur la route de notre vie. La vertu est notre vrai bonheur. Celui-là est sage, celui-là est heureux, qui remplit sans murmurer la place que lui a destinée l'Architecte éternel, qui a conçu le plan de tout. Oui, divine vertu, c'est toi qui fais notre bonheur : c'est toi qui verses la joie et la félicité sur toutes les situations de notre vie. Qui pourrais-je envier, quand le moment sera venu de terminer des jours dont tu auras fait le bonheur ? Alors je mourrai satisfait, pleuré des âmes nobles qui m'auront aimé pour l'amour de toi ; pleuré de vous, ô mes amis. Lorsque vos parens vous conduiront auprès de la colline où sera mon tombeau, serrez-vous la main, embrassez-vous, mes chers amis. C'est ici, vous direz-vous, que repose sa cendre ; son cœur fut droit ; Dieu récompense aujourd'hui ses efforts, par un bonheur qui n'aura point de fin. Bientôt notre cendre reposera près de la sienne, et nous jouirons alors avec lui d'une félicité éternelle.

LES LÉGIONS POLONAISES.

Ce fut un beau dévouement que celui des cohortes polonaises, qui, après le partage de leur malheureuse patrie et d'infructueux efforts pour lui rendre sa liberté, s'assemblèrent sous les ordres du général Dombrowski, et, sous le nom de légions de la Vistule, s'acheminèrent vers l'Italie pour aller cueillir quelques feuilles de lauriers, et combattre encore jusqu'au dernier soupir pour une terre adorée qu'un grand homme leur promettait de rétablir dans son ancienne splendeur, au prix de leur sang.

Ce fut par une belle matinée du mois de mai que ces guerriers intrépides quittèrent les confins de la Pologne ; le plus grand nombre pour ne jamais la revoir. Un soleil resplendissant versait sur eux des torrens de lumière, et la lance du cavalier, et le sabre du dragon, et la baïonnette du fantassin, et le casque du cuirassier, brillaient dans ses rayons. C'était, tout ensemble, comme la promesse d'une gloire éternelle, et comme une amère raillerie de la douleur qui déchirait leurs âmes, au moment d'abandonner les

foyers dont la douce flamme avait lui autour de leurs berceaux.

Une vaste plaine de sable couverte de sapins, dont la sombre couleur était relevée par la fraîche rosée du printems, les environnait. Près d'eux serpentait une petite rivière, entre des bords arrosés des larmes de l'aurore, dégouttant de saules pleureurs qui se miraient dans les eaux. Une herbe humide croissait tout autour, et, sensible à chaque souffle de la brise, elle s'agitait en tout sens, tantôt en se balançant mollement, tantôt en se courbant pour se relever avec grâce un moment après. Puis, dans le lointain, des champs étendus et ensemencés présentaient un fond riant, où le blé commençant à pousser s'élevait en touffes de verdure. Cà et là, quelques villages dispersés, quelques hameaux isolés, complétaient le tableau ; et leurs chaumes jaunes,et leurs blanches cloisons,contrastaient bien avec le cadre qui les entourait. Cà et là encore, on apercevait le clocher d'une église scintillant à la vive clarté du jour ; et le son mourant des cloches arrivait aux oreilles des soldats : c'étaient les prières des amis qu'ils laissaient derrière eux, et qui les accompagnaient à leur départ. La voûte du ciel était parsemée de petits nuages qui s'amassaient lentement autour du soleil, mais ne fesaient que jeter un demi-voile sur ses rayons éclatans.

La troupe était rangée sur deux lignes par régimens, et chaque régiment par bataillons, et chaque bataillon échelonné par compagnies. Les officiers, mornes et silencieux, appuyés sur leurs sabres, restaient debout à la tête de leurs détachemens. On attendait le chef, et avec lui le signal du départ.

Une sombre résignation se peignait sur tous les visages, depuis le simple soldat jusqu'aux commandans supérieurs. Quelquefois, il est vrai, un éclair subit d'entraînement et d'espérance, passant de rang en rang, animait tous ces yeux qui tant de fois avaient contemplé la mort sans se détourner ; mais cela ne durait qu'un instant, et l'abattement reprenait son empire. Ils quittaient leurs frères, leurs parens, leurs épouses ; et lequel d'entre eux pouvait se promettre de les serrer encore une fois sur son sein ? Jusqu'à leurs noms, tout allait s'effacer dans une contrée lointaine : et leur dernier regard chercherait en vain le ciel sous lequel s'était passée leur enfance, pour quelques-uns ; la moitié de la vie, pour plusieurs. Ils regrettaient cette

terre chérie, si fertile en épis, si verte en paturages, si belle d'une ancienne gloire, si grande de souvenirs ; cette terre à laquelle s'était mêlée la poussière de leurs ancêtres, et celle de tant de héros ; où chaque arbre, chaque plante était pour eux comme un ami d'enfance, où il ne se prononçait pas un accent qui ne fît vibrer le cœur. Ils allaient mourir loin d'elle, sur un sol étranger, dans des régions inconnues, mais pour elle, et c'était assez : rien n'aurait pu les engager à détourner du Midi leurs aigles et leurs drapeaux.

Enfin le chef arriva, fier et beau d'un mâle courage, sur un coursier du désert, et l'ordre fatal se fit entendre d'un bout à l'autre de l'armée. Tous les genoux se ployèrent, et toutes les bouches murmurèrent une courte prière à Dieu. Puis ils courbèrent encore plus bas leurs nobles fronts, et prirent congé du sol natal en baisant l'aride poussière ; et ils ne pouvaient en détacher leurs lèvres. On eût dit un adieu à une amante adorée. Puis ils prirent un peu de cette terre et la suspendirent sur leur poitrine, chacun comme il put ; les officiers dans des médaillons d'or et d'argent, quelques-uns dans du velours et de la soie, les soldats dans des sachets de toile. Et alors, en silence et les larmes roulant dans leurs yeux, ils se levèrent. Un instant encore ils demeurèrent immobiles, comme s'ils ne pouvaient s'arracher de leur mère commune ; puis on vit toute la colonne s'ébranler et marcher au pas de charge. Les tambours battirent, les trompettes sonnèrent, les drapeaux se déployèrent dans les airs, et chacun s'élança avec énergie dans sa nouvelle carrière : le moment de faiblesse était passé. Ils abandonnaient leur patrie et leurs frères, mais c'était pour elle, c'était pour eux qu'ils allaient combattre ; et s'ils ne pouvaient les rendre au bonheur, au moins ils illustreraient d'un reflet de gloire le sombre tombeau de la Pologne. Ainsi leur vigueur, leur courage, leur espoir se recueillirent, et des chants de guerre s'élevèrent graduellement dans les airs, et leurs yeux reprirent leur feu accoutumé. C'était le chant des martyrs. Voila comme ils commencèrent cette pénible route, longue et aventureuse.

L'Italie a retenti de leurs faits d'armes. Sous les cendres d'une liberté évanouie depuis des siècles, ils cherchèrent encore des étincelles pour les rapporter un jour sur le sol natal, et en allumer une impérissable flamme. Leurs efforts

furent vains ; mais, tout vains qu'ils furent, c'est encore une jouissance et une consolation de les rappeler comme un souvenir d'éternelle mémoire.

Les bords du Pô et du Tibre ont entendu le bruit de leur marche ; les tombes des Scipions et des Césars les ont vus passer près d'elles. Le pont d'Arcole plia sous le poids de leurs armes, comme ils se précipitaient sur la trace de ce drapeau vainqueur qui flottera long-tems au souffle de l'admiration des siècles ; les ondes de la Trébia se mêlèrent à leur sang généreux, et les donjons de Venise brillèrent aux reflets de leurs épées. Ils plantèrent leurs bannières sur le sommet du Capitole, et la ville éternelle répéta leurs cris de triomphe. Comme un tourbillon, ils traversèrent l'antique Ausonie, et le ciel de Naples sourit au-dessus de leurs têtes, et la flamme du Vésuve jaillit à leurs côtés, et ils diminuèrent de jour en jour, de bataille en bataille, de marche en marche.

La croix de leurs sépultures brille d'un éclat d'immortalité, sur les rives de l'Arno et aux doux bords de Sorrente ; sur les noirs pics des Apennins, et près de l'Adriatique qui semble, à chaque vague se brisant sur les rochers, murmurer leur service de mort ; et sur les rivages de la Méditerranée qui dans son vaste silence révère leur repos. Partout prodiguant leur vie et leur audace, partout, le front ceint des lauriers de la Victoire, ils fermèrent leurs yeux, sans prononcer une plainte, sans proférer un regret. Plusieurs milliers, pleins de force et de valeur, étaient partis pour l'Italie : quelques-uns seulement rentrèrent dans leur pays ; les autres dorment du sommeil éternel sur des plages lointaines, la poitrine percée d'un coup mortel, et auprès d'eux ce sabre redouté qui ne s'échappa de l'étreinte de leur main que lorsqu'elle fut glacée.

Long-tems après, et par un jour de printems, un homme s'avançait vers la Pologne. Ses vêtemens étaient en lambeaux. Il marchait péniblement. Un casque de soldat, déchiré par les balles, couvrait sa tête blanche. Un reste d'uniforme, où brillait encore une bordure de couleur nationale, serrait sa taille vigoureuse, quoique déjà un peu courbée ; des épaulettes ternies par la poudre des combats pendaient à ses épaules ; deux croix, dont l'émail avait été détaché par le plomb meurtrier, reposaient sur sa large poitrine, et son épée était à son côté ; elle seule n'avait point changé, elle seule et le cœur de celui qui la portait. Il

arriva à la frontière. Un instant il crut s'être trompé de route ; mais non, c'était bien là la plaine sablonneuse couverte de sapins, et la rivière au-delà, et les champs de blé tout à l'entour, et les clochers dans le lointain. Depuis qu'il leur avait jeté un regard d'adieu, d'autres contrées, d'autres usages, d'autres hommes l'avaient entouré. A la pointe de son épée, il s'était frayé un chemin à travers l'Europe presque entière ; mais partout, au milieu des pyramides de la vieille Egypte, sous l'ombre des bananiers de Saint-Domingue, sur les sommets de la Sierra-Moréna, entre les mystérieux détours de l'Alhambra, sur les bords ravissans du Rhin, entre les myrtes et les orangers des collines fleuries de l'Italie, parmi le bruit des grandes cités et le silence lugubre des champs de carnage, après que la mort y a achevé son œuvre, il avait pensé aux plaines de sa patrie, il avait désiré la revoir encore. A présent que ce vœu de son cœur, cette vision de ses rêves, ce souhait de toute une vie pleine de troubles et d'agitations, s'accomplissait enfin, en quel état les trouvait-il ?..... Et pourtant il avait passé son jeune âge dans les camps et au milieu des périls, et plus tard, il avait sacrifié son repos et le reste de ses années, dans l'espérance d'y revenir et de retrouver son pays fier et superbe comme à ses beaux jours de gloire ! Et maintenant il faudra, rentrant sous le toit paternel, entendre des soupirs, des regrets, des lamentations de deuil ; et il ne pourra mourir heureux, et sa longue espérance est déçue !

Il traversa tristement les lieux qu'il avait quittés dans sa jeunesse par une belle matinée de mai ; et quand il se crut éloigné de tous les yeux, il respira de toute sa poitrine l'air natal : et cet air lui rappela les souvenirs de l'enfance, les caresses de sa mère, les chants de sa nourrice, les bénédictions de son vieux père ; et une larme roula sous sa paupière, que jamais les périls n'avaient pu faire baisser. Il épia encore un moment si personne ne le remarquait ; puis, plongeant sa main dans son sein, il en retira une petite enveloppe, l'approcha de ses lèvres, la défit, et une jaune poussière vola autour de lui, puis retomba sur le sable.

" Terre de Pologne ! retombe à ta mère, dit le vieux " guerrier. Je t'ai portée par tout le monde, serrée contre " mon cœur ! à présent, je te rends d'où je t'ai prise ! "

Alors il soupira, et, jetant aux cieux un regard ému, il s'enfonça dans la forêt en poursuivant sa route.

L'ENTREVUE.

Il reposait sous un cyprès dans le Cranion, place publique peu éloignée de Corinthe. Là, il s'abreuvait des rayons du soleil, si agréable aux vieilles gens dans les derniers beaux jours de l'automne. Absorbé dans ces vagues rêveries qui caressent tous les objets, il laissait errer en paix ses idées, lorsqu'il fut tiré de cet état par un inconnu qui vint subitement à lui, environné de quelques autres.

Ceux-ci avaient l'air de quelque chose de plus que ses esclaves, sans néanmoins paraître ses égaux : le rêveur n'y fit pas trop d'attention ; mais, dès que l'inconnu eut élevé la voix, il s'aperçut que quelqu'un lui interceptait les rayons du soleil.

—Es-tu ce Diogène au caractère original dont on parle tant dans la Grèce ?

A ces mots l'interpellé se soulève et considère à son tour celui qui l'interrogeait : il vit un jeune homme de moyenne taille, mais bien fait, quoiqu'il eût le défaut de pencher un peu trop la tête sur l'épaule gauche ; il avait le front large, de grands yeux qui vous pénétraient jusqu'au fond de l'âme, un air de fierté, et surtout d'assurance, tempéré par certaines grâces particulières.—Et qui donc es-tu, toi qui prends le droit de m'interroger ainsi?—Rien qu'Alexandre, fils de Philippe de Macédoine, répondit le jeune homme en souriant : demande ce que tu voudras, je suis prêt à te l'accorder.—Eh bien, je supplie Alexandre, fils de Philippe de Macédoine, de s'ôter de mon soleil.

Les courtisans firent un mouvement d'impatience et d'indignation : mais le prince se tournant vers eux, dit avec une majestueuse tranquillité : si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. Belle réponse ! Quand on ne possède pas l'univers, il faut se posséder soi-même.

Mais je suis moins satisfait que d'autres du mot de Diogène. N'avait-il pas alors une grande pensée à offrir à Alexandre, une remontrance à lui faire, un conseil à lui donner, un vœu à exprimer en faveur du genre humain ? Alexandre était fait pour écouter tout cela : respectueux pour Aristote, admirateur d'Homère, libéral envers les écrivains célèbres, et même ceux qui ne l'étaient pas, il n'était point venu là pour railler l'indigent philosophe, mais pour l'entendre. Diogène (j'en écarte le soupçon) aurait-il méprisé Alexandre à raison de son métier de con-

quérant? certes, il n'en avait pas le droit. La force a son rang dans la nature.

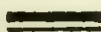
Ainsi, je crois que le véritable sens de la réponse de Diogène nous est échappé, et que même l'expression de cette réponse ne nous a été rendue que très imparfaitement.

Il me semble aussi que l'on n'a point fait dans ces tems reculés un bel éloge d'Alexandre, en disant de ce héros que la terre se tut à son aspect: car, que pensait-elle dans son silence? et quand elle eut la liberté de parler, que dit-elle de lui?

Alexandre et Diogène étaient deux souverains dont l'un régnait par ses armes et son génie, et l'autre par l'indépendance de son caractère, par ses victoires sur l'opinion, et son sourire philosophique.

Comment s'est-il fait que de la rencontre de ces deux hommes extraordinaires on n'ait point vu jaillir une de ces fortes et rares étincelles propres à éclairer les têtes vulgaires.

Ils moururent à peu de jours l'un de l'autre, comme si ces deux grands contraires eussent été inséparables, et que la nature eût pris plaisir à les jeter ensemble sur la terre, pour manifester par un tel contraste la plénitude de sa puissance, et faire contrepoids à l'orgueil des grandeurs humaines.



DES RELIEURS, ET DE LA RELIURE.

Les livres sont des amis qu'il faut pouvoir traiter familièrement. J'aime la lecture, et la Reliure est sa plus cruelle ennemie. S'il y a une profession inutile, c'est celle des Relieurs; elle ajoute à la cherté des livres et nuit à leur usage. C'est du carton doré et surdoré; ce sont des peaux de bêtes bien polies, dont on couvre les productions du génie, et que l'on vend à l'ostentation et à l'ignorance. Le Relieur me défend d'y toucher, en enfermant le chef-d'œuvre de la pensée entre deux espèces de planches bien dures; et dès que l'on dit d'un livre: oh! que cela est bien relié! C'en est fait, on ne l'ouvre plus. Les feuilles peu à peu se collent de manière qu'on n'ose plus les séparer; le volume doré et brillant figure en masse, et n'est plus qu'un meuble meublant.

Avec ce que coûtent les Reliures, on aurait une autre bibliothèque ; mais on achète des livres comme des magots de la Chine et des biscuits de Sèvres pour en faire ornement ; et tel dit avec une naïveté remarquable : après tout, le prix s'en trouvera dans mon inventaire. Ne vaudrait-il pas mieux avoir des pensées que des peaux de mouton ?

Quand j'entre dans une de ces bibliothèques qui ressemblent à un grand rideau diapré, je dis du possesseur : Il achète, il dépense, et il ne lit pas. Lafontaine a dit du trésor d'un avare : mettez-y une pierre, elle vous vaudra tout autant. Ce mot ne saurait avoir une plus heureuse application.

Cependant les livres sont faits pour être lus, relus, maniés et remaniés. Un Horace tout neuf ne peut appartenir qu'à un sot. Les livres sont comme des olives ; les pochetés sont les meilleurs.

Mais comment aborder le chef-d'œuvre sorti des mains du Relieur avec des parures éblouissantes ? il est artistement encadré dans du veau fauve, ou du marroquin du dernier fini ; des ciselures, des filets, et des filagrammes en tracent le pourtour, c'est un vrai bijou ; on le range avec respect sur des tablettes non moins imposantes, et qui ne cèdent en rien à la pompe des volumes ; ils dorment là toute l'année, et jamais le soleil ne caresse que leur dos.

A moi, faciles et complaisantes brochures ! vous ne m'empêchez pas comme les belles éditions, de lire longtems ; vous ne me fatiguez ni l'œil ni la main ; vous n'êtes point rebelles à mes caresses ; je tourne et retourne le livre dans tous les sens ; il m'appartient, je le corne et le charge de notes ; je fais connaissance avec lui d'un bout à l'autre ; ô brochures ! vous ne surchargez pas ma table ; et si vous tombez, je ne crains ni pour vous ni pour moi.

Mais le livre superbement relié, je n'en puis rien faire ; il m'échappe des doigts, il a un air matériel, il m'offre la dépouille de tel animal, qui convient, il est vrai, à certains ouvrages impies ; mais toi, mon cher Marc-Aurèle, toi qui, sur le trône du monde, connus la simplicité, qu'as-tu besoin d'être relié en marroquin ?

Entrez chez moi, vous n'y trouverez pas un seul volume relié ; c'est que je tourmente mes livres. Quand j'achète ce qu'on appelle un bouquin, vite je lui casse le dos ; j'ai bien soin de le dépouiller de ses vieilles planches, parce

que je veux qu'il s'ouvre facilement sur ma table, et que, pour lire, je ne veux employer ni pupitre, ni marbre à poire ou à pomme.

DE LA MALADRESSE.

La maladresse ne tient pas toujours à la bêtise ; on a vu des gens d'esprit très-maladroits, et d'autres hommes fort communs, être doués d'une adresse et d'une intelligence merveilleuse, pour faire réussir tout ce qu'ils entreprenaient : à bien dire, ce n'est souvent que l'à-propos qui manque aux maladroits. Ils font tout, ou trop tôt ou trop tard ; la justesse semble être l'opposé de leurs facultés. Veulent-ils calculer ? c'est toujours à faux ; veulent-ils simplement suivre leur instinct ? il les trompe et les égare ; enfin, par une organisation particulière, ils sont tellement en discordance avec les personnes, les événemens et les choses qui les entourent, que les mots qu'ils placent sont presque toujours hors de saison, et que chacune de leurs démarches est communément une bévue. Il est vrai que l'on peut remarquer aussi qu'ils sont pour la plupart de bonnes gens, tandis qu'au contraire les gens trop adroits sont souvent d'une moralité plus que douteuse. La chose s'explique assez : le maladroit n'est jamais conduit par ses premiers mouvemens ; on pourrait dire que l'homme adroit n'obéit qu'aux seconds, ou du moins qu'il ne montre qu'eux. Calculant sans cesse, il n'agit, ne parle que d'après son intérêt. Telle chose ne lui paraît pas nuisible à faire, à dire dans le moment, mais peut le devenir ; voila ce qui l'occupe et le retient sans cesse : il faut convenir que c'est, comme on l'a dit, avoir de l'avenir dans la tête ; mais il pousse la prévoyance jusque-là. Celui qui peut soumettre ainsi toutes ses impulsions aux circonstances, a certainement plus d'esprit que de sentiment, plus de calcul que d'abandon, et plus de personnalité que de désir d'être utile aux autres.

La maladresse est une sorte de bonhomie de l'esprit ; c'est une naïveté, une innocence de caractère, qui, dans sa gaucherie même, a souvent de la grâce. Elle vous attire en éloignant la méfiance, et vous attache quelquefois en annonçant un bon fonds.

J'en demande pardon aux gens trop adroits ; mais de quelque titre que l'on se plaise à la décorer, l'adresse est

toujours l'art de tromper; et s'il me fallait choisir pour liaison habituelle, entre un maladroit et un de ces hommes tellement fins qu'ils le sont trop, je ne balancerais pas à me décider pour le maladroit: quelques ridicules seraient bien rachetés par une constante bonhomie; et je doute que l'excès d'adresse d'un ami me fût aussi utile dans le cours de la vie, et qu'il pourrait être dangereux en troublant secrètement, et malgré moi, cette douce confiance, sans laquelle il n'y a point de bonheur.

On va me dire qu'il est singulier de prendre le parti des maladroits; mais ils en est qui le méritent.

Voyez Thersite; je sais que presque toujours quelque chose manque à sa personne, à sa maison, à son dîner, à sa tenue, même à l'attention qu'il veut avoir pour vous; que désirant être à la mode, il la prend quand on la quitte; que cherchant à être au fait de tout, il ne sait jamais rien, ou que la moitié des choses. Mélise a fait une perte affreuse: tous ses amis la soignent; on évite de parler devant elle de tout ce qui peut renouveler sa douleur. Thersite apprend l'événement au fond d'une campagne éloignée: il n'écoute que son cœur, il part; il arrive à Paris, court chez Mélise, entre inconsidérément, les larmes aux yeux; il lui parle sans ménagement de son malheur, de la part qu'il y prend. Sans le vouloir, il rouvre sa plaie; on fait des signes à ce consolateur désolant, il ne voit rien, n'entend rien; vivement pénétré de ce qu'il dit, rien ne l'arrête, il sent à peine la main d'un ami qui le tire fortement par son habit: enfin il se retourne vivement, croit qu'on l'avertit d'une impolitesse, il recule pour faire une profonde révérence à une femme qu'il aperçoit; il culbute une table à thé: des tasses superbes toutes brisées sont peu de chose; mais les nerfs de Mélise trop faibles, ne peuvent soutenir ce vacarme inattendu: elle éprouve la plus violente attaque; on s'empresse, on la porte dans sa chambre; la rumeur est au comble dans le salon: tout le monde maudit Thersite, qui apprend enfin la gaucherie qu'il a faite. Il se désole, parle de ses regrets à tout le monde, et personne ne l'écoute. Il veut absolument voir Mélise, pour lui peindre son désespoir; on le repousse, on le brusque.....Pendant ce tems l'adroit Cléon, qui, dans toute la soirée, n'a parlé qu'à l'oreille de choses indifférentes, arrive sur la pointe du pied près de la porte de la chambre à coucher: fermée pour le bon Thersite, elle

s'ouvre pour lui ; il s'approche du lit de Mélise, avec l'air de la timidité, mais de l'empressement. Il dit les choses les plus piquantes sur cet homme si gauche, qu'on ne devrait plus recevoir. Mélise, amie très-intime de Cléon, lui demande de rester auprès d'elle le reste de la soirée.... Il ne le peut : une affaire importante l'entraîne malgré lui ; il sort avec toutes les expressions d'un profond regret. Cette affaire importante est l'Opéra, où il arrive en riant, en se moquant de Thersite, en fesant une histoire fort gaie sur toute la société qu'il vient de quitter, en accablant de ridicules Mélise elle-même. Dans ce même moment, le bon Thersite est chez lui, seul à gémir du mal involontaire qu'il a fait à Mélise. Ne pouvant être reçu, il envoie dix fois chez elle en une heure : elle dormait,... pour comble de malheur, son laquais la réveille et la prive d'un sommeil nécessaire. Voila le pauvre Thersite maudit encore une fois.... Mais rien ne décourage ses soins ; il ne retourne chez lui, suivre les affaires qu'il a négligées, que lorsqu'il est rassuré sur la santé de son amie.

Il existe une autre sorte de maladroits, gauches d'esprit, de tournure, aussi sots que vains, toujours empressés, toujours serviables hors de propos, plus encore dans le dessein de vous montrer les moyens qu'ils se croient, que dans la volonté de vous être utiles. Pour ceux là, véritables fléaux de la société, ils sont odieux à tout le monde ; je les livre sans les défendre.....Mais je demande grâce pour mon Thersite, et pour tous ceux qui lui ressemblent. J'aime sa maladresse, de toute ma haine contre ceux qui poussent la finesse trop loin.

L'HABITUDE.

Celui qui a dit que l'habitude était une seconde nature, n'a presque rien laissé à ajouter à cette vérité.

Les gens qui se croient sages, prétendent qu'il ne faut s'habituer à rien, et qu'on se prépare bien des regrets en se livrant aux mêmes penchans : c'est, ce me semble, une prudence bien anticipée que celle qui vous porte à vous priver de mille choses aimables ou commodes, dans la crainte de les perdre.

Rien n'est plus doux que l'habitude. Si l'homme le plus léger veut bien s'examiner, il sentira qu'il existe en lui un

besoin secret de constance qui se porte sur les choses, si ce n'est sur les personnes. La nature plaça en nous cette source de bonheur qui semble répondre à l'immuabilité des lois divines : mais notre instabilité naturelle nous fait changer à tout moment de pensée et de goûts ; et c'est du combat de la nature et du caractère, que naissent beaucoup de chagrins que nous pourrions éviter.

Tout le monde est plus ou moins soumis à cet empire de l'habitude. On peut remarquer cependant que les âmes douces et bonnes l'éprouvent plus communément ; il est rare que le méchant ait une habitude ; il s'isole de tout : toujours occupé de nuire, ce n'est jamais le même cercle de pensée qu'il parcourt ; il ne suit jamais la même marche ; il ne voit pas les mêmes personnes ; le besoin de faire le mal varie sans cesse dans les chances de sa vie.

L'amour du bien, au contraire, jette sur les jours de l'homme pur, une douce monotonie ; il se lie, par une reconnaissance secrète, aux personnes, aux choses qui lui sont utiles ou qui lui plaisent ; il aime sa patrie, son intérieur, par l'effet d'une aimable habitude.

Communément, on goûte cette jouissance sans trop s'en rendre compte : comme elle n'est pas très-vive, on ne doute pas du rôle qu'elle joue dans notre vie ; c'est quand on la perd, qu'on en sent tout le prix.

Il faut en convenir, c'est l'habitude qui se mêle dans nos penchans, dans nos affections, même dans nos sentimens. Que cette vérité ne choque point les âmes sensibles.

La fidélité peut être regardée comme la douce habitude d'aimer le même objet.

Tant que l'amour, encore trop près de sa naissance, n'est en nous qu'une effervescence violente, c'est une passion plutôt qu'un sentiment ; il tient plus aux sens qu'à l'âme : mais quand le tems l'épure, et qu'il n'a pu affaiblir que ses transports ; lorsque l'amant heureux, sent qu'il ne peut vivre loin de sa maîtresse ; que toutes ses pensées, ses actions lui sont rapportées, qu'il se surprend à la chercher par instinct et sans idée de volupté ; en un mot, lorsqu'il s'est fait une telle habitude de la personne aimée, que tout lui manque quand il en est séparé...., sa maîtresse peut être sûre de son cœur.

Deux sentimens contraires sont le mobile de tous les objets animés, l'amour et la haine ; l'un attire, et l'autre

repousse. Les aversions les plus prononcées souvent se détruisent, et quelquefois même se changent en sentimens de bienveillance : c'est surtout l'habitude qui produit cette sorte de miracle.

Quand le tems n'augmente pas la haine, communément il l'efface ; et la simple habitude de revoir sans cesse ce que l'on détestait, y contribue : on se fait à tout, même à son esclavage. Après une longue détention, on a vu des gens, habitués à leur prison, presque se fâcher que l'on brisât leurs fers.

Otez à un vieillard la place qu'il possède depuis long-tems (même pour lui en donner une meilleure), vous le rendrez malheureux, et peut-être avancerez-vous le terme de ses jours.

Sur la fin de sa carrière, on craint les objets nouveaux ; il semble que l'on espère se rattacher à la vie qui vous échappe, en se liant à tout ce qui vous entoure.

Enfin, l'habitude se trouve partout, même dans l'art de plaire. Pourquoi les soins séduisent-ils autant ? C'est qu'ils sont habituels. Si l'amant adroit veut leur donner plus de valeur, il faut qu'ils les rendent aux mêmes heures; que tel moment ou telle circonstance les fasse toujours attendre ou désirer. D'abord, ils ne sont qu'agréables ; bientôt, ils deviennent nécessaires, moins encore par leur charme que par l'habitude constante de les recevoir ; et voila précisément en quoi réside l'espoir de plaire des gens les moins aimables ; ils remplacent les agrémens par les assiduités.

Ce retour général vers les mêmes habitudes a son principe dans un instinct inexplicable et tellement involontaire, qu'il est indépendant de la pensée, qu'on s'y livre machinalement, quand l'action de tous les sens est suspendue.

LA PRINCESSE DE BABYLONE.

Le vieux Bélus, roi de Babylone, se croyait le premier homme de la terre, car tous ses courtisans le lui disaient, et ses historiographes le lui prouvaient. Ce qui pouvait excuser en lui ce ridicule, c'est qu'en effet ses prédécesseurs avaient bâti Babylone plus de trente mille ans avant lui, et qu'il l'avait embellie. On sait que son palais et son parc, situés à quelques parasanges de Babylone, s'étendaient entre l'Euphrate et le Tigre, qui baignaient ces rivages

enchantés. Sa vaste maison de trois mille pas de façade, s'élevait jusqu'aux nues. La plate-forme était entourée d'une balustrade de marbre blanc de cinquante pieds de hauteur, qui portait les statues colossales de tous les rois et de tous les grands hommes de l'empire. Cette plate-forme, composée de deux rangs de briques couvertes d'une épaisse surface de plomb d'une extrémité à l'autre, était chargée de douze pieds de terre; et sur cette terre on avait élevé des forêts d'oliviers, d'orangers, de citronniers, de palmiers, de girofliers, de cocotiers, de cannelliers, qui formaient des allées impénétrables aux rayons du soleil.

Les eaux de l'Euphrate, élevées par des pompes dans cent colonnes creusées, venaient dans ces jardins remplir de vastes bassins de marbre, et, retombant ensuite par d'autres canaux, allaient former dans le parc des cascades de six mille pieds de longueur, et cent mille jets-d'eau dont la hauteur pouvait à peine être aperçue; elles retournaient ensuite dans l'Euphrate, dont elles étaient parties. Les jardins de Sémiramis, qui étonnèrent l'Asie plusieurs siècles après, n'étaient qu'une faible imitation de ces antiques merveilles; car du tems de Sémiramis tout commençait à dégénérer chez les hommes et chez les femmes.

Mais ce qu'il y avait de plus admirable à Babylone, ce qui éclipsait tout le reste, était la fille unique du roi, nommée Formosante. Aussi Bélus était plus fier de sa fille que de son royaume. Elle avait dix-huit ans: il lui fallait un époux digne d'elle; mais où le trouver? Un ancien oracle avait ordonné que Formosante ne pourrait appartenir qu'à celui qui tendrait l'arc de Nembrod. Ce Nembrod, le fort chasseur devant le Seigneur, avait laissé un arc de sept pieds babyloniques de haut, d'un bois d'ébène plus dur que le fer du mont Caucase, qu'on travaille dans les forges de Derbent; et nul mortel depuis Nembrod n'avait pu bander cet arc merveilleux.

Il était dit encore que le bras qui aurait tendu cet arc tuerait le lion le plus terrible et le plus dangereux qui serait lâché dans le cirque de Babylone. Ce n'était pas tout; le bandeur de l'arc, le vainqueur du lion devait terrasser tous ses rivaux; mais il devait surtout avoir beaucoup d'esprit, être le plus magnifique des hommes, le plus vertueux, et posséder la chose la plus rare qui fût dans l'univers entier.

Il se présenta trois rois qui osèrent disputer Formosante, le Pharaon d'Egypte, le sha des Indes et le grand kan des Scythes. Bélus assigna le jour, et le lieu du combat à l'extrémité de son parc, dans le vaste espace bordé par les eaux de l'Euphrate et du Tigre réunis. On dressa autour de la lice un amphithéâtre de marbre qui pouvait contenir cinq cent mille spectateurs. Vis-à-vis l'amphithéâtre était le trône du roi, qui devait paraître avec Formosante accompagnée de toute la cour ; et à droite et à gauche, entre le trône et l'amphithéâtre, étaient d'autres trônes et d'autres siéges pour les trois rois et pour tous les autres souverains qui seraient curieux de voir cette auguste cérémonie.

Le roi d'Egypte arriva le premier, monté sur le bœuf Apis, et tenant en main le sistre d'Isis. Il était suivi de deux mille prêtres vêtus de robes de lin plus blanches que la neige, de deux mille magiciens et de deux mille guerriers.

Le roi des Indes arriva bientôt après dans un char traîné par douze éléphans. Il avait une suite encore plus nombreuse et plus brillante que le pharaon d'Egypte.

Le dernier qui parut était le roi des Scythes. Il n'avait auprès de lui que des guerriers choisis, armés d'arcs et de flèches. Sa monture était un tigre superbe qu'il avait domté, et qui était aussi haut que les plus beaux chevaux de Perse. La taille de ce monarque, imposante et majestueuse, effaçait celle de ces rivaux; ses bras nus, aussi nerveux que blancs, semblaient déjà tendre l'arc de Nembrod.

Le trois princes se prosternèrent d'abord devant Bélus et Formosante. Le roi d'Egypte offrit à la princesse les deux plus beaux crocodiles du Nil, deux hippopotames, deux zèbres, deux rats d'Egypte et deux momies, avec les livres du grand Hermès qu'il croyait être ce qu'il y avait de plus rare sur la terre.

Le roi des Indes lui offrit cent éléphans qui portaient chacun une tour de bois doré, et mit à ses pieds le *Veidam* écrit de la main de Xaca lui-même.

Le roi des Scythes, qui ne savait ni lire ni écrire, présenta cent chevaux de bataille couverts de housses et de peaux de renards noirs.

La princesse baissa les yeux devant ses amans, et s'inclina avec des grâces aussi modestes que nobles.

Bélus fit conduire ces monarques sur les trônes qui leur étaient préparés. Que n'ai-je trois filles! leur dit-il, je rendrais aujourd'hui six personnes heureuses. Ensuite il fit tirer au sort à qui essayerait le premier l'arc de Nembrod. On mit dans un casque d'or les noms des trois prétendans. Celui du roi d'Egypte sortit le premier, ensuite parut le nom du roi des Indes. Le roi scythe, en regardant l'arc et ses rivaux, ne se plaignit point d'être le troisième.

Tandis qu'on préparait ces brillantes épreuves, vingt mille pages et vingt mille jeunes filles distribuaient sans confusion des rafraîchissemens aux spectateurs entre les rangs des siéges. Tout le monde avouait que les dieux n'avaient établi les rois que pour donner tous les jours des fêtes, pourvu qu'elles fussent diversifiées ; que la vie est trop courte pour en user autrement ; que les procès les intrigues, la guerre, qui consument la vie humaine, sont des choses absurdes et horribles ; que l'homme n'est né que pour la joie ; qu'il n'aimerait pas les plaisirs passionnément et continuellement, s'il n'était pas formé pour eux ; que l'essence de la nature humaine est de se réjouir, et que tout le reste est folie. Cette excellente morale n'a jamais été démentie que par les faits.

Comme on allait commencer ces essais qui devaient décider de la destinée de Formosante, un jeune inconnu monté sur une licorne, accompagné de son valet monté de même, et portant sur le poing un gros oiseau, se présente à la barrière. Les gardes furent surpris de voir en cet équipage une figure qui avait l'air de la divinité. C'était, comme on l'a dit depuis, le visage d'Adonis sur le corps d'Hercule ; c'était la majesté avec les grâces. Ses sourcils noirs et ses longs cheveux blonds, mélange de beautés inconnu à Babylone, charmèrent l'assemblée ; tout l'amphithéâtre se leva pour le regarder ; toutes les femmes de la cour fixèrent sur lui des regards étonnés ; Formosante elle-même, qui baissait toujours les yeux, les releva et rougit ; les trois rois pâlirent : tous les spectateurs, en comparant Formosante avec l'inconnu, s'écrièrent : il n'y a dans le monde que ce jeune homme qui soit aussi beau que la princesse.

Les huissiers, saisis d'étonnement, lui demandèrent s'il était roi. L'étranger répondit qu'il n'avait pas cet honneur, mais qu'il était venu de fort loin par curiosité pour

voir s'il y avait des rois qui fussent dignes de Formosante. On l'introduisit dans le premier rang de l'amphithéâtre, lui, son valet, ses deux licornes et son oiseau. Il salua profondément Bélus, sa fille, les trois rois et toute l'assemblée ; puis il prit place en rougissant. Ses deux licornes se couchèrent à ses pieds, son oiseau se percha sur son épaule, et son valet, qui portait un petit sac, se mit à côté de lui.

Les épreuves commencèrent. On tira de son étui d'or l'arc de Nembrod. Le grand-maître des cérémonies, suivi de cinquante pages, et précédé de vingt trompettes, le présenta au roi d'Egypte qui le fit bénir par ses prêtres ; et l'ayant posé sur la tête du bœuf Apis, il ne douta pas de remporter cette première victoire. Il descend au milieu de l'arène, il essaie, il épuise ses forces, il fait des contorsions qui excitent le rire de l'amphithéâtre, qui font même sourire Formosante.

Son grand aumônier s'approcha de lui : Que votre majesté, lui dit-il, renonce à ce vain honneur qui n'est que celui des muscles et des nerfs ; vous triompherez dans tout le reste : vous vaincrez le lion, puisque vous avez le sabre d'Osiris. La princesse de Babylone doit appartenir au prince qui a le plus d'esprit, et vous avez deviné des énigmes ; elle doit épouser le plus vertueux, vous l'êtes, puisque vous avez été élevé par les prêtres d'Egypte ; le plus généreux doit l'emporter, et vous avez donné les deux plus beaux crocodiles et les deux plus beaux rats qui soient dans le Delta ; vous possédez le bœuf Apis et les livres d'Hermès qui sont la chose la plus rare de l'univers ; personne ne peut vous disputer Formosante. Vous avez raison, dit le roi d'Egypte, et il se remit sur son trône.

On alla mettre l'arc entre les mains du roi des Indes. Il en eut des empoules pour quinze jours, et se consola en présumant que le roi des Scythes ne serait pas plus heureux que lui.

Le Scythe mania l'arc à son tour. Il joignit l'adresse à la force ; l'arc parut prendre quelque élasticité entre ses mains : il le fit un peu plier, mais jamais il ne put venir à bout de le tendre. L'amphithéâtre, à qui la bonne mine de ce prince inspirait des inclinations favorables, gémit de son peu de succès, et jugea que la belle princesse ne serait jamais mariée.

Alors le jeune inconnu descendit d'un saut dans l'arène, et s'adressant au roi des Scythes : Que votre majesté, lui dit-il, ne s'étonne point de n'avoir pas entièrement réussi. Ces arcs d'ébènes se font dans mon pays ; il n'y a qu'un certain tour à donner ; vous avez beaucoup plus de mérite à l'avoir fait plier que je n'en peux avoir à le tendre. Aussitôt il prit une flèche, l'ajusta sur la corde, tendit l'arc de Nembrod, et fit voler la flèche bien au-delà des barrières. un million de mains applaudit à ce prodige, et Babylone retentit d'acclamations.

Il tira ensuite de sa poche une petite lame d'ivoire, écrivit sur cette lame avec une aiguille d'or, attacha la tablette d'ivoire à l'arc, et présenta le tout à la princesse avec une grâce qui ravissait tous les assistans. Puis il alla modestement se remettre à sa place, entre son oiseau et son valet. Babylone entière était dans la surprise ; les trois rois étaient confondus, et l'inconnu ne paraissait pas s'en apercevoir.

Cependant Bélus, ayant consulté ses mages, déclara qu'aucun des trois rois n'ayant pu bander l'arc de Nembrod, il n'en fallait pas moins marier sa fille, et qu'elle appartiendrait à celui qui viendrait à bout d'abattre le grand lion qu'on nourrissait exprès dans sa ménagerie. Le roi d'Egypte, qui avait été élevé dans toute la sagesse de son pays, trouva qu'il était fort ridicule d'exposer un roi aux bêtes pour le marier. Il avouait que la possession de Formosante était d'un grand prix ; mais il prétendait que si le lion l'étranglait, il ne pourrait jamais épouser cette belle Babylonienne. Le roi des Indes entra dans les sentimens de l'Egyptien ; tous deux conclurent que le roi de Babylone se moquait d'eux ; qu'il fallait faire venir des armées pour le punir ; qu'ils avaient assez de sujets qui se tiendraient fort honorés de mourir au service de leurs maîtres, sans qu'il en coûtât un cheveu à leurs têtes sacrées ; qu'ils détrôneraient aisément le roi de Babylone, et qu'ensuite ils tireraient au sort la belle Formosante.

Cet accord étant fait, les deux rois dépêchèrent chacun dans leur pays un ordre exprès d'assembler une armée de trois cent mille hommes pour enlever Formosante.

Cependant le roi des Scythes descendit seul dans l'arène, le cimeterre à la main. Il n'était pas éperdûment épris des charmes de Formosante ; la gloire avait été jusque-là sa seule passion ; elle l'avait conduit à Babylone. Il voulait faire voir que si les rois de l'Inde et de l'Egypte étaient

assez prudens pour ne pas se compromettre avec des lions, il était assez courageux pour ne pas dédaigner ce combat, et qu'il réparerait l'honneur du diadème. Sa rare valeur ne lui permit pas seulement de se servir du secours de son tigre. Il s'avance seul, légèrement armé, couvert d'un casque d'acier garni d'or, ombragé de trois queues de cheval blanches comme la neige.

On lâche contre lui le plus énorme lion qui ait jamais été nourri dans les montagnes de l'Anti-Liban. Ses terribles griffes semblaient capables de déchirer les trois rois à la fois, et sa vaste gueule de les dévorer. Ses affreux rugissemens fesaient retentir l'amphithéâtre. Les deux fiers champions se précipitent l'un contre l'autre d'une course rapide. Le courageux Scythe enfonce son épée dans le gosier du lion; mais la pointe rencontrant une de ces épaisses dents que rien ne peut percer, se brise en éclats, et le monstre des forêts, furieux de sa blessure, imprimait déjà ses ongles sanglans dans les flancs du monarque.

Le jeune inconnu, touché du péril d'un si brave prince, se jette dans l'arène plus prompt qu'un éclair; il coupe la tête du lion avec la même dextérité qu'on a vu depuis dans nos carrousels de jeunes chevaliers adroits enlever des têtes de maures ou des bagues.

Puis tirant une petite boîte, il la présente au roi scythe, en lui disant: Votre majesté trouvera dans cette petite boîte le véritable dictame qui croît dans mon pays. Vos glorieuses blessures seront guéries en un moment. Le hasard seul vous a empêché de triompher du lion; votre valeur n'en est pas moins admirable.

Le roi scythe, plus sensible à la reconnaissance qu'à la jalousie, remercia son libérateur; et après l'avoir tendrement embrassé, rentra dans son quartier pour appliquer le dictame sur ses blessures.

L'inconnu donna la tête du lion à son valet: celui-ci, après l'avoir lavée à la grande fontaine qui était au-dessous de l'amphithéâtre, et en avoir fait écouler tout le sang, tira un fer de son petit sac, arracha les quarante dents du lion, et mit à leur place quarante diamans d'une égale grosseur.

Son maître avec sa modestie ordinaire se remit à sa place; il donna la tête du lion à son oiseau: Bel oiseau, dit-il, allez porter aux pieds de Formosante ce faible hommage. L'oiseau part, tenant dans une de ses serres le terrible trophée; il le présente à la princesse en baissant humblement

le cou, et en s'applatissant devant elle. Les quarante brillans éblouirent tous les yeux. On ne connaissait pas encore cette magnificence dans la superbe Babylone; l'émeraude, la topaze, le saphir et le pyrope étaient regardés encore comme les plus précieux ornemens. Bélus et toute la cour étaient saisis d'admiration. L'oiseau qui offrait ce présent les surprit encore davantage. Il était de la taille d'un aigle, mais ses yeux étaient aussi doux et aussi tendres que ceux de l'aigle sont fiers et menaçans. Son bec était couleur de rose, et semblait tenir quelque chose de la belle bouche de Formosante. Son cou rassemblait toutes les couleurs de l'iris, mais plus vives et plus brillantes. L'or en mille nuances éclatait sur son plumage. Ses pieds parraissaient un mélange d'argent et de pourpre; et la queue des beaux oiseaux qu'on attela depuis au char de Junon n'approchait pas de la sienne.

L'attention, la curiosité, l'étonnement, l'extase de toute la cour se partageaient entre les quarante diamans et l'oiseau. Il s'était perché sur la balustrade entre Bélus et sa fille Formosante; elle le flattait, le caressait, le baisait. Il semblait recevoir ses caresses avec un plaisir mêlé de respect. Quand la princesse lui donnait des baisers, il les rendait, et la regardait ensuite avec des yeux attendris. Il recevait d'elle des biscuits et des pistaches qu'il prenait de sa patte purpurine et argentée, et qu'il portait à son bec avec des grâces inexprimables.

Bélus, qui avait considéré les diamans avec attention, jugeait qu'une de ses provinces pouvait à peine payer un présent si riche. Il ordonna qu'on préparât pour l'inconnu des dons encore plus magnifiques que ceux qui étaient destinés aux trois monarques. Ce jeune homme, disait-il, est sans doute le fils du roi de la Chine, ou de cette partie du monde que l'on nomme Europe, dont j'ai entendu parler, ou de l'Afrique qui est, dit-on, voisine du royaume d'Egypte.

Il envoya sur-le-champ son grand écuyer complimenter l'inconnu, et lui demander s'il était souverain d'un de ces empires, et pourquoi, possédant de si étonnans trésors, il était venu avec un valet et un petit sac.

Tandis que le grand écuyer s'avançait vers l'amphithéâtre pour s'acquitter de sa commission, arriva un valet sur une licorne. Ce valet, adressant la parole au jeune homme, lui dit: Ormar votre père touche à l'extrémité de sa vie, et je suis venu vous en avertir. L'inconnu leva les

yeux au ciel, versa des larmes, et ne répondit que par ce mot : partons.

DE LA POLITESSE.

La société est une sorte de bal masqué ; quelque soit d'ailleurs, le déguisement de chacun, il est expressément convenu qu'il n'y aura qu'un même masque pour tous, celui de la politesse.

La politesse s'apprend par l'usage du monde. Elle diffère en cela de la grâce, de l'esprit, du goût, du génie, de certaines vertus sociales que nous apportons en naissant, et que le tems, les circonstances développent en nous. L'usage du monde fait sur notre langage, nos habitudes, sur nos manières, ce que le rabot et la lime font sur le bois et sur les métaux : il les polit. Aussi le mot politesse dérive-t-il du mot polir qui a un sens propre, et un sens figuré.

Agir et parler de manière à satisfaire l'amour-propre de tout le monde, avoir une prévenance affable pour ses égaux, n'être ni trop humble ni trop familier avec ses supérieurs, ne pas tenir ses inférieurs à une distance de soi trop marquée, en un mot, observer scrupuleusement les bienséances ; voila en quoi consiste la politesse.

La politesse est un frein qui comprime nos défauts, un vernis qui fait ressortir nos bonnes qualités.

C'est un malheur que de n'être pas humain, généreux, compatissant ; c'est un tort que de n'être pas poli.

L'homme poli peut n'avoir aucune vertu, mais il a du-moins cet avantage, que la politesse lui donne l'extérieur de toutes.

La politesse varie suivant les pays, suivant les coutumes, mais dans aucun pays il n'est permis d'être grossier.

La politesse attire et séduit ; la grossièreté repousse et révolte.

Un homme poli fait ornement dans la société, un homme grossier y fait tache.

Réduit à passer ma soirée avec un sot, ou avec un grossier, je ne balancerais pas ; on peut s'amuser d'un sot, mais que faire d'un homme grossier ?

Il faut qu'un homme ait un mérite bien transcendant pour pouvoir se passer de politesse. Encore est-il vrai de

dire que si on l'a vu aujourd'hui, on ne sera pas tenté de le revoir demain.

Les lettres, dit-on, polissent les mœurs. S'il est ainsi, comment se peut-il que les littérateurs soient si peu polis entr'eux ? C'est que la politesse s'apprend, comme je l'ai dit, et que tous les littérateurs ne l'apprennent pas. C'est que, chez eux, l'amour-propre est un sentiment dominant et exclusif. Tel ne veut pas souffrir un rival, et tel qui sait fort bien que l'on ne croit pas à son talent, serait très-fâché que l'on crût à celui d'un autre. De là, les épigrammes, les satires, les injures, les libelles, et trop souvent les tons et le langage des halles.

Il y a des hommes à qui les honneurs et les richesses tournent la tête, c'est le plus grand nombre. Polis, tant qu'ils n'étaient rien, ou qu'ils n'avaient rien, ils deviennent impolis dès qu'ils ont fait fortune, ou qu'ils ont quelque chose. Est-ce que ces hommes-là ne savent pas, que lorsqu'on est généreux, il faut se conduire de manière à se faire pardonner son bonheur.

Il est une politesse affable et unie ; il est une politesse froide et composée. La première se manifeste d'égal à égal ; la seconde, de supérieur à inférieur. Autrefois, un homme ou une femme, quelque fût son état, son âge et son mérite personnel, n'abordait un homme en place ou titré, qu'en lui offrant l'hommage de son respect, et l'homme en place ou titré, ne répondait que par un bonjour Monsieur, bonjour Madame. Ces deux noms se renforçaient quelquefois du nom propre de l'individu ; quelquefois aussi les expressions n'étaient pas les mêmes. L'homme en place ou titré, attendait-il un service, devait-il de l'argent, ou voulait-il en emprunter ? c'était : Bonjour, mon cher ami un tel ; Bonjour, ma chere Madame une telle.

On verra, si l'on observe la politesse dans toutes ses formes, dans toutes ses nuances, qu'il en est une insolemment protectrice, c'est celle de l'orgueil ; et qu'il en est une obligeante, affectueuse, aimable, c'est celle de la bonté. J'appellerai volontiers celle-ci, la plus rare sans doute, la politesse du cœur.

On a établi une distinction entre la politesse et la civilité. C'est qu'en effet, un homme poli est toujours civil, et qu'un homme civil n'est pas toujours poli.

La politesse est dans l'esprit et dans le caractère ; elle est le fruit d'une bonne éducation, d'un commerce habituel

avec des gens bien élevés : la civilité n'est que dans le maintien, dans le témoignage extérieur de certaine déférence, de certains égards que l'on croit devoir aux autres, et surtout à ceux que l'on regarde comme au-dessus de soi. La politesse n'est pas cérémonieuse ; la civilité, au contraire, l'est infiniment ; la politesse a un langage fin, délicat, mesuré ; la civilité n'est pas sûre de ses expressions, ni du point où elle doit s'arrêter. La politesse est toujours simple, aisée, noble et franche dans ses manières ; la civilité est toujours apprêtée, gauche, commune et fausse dans les siennes. Un homme poli nous met à notre aise ; un homme civil nous gêne et nous fatigue. Un homme désintéressé est poli ; un homme intéressé est civil. Un maître est poli avec ses domestiques, et ses domestiques sont civils avec lui.

Ne pas répondre à une lettre, ne pas rendre une visite, c'est manquer à la politesse et aux règles de la civilité.

Cliton, entre dans un salon, et le cercle est nombreux. Il ne prend garde à personne, ou aborde familièrement les gens même qu'il ne connaît pas; déchire, en passant, la robe d'une femme, ou marche sur le pied de l'homme qui cause avec elle, et ne se croit pas obligé de leur faire la moindre excuse ; se jette dans un fauteuil et s'y étend, s'y retourne comme dans son lit ; élève la voix, interrompt la conversation et s'en empare ; cause, baîlle et dort pendant qu'on lit ou que l'on fait de la musique ; éternue et tousse sans précaution ; crache sur le parquet ; se mouche à faire trembler les vitres ; il tire sa boîte, offre du tabac à tout le monde, et en prend de manière à en couvrir ses voisins ; aperçoit deux personnes qui causent seules dans l'embrasure d'une croisée, s'approchent d'elles, les écoute sans discrétion, ou leur demande brusquement le sujet de leur entretien ; entend un laquais dire que madame est servie, et se prie à souper sans attendre qu'on l'y invite ; se met à table auprès de la maîtresse de la maison, fond sur les meilleurs plats, et se plaint de ce qu'il en rencontre un qui ne flatte pas son goût ; remplit à chaque instant le verre de la femme qui est à côté de lui ; voit qu'on rit d'un bon mot, et se hâte de dire qu'il le savait depuis long-tems ; trouve que le souper a fini trop tôt, entre dans le salon en s'essuyant la bouche, fait sonner sa montre, dit qu'il est tems de se retirer, et reste après que chacun est sorti : Cliton est un homme incivil, impoli, mal élevé.

L'HOMME OISIF.

L'homme oisif est l'homme le plus occupé ; il n'a jamais un moment de libre. Il a trente amis intimes, cent personnes qu'il se croit dans l'obligation de cultiver : vingt comptent sur lui le même jour ; dix l'attendent à souper : mais il ne sait auquel entendre. Il a cinquante emplettes à faire pour les personnes qu'il fréquente : car à quoi ne se connaît-il pas ?

C'est lui qui fait la provision de vins et de liqueurs de toutes ses connaissances, qui leur fait venir des poulardes de Rennes, des perdrix du Mans, des pâtés de Périgueux, du mouton de Ganges, des olives d'Espagne.

Il vous dira le nom de tous les brodeurs, de tous les lapidaires, de tous les bijoutiers de Paris ; il sait où l'on trouve les meilleures lunettes et les meilleures pastilles.

Il est toujours pressé, toujours en l'air : on le trouve partout, aux spectacles, aux concerts, aux promenades, aux revues, aux enterremens, aux exécutions : tout le monde veut l'avoir. Il est informé le premier de toutes les morts, de tous les mariages, de toutes les historiettes, de toutes les tracasseries ; il annonce toutes les brochures nouvelles, et en dit son avis sans les avoir lues ; il a chez lui tous les mercures, toutes les gazettes, tous les journaux, et ne lit que les Petites-Affiches.

Il est maquignon, brocanteur, complaisant, obligeant, soigneux ; tout le monde veut l'avoir ; il rend mille petits services dans la société, règle les montres, loue des loges, procure des billets de bal, place des domestiques, donne des ouvriers.

Est-on malade, il vous amène un médecin. Etes-vous dans la douleur, il force votre porte, et ne vous quitte pas qu'il ne vous ait vu rire. C'est une vie fort agitée que celle de l'homme oisif : il fait dans un jour ce que l'homme le plus laborieux n'entreprendrait pas de faire dans un mois.

LA FAMILLE POLONAISE.

—Je voudrais un gâteau, maman, me disait ma fille.

Nous marchions sur le trottoir de la rue du 29 Juillet. J'allais céder à cette prière d'enfant, lorsque j'aperçus, sur une pierre, au pied d'une borne, une pauvre femme,

tenant une petite fille sur ses genoux ; elle tendait aux passans une main que personne ne semblait voir... On marche si vite à Paris.

Mon Elisa est bonne, et je ne la rends jamais plus heureuse que lorsque je lui donne un sou en lui disant : "Va, mon ange! porte cela." J'ai toujours pensé qu'une aumône faite par un enfant cesse d'être humiliante, et que la bienfesance, pour n'être le fruit ni du calcul, ni de l'ostentation, doit germer dans un cœur tout jeune.

Souvent, dans les longues courses que nous fesons ensemble, quand fatiguée de marcher elle me demande une voiture, je lui dis: Chère petite! il vaudrait mieux donner de l'argent aux pauvres. Et son choix n'est jamais douteux. On dirait qu'elle trouve déjà une jouissance secrète à se priver d'un plaisir pour secourir des douleurs qu'elle comprend à peine. Je l'ai vue bien des fois pleurer quand, n'ayant plus de monnaie, je ne donnais pas au malheureux qui s'approchait de moi.

Elle était donc là, tendant sa main, la pauvre mère, et les femmes aux robes brodées, aux plumes flottantes, s'écartaient d'elle de peur de froisser leurs parures à ses vêtemens déchirés, et les hommes la regardaient et passaient. Qu'elle eût été jolie, et ils eussent tous mis dans sa main l'aumône qu'elle implorait. Ma fille, ma douce enfant, revint à moi plus jolie, plus riante du bonheur d'avoir donné; mais moi qui, l'ayant suivie des yeux, avais remarqué dans la manière dont cette femme venait de recevoir son aumône, ce je ne sais quoi qui révèle une misère de profession, je m'éloignai sans partager sa joie, et je tournai les arcades de la rue de Rivoli, rue de luxe et de plaisir, dont l'indigence ose à peine approcher ; car on dirait qu'elle craint de salir de ses haillons jusqu'aux dalles ou traînent tant de belles robes. Là, pas une allée, pas une mansarde, pas une fenêtre qui s'ouvre avec le jour pour éclairer l'aiguille dont l'ouvrière attend son pain.

Ils sont tous riches les heureux habitans de la rue de Rivoli ; car bonheur et richesse, c'est tout un pour le pauvre.

Tous riches, tous heureux !.... Ah que de fois en passant dans cette rue, et dans celles qui l'environnent, je me suis dit, en regardant ces maisons à arcades et à balcons presque royaux : On n'a pas faim là, mais on y a des remords ou de l'ennui, des jours sombres et inquiets, des nuits

longues et sans sommeil....Parmi tous ces hommes que le pauvre croit heureux, combien il en est qui, défians et blasés, traînent leur existence plus péniblement que le galérien ne traîne son boulet! Combien il en est qui ne méprisent tant les hommes que parce que, méprisables eux-mêmes, ils en veulent rejeter la faute sur tout ce qui n'est pas eux. Et quand, fatigués du masque qu'ils ont porté tout le jour, ils rentrent, le soir, dans leurs brillans appartemens pour y trouver une femme qu'ils n'aiment pas, par cela même qu'elle est leur femme, qu'éprouvent-ils ces hommes à figures riantes et calmes? où sont pour eux les doux rêves d'une âme pure, les illusions d'un cœur franc et dévoué!..En vain ils les demandent au monde, comme le voyageur égaré demande au désert une source, un arbre, qui, sur ses feuilles ait gardé par hasard une goutte d'eau. Le monde n'a pour eux, ni rêves, ni illusions; Il leur jette de l'or, des hochets d'orgueil, et leur dit: C'est assez. Oh qu'ils sont à plaindre ceux d'entre ces hommes qui ont soif de bonheur, et pour qui le bonheur n'est qu'un décevant mirage!

Qui leur rendra leur propre estime, quand, mettant dans la même balance leurs passions et une grande infortune, ils n'ont cessé d'avoir pitié de cette infortune, du moment où ils n'ont plus espéré d'en retirer le prix qu'ils en attendaient.

Mais ils ont fait le mal dans l'ombre et le bien au grand jour; ils sont vertueux comme la société l'entend, et leurs fronts, paisibles à force de combats, font croire à cette vertu... Oh! que ne peuvent-ils rejeter leurs souvenirs, et se faire une conscience comme ils se sont fait un visage!...

Je voudrais pouvoir changer les pierres de taille de quelques-unes de ces maisons en un verre transparent, un jour, un seul; ce serait assez pour faire dire aux pauvres que je rassemblerais autour d'elles: "Ils sont riches, les habitans de la rue de Rivoli; mais ils ne sont pas tous heureux!..."

J'allais entrer dans une de ces maisons, lorsque j'aperçus une autre femme, une autre mère, assise sur le seuil d'une boutique fermée... Poussée comme j'étais par la foule qui se presse d'ordinaire sous les arcades, le coup d'œil que je jetai sur elle fut rapide et distrait, mais il me suffit pour me donner un regret. Je sentis vaguement que cette femme était plus pauvre, plus malheureuse que celle à qui je ve-

nais de donner. La dame que j'allais voir n'y était pas : je laissai ma carte au portier.

En sortant, mon regard tomba sur cette femme, et rencontra le sien où se lisait une agonie de souffrance que jamais œil humain ne m'avait exprimée ainsi. Elle ne demandait pas, et sa main fermée laissait pendre le long de ses genoux de petites bourses en filet ; un grand schal brun la couvrait en entier, un mouchoir tordu autour de sa tête laissait échapper de longues mêches de cheveux noirs. L'enfant, roulé dans un coin du schal, y restait immobile, et ses cheveux blonds, ses joues creuses et pâles ressortant sur ce fond brun, fesaient de lui la plus touchante des créatures. Mon Dieu ! parmi toutes ces femmes effleurant de leurs robes ses petits pieds, n'était-il donc pas une mère ?...

Toutes passèrent. Je n'avais plus de monnaie, je n'avais que des pièces de 5 francs, et, je l'avoue à ma honte, je calculai que je n'étais pas assez riche pour donner autant ; peut-être n'aurais-je pas hésité à les mettre dans l'achat d'un fichu ou d'un bonnet... Oh ! je sentis alors confusément que je ne valais pas mieux que celles que je blâmais ! Je jetai un second regard en m'éloignant de cette femme, dont la voix seule ne demandait pas ! Son œil attaché sur moi me disait : Toi aussi tu t'éloignes : j'avais compté sur toi !

Je courus à la grille des Tuileries. Un gâteau et de la monnaie ! dis-je à une vieille marchande arrêtée-là ; puis une seconde pensée me fit reposer le gâteau que je tendais à ma fille ; je pris un petit pain de seigle. Tu n'as pas faim, mon Elisa, et l'enfant qui est là derrière nous n'a peut-être pas mangé d'aujourd'hui.

Ma fille prit le petit pain plus gaîment que si je lui avais donné pour elle la meilleure pâtisserie. Je revins sur mes pas, souffrant de la douleur que cette femme avait dû éprouver en me voyant m'arrêter devant des gâteaux, tandis qu'elle et son enfant avaient faim ; et, tout en écartant la foule allant et venant devant moi, je me disais : il y a dans les moindres actions du riche, tant de raillerie cruelle, tant d'opposition amère avec la vie du pauvre, que celui-ci en souffre à tout instant. Demande-t-il du pain ? on lui répond : Je n'ai pas de monnaie, et à quelques pas de lui on achète un bouquet de violettes. Oh ! que si j'étais misérable au point d'être sans pain, et d'entendre mon enfant me dire : j'ai faim ! oh ! qu'au lieu d'une prière, je pour-

rais bien dire à la femme qui sous mes yeux s'achèterait des fleurs: Dieu vous fasse pauvre, madame.

Quand je ne vis plus que cinq personnes autour de moi, Je m'approchai de la mère et de l'enfant; et, presque honteuse de ce que je fesais, je mis le pain sur les genoux du petit garçon, et quelques sous sur ceux de la mère. J'allais m'éloigner, quand, plus prompte que la pensée, cette femme colla sa bouche à ma main, et la couvre de baisers délirans!... Ce que j'éprouvai dans cet instant je ne le sais pas bien moi-même; le monde, qui empoisonne tout, vint troubler la plus pure joie qui puisse traverser une âme, le monde... Je sentis que je lui fesais spectable, je ne vis plus les larmes de cette mère, je n'entendis plus ces mots si doux. Que Dieu vous bénisse et vous rende heureuse. J'arrachai ma main, et toute troublée de cette scène inattendue, j'entraînai ma fille qui pleurait.

J'étais déjà au milieu du jardin des Tuileries; combattant avec moi-même et me reprochant d'avoir, pour céder à la crainte d'être ou blamée ou approuvée par quelques passans que je n'avais jamais vus, que je ne reverrais jamais, pu quitter cette femme, si différente des autres pauvres sans lui demander sa demeure. Sont-ce quelques pièces de monnaie, me disais-je, qui vont la sauver, elle et son enfant? A cette joie d'un moment, vont succéder demain des pleurs et la faim; et plus cette joie fut grande, plus elle prouve sa misère! Je marchais toujours, ralentissant de plus en plus mon pas, parce qu'à chacun d'eux je me fesais de nouveaux reproches. Enfin, prenant tout à coup mon parti, et ne pouvant cesser de voir devant moi les yeux de cette femme si éloquens de reconnaissance, et le souris triste du petit enfant quand sa mère avait mis le pain dans sa main, je tournai rapidement sur moi-même, emportée par une volonté plus forte que celle qui m'avait éloignée, et, en quelques minutes, je fus de retour à la grille. Que vais-je lui dire? Que va penser cette foule qui passe toujours? Oh! que ne fait-il nuit, ou que ne pleut-il par torrens! J'étais au supplice, et c'est à peine si la pitié l'emportait encore sur cette fausse honte qui étouffe en nous tant de bons mouvemens, tant de vertus, dont tout jeunes nous avons le germe, mais que les usages et les préjugés flétrissent et refoulent en nous, à mesure que nous avançons dans la vie. Regarde donc, maman! Et ma fille me montrait de la main les arcades: je re-

gardai, et le spectacle qui s'offrit à moi anéantit tout autre idée ; le petit pain d'un sou, donné par la mère à l'enfant, avait été plus d'à moitié arraché à l'enfant par la mère : elle en avalait la dernière bouchée. Sa joie, en me revoyant, me fit presque peur : elle avait la bouche pleine, et riait. Où demeurez-vous ? lui dis-je vite et à voix basse.—Rue de la Mortellerie, No. 147. Et, comme je l'écrivais au crayon, elle ajouta, avec un accent déchirant : J'ai trois enfans ! Puis, avec un geste d'une énergie de désespoir que rien ne peut rendre, elle écarta son vieux schall, et je vis son sein à découvert !....Elle n'avait qu'une jupe, la malheureuse, et à cette jupe des lambeaux de manches !

Non, jamais la misère, dans toute sa nudité et son affreuse vérité, ne s'était encore offerte à moi ; non, je ne la soupçonnais pas, avant d'avoir vu cette femme et ce sein palpitant d'angoisse et de faim, sur lequel se roulait un enfant !....Elle était là, debout devant moi, retenant son fils sur un bras, tandis que de l'autre elle cherchait à ressaisir ma main ; elle me bénissait avec une voix brisée, entraînante d'émotion ; elle avait dans tous ses traits, une agonie de souffrance et d'espoir, qui rendait sa figure encore jeune d'une expression telle, que je restai un instant comme fascinée par elle, cette mère, dont la douleur, si long-tems comprimée, se fesait jour à travers tout ce luxe passant et repassant autour d'elle ; cet enfant tout petit, attaché à ses haillons, comme une fleur rampante à un mur en ruine ; ce pain d'un sou mangé à deux avec une rapidité délirante ; cette bouche d'enfant dévorant machinalement, tandis que celle de la mère, effrayante de joie, semblait dire à tous ceux qui passaient : J'ai faim, je mange !... Oh ! c'était affreux ! je ne l'oublierai jamais !

Vous viendrez me voir, me cria-t-elle, en voyant que je fesais un mouvement pour m'éloigner, n'est-ce pas ? rue de la Mortellerie, No. 147... Vous demanderez le Polonais !

Ce mot m'arrêta. Le Polonais, repris-je. Oui, le Polonais, Félix Elie, natif de Varsovie ; et sa figure brune et caractéristique avait pris une sorte de dignité ; son accent étranger me frappa alors, et je la quittai, si vivement émue de sa misère et de ce mot Varsovie qui, en passant par sa bouche, avait acquis comme un degré de plus d'infortune, que ne songeant pas à retenir mes larmes, je baissai mon voile, et descendis l'allée des Feuillans, sans voir ni les

femmes parées qui passaient, ni les hommes qui, la badine en main, fredonnaient des notes sans suite en les coudoyant. Je n'étais plus à Paris...Varsovie, aux murs brisés par l'artillerie russe, aux maisons en cendres, aux femmes éplorées, Varsovie morte, un fusil en main, sans fléchir les genoux ! j'étais à Varsovie, et le bruit du canon, les cris des mourans, les fanfares de deuil, car le deuil a sa gloire, tout cela vibrait à mon oreille... et j'arrivai chez moi, répétant avec douleur : Polonais ! polonais mourant de faim en France !

Le lendemain, j'étais sur la place de Grève, cherchant des yeux une rue dont le nom même, deux jours aupara- m'était inconnu.

Rue de misère et de chagrins, que l'on évite, et dont le nom dit assez ce qu'elle est. De la boue, des fenêtres étroites, des allées noires, de petits escaliers, et, sous ses pas, une nuée d'enfans en guenilles, mordant une pomme de terre ou une croûte de pain ; des boutiques sales et pauvres comme les malheureux qui viennent y acheter pour quelques sous de bois ou de beurre ; voila ce qu'est la rue de la Mortellerie, où je ne rencontrai pas ce que le peuple appelle une dame. Je cherchais le No. 147, et je voyais de tous côtés, derrière et devant moi, s'avancer sur le seuil des portes, des femmes qui, le cou tendu et un enfant sur leurs bras, me regardaient et semblaient me dire : Que venez-vous faire ici ? Ce n'est pas là votre place ; vous n'y devez connaître personne, et la boue va tacher votre jolie robe : car nous n'avons pas de trottoirs, nous autres pauvres gens ; nous n'avons même pas assez d'air pour sécher nos pavés.

Arrivé au No. 147, je m'enfonçai dans une longue allée où je heurtai une femme et un petit enfant ; leurs yeux, mieux habitués que les miens à l'obscurité, me reconnurent. C'est vous, Madame ! Mon Dieu ! que c'est bon à vous de ne m'avoir pas oubliée ! Et elle se mit à pleurer, ramassa l'enfant qui jouait dans ses jambes, et monta l'escalier. Je la suivis, elle entra dans une petite chambre dont elle avait cherché à déguiser la misère de son mieux. Cette chambre venait d'être balayée ; elle était sans poussière, et un unique fauteuil avait été frotté avec soin. Je compris qu'elle m'attendait, et je m'assis sans le dégoût qu'on éprouve souvent chez les pauvres, qui allient à leur misère une saleté repoussante.

Sur une espèce de lit caché par un lambeau de couverture, était étendu un homme : il dormait. Une jeune fille travaillait près de la fenêtre, et un enfant de six à sept ans, assis à ses pieds, mordait avidement une croûte de pain.

La jeune fille se leva, et l'homme, réveillé en sursaut, se précipita de son grabat. C'est mon mari, Madame ! c'est ma fille aînée, Madame ! puis voici mes deux petits... En ce moment mon fauteuil fut entouré ; la mère était à mes genoux ; elle avait pris mes mains que cette fois je ne lui retirais pas, elle les couvrait de baisers et de pleurs.

Oh ! que je plains celui qui se refuse le seul bonheur que le tems n'enlève pas, la seule illusion toujours prête à se reproduire, la seule consolation que l'on puisse opposer, dans la douleur, à la douleur même ...faire du bien ! ne dût-on trouver sur dix cœurs ingrats, qu'un cœur reconnaissant !

Mais voir des yeux secs et hagards se mouiller de pleurs, entendre une voix éteinte se ranimer pour nous bénir, contempler à ses genoux une mère, des enfans, et se dire : Ils vont moins souffrir, et ce sera par moi !.....et leurs prières, leurs vœux, tout cela sera pour moi ! oh ! voila de ces joies pures et saintes qui, lorsque le cœur est malade et désenchanté de tout, ouvrent en lui une nouvelle source de sensations et d'espérances !....de ces joies que rien n'empoisonne, que rien ne vient ternir ! de ces joies qui vous rapprochent de Dieu, et vous font comprendre ce que la mission de l'homme sur la terre a de grand et de sacré !...

Quand ce premier moment d'émotion fut passé, nous causâmes. Vous êtes Polonais ! dis-je au mari. C'était un homme d'environ soixante ans, à taille haute et maigre; à figure longue et pâle ; il paraissait embarrassé de sa misère et presque abruti par elle. J'appris de lui que toute sa famille était à Varsovie; à mesure qu'il m'en parlait, l'amour de son noble pays relevait sa tête, et donnait à sa voix un degré d'assurance de plus. Oh ! madame. me disait-il, ne croyez pas que l'armée se soumette : c'est impossible. Elle tiendra bon jusqu'au dernier moment. J'ai fait la guerre, je sais ce que c'est : j'ai servi sous Kosciusko ; je lui ai parlé comme je vous parle, madame. Ah ! s'il n'était pas mort !.....Et ses yeux ternes s'étaient animés ! On voyait que sa pensée l'avait ramené à des jours de gloire ; mais le découragement se peignit de nouveau dans tous ses traits, et il reprit après un court moment de silence :

J'ai servi dix-sept ans, et me voila à présent sans ouvrage, sans pain, et bientôt sans asile; car je dois mon terme, et l'on m'a déjà dit de chercher ailleurs....Sa tête retomba dans ses mains jointes, et il resta ainsi appuyé sur la vieille table près de laquelle j'étais assise.

Les deux petits enfans crièrent alors: Du pain!—Mais vous en aviez tout à l'heure, leur dis-je. Ils restèrent immobiles, la bouche ouverte devant moi, sans oser souffler.....Hélas!—Madame, dit la pauvre mère en pleurant, il leur en faut toujours, ils sont affamés; et quand je n'en ai pas, ils tapent du pied, ils grimpent sur moi et ils crient: Il m'en faut, j'ai faim, j'en veux....Oui, Madame, voila comme ils font, murmura le père d'une voix sombre; et leur sœur aînée n'a pas plus de raison, elle pleure toute la journée; il n'y a que ma femme et moi qui sachions rester un jour sans manger.—Ah! Madame, reprit la mère; hier, quand je vous ai rencontrée, que le ciel soit béni! Je n'avais encore rien mangé, car, depuis deux jours, nous vivions, tous les cinq, sur deux sous de pain. Aujourd'hui, je n'en ai acheté qu'un de cinq liards pour les petits.—Allez leur en acheter un autre, lui dis-je.

Le mari se leva et y fut lentement. Il était faible et malade.—Quel état avez-vous? dis-je à la jeune fille.—Je suis la femme d'un brigadier du 22e, actuellement en Belgique, et je travaillais dans les chapeaux d'hommes; mais le maître du magasin où j'allais a renvoyé neuf ouvrières et n'en a gardé qu'une; la misère est partout Madame.—Pourquoi n'êtes-vous pas avec votre mari? Elle cacha sa tête dans ses mains. Hélas! Madame, me dit sa mère, la pauvre fille est restée ici par rapport à son petit enfant, qui était fort malade quand le régiment est parti pour la Belgique, et elle a tout mis en gage pour lui; le pauvre innocent coûtait douze sous par jour, et cela ne l'a pas empêché de mourir! C'est cela qu'elle pleure toujours, Madame; c'était sa joie, son bijou: et de fait, il était joli comme le jour.

Je feuilletais, pendant ce tems, tous les papiers qu'elle avait étalés devant moi, son acte de mariage, celui de sa fille, les actes de naissance, puis enfin toutes les reconnaissances du Mont-de-Piété: là se trouvaient les rideaux, les draps, les chemises, les tabliers; là, était la seule redingote du pauvre père: il y avait des objets sur lesquels on n'avait donné que douze sous! Je feuilletais toujours, et

mon cœur se serrait de plus en plus. Qu'est-ce que cela? dis-je, en voyant sur l'une de ces reconnaissances, une robe de gros de Naples gris? Ah! Madame, c'est sa robe de noce: elle y tenait beaucoup, elle l'avait gagnée en fesant ses chapeaux; mais son pauvre enfant est mort. Vous comprenez, Madame, (elle baissa la voix) qu'il n'y avait pas le dernier sou dans la maison pour lui avoir un bout de toile et une petite bière. Elle m'a donné sa robe, la chère petite, et je l'ai été porter....Ces mots firent jaillir des larmes de mes yeux. Oh! ma fille, mon enfant, s'il fallait te perdre, et n'avoir ...Ma pensée même resta incomplète, tant elle fut déchirante.

Je voyais cette robe de noces vendue pour un linceul; je la voyais au Mont-de-Piété achetée par la grisette qui, souriant à l'idée d'aller avec elle danser le dimanche à la barrière, l'emportait en triomphe; et je souffrais de l'idée qu'elle avait été profanée, et pour la racheter et la rendre à l'épouse, à la mère, j'aurais, je crois, donné toutes les miennes. Oh! que l'histoire de ce que l'on voit au Mont-de-Piété serait à faire prendre en horreur et pitié quelques-uns des bienfaits d'une civilisation qui permet que les uns aient tout, et les autres rien.

Le vieux Polonais rentra, et posa son pain sur les genoux de sa femme, et devant moi, le reste de la pièce de trente sous que je lui avais donnée. Gardez, lui dis-je: ce sera pour du vin.—Du vin, Madame! Ah! nous ne connaissons pas cela.—Eh bien! de la viande.—Pas plus, Madame; on peut se passer de tout cela, et voila un an qu'il n'en est entré chez nous!.....—Ce sera plutôt pour du tabac, reprit la femme timidement, pour du tabac à fumer.—Du tabac! répétai-je. Mais on se passe bien de tabac.—Oh! non, Madame. Mon mari serait, je crois, devenu fou dans ces derniers événemens de la Pologne, s'il n'avait pas fumé. Il se passait de pain pour avoir du tabac; et s'il est malade à présent, c'est qu'il y a long-tems qu'il n'en a pas.

La fille aînée et les enfans mangeaient avidement.

Et vous? dis-je aux parens.—Oh! nous, nous ne mangeons qu'une fois le jour: on s'habitue à cela; mais hier, nous avons fait, grâce à vous, la soupe. Ah! Madame, si vous aviez vu la joie des petits!—Et vous la leur ferez encore aujourd'hui, dis-je, en attirant à moi le plus jeune, qui glissa entre mes mains comme une anguille, et fut se refu-

gier derrière sa sœur.—Excusez-le, Madame, dit le père ; il ne sait pas la politesse, et il ne comprend pas comme son frère tout ce que vous faites pour nous : il n'a, voyez-vous, que trois ans... Approche, Victor ; fais un salut à Madame. Allons ! avance donc? tu as bientôt sept ans, toi. L'enfant s'approchait à petits pas, remuant la tête comme ces petits magots chinois que l'on rencontre souvent étalés sur les parapets des ponts ; je lui tendis la main, il y mit le bout de ses doigts, et fit un gros soupir.—Baise la main de la dame, lui dit sa mère ; c'est elle qui est cause que tu as eu hier de la soupe.

A ce doux souvenir la bouche de l'enfant se fendit jusqu'aux oreilles ; mais il ne baisa pas ma main, et, retirant vite la sienne, il se blottit derrière mon fauteuil. Le père et la mère jetèrent sur lui un regard mécontent ; et pour empêcher qu'il ne fut grondé, je lui dis : Elle était bonne la soupe : n'est-ce pas, Victor ? Eh bien ! mon pauvre enfant, tu en mangeras encore aujourd'hui.—Oh ! non, pas deux jours de suite, madame, interrompit la mère : cela coûte trop, il faut du beurre, du bois... Mais ils auront pour deux sous de pommes de terre toutes cuites.

A ces mots les enfans, oubliant que j'étais là, sortirent de leur cachette, et firent, en poussant de grands cris, trois à quatre bonds bien bruyans ; et la mère, m'oubliant aussi, les enleva dans ses bras et les couvrit de baisers tellement passionnés et joyeux que je fus au moment de m'écrier :

Heureux et riches habitans de la rue de Rivoli, venez, venez envier les joies du pauvre : car vous ne les connaîtrez jamais ; venez lire dans ces cœurs purs de vices et d'hypocrisie, parce que, n'étant blasés sur rien, ils aiment avec force et dévoûment ce qu'ils ont aimé une fois ; venez voir comment leurs besoins réels font moins souffrir que vos besoins factices ; venez leur demander le secret de ces momens de joie et d'amour qui leur font oublier la faim et le froid ; venez ! vos enfans ne bondissent pas ainsi, et les baisers de leurs mères ne ressemblent pas à ceux-ci !

J'appris que le grabat que j'avais sous les yeux se séparait en deux, et qu'une paillasse mise à terre servait de lit à la jeune femme et à ses petits frères.

On m'ouvrit un placard : j'y vis quelques débris d'ustensiles de ménage, puis un paquet de guenilles, de lambeaux de jupes, de chemises... c'était affreux ! Et l'hiver, l'hiver bientôt ! Mon Dieu ! qui les nourrira, qui les chauffera, les

malheureux ?... Et les voila sautant et riant. Leur joie me navra le cœur, et pour la première fois de ma vie, je pleurai de n'être pas riche... Mais ils sont Polonais, répétai-je en descendant l'escalier au bruit de leurs bénédictions ; ils sont Polonais, et quand les débris de Varsovie reposent entre les mains des Russes comme une victime trop grande, trop sublime pour n'être pas respectée même par eux ! La France qui eut pour elle tant de cris et de pleurs, aura du pain, des vêtemens, un asile pour un de ses enfans. Non, il ne sera pas dit qu'un ancien soldat de Kosciusko, dont la main s'est endurcie au maniement des armes, se pliera jusqu'à demander l'aumône à des Français. Non, il ne sera pas dit qu'il n'aura, cet hiver, pour reposer sa tête, que les marches d'une église ou le banc de pierre posé à la porte d'un de nos ministres.

DU NATUREL.

Le naturel est d'un tel charme, qu'il plaît même dans les défauts qu'il dévoile. Cet aveu tacite de nos imperfections, cette manière ingénue de se peindre soi-même, gagne l'âme par la franchise, et l'esprit par l'originalité.

Il est si rare, surtout dans la société la mieux policée, que ce que l'on dit soit le véritable écho de la pensée ; on a tant de raisons, même assez excusables, de ne pas parler toujours comme on sent, que trop souvent la conversation devient un échange de petits mensonges habituels presque convenus. Au reste, on s'écoute si peu, on se croit si rarement, que tout cela revient à peu près au même, et qu'au bout d'un certain tems, il n'est rien resté que du bruit dans l'oreille, quelques traits pour l'esprit, et peu de chose pour le cœur.

Voila à peu près le résultat du commerce social. Le misanthrope s'en indigne, l'observateur s'en amuse, et les vrais amis s'en consolent entr'eux.

Si, dans cet assemblage de faussetés, il paraît tout à coup un de ces êtres privilégiés, dont l'âme simple s'abandonne toujours à la première impulsion de son sentiment, qui ne prépare jamais sa pensée, qui parle, agit uniquement d'après elle, ce naturel exquis exerce rapidement son empire sur toutes les âmes, sur tout les caractères ; nul n'y

résiste, et cette qualité précieuse est peut-être la plus forte des séductions.

Ne nous en étonnons point : la sagesse suprême, en établissant une admirable harmonie dans tous ses ouvrages, a mis en nous un attrait marqué pour l'ensemble et l'accord ; cet accord plaît si généralement, que celui même qui le trouble sait l'apprécier. On ne jouit jamais mieux de la perfection de cet ensemble harmonieux, qu'en observant une jeune personne nouvellement sortie des mains de la nature, et parée de cette innocence rare que les finesses de l'art et les calculs de l'intérêt n'ont pas encore profanée. Telle est une glace pure qui reçoit et rend au même instant, avec fidélité, les objets variés qui animent et colorent sa surface.

Il éxiste une telle affinité entre le physique et le moral de celle que j'indique, qu'elle semble enchanter tout le monde par un nouveau langage ; c'est moins sa voix que son âme, que l'on écoute ; le son, le geste, le regard, la parole, tout s'exprime à la fois ; en un mot, en l'écoutant, on croit penser ce que l'on vient d'entendre.

Voila peut-être le secret de l'empire du naturel sur tous les esprits. Observons cependant que le naturel ne doit tout son prix qu'à sa rareté dans les sociétés dont les mœurs sont raffinées. Transportez-vous, au contraire, dans ces dernières classes du peuple, dépourvues de politesse et de toute éducation ; vous verrez que leur commerce habituel n'est qu'un échange de franchise brute, qui réduit le naturel à la rusticité. Là, c'est une pierre précieuse qui ne peut percer l'enveloppe grossière qui la cache ; ici, c'est un diamant pur qui, placé dans un heureux jour, étincelle des feux qu'il doit à la lumière. Le naturel est, de toutes les qualités, celle qu'on gouverne le moins, qui maîtrise le plus celui qui la possède. Essayez, par la persuasion, d'obtenir pour un instant quelconque, d'une personne très naturelle, de farder un moment sa pensée, d'agir, de parler dans un sens opposé, vous verrez bientôt comme, sans le vouloir, elle déjouera vos projets !... A peine a-t-elle voulu dire quelques mots préparés, que son geste, son visage, son regard, véritable traduction de ses secrets sentimens, ont déjà démenti ceux qu'elle s'efforce d'y substituer. A-t-elle de l'esprit, elle devient gauche, et presque incapable d'exprimer ce qu'elle ne sent pas. Mais le naturel supplée à l'éloquence qui lui manque, lorsque rien ne le gêne et ne le

contraint : de là, ces expressions piquantes, et souvent ingénieuses, que la nature seule inspire, même à l'enfance, lorsqu'une éducation maladroite n'a pas étouffé ces premiers germes de naturel, dont il faut respecter le développement avec tant de soin. Comment ne pas se rappeler cet enfant à qui l'on demande de fixer lui-même la quantité de bonbons qu'il désire, et qui répond vivement : donnez-m'en trop ! Et cet autre qui (désolé de la présence éternelle d'un homme qui l'ennuyait, et disait toujours : je m'en vais, et revenait sans cesse) imagine un jour de lui dire : Monsieur, quand vous en irez-vous à demeure ? Voila de ces reparties d'une naïveté originale, que l'esprit même chercherait en vain, et qu'on ne doit qu'au naturel dans toute sa franchise.

C'est le naturel qui répand sur tous les arts une grâce, un attrait inexprimable ; autant on doit l'y chercher, autant il faut éviter la manière : l'un est la vie des ouvrages, et l'autre en est la mort. C'est principalement dans les arts d'imitation que l'on sent cette vérité. Voyez nos anciens tableaux, nos statues antiques ! quelle simplicité !...Peignent-ils la douleur, les passions ? ce ne sont point des contorsions qui les expriment, mais une attitude si vraie, si touchante, qu'il n'est personne qui ne se rappelle avoir vu la nature dans la même situation.

Pourquoi Molière, dans ses comédies, madame de Sévigné, dans ses lettres, seront-ils à jamais inimitables ? C'est par cette vérité continuelle de sentimens et de style qui leur est propre. On croit entendre les personnages qu'ils font parler ; la nature semble conduire leur plume, et leur avoir révélé son secret.

DE LA SENSIBILITÉ ET DE LA BONTÉ.

On parle sans cesse, dans notre siècle, de sensibilité : c'est un grand mot ; et je soupçonne qu'on ne le répète si souvent, que parce qu'on ne l'entend pas. La bonté, au contraire, s'entend aisément ; c'est un sentiment très-naturel ; et voila sans doute pourquoi il n'est point à la mode comme l'autre. Tout le monde veut être sensible ; mais personne ne se soucie d'être bon. C'est ce qui m'a fait naître l'idée de faire un parallèle entre la Bonté et la Sensibilité ; ces discussions morales peuvent avoir leur agrément et leur prix, comme les discussions littéraires. Le cœur humain

est aussi un livre classique qu'on ne saurait étudier avec trop de discernement; et peut-être est-il aussi utile de savoir si un sentiment est préférable à un autre, que de savoir si Corneille est au-dessus de Racine, ou Virgile au-dessus d'Homère.

Je consulte les oracles du siècle dernier, et ils me répondent que la sensibilité n'est autre chose que la faculté de sentir. Je ne suis pas beaucoup plus avancé; car cette faculté s'étend à tout le règne animal, et même au genre végétal. L'homme et l'insecte qui rampe sous ses pieds, ont la faculté de sentir. D'après cette définition, la sensibilité est dans les plantes, et la sensitive en est le plus parfait modèle. C'est en vain que j'ai recours aux anciens; les anciens n'ont dans leurs langues aucun mot qui réponde au mot sensibilité : c'est une invention moderne; et je vois même que ce mot n'a été adopté parmi nous que depuis qu'on s'est mis à expliquer les sentimens par les sensations. Il faudra donc nous en rapporter aux plus sages des sages de notre tems, pour la définition de ce mot nouveau. La sensibilité, disent-ils, est une disposition de l'âme, qui la rend facile à être émue, à être touchée. J'aime beaucoup mieux cette explication; elle fait au moins sortir l'homme du règne végétal; elle l'abaisse moins à ses propres yeux.

La bonté, disent les moralistes, consiste en deux points : le premier, ne pas faire de mal à nos semblables; le second, leur faire du bien. Cette définition n'est pas très-précise, mais elle est propre cependant à faire naître des idées justes. On voit déjà qu'il y a quelque chose de plus réel dans la bonté que dans la sensibilité; l'une est vertu, et l'autre n'est qu'une disposition à la vertu. La sensibilité est la faculté d'être ému; mais comme on peut être ému en bien ou en mal, la sensibilité peut devenir une disposition généreuse; mais elle peut devenir aussi une disposition dangereuse et nuisible. L'homme sensible peut être bon; mais il est possible qu'il ne le soit pas toujours; l'homme que la nature a fait bon, le sera dans toutes les situations de la vie. L'homme sensible, pour faire le bien, a besoin d'être averti par une émotion généreuse; l'homme bon n'a qu'à se laisser faire; il ne s'égare jamais en suivant son penchant.

La sensibilité peut développer toutes les qualités morales; mais elle peut aussi réveiller toutes les passions : l'homme doué de sensibilité sentira plus vivement les images de la

vertu ; mais il sera subjugué plus facilement par les images du vice ; par la raison qu'il est plus accessible à l'amour, il sera plus accessible à la haine ; il peut être le meilleur des hommes, mais il peut devenir le plus méchant. Avec la sensibilité on peut faire des heureux ; on peut aussi faire verser des larmes : l'homme qui est né bon, fera le bonheur de ceux qui l'entourent, sans faire jamais le malheur de personne. C'est le génie de la bonté qui a dicté aux hommes cette maxime chrétienne : Ne faites point aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. Elle lui a dit plus encore : Faites à autrui le bien que vous voudriez qu'on vous fît à vous-même.

La sensibilité, il est vrai, peut faire naître des affections plus vives que la bonté, mais lorsque ces affections se fixent sur un objet, elles deviennent souvent un sentiment exclusif. Tu seras pour moi l'univers, dit l'homme sensible à la femme qu'il adore, et il ne voit plus rien autre sur la terre. Je ne sais si je me trompe; mais il me semble qu'il y a dans la sensibilité quelque chose qui tient de l'égoïsme : il n'en est pas de même de la bonté, qui fait naître des affections plus douces, et pour qui rien n'est étranger ; elle s'étend à tous les êtres ; elle se montre partout où on a besoin d'elle ; elle ressemble en cela à la Providence, qui embrasse tout de son regard bienfesant, qui visite l'homme dans sa douleur, et qui donne la pâture aux petits des oiseaux ; aussi on n'a jamais dit de Dieu qu'il était sensible ; et pour l'honorer dignement, les hommes l'ont surnommé l'Etre souverainement bon.

La sensibilité n'est pas toujours la même ; elle suit les différens périodes de la vie humaine. Dans la jeunesse, elle est plus vive : sa vivacité se ralentit dans l'âge mûr ; elle s'éteint dans la vieillesse. L'inaltérable bonté ne change point : toujours la même, elle accompagne l'homme depuis le berceau jusqu'au cercueil, cherchant toujours à essuyer des larmes, et semant les bienfaits sur son passage.

La sensibilité tient de fort près aux passions, et elle a quelque chose du caractère qui les distingue ; elle est quelquefois vive et brusque comme la colère, aveugle et capricieuse comme l'amour ; elle se nourrit souvent de visions et de chimères : les sentimens qu'elle fait naître sont quelquefois incertains et changeans ; plus ils sont violens, moins ils sont durables. Il y a six mois que je rencontrai un homme très-sensible, qui venait de perdre sa femme ; il me

serait impossible de peindre sa douleur. Il avait fait tendre tous ses appartemens en noir ; il avait à côté de son lit le cœur de sa défunte, dans une urne funèbre : on ne pouvait l'arracher à ce triste spectacle, et tous ses amis étaient persuadés qu'une douleur si vive ne manquerait pas de le conduire au cercueil. Il s'est consolé comme la matrone d'Ephèse ; il vient d'épouser une seconde femme qui lui a fait oublier la première ; et tous ses appartemens, vêtus de la couleur des tombeaux, sont aujourd'hui couleur de rose.

La bonté ne met point tant d'ostentation à ses pleurs ; elle n'a pas des chagrins d'appareil, et des douleurs de théâtre ; ses sentimens sont plus vrais, et son deuil dure beaucoup plus long-tems.

On peut aisément contrefaire le langage de la sensibilité : l'affection se prend quelquefois pour le sentiment ; quelques formules de discours, quelques scènes adroitement préparées, peuvent en imposer à la multitude. Quelqu'un a dit qu'avec de l'esprit on pouvait faire de la sensibilité : on en fait même sans esprit. On ne rencontre que des gens qui affectent des sentimens qu'ils n'ont pas, et la *sensiblomanie* doit faire tort à la sensibilité. Il n'est pas aussi facile d'imiter la bonté, qui a un langage plus simple, qui ne vise point à l'effet, et qui se montre plus encore dans les actions que dans de vaines paroles. Pour paraître sensible, il suffira quelquefois de faire de beaux discours; pour paraître bon, il faut l'être réellement : la sensibilité est une vertu passionnée, qui n'agit que par boutade ; il suffit de se contraindre un moment pour la contrefaire : la bonté est un état habituel ; il faudrait se contraindre toute sa vie.

On m'accusera peut-être de sévérité ; je ne me permets cependant aucune censure directe ; je ne fais qu'exprimer un sentiment de préférence. Je dirai même que la sensibilité est à la bonté, ce que le génie est au sens commun ; mais, comme le génie tout seul peut s'égarer, je lui préfère la simple raison, qui ne s'égare point, et qui est d'un usage plus habituel. La réunion de ces deux qualités serait, sans doute, le chef-d'œuvre de la vertu. Si la Providence daignait écouter ma prière, je les lui demanderais toutes les deux ; mais, s'il me fallait choisir, je choisirais la bonté.

LE PREMIER HOMME.

Je me souviens de cet instant plein de joie et de trouble, où je sentis, pour la première fois, ma singulière existence ; je ne savais ce que j'étais, où j'étais, d'où je venais. J'ouvris les yeux : quel surcroît de sensation ! la lumière, la voûte céleste, la verdure de la terre, le crystal des eaux, tout m'occupait, m'animait, et me donnait un sentiment inexprimable de plaisir ; je crus d'abord que tous ces objets étaient en moi, et fesaient partie de moi-même. Je m'affermissais dans cette pensée naissante, lorsque je tournai les yeux vers l'astre de la lumière ; son éclat me blessa ; je fermai involontairement la paupière, et je sentis une légère douleur. Dans ce moment d'obscurité, je crus avoir perdu tout mon être.

Affligé, saisi d'étonnement, je pensais à ce grand changement, quand tout à coup j'entends des sons. Le chant des oiseaux, le murmure des airs formaient un concert, dont la douce impression me remuait jusqu'au fond de l'âme ; j'écoutai long-tems, et je me persuadai bientôt que cette harmonie était moi.

Attentif, occupé tout entier de ce nouveau genre d'existence, j'oubliais déjà la lumière, cette autre partie de mon être que j'avais connue la première, lorsque je rouvris les yeux. Quelle joie de me retrouver en possession de tant d'objets brillans ! mon plaisir surpassa tout ce que j'avais senti la première fois, et suspendit pour un tems le charmant effet des sons.

Je fixai mes regards sur mille objets divers ; je m'aperçus bientôt que je pouvais perdre et retrouver ces objets, et que j'avais la puissance de détruire et de reproduire à mon gré cette belle partie de moi-même ; et quoiqu'elle me parût immense en grandeur, et par la quantité des accidens de lumière, et par la variété des couleurs, je crus reconnaître que tout était contenu dans une portion de mon être.

Je commençais à voir sans émotion, et à entendre sans trouble, lorsqu'un air léger, dont je sentis la fraîcheur, m'apporta des parfums qui me causèrent un épanouissement intime, et me donnèrent un sentiment d'amour pour moi-même.

Agité par toutes ces sensations, pressé par les plaisirs d'une si belle et si grande existence, je me levai tout d'un coup, et je me sentis transporté par une force inconnue.

Je ne fis qu'un pas; la nouveauté de ma situation me rendit immobile, ma surprise fut extrême; je crus que mon existence fuyait; le mouvement que j'avais fait avait confondu les objets; je m'imaginais que tout était en désordre.

Je portai la main sur ma tête; je touchai mon front et mes yeux; je parcourus mon corps; ma main me parut être alors le principal organe de mon existence. Ce que je sentais dans cette partie était si distinct et si complet, la jouissance m'en paraissait si parfaite, en comparaison du plaisir que m'avaient causé la lumière et les sons, que je m'attachai tout entier à cette partie solide de mon être, et je sentis que mes idées prenaient de la profondeur et de la réalité.

Tout ce que je touchais sur moi semblait rendre à ma main sentiment pour sentiment, et chaque attouchement produisait dans mon âme une double idée.

Je ne fus pas long-tems sans m'apercevoir que cette faculté de sentir était répandue dans toute les parties de mon être; je reconnus bientôt les limites de mon existence, qui m'avait paru d'abord immense en étendue.

J'avais jeté les yeux sur mon corps; je le jugeais d'un volume énorme, et si grand, que tous les objets qui avaient frappé mes yeux ne me paraissaient, en comparaison, que des points lumineux.

Je m'examinai long-tems; je me regardais avec plaisir, je suivais ma main de l'œil, et j'observais ses mouvemens. J'eus sur tout cela les idées les plus étranges; je croyais que le mouvement de ma main n'était qu'une espèce d'existence fugitive, une succession de choses semblables; je l'approchai de mes yeux; elle me parut alors plus grande que tout mon corps, et elle fit disparaître à ma vue un nombre infini d'objets.

Je commençai à soupçonner qu'il y avait de l'illusion dans cette sensation qui me venait par les yeux. J'avais vu distinctement que ma main n'était qu'une petite partie de mon corps, et je ne pouvais comprendre qu'elle fût augmentée au point de me paraître d'une grandeur démesurée. Je résolus donc de ne me fier qu'au toucher, qui ne m'avait pas encore trompé, et d'être en garde sur toutes les autres façons de sentir et d'être.

Cette précaution me fut utile; je m'étais remis en mouvement, et je marchais la tête haute et levée vers le ciel; je

me heurtai légèrement contre un palmier ; saisi d'effroi, je portai ma main sur ce corps étranger ; je le jugeai tel, parce qu'il ne me rendit pas sentiment pour sentiment. Je me détournai avec une espèce d'horreur, et je connus, pour la première fois, qu'il y avait quelque chose hors de moi.

Plus agité par cette nouvelle découverte que je ne l'avais été par toutes les autres, j'eus peine à me rassurer ; et après avoir médité sur cet événement, je conclus que je devais juger des objets extérieurs comme j'avais jugé des parties de mon corps, et qu'il n'y avait que le toucher qui pût m'assurer de leur existence.

Je cherchai donc à toucher tout ce que je voyais ; je voulais toucher le soleil ; j'étendais les bras pour embrasser l'horizon, et je ne trouvais que le vide des airs.

A chaque expérience que je tentais, je tombais de surprise en surprise ; car tous les objets me paraissaient être également près de moi, et ce ne fut qu'après une infinité d'épreuves que j'appris à me servir de mes yeux pour guider ma main ; et comme elle me donnait des idées toutes différentes des impressions que je recevais par le sens de la vue, mes sensations n'étant pas d'accord entr'elles, mes jugemens n'en étaient que plus imparfaits, et le total de mon être n'était encore pour moi-même qu'une existence en confusion.

Profondément occupé de moi, de ce que j'étais, de ce que je pouvais être, les contrariétés que je venais d'éprouver m'humilièrent. Plus je réfléchissais, plus il se présentait de doutes. Lassé de tant d'incertitudes, fatigué des mouvemens de mon âme, mes genoux fléchirent, et je me trouvai dans une situation de repos. Cet état de tranquillité donna de nouvelles forces à mes sens.

J'étais assis à l'ombre d'un bel arbre ; des fruits d'une couleur vermeille descendaient, en forme de grappe, à la portée de ma main. Je le touchai légèrement : aussi-tôt ils se séparèrent de la branche, comme la figue s'en sépare dans le tems de sa maturité.

J'avais saisi de ces fruits ; je m'imaginais avoir fait une conquête et je me glorifiais de la faculté que je sentais de pouvoir contenir dans ma main un autre être tout entier. Sa pesanteur, quoique peu sensible, me parut une résistance animée que je me fesais un plaisir de vaincre. J'avais approché ce fruit de mes yeux, j'en considérais la forme et

les couleurs. Une odeur délicieuse me le fit approcher davantage; il se trouva près de mes lèvres; je tirais à longues inspirations le parfum, et goûtais à longs traits les plaisirs de l'odorat. J'étais intérieurement rempli de cet air embaumé. Ma bouche s'ouvrit pour l'exhaler; elle se rouvrit pour en reprendre; je sentis que je possédais un odorat intérieur plus fin, plus délicat encore que le premier; enfin, je goûtai.

Quelle saveur! quelle nouveauté de sensation! Jusque là je n'avais eu que des plaisirs; le goût me donna le sentiment de la volupté. L'intimité de la jouissance fit naître l'idée de la possession. Je crus que la substance de ce fruit était devenue la mienne, et que j'étais le maître de transformer les êtres.

Flatté de cette idée de puissance, incité par le plaisir que j'avais senti, je cueillis un second et un troisième fruit, et je ne me lassais pas d'exercer ma main pour satisfaire mon goût; mais une langueur agréable s'emparant peu à peu de tous mes sens, appesantit mes membres, et suspendit l'activité de mon âme. Je jugeai de son inaction par la mollesse de mes pensées; mes sensations émoussées arrondissaient tous les objets, et ne me présentaient que des images faibles et mal terminées. Dans cet instant mes yeux, devenus inutiles, se fermèrent, et ma tête n'étant plus soutenue par la force des muscles, pencha pour trouver un appui sur le gazon. Tout fut effacé; tout disparut. La trace de mes pensées fut interrompue, je perdis le sentiment de mon existence. Ce sommeil fut profond; mais je ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point encore l'idée du tems, et ne pouvant le mesurer. Mon réveil ne fut qu'une seconde naissance, et je sentis seulement que j'avais cessé d'être. Cet anéantissement que je venais d'éprouver, me donna quelqu'idée de crainte, et me fit sentir que je ne devais pas exister toujours.

J'eus une autre inquiétude; je ne savais si je n'avais pas laissé, dans le sommeil, quelque partie de mon être. J'essayai mes sens; je cherchai à me reconnaître.

Dans cet instant l'astre du jour, sur la fin de sa course, éteignit son flambeau. Je m'aperçus à peine que je perdais le sens de la vue; j'existais trop pour craindre de cesser d'être, et ce fut vainement que l'obscurité où je me trouvai me rappela l'idée de mon premier sommeil.

SUR LA CONVERSATION.

La conversation est la libre communication des idées. C'est un échange naturel que facilite la confiance. Trop d'art lui ôterait de la grâce en y mettant de la gêne; cependant il est un art de diriger la conversation, de l'empêcher de se perdre en paroles oiseuses, de la porter vers des sujets intéressans, d'en réprimer les usurpateurs et de faire ressortir ceux qui se tiennent à l'écart. Il est un art de montrer les personnes et les choses sous les rapports les plus frappans, et de démêler le sujet le moins étranger à chacun pour en tirer quelque parti. J'ai vu plusieurs gens d'esprit qui se vantaient de n'avoir jamais trouvé de véritables bêtes; j'en ai vu davantage qui convenaient en avoir trouvé beaucoup, et surtout des ennuyeux, ce qui est bien pis; car quelquefois l'esprit même ne peut guérir ceux-ci de l'ennui qu'ils causent ni de l'ennui qu'ils sentent.

Ce qu'il faut surtout, pour rendre la conversation intéressante, c'est de s'y intéresser. L'intérêt qu'on prend, n'importe à quoi, se communique aussitôt: c'est comme une transmission électrique. Une surabondance de vie, qui se répand sur tout, donne à tout du charme, et l'esprit lui-même n'est attachant que comme un des effets de cette chaleur interne qui cherche à se faire jour. Mais quand sa lumière y survit, ce qui n'est que trop commun, elle ne paraît plus qu'un froid phosphore qu'on voit luire avec indifférence, parce qu'il ne peut ni réchauffer ni conduire.

L'abondance que produit cette chaleur est donc la première qualité pour la conversation. Il faut bien le reconnaître quand on se trouve tête-à-tête avec ces gens d'esprit qui ne parlent que par traits. Que de landes on trouve dans leur entretien! ils attendent à placer un bon mot ou une épigramme, tels qu'un chasseur à l'affût; ils ont l'esprit de la minute, et quelquefois n'ont pas celui de la demi-heure. Comme ils attendent, il faut aussi les attendre, et d'ordinaire leur feu d'artifice est coupé par trop de ténèbres. J. J. Rousseau était précisément le contraire. Il avoue ingénument que la présence d'esprit de la repartie lui manquait presque toujours, et que les trois quarts du tems il ne trouvait que sur l'escalier ce qu'il aurait dû dire dans la chambre. Mais aussi quelle force, quelle chaleur, quelle sensibilité dans ses écrits! quelle abondance de sentimens et d'idées! Son éloquence est une lave entraînante, et son cœur se fait sentir à travers chacune de ses paroles. Sans

doute sa conversation devait attacher. J. J. Rousseau parlait rarement, mais quand il parlait tout le monde savait se taire. Il est cependant des écrivains qui ont l'air d'enfermer leur esprit dans leur tiroir, et paraissent presque nuls pour la société. Mais cela tient souvent à la frivolité du monde, qui leur inspire ou leur témoigne de l'éloignement, se donne peu la peine de les faire parler, et trouve plus court de les juger que de les entendre.

En parlant de l'abondance, nous n'entendons pas celle des mots, mais celle des choses. Le bavardage où il n'y a rien est, comme certaines promenades, un mouvement sans but. Mais l'abondance des idées n'aurait pas encore toute sa valeur et ne produirait pas tout son effet, sans la suite qui les lie les unes aux autres, et une sorte d'ordonnance qui doit les disposer sans leur donner pourtant un air méthodique insupportable dans la société, car la conversation doit être comme un jardin anglais.

On rencontre aussi quelquefois des gens de beaucoup d'esprit qui font à eux seuls l'entreprise du discours. Ils parlent à merveille ; tout ce qu'ils disent est fort intéressant; mais le sujet est de leur choix, et ils ne vous permettent pas d'intercaler un seul mot. Ces gens-là savent parler, mais non causer. On sent qu'ils tuent la conversation, comme les accapareurs tuent le commerce. La discussion la transforme en une sorte d'escrime, ce qui la rend plus vive et souvent plus attachante, à moins de la faire dégénérer en dispute, métamorphose trop commune, qui change les fleurets en épées.

Le plus grand fléau de la conversation, c'est la rêverie. Aussi quand on souffre de cœur ou d'esprit, n'est-on guère plus en état de causer que de lire. L'amour-propre fait naître une autre source de distractions, car souvent la crainte de perdre vos idées vous empêche d'entendre celles des autres, et d'y répondre avec justesse.

Après l'abondance et la suite, ce qui est le plus nécessaire dans la conversation, c'est la légèreté. Gardez-vous de peser sur chaque sujet ; un salon n'est pas un lycée. Il faut même varier les genres, et vous ne pouvez intéresser long-tems qu'en changeant de manière d'intéresser. Reposez de la discussion par des récits; entremêlez les réflexions et les anecdotes. Si on a conté une jolie histoire, à moins d'en avoir une plus jolie, ramenez aux pensées, aux observations, et changez de genre dès que vous voyez ne

pouvoir plus être qu'inférieur dans celui où l'on vient de briller ; surtout observez des transitions douces. Que tout ce que vous dites ait l'air de se tenir, et que les choses paraissent y venir l'une de l'autre, et non du désir de les placer.

Si les esprits en général étaient moins superficiels et moins faibles, les conversations pourraient mieux instruire que les livres ; car elles restent mieux gravées dans la mémoire, parce qu'elles ont plus de vie ; mais la majorité n'y cherche que la dissipation, et ceux qui s'occupent ont besoin d'y trouver aussi un simple exercice qui les repose de leurs travaux.

DE LA GAIETÉ.

La Gaieté est le don le plus heureux de la nature ; c'est la manière la plus agréable d'exister pour les autres et pour soi ; elle tient lieu d'esprit dans la société et de compagnie dans la solitude. Elle est le premier charme de la jeunesse, et le seul charme de l'âge avancé. Elle est opposée à la tristesse comme la joie l'est au chagrin. La joie et le chagrin sont des situations ; la tristesse et la gaieté sont des caractères ; et c'est ainsi qu'il arrive à l'homme gai d'être accablé de chagrin. On trouve rarement la gaieté où n'est pas la santé. La véritable gaieté semble circuler dans les veines avec le sang et la vie. Elle a souvent pour compagnes l'innocence et la liberté. Celle qui n'est qu'extérieure est une fleur artificielle qui n'est faite que pour tromper les yeux. La gaieté doit présider aux plaisirs de la table ; mais il suffit souvent de l'appeler pour la faire fuir. On la promet partout ; on l'invite à tous les soupers ; et c'est ordinairement l'ennui qui vient. Le monde est plein de mauvais plaisans, de froids bouffons, qui se croient gais, parcequ'ils font rire. Si j'avais à peindre en un seul mot la gaieté, la raison, la vertu et la volupté réunies, je les appellerais philosophie.

BATAILLE D'ACTIUM.

COMPTANT plus sur ses forces de terre que sur ses vaisseaux, Antoine aurait bien voulu éviter un engagement sur mer; mais Cléopatre, dont les charmes l'avaient subjugué, craignant que le moindre délai ne se terminât par une reconciliation entre les partis, vainquit son hésitation et le détermina à courir les chances d'une bataille navale.

Agrippa commande en chef la flotte d'Octave, qui s'est réservé le poste du danger. Antoine reste long-tems en bataille sans faire aucun mouvement; on l'eût cru à l'ancre; mais, le vent venant à fraîchir, il fait avancer son aile gauche. Octave feint de reculer pour l'attirer au large; c'est alors que le combat s'engage.

On ne se heurte pas d'abord avec ce fracas ordinaire au commencement des batailles, parce que les vaisseaux d'Antoine, d'une construction pesante, ne peuvent suivre ceux d'Octave dans leur marche rapide; et ces derniers, de leur côté, n'osent attaquer leurs adversaires ni à l'avant, dont l'airain qui les garnit les aurait brisés, ni à babord, ni à tribord, parceque la solidité des bordages aurait rompu leur proue. Octave se borne à faire voltiger quatre de ses navires autour d'un des bâtimens d'Antoine, et donne l'ordre de combattre de près, mais d'éviter l'abordage.

Cependant Publicola, qui a vu qu'Agrippa étendait son front, dans l'intention d'envelopper Antoine, s'avance et force de rames pour s'opposer à cette manœuvre. De part et d'autre on se presse, on se bat avec acharnement; les traits obscurcissent l'air, la rage est dans tous les cœurs, la mort exerce ses ravages sur les deux armées. Les légères embarcations d'Octave mettent la plus grande vélocité dans leur attaque et dans leur retraite; les coups qu'elles portent sont sûrs, l'ennemi ne riposte que difficilement. On eût dit que c'étaient autant de foudres qui disparaissaient après avoir frappé. Tantôt elles quittent un vaisseau pour fondre sur un autre, sans lui permettre de se reconnaître; tantôt, se glissant obliquement, elles font voler en éclats les rames et les gouvernails. D'autres, se réunissant, s'attachent au même navire, qu'elles enlèvent avant que son équipage ait su de quel côté il devait se défendre. Les bâtimens d'Antoine, au contraire, lourdes masses qui ne se meuvent qu'avec une peine extrême, cherchent à approcher ceux d'Octave, et alors ils sont les plus forts; enfin l'on aurait pu comparer ces flottes, l'une à une vaste colonne

serrée d'infanterie, qui combat de pied ferme ; l'autre à un corps nombreux de cavalerie légère qui brusque ses charges, et met dans sa retraite de l'adresse et de l'habileté.

L'opiniâtreté de l'engagement rendait la victoire indécise, lorsque la faiblesse de Cléopatre changea tout-à-coup la face des affaires. Naturellement timide, quoiqu'à son heure dernière elle ait montré beaucoup de courage, ou peu accoutumée aux spectacles sanglans, la reine d'Egypte, du fond du golfe où elle s'était placée, comme dans l'endroit le moins exposé, pensait que si son amant succombait sa perte était certaine, fit appareiller les soixante vaisseaux qu'elle avait, et cingla vers Alexandrie.

Peu soigneux de sa gloire, et cédant à la honteuse passion qui le maîtrise, Antoine vole sur les traces de Cléopatre et déserte son armée, dont les chefs se font tuer plutôt que de se rendre, ou opposent aux troupes d'Octave la plus courageuse résistance. La fuite du général n'a point ébranlé la valeur des soldats ; tous combattent intrépidement, et le rival d'Antoine, pour vaincre leur inflexible fermeté, est forcé de recourir à des moyens violens. L'ordre est donné de brûler la flotte d'Antoine ; déjà des torches ardentes, des dards enflammés ont produit l'incendie ; les flammes dévorent les vaisseaux, et ceux qui les montent périssent par le feu ou par l'eau, ou, détestable effet des guerres civiles! sont impitoyablement massacrés par leurs concitoyens.

Après cette victoire, dont le prix fut l'empire de l'univers, Octave voulut poursuivre Antoine et Cléopatre, mais ils avaient sur lui trop d'avance pour qu'il pût les atteindre. La Grèce se soumit au vainqueur, dont l'autorité fut reconnue jusque dans Alexandrie; Antoine fit bien quelques efforts par terre et par mer, mais ce n'était plus que la lueur pâle et languissante d'un flambeau qui s'éteint. Trop faible pour se mettre au-dessus d'une pareille disgrace et en porter noblement le poids, un poignard qu'il se plongea dans le sein lui parut préférable au malheur de traîner dans l'exil une misérable existence, exposé qu'il aurait été, à chaque heure, à tomber sous le fer des assassins, que le tout-puissant Octave n'aurait pas manqué d'envoyer à sa recherche.

La bataille navale d'Actium est un des plus mémorables événemens que l'histoire ait consacrés dans ses fastes, et Octave, pour en perpétuer le souvenir, fit bâtir Nicopolis à l'entrée du golfe où le combat fut livré. Il y institua les

jeux Actiaques, qui se célébraient tous les cinq ans; il rétablit, dans le voisinage du promontoire d'Actium, un vieux temple d'Apollon, et y consacra quelques débris des vaisseaux de la flotte d'Antoine. On frappa des médailles d'or, d'argent et de bronze à l'occasion de cette éclatante victoire, et, pour la troisième fois depuis sa fondation, Rome vit fermer le temple de Janus.

Contraste étrange! une fois maître de l'autorité souveraine, Octave fit succéder aux calamités publiques, aux guerres, aux proscriptions injustes, aux massacres des meilleurs citoyens, la paix, la justice et l'abondance; aussi a-t-on dit de lui qu'il ne devait jamais naître ou ne jamais mourir. Les glorieux titres d'Auguste et de Père de la Patrie remplacèrent le nom d'Octave, qui rappelait de trop douloureux souvenirs; mais l'enthousiasme des Romains ne connut plus de bornes, lorsqu'on eut appris qu'il avait l'intention d'abdiquer le pouvoir absolu que le sénat le pria de garder. Ce n'était qu'un jeu de sa politique. Homme emporté, Sylla mena violemment ses concitoyens à la liberté; tyran rusé, Auguste les conduisit doucement à la servitude. Pendant que la république, sous Sylla, reprenait des forces, tout le monde criait à la tyrannie; et pendant que, sous Auguste, la tyrannie se fortifiait, on ne parlait que de liberté.

LES ALLUVIONS.

Les eaux qui tombent sur les crêtes et les sommets des montagnes, ou les vapeurs qui s'y condensent, ou les neiges qui s'y liquéfient, descendent par une infinité de filets le long de leurs pentes; elles en enlèvent quelques parcelles, et y marquent leur passage par des sillons légers. Bientôt ces filets se réunissent dans les creux plus marqués dont la surface des montagnes est labourée; ils s'écoulent par les profondes vallées qui en entament le pied, et vont former ainsi les rivières et les fleuves, qui reportent à la mer les eaux que la mer avait données à l'atmosphère. A la fonte des neiges, ou lorsqu'il survient un orage, le volume de ces eaux de montagnes subitement augmenté, se précipite avec une vitesse proportionnée aux pentes; elles vont heurter avec violence le pied de ces croupes de débris qui couvrent les flancs de toutes les hautes vallées; elles entraînent avec

elles les fragmens déjà arrondis qui les composent; elles les émoussent, les polissent encore par le frottement; mais leur chute diminue, ou, dans les bassins plus larges où il leur est permis de s'épandre, elles jettent sur la plage les plus grosses de ces pierres qu'elles roulaient; les débris plus petits sont déposés plus bas, et il n'arrive guère au grand canal de la rivière que les parcelles les plus menues, ou le limon le plus imperceptible. Souvent même, le cours de ces eaux, avant de former le grand fleuve inférieur, est obligé de traverser un lac vaste et profond, où leur limon se dépose, et d'où elles ressortent limpides. Mais les fleuves inférieurs, et tous les ruisseaux qui naissent des montagnes plus basses, ou des collines, produisent aussi, dans les terrains qu'ils parcourent, des effets plus ou moins analogues à ceux des torrents des hautes montagnes. Lorsqu'ils sont gonflés par de grandes pluies, ils attaquent le pied des collines terreuses ou sableuses qu'ils rencontrent dans leur cours, et en portent les débris sur les terrains bas qu'ils inondent, et que chaque inondation élève d'une quantité quelconque; enfin, lorsque les fleuves arrivent au grands lacs ou à la mer, et que cette rapidité qui entraîne les parcelles de limon vient à cesser tout-à-fait, ces parcelles se déposent aux côtés de l'embouchure; elles finissent par y former des terrains qui prolongent la côte; et si cette côte est telle que la mer y jette de son côté du sable et contribue à cet accroissement, il se crée ainsi des provinces, des royaumes entiers, ordinairement les plus fertiles, et bientôt les plus riches du monde, si les gouvernemens laissent l'industrie s'y exercer en paix.

ÉRUPTION D'UN VOLCAN.

Tout-a-coup, au milieu du silence de la nuit, un bruit affreux retentit à leurs oreilles; ils entendent de loin la mer mugir et rouler vers le rivage ses ondes amoncelées; les souterrains profonds sont frappés à coups redoublés; la terre tremble sous leurs pas; ils courent pleins d'effroi au milieu des ténèbres épaisses. Une montagne voisine, s'entr'ouvrant avec effort, lance au plus haut des air une colonne ardente qui répand, au milieu de l'obscurité, une lumière rougeâtre et lugubre; des rochers énormes volent de tous

côtés ; la foudre éclate et tombe ; une mer de feu s'avançant avec rapidité, inonde les campagnes : à son approche les forêts s'embrasent ; la terre n'offre plus que l'image d'un vaste incendie qu'entretiennent des amas énormes de matières enflammées, et qu'animent des vents impétueux. Où fuyez-vous, mortels infortunés ? De quelque côté que vous cherchiez un asile, comment éviterez-vous la mort qui vous menace ? De nouveaux gouffres s'ouvrent sous vos pas, de nouveaux tourbillons de flamme, de pierres, de cendres et de fumée, volent vers vous du sommet des montagnes, et la mer écumeuse, rougie par l'éclat des foudres, surmonte son rivage, et s'avance pour vous engloutir.

Cependant ces phénomènes terribles s'apaisent peu à peu ; les feux s'amortissent : la mer à demi calmée retire en murmurant ses ondes bouillonnantes, la terre se raffermit, le bruit cesse, et le jour paraît. Quel triste et lugubre tableau présente la campagne ravagée ! Elle n'offre plus que des monceaux de cendres, que des rochers énormes entassés sans ordre, que des torrents de lave ardente, que des bois qui brûlent encore, que de tristes restes des infortunés qui ont péri au milieu de ces désastres. Un ciel couvert de nuages n'envoie sur tous ces objets lugubres qu'une clarté pâle et terne : un calme sinistre règne dans l'air, des bruits lointains annoncent de nouveaux malheurs, et la mer répond par de sourds gémissemens au bruit lugubre que font entendre les profondes cavernes de la terre. Consternés, saisis d'effroi, pressés dans le seul espace où les flammes ne sont pas parvenues, les mains élevées vers le ciel qui seul peut les secourir, les hommes adressent alors leurs ardentes prières à celui qui commande à la mer et à la foudre ; leur prière est courte, mais touchante ; ils la recommencent souvent, et chaque fois avec un ton plus pénétré ; ils cherchent en quelque sorte à faire parvenir leurs voix jusqu'à l'être dont ils implorent la clémence ; tous les signes des passions qui les agitent, de l'effroi, de la vive inquiétude, de la désolation, se mêlent aux sons qu'ils profèrent, et qu'ils soutiennent avec effort.

CONSOLATIONS À UNE MÈRE.

Que je suis malheureuse !—Oui, lui dis-je, vous êtes extrêmement malheureuse ; le coup qui vous abat, abat les âmes les plus fortes. Ce que la vôtre souffre, il n'y a qu'une mère qui puisse le savoir, et une mère aussi heureuse que vous l'avez été ; mais pour ne pas croire votre cœur cruellement déchiré, il faudrait n'avoir soi-même ni connaissance ni sentimens des peines de la vie. Non seulement vos amis, mais les personnes mêmes les plus étrangères à votre famille et aux affections maternelles ont gémi sur votre malheur, et je ne crois pas qu'il y ait dans toute cette province quelqu'un à qui le nom de Sophie n'arrache encore de tems en tems ou une larme ou un soupir. Ceux qui l'ont connue la pleureront toujours, et tant de gens qui sans la connaître entendaient de tous côtés les louanges qu'on lui donnait, ne peuvent en parler sans être attendris. Si jeune, finir si tristement son dernier jour dans ses plus belles années, et s'éteindre tout-à-coup lorsqu'à peine elle commençait à briller de tout son éclat ! N'était-elle donc née que pour quitter la vie au moment d'en jouir ? et ne vous fut-elle donnée que pour vous montrer le bonheur qui vous échappe avec elle ? Et puis un cœur si excellent, un esprit si enjoué, un caractère si doux ! Aimée de tous ceux qui la voyaient, combien ne devait-elle pas être chère à sa mère ? Dans la vieillesse même la plus avancée, elle n'eût jamais quitté le monde sans faire répandre bien des larmes, et quelque âge qu'elle eût vécu, Sophie ne pouvait mourir qu'on ne se plaignît de la nature.

Avec une fille si accomplie, et un fils que vous-même n'auriez pu souhaiter plus parfait, vous deviez vous regarder comme la plus heureuse des mères, et il n'y avait point de famille si nombreuse ou si florissante qui pût montrer rien de semblable à ce qu'offrait la vôtre dans ces deux enfans. Que dis-je ? à présent même, il n'y en a point dont l'orgueil ne s'accrût d'avoir produit un homme semblable à votre fils, ou une fille digne de lui. Oh ! que vous étiez vraiment heureuse, puisque après avoir perdu la moitié de votre bonheur, il vous reste encore de quoi faire celui d'une autre famille ! Quelquefois, je vous l'avoue, je croirais apercevoir dans cette seule considération de quoi adoucir vos maux, s'ils étaient de nature à recevoir quelque soulagement, ou si votre âme pouvait écouter d'autres conseils

que ceux de la douleur ; car enfin, où sont les parens qui ne se contentassent d'avoir pour fils Edouard ? vous-même, tous vos désirs seraient satisfaits, et vos vœux comblés, si vous n'eussiez goûté la douceur d'être encore la mère de Sophie.

Tout ce qu'il fallait pour votre bonheur, vous l'avez dans Edouard ; ce qui vous fut donné de plus était un surcroît de félicité que vous ne pouviez vous flatter de conserver toujours. Ce fut une méprise plutôt qu'une faveur de la providence, de vous avoir fait double part d'un bien dont elle est si avare, et prodigué ce qu'elle ménage au petit nombre de ses favoris. Vous avez profité d'une erreur si douce tant qu'elle a duré, et même, après le compte cruel que vous en avez rendu, vous êtes encore la seule femme qui ait mis au monde deux enfans d'un mérite si rare ; vous avez pu perdre Sophie, mais vous ne perdrez jamais le titre de sa mère ; on se souviendra toujours que ce fut vous qui lui donnâtes le jour et l'éducation. C'est tout pour une mère d'avoir Edouard ; c'est beaucoup encore d'avoir eu Sophie.

Vous ne désireriez rien si vous n'eussiez jamais eu d'autre enfant qu'Edouard, et vous trouveriez en lui tout ce qu'une mère peut demander au ciel. Sa réputation naissante qui efface déjà d'anciennes renommées, l'éclat de ses premiers succès qui, pour tout autre, seraient le terme de l'ambition, les éloges qu'il reçoit, et bien plus ceux qu'il mérite, dont une tendresse aussi éclairée que la vôtre sait lui tenir compte ; enfin l'estime des honnêtes gens, l'admiration du public et la fureur même de ses envieux, seraient pour vous le sujet d'un triomphe perpétuel. Vous béniriez votre sort et vous n'imagineriez pas que, comme mère, il vous manquât aucune des jouissances que peut donner la maternité.

Faut-il donc que vous vous priviez de tant de biens qui vous appartiennent, et qu'un bonheur si rare, si réel, dont il ne tient qu'à vous de jouir, soit empoisonné par le rêve d'un bonheur encore plus grand ; que, pour un trésor perdu, vous négligiez ceux qui vous restent ; qu'un enfant qui n'est plus vous fasse oublier celui qui vous tend les bras ; que la mémoire seule de Sophie ait plus de pouvoir sur vous que la présence d'Edouard, et que les larmes dont vous arrosez une cendre inanimée vous rendent insensible à celles que votre fils répand sur vous ?

Qu'est-ce que Sophie, après tout, aujourd'hui? une ombre, un souvenir, un nom, tandis qu'Edouard est votre fils, un fils dont vous connaissez mieux que qui que ce soit le mérite et le prix. Tout ce que Sophie fut pour vous, Edouard l'est à présent. Sophie vous aima, Edouard vous adore. Sophie fesait votre joie, Edouard est votre orgueil et votre espérance; mais Sophie vous consolait dans tous vos chagrins;...pour Edouard, ni sa tendresse ni ses soins n'ont le pouvoir de suspendre un seul moment vos douleurs.

Cependant je me rappelle qu'avant que sa sœur vous fût enlevée, quand je les voyais l'un et l'autre unis sous vos ailes, votre affection ne fesait jamais de partage entre eux, vos bras les serraient en même tems, vos yeux leur montraient le même amour; et vos deux enfans confondus dans le cœur de leur mère, on eût dit que chacun d'eux l'occupait tout entier, comme chacun paraissait y avoir un droit égal. Cette fatale différence que la mort a mise entre eux, devrait-elle être à l'avantage de celui qui n'existe plus, et si vous deviez dès lors en oublier un, fallait-il que ce fût celui qui vous reste? Malheureux jeune homme, quelle découverte pour lui s'il s'aperçoit qu'en l'écoutant ce n'est pas à lui que vous pensez; qu'il n'est pas en son pouvoir de vous distraire seulement de votre douleur; que de sa part tout cède auprès de vous à l'idée seule de Sophie! Commencera-t-il à lui porter envie du jour qu'elle est morte? Voulez-vous qu'il voie qu'elle emporte tout votre amour, et qu'ayant perdu sa sœur, il doute encore s'il a une mère?

Il a pu quelque tems se persuader que le premier sentiment d'une perte si cruelle vous empêchait de regarder ce qui vous reste, et quels que fussent ses droits pour succéder à ceux de Sophie, il dut attendre du moins que sa cendre fût éteinte, et laisser couler vos larmes, pour retrouver dans vos yeux leur tendresse accoutumée. Mais si après trois mois vous n'êtes pas plus accessible aux consolations que le premier jour; si votre douleur, loin de diminuer, semble devenir de jour en jour plus sombre, et ne reçoit d'adoucissement ni de la vue, ni des caresses d'un fils, que voulez-vous qu'il s'imagine, et du pouvoir qu'il a sur vous, et même du rang qu'il a tenu jusqu'ici dans votre cœur? Ah! ne lui laissez pas croire que l'affection dont vous lui donnâtes des marques si chères dans un autre tems, n'était

que le superflu de votre tendresse pour Sophie, et que vous aimez mieux aujourd'hui mourir avec elle que de vivre pour lui !

La douleur raisonne peu. Comme elle ébranle au contraire la raison la plus ferme et trompe le sens le plus droit ! Vous, dont la prudence et l'esprit sont si vantés qu'on se pique partout de prendre de vous exemple et conseil, vous ne voyez pas que vous quittez la réalité pour l'ombre, et que votre âme égarée par une image trompeuse laisse là le véritable, l'unique objet de son affection, celui qui doit désormais la posséder seule et l'occuper tout entière pour suivre un songe, une illusion ; non que je prétende vous interdire de penser à votre fille. Sophie a sur votre souvenir des droits trop puissans pour en être jamais bannie, et loin d'exiger de vous ce sacrifice, je ne le crois pas même possible ; je serais fâché qu'il le fût pour vous, et je ne vous croirais pas digne d'être la mère de Sophie, si vous pouviez l'oublier. C'est un nom que rien désormais ne saurait effacer de votre mémoire ; avant d'en perdre le souvenir, vous perdrez tout sentiment de votre propre existence, et, dans votre cœur, son image adorée vivra jusqu'au dernier soupir. Tenter de l'en arracher, ce serait connaître bien peu, et vous, et ce que vous perdez, et ce que l'amour maternel inspire dans la situation où vous vous trouvez. Pour moi, quelque peine que j'éprouve à voir votre affliction sans fin et la douleur qui vous consume, si je pouvais faire aujourd'hui que toute idée de Sophie sortît pour jamais de votre esprit, je ne le voudrais pas, et s'il n'y avait d'autre voie pour adoucir vos chagrins que de vous rendre insensible, ce ne serait jamais moi qui entreprendrais de vous consoler à ce prix.

En cela comme en toute autre chose, obéissez à la nature, qui n'égare jamais ; et si jamais on ne la quittait, on serait toujours irréprochable. En vous rendant mère, elle voulut que vous aimassiez vos enfans, et que vous ne pussiez les perdre sans regret ; et comme elle voulut en même tems que votre amour surpassât celui de toute autre mère, elle vous imposa la nécessité de les regretter davantage. C'est un guide sûr ; suivez-le, mais ne le passez pas. Allez jusqu'où il vous mènera, mais non pas au-delà ; que votre âme s'abandonne aux impulsions qu'elle en reçoit sans y résister, mais sans y ajouter de ses propres efforts. Moi-même, j'ai eu aussi mes malheurs et mes chagrins, et

je ne suis pas parvenu à l'âge où vous me voyez sans prendre ma part des peines de la vie. Mon cœur a reçu des blessures qui saignent encore tous les jours. J'ai fait comme vous des pertes après lesquelles il m'eût semblé que je ne pouvais plus vivre, pertes, non de celles qui peuvent jeter la jeunesse dans une fureur d'un moment, mais de celle dont le vide ne se remplit jamais. Il n'appartient qu'à certaines âmes de sentir tout ce qu'il y a d'affreux dans ces privations, et tous cœurs ne sont pas faits pour toutes douleurs. Dans les intervalles de calme que mon désespoir me laissait (car les peines les plus cruelles ont leurs instans de relâche, et des sentimens si vifs ne sauraient se soutenir au même degré) alors, lassé pour ainsi dire de lutter contre la douleur, je me laissais aller insensiblement à penser que, puisqu'il n'y avait ni pleurs ni sanglots qui sussent ramener les morts à la vie, le deuil était donc superflu et les larmes en pure perte, et qu'il serait beaucoup plus sage de se soumettre à la destinée que de murmurer contre un arrêt qu'on savait ne pouvoir être ni révoqué ni suspendu. Mais bientôt me surprenant dans ces réflexions qui s'offrent d'elles-mêmes à tous les affligés, comme un baume que la providence a mis-exprès à leur portée, je me querellais en quelque sorte, et comme si j'avais eu horreur de ma guérison, déchirant de ma propre main ce premier appareil, dont la nature se servait pour assoupir mes douleurs, je retournais avec plus d'obstination que jamais à mes plaintes accoutumées.

Voila cómme une âme blessée nourrit elle-même ses ennuis, et se fait de s'affliger un chimérique devoir. Sa tristesse devient un vœu qu'elle renouvelle tous les jours, et ses larmes un tribut dont elle ne se croit jamais quitte. Il n'en serait pas ainsi si nous suivions la nature, qui a voulu que tout mal eût sa guérison, et que toute peine aboutît à consolation. C'est un des décrets de cette intelligence qui préside à tout, et, pour preuve, observez seulement ce qu'elle fait faire aux animaux ; car où peut-on mieux étudier ses lois que dans les êtres qui lui sont le plus parfaitement soumis? Les oiseaux, lorsqu'on leur enlève ou leurs œufs ou leurs petits, gémissent quelque tems auprès du nid dévasté, qu'ils abandonnent bientôt pour en aller construire un autre. La biche qui perd son faon reste errante et solitaire dans les lieux où elle avait coutume de le voir jouer autour d'elle ; muette en tout autre

tems, elle fait entendre alors un accent plaintif, et les larmes qu'elle répand (au dire de tous les chasseurs) donne à ses regrets quelque chose qui semble tenir de l'humanité. A la fin pourtant elle s'éloigne, et dissipe son chagrin en cherchant d'autres herbages et d'autres forêts. Serait-ce que dans ces espèces les affections de ce genre sont moins vives que chez nous ? et croyez-vous les animaux moins attachés que les hommes à ce qu'ils ont mis au monde ? Les plus faibles, les plus timides, qui ne savent faire aucune résistance quand on attaque leur propre vie, deviennent hardis dès qu'ils voient leur famille menacée : ils bravent tout pour la défendre, et, dans l'espoir de la sauver, sacrifient leur vie et leur liberté. Mais la nature à laquelle il se laissent gouverner ne veut point de deuil éternel.

Voulez-vous que nous prenions des exemples plus près de nous ? Parmi les paysans, il arrive quelquefois que celui qui fesait seul subsister toute sa famille périt par quelque accident, laissant des enfans trop jeunes, et des parens trop infirmes pour vivre de leur travail. Ceux-là sans doute sont à plaindre. Le besoin présent et l'incertitude de leur existence à venir, joints aux sentimens naturels, rendent leur situation une des plus affreuses qui se puissent même imaginer ; aussi, tout offre chez eux l'image de la désolation. Cependant, peu de jours suffisent pour appaiser leur douleur, et quelques semaines l'efface entièrement. Car ils ne savent pas ce que c'est que de se forger sans cesse de nouveaux tourmens, et de retenir à soi les maux que le tems emporte.

Ces gens, que je propose comme exemple à une personne comme vous, sont grossiers à la vérité, et n'ont ni politesse ni éducation ; mais, ne vous y trompez pas, il en est des sentimens comme de la beauté, dont les vrais modèles ne se trouvent que dans la simplicité de la nature agreste. Et que serait-ce si, tous les hommes ayant à mourir à leur tour, il fallait que chacun d'eux laissât un regret éternel à ceux auxquels il fut cher ? Comme il n'y a point d'attachement que la mort ne doive rompre, il n'y aurait personne qui ne devint tôt ou tard inconsolable par la perte de quelqu'un de ses amis ou de ses proches : le monde présenterait une scène continuelle de désolation, et le sort des morts que l'on pleurerait serait bien préférable à celui des vivans.

Dans le fait, plus j'y réfléchis, vous regrettez votre fille, est-ce pour elle-même ou pour vous ? Je veux dire : est-ce

elle que vous trouvez malheureuse de n'être plus, ou vous d'être privé d'elle? Quant à vous même, on ne peut nier que vous ayez sujet de vous affliger; mais de fuir toute consolation, de renoncer à la lumière, de vous ensevelir dans votre tristesse, comme une personne que rien n'attache plus à la vie, cela est déraisonable, injuste, indigne de vous. Car, après tout, le malheur ne vous a frappé que d'un côté, vous ne faites compassion que sous un seul aspect, tandis qu'à tout autre égard vous avez tant à vous louer de la fortune et de la nature, que quelqu'un qui ne saurait pas ce qu'elles vous ont ôté, en voyant ce qu'elles vous laissent, aurait de la peine à comprendre de quoi vous les accusez. Quant à votre fille, si c'est elle dont vous déplorez le sort, à cet égard votre douleur trouvera plus d'approbateurs, et tout le monde sera d'accord avec vous pour plaindre Sophie. Cependant, est-elle véritablement à plaindre? Partagez en deux le cours de la vie; mettez d'un côté tout ce qui précède l'âge de vingt ans, de l'autre tout ce qui peut le suivre, vous verrez que la meilleure de ces deux parts est échue à votre fille. Elle n'a vu du monde que ce qu'il y a de supportable; elle y a fait peu de chemin, mais ce qu'elle en a parcouru était la seule partie ou elle pût trouver quelques fleurs.

Tous ceux qui meurent le même jour, enfans ou vieillards, leur sort est égal, et ils ne sont pas plus à plaindre ni plus heureux les uns que les autres, dès qu'ils ne sont plus. Cependant, on plaint ceux-ci et non pas ceux-là. Le malheur de cesser d'être est-il proportionné au tems que l'on a existé? et la mort fait-elle moins crier l'octogénaire que l'homme de vingt ans? Vous savez que c'est tout le contraire: le vieillard la redoute, et son nom seul lui fait horreur; le jeune homme la voit venir, et la fixe sans se troubler. Pourquoi donc celui qu'on plaint le plus est-il précisément celui qui se plaint le moins, comme si on ne savait pas que le coup est plus sensible à mesure qu'on le craint davantage? De quelque manière qu'on l'envisage, une vie de peu d'années, où se trouvent toutes les douceurs dont la vie est susceptible, vaut mieux que celle dont la fin se passe à regretter le commencement, et où les derniers dégoûts sont une cruelle compensation des premières jouissances.

Ceux qui sont morts il y a cent ans, qu'importe qu'ils aient péri à la fleur de leur âge ou dans la décrépitude,

puisque en toute manière ils n'en seraient pas moins morts à l'heure présente? Ainsi de votre fille. Une fois passé le tems qu'elle aurait pu vivre selon les lois de la nature, il sera indifférent qu'elle ait vécu plus ou moins. Quand la génération entière sera disparue, quel avantage sera-ce d'avoir fini un peu plus tôt ou plus tard? La prairie une fois fauchée, que fait à telle ou telle fleur d'être tombée le soir ou le matin? Et ne vous figurez pas que nous ayons tant à attendre; jetez un coup d'œil en arrière, et voyez avec quelle vitesse s'est écoulé le tems, depuis que vous vous connaissez. Comme le passé s'enfuit, l'avenir s'avance, et, plus tôt que nous n'y aurons songé, nous trouverons le terme fatal, passé lequel, sans égard au chemin que chacun aura fait, tous se trouveront au même point. Alors il n'y aura aucune différence entre votre fille et vous; et vous serez réunies toutes deux dans l'existence qui est réservée aux âmes pures comme les vôtres.

SOCRATE.

Dans tous les tems et chez tous les peuples, les hommes supérieurs au grand nombre de leurs semblables, par leurs talens ou par leurs vertus, devinrent les victimes de la persécution: au sein des républiques de la Grèce, où le mérite brillait davantage, où il pouvoit être plus utile et mieux senti, tous ceux que l'histoire distingue ont excité l'envie, la haine et l'ingratitude.

On s'était révolté contre Lycurgue: Solon avait été forcé de feindre une aliénation d'esprit; Miltiade mourut dans les prisons; Aristide fut banni; Thémistocle finit ses jours sous la protection d'un souverain étranger; Socrate a bu la cigüe: l'accusation portée contre lui avait deux chefs, savoir: de méconnaître les dieux du pays, et de corrompre les jeunes gens.

Xénophon commence par s'étonner que les juges d'Athènes aient pu se laisser aveugler par de semblables imputations; il s'emploie à démontrer la fausseté de ces dernières, par la conduite et la doctrine de son maître, dont ses Mémoires sont l'exposé.

Fidèle au culte de son pays, Socrate reconnaissait les dieux d'Athènes, en leur sacrifiant dans sa maison et dans les temples communs de la ville; il envoyait même, dans

les choses incertaines, consulter les oracles, estimant qu'il fallait faire de son mieux ce dont on était instruit, et qu'on devait s'appliquer aux choses que la Divinité nous permettait de connaître par art et par étude, mais qu'il était sage de la consulter sur celles qui se dérobaient à la prévoyance humaine. Pouvait-on prescrire des bornes plus justes à la confiance présomptueuse et peu éclairée de ceux qui réclament du ciel ce qui doit être le résultat de leurs efforts et de leur travail ? L'excellent précepte de Socrate, relevé malignement par des envieux, devint une des causes de sa condamnation, ou plutôt un des prétextes sur lesquels on l'appuya. Socrate se disait avoir un esprit familier, avec lequel il s'entretenait toujours avant de prendre aucune résolution importante, ou de donner des avis. Bien loin qu'il échappât jamais à Socrate aucune parole impie, il soutenait que les dieux prenaient part aux affaires de ce monde, pénétraient les plus secrètes pensées, et qu'ils aidaient, par leurs inspirations, les hommes bien intentionnés. Pénétré de l'importance de la morale, tous ses soins et toutes ses exhortations, avaient pour but de ramener à l'étude de la vertu, à la recherche du bonheur, l'attention que l'on donnait aux sciences frivoles ou inutiles. On ne l'entendit point, comme la plupart des philosophes de son tems, discourir sur l'origine du monde, la formation de l'univers, les secrets de la nature ; mais il ne s'entretin jamais avec personne, sans travailler à lui inspirer le goût des choses honnêtes, en donnant de justes idées de la vertu, et des avantages qu'on pouvait attendre de sa pratique. Sobre, chaste, patient, content de peu, il donnait à-la-fois l'exemple et le précepte. Alcibiade et Critias, qui avaient été ses disciples, et dont ses accusateurs fesaient valoir contre lui la mauvaise conduite, s'étaient modestement comportés, tant qu'ils vécurent près de lui ; et ses amis particuliers de tous les tems, furent toujours honorés de l'estime publique méritée par leurs vertus.

Dans un entretien rapporté, fort au long, avec Aristodémus, Socrate soutint la providence divine et l'excellence de l'âme humaine, non par de profondes ou subtiles dissertations métaphysiques, mais par ces raisons d'analogie qui frappent le grand nombre, ayant grand soin, sur toutes choses, de rapporter ces idées à l'utilité pratique. Il sentait que, dans un pays où la législation n'a pas assez de force pour maintenir les mœurs, on ne saurait trop multiplier les appuis qui pouvaient les soutenir. Selon lui, la

tempérance devait être placée pour le fondement de la vertu; elle seule en favorise l'étude et l'exercice.

Disputant un jour avec le sophiste Antiphon, qui lui reprochait sa manière pauvre de vivre, il en développe habilement les avantages par diverses considérations, dont il résulte que celui qui, diminuant ses besoins, apprend à se passer de plus de choses, est le plus ressemblant à Dieu, le plus voisin de la félicité.

Ennemi des faux savans, des philosophes intéressés qui vendaient leurs leçons, il ne perdait pas l'occasion de les censurer vivement, et ce fut sans doute ce qui lui valut le plus d'ennemis.

De même que les autres se délectent dans leurs possessions, je me réjouis, disait Socrate, et je mets mes plaisirs dans mes amis ; je m'empresse de leur communiquer le bon qui est à ma connaissance. Si je sais quelqu'un capable de les avancer à la vertu, je les lui présente et recommande ; examinant en commun les trésors que les anciens sages nous ont laissés dans leurs écrits, si nous appercevons quelque chose excellente, nous la recueillons et croyons avoir fait grand profit, si nous devenons meilleurs et plus intimes amis.

La mollesse et les voluptés ne sont pas plus propres à maintenir le corps en bon état, et à le rendre vigoureux, qu'elles ne le sont à orner l'esprit d'aucune science digne d'estime : le travail, accompagné de constance et de patience, peut seul conduire aux belles actions, comme l'assurent et le prouvent les gens de bien.

Prodicus écrivant l'histoire d'Hercule, raconte qu'à cet âge dangereux où l'enfance indifférente est remplacée par l'inquiète adolescence, Hercule, balancé entre les sollicitations du vice et les enseignemens de la vertu, assis solitairement dans un lieu retiré, comparait leurs avantages, lorsque deux femmes se présentèrent à ses yeux : l'une, vêtue de blanc, parée de son naturel et de ses grâces, modeste dans ses regards, noble et touchante dans son maintien ; l'autre, affecté edans ses manières, chargée des ornemens de l'art, cherchant à conserver les apparences de la jeunesse, se contemplait elle-même, regardait si quelqu'un l'admirait, et se retournait souvent vers son ombre. Toutes deux s'avançaient. La dernière, hâtant sa marche, arrive plustôt près d'Hercule, et lui dit : Je vois que tu es incertain du chemin que tu dois prendre; laisse-toi conduire à ma

voix ; viens sur mes traces fortunées goûter le repos, les plaisirs, tandis que les sollicitudes et les fatigues accablent ceux qui se livrent au travail et à l'étude ; tu t'enivreras sur mon sein des charmes de la volupté. Si mes ennemis m'ont désignée par le nom odieux de vice, mes sujets me reconnaissent sous celui de félicité ; c'est au bonheur que je veux te conduire, par le chemin le plus court et le plus gracieux.

La vertu s'était approchée ; un regard plein de dignité avait fait taire son ennemie, et l'imposante vérité s'exprimait ainsi par sa bouche : Je viens aussi près de toi, sachant à qui tu dois l'être : attirée par un naturel, fruit de la discipline sous laquelle s'éleva ton enfance, j'espère me glorifier un jour de tes actions : je t'annonce que tout ce qui est bon et honorable, est le prix de la recherche et des soins. Soit que tu veuilles obtenir la protection des Dieux, l'attachement de tes amis la bienveillance des villes et l'honneur de la célébrité, il faut les mériter en servant les premiers, obligeant les seconds, fesant du bien aux autres, et te rendant recommandable par tes services et tes talens. On te promet vainement des plaisirs, en te conduisant au-devant d'eux : la nature les fit précéder du besoin ; qui prévient celui-ci, ne parvient pas aux autres. Vois la faiblesse et les maladies assaillir les jeunes ans des enfans de la mollesse; et l'inutilité, la honte, l'oubli, finir par répandre l'amertume sur leur triste vieillesse. Je suis l'amie des Dieux, la compagne des gens de bien : celui qui me suit recueillera le juste éloge de ses œuvres : soutenu par la divinité, chéri de ses semblables, honoré dans sa patrie, sa mémoire, s'élevant encore au-delà du terme fatal, le fera vivre à jamais.

Tel est à-peu-près le discours de Prodicus. Ainsi, continuait Socrate, rappelez-vous, ami Aristippe, les vérités qu'il exprime, et donnez ordre à votre vie pour l'avenir.

L'Emprocle, son fils aîné, s'était aigri contre sa mère, qui l'avait repris vivement : Socrate, avec sa bénignité ordinaire, lui parle, l'interroge, et, par ses questions, lui fait sentir ses torts et convenir de sa faute. Les ingrats sont injustes, lui prouve-t-il évidemment ; l'ingratitude est d'autant plus énorme, que les bienfaits reçus sont plus grands ; or, il n'est personne au monde de qui nous tenions plus que de nos pères et mères : l'ingratitude, à leur égard, est donc la plus horrible. C'en est une que de manquer au respect qui leur est dû, que de prendre mal leurs représentations, et

de ne pas rendre justice à leurs intensions. Cette république a sagement établi des peines contre les ingrats reconnus; ils s'attirent la colère des Dieux et le mépris des hommes.

Comment agissez-vous envers ceux desquels vous désirez obtenir de la bienveillance ? (disait-il à Chérécrate qui se plaignait de son frère.)—Je commence par leur en témoigner.—Pourquoi donc ne pas faire usage, envers un frère, de ce charme d'amitié dont vous connaissez la puissance ? Il me semble que les Dieux ont fait les frères pour être l'un à l'autre d'une utilité bien plus grande, que ne le sont entr'eux les membres du corps humain ; car les mains ne pourraient pas faire en même tems des choses fort éloignées, les yeux ne peuvent apercevoir à-la-fois les objets opposés ; mais deux frères bien unis, peuvent se rendre les plus grands services, même à des distances considérables.

L'excellence de l'amitié est vantée de tous et connue de peu: on en voit beaucoup s'empresser d'acquérir divers biens, d'amasser des richesses ; bien peu s'emploient à se faire des amis. J'entends tous les jours se plaindre d'avoir été trompé ; je n'ai cependant jamais vu de bons esclaves en vente, ni de vrais amis abandonnés.

Je passe sur une infinité de choses excellentes, concernant les qualités requises d'un chef de guerre, la politique et le gouvernement des états. J'ai remarqué avec intérêt un dialogue du troisième livre, où Socrate s'attache à prouver à Aristippe que sa bonté n'existe que relativement ; que le nom de bon n'est qu'une expression comparative, et ne s'applique à un objet quelconque, qu'autant qu'il est approprié à un autre objet, et lui peut être de quelqu'utilité. Grandes vérités métaphysiques, dont les conséquences sont très-importantes, et dont je m'étais fort occupée, dans mes reflexions, il y a déjà deux ans, ainsi que tu pourras le voir dans mes recueils.

Interrogé un jour si la vaillance était une vertu naturelle ou d'acquisition : J'estime, répondit Socrate, que, comme on voit des corps plus robustes les uns que les autres, il est aussi des âmes plus ou moins vigoureuses par comparaison entr'elles ; car je vois que ceux qui sont élevés sous les mêmes lois, ne laissent pas que d'être différens en courage. Mais il n'y a aucun naturel qui ne puisse devenir meilleur par la culture ; non-seulement les hommes diffèrent entr'eux naturellement, mais ils sont susceptibles d'une différence

bien plus grande par l'éducation ; ce qui pouve que les naturels les plus heureux, ainsi que les moins favorisés, ont besoin d'instruction et d'étude pour exceller en telle chose que ce soit.

Au reste, il ne mettait nulle distinction entre la science et la sagesse. Personne, dit-il, n'hésite à choisir ce qu'il juge être le meilleur et le plus avantageux ; on ne fait autrement que par ignorance, et nos fautes ne sont que des erreurs.

Il donnait le nom d'oisif, non pas uniquement à ceux qui ne font rien, mais à ceux qui s'occupent de choses inutiles.

Quelqu'un se plaignant d'une incivilité qui lui avait été faite, et de laquelle il se fâchait extrêmement : C'est chose ridicule, lui dit Socrate, de vous offenser davantage de la rencontre d'un esprit mal fait, que de celle d'un corps tortu. Montagne et Pascal ont fait la même réflexion : le dernier ajoute : qu'un boiteux ne nous fâche point, parce qu'il convient que nous allons droit ; mais qu'un esprit boiteux nous irrite, parce qu'il dit que c'est nous qui boitons.

Il est honteux à un vaillant homme, disait encore Socrate, de ne savoir, dans l'occasion, travailler autant que son serviteur.

Dans un dialogue avec Hippias, au quatrième livre, Socrate définit la justice, l'exacte observance des lois, établissant ainsi la volonté générale, pour principe et règle du juste.

Le cinquième livre est un traité détaillé du ménage : tout ce qui peut servir à conduire une maison, au maniement des affaires domestiques, à la félicité de la vie particulière, s'y voit rassemblé avec une exquise sagacité.

J'y ai lu l'éloge le plus vrai de l'agriculture, fondé, entr'autres appuis, sur un avantage qui m'a toujours frappée; c'est qu'à la différence des autres arts qui retiennent les hommes à part et isolés, l'agriculture les rapproche et les unit par la communauté des travaux, la nécessité de s'entr'aider, et nourrit ainsi la bienveillance qui maintient la simplicité des mœurs, et tous les biens qui lui sont annexés.

J'avoue que ce cinquième livre des mémoires de Xénophon est le plus intéressant de ses œuvres, et celui que j'aimerais à prendre pour mon manuel. Il est suivi d'une apologie particulière de Socrate, où sont décrites sa défense, sa condamnation et sa mort. Ferme et tranquille devant ses juges, il répondit à ses accusateurs avec la con-

fiance et la modération de l'innocence, sans vouloir prier les premiers, n'y consentir à payer l'amende.

A Athènes, comme le remarque quelque part M. Dacier, quand un accusé était jugé coupable, et que l'accusateur demandait qu'il fût condamné à mort, la loi permettait à l'accusé de se condamner lui-même à l'une de ces trois peines : à une prison perpétuelle, à une amende, ou à l'exil ; et la loi avait établi cela en faveur des juges, afin qu'ils n'eussent aucun scrupule de condamner un homme qui, en se condamnant lui-même, se déclarait coupable de son propre aveu. Socrate n'eut garde de donner dans ce piége ; aussi Xénophon dit qu'il ne se condamna point, et qu'il ne permit pas à ses amis de le faire, disant que ce serait avouer le crime.

Appollodore, homme simple, fort attaché à Socrate, se mit à crier, comme on le conduisait en prison : Socrate, ce qui m'afflige le plus, c'est de vous voir mourir innocent. Socrate lui passant doucement la main sur la tête, lui dit en riant : Mon ami, aimerais-tu mieux me voir mourir coupable ?

Le départ du vaisseau que l'on envoyait tous les ans porter des présens à Delos, et pendant le voyage duquel on n'exécutait personne à mort, fut cause que Socrate demeura trente jours en prison après sa condamnation. Il les passa paisiblement à s'entretenir, comme de coutume, avec ses amis, qu'il consolait de sa perte.

Montagne dit, à ce sujet, avec beaucoup de justesse : Il n'y a rien, selon moi, plus illustre en la vie de Socrate, que d'avoir eu trente jours entiers à ruminer le décret de sa mort, de l'avoir digéré tout ce tems-là d'une très-certaine espérance, sans émoi, sans altération.

Platon nous a conservé les discours qu'il a tenus dans cet intervalle, et qui renferment toujours la même présence d'esprit, la même force de sens.

Xénophon termine son apologie par les mots suivans : Je tiens que sa mort fut agréable aux Dieux : aussi déploya-t-il alors toute la vigueur de son esprit ; car ayant compris que la mort le préservait de la plus fâcheuse partie de sa vie, il fut au-devant d'elle d'un pas assuré, en vit les approches avec allégresse, et expira content. Quand je considère la sagesse et la magnanimité de ce personnage, je ne puis l'oublier, ni me le rappeler sans le louer. Si quel-

qu'un a fréquenté un homme plus utile aux autres que Socrate, je l'estime bienheureux.

UNE NUIT SUR UNE MONTAGNE DANS L'AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Il faut que je vous raconte encore une de mes excursions. J'étais sorti de grand matin, et j'avais été me promener dans des montagnes à seize milles du Cap. Mon cheval et moi nous commencions à juger qu'il était tems de retourner au logis, lorsque le brouillard nous enveloppa complètement. Je ne sais si vous avez jamais eu l'occasion de remarquer les effets que produit le brouillard, soit en changeant les formes des montagnes, soit en grossissant le volume des objets ou en les cachant entièrement, soit en les laissant entrevoir sous les apparences les plus bizarres et les plus fantastiques, tellement que le voyageur, trompé à chaque instant, perd toute confiance dans le rapport de ses sens.

Je me trouvais sur le sommet d'une colline dont les flancs étaient raides et escarpés. Il n'y avait, pour descendre, qu'un sentier très-rapide, qui était mon unique ressource. Je le cherchai aussi long-tems que je pus voir ma boussole, et, quoique souvent trompé, je ne continuai pas moins mon chemin par dessus les rochers et à travers les marécages, jusqu'au coucher du soleil, qui, dans ce pays-ci, est bientôt suivi de l'obscurité. Pendant quelques instans, les nuages entr'ouverts laissaient apercevoir les derniers rayons du soleil, et c'est de ce côté que se dirigea mon cheval : il semblait avoir quelque espoir, et galopait avec ardeur. Enfin, arrivé sur le plateau des falaises qui bordaient la plaine, il s'arrêta tout à coup, et son espérance et la mienne s'évanouirent en même tems. Nous n'avions pas d'autres perspective que de passer la nuit sur la montagne. Fatigué et mouillé, et de plus affamé (je n'avais rien pris depuis mon déjeûner), je descendis de cheval au pied d'un rocher qui m'abrita de la pluie. Il n'y avait pas long-tems que j'occupais ce poste, lorsque j'entendis le cri sauvage et prolongé du chacal et le court hurlement du loup. Ils avaient senti mon cheval, et s'approchaient toujours. Je n'avais point d'armes ; je ramassai quelques cailloux, j'en frottai continuellement deux l'un contre l'autre pour produire du feu,

et je criai de toutes mes forces. Trois ou quatre loups vinrent tout près de moi; mais je crois que la faim la plus pressante n'étouffera jamais chez ces animaux la crainte que leur inspire la voix de l'homme. C'est en cela que mon cheval semblait placer toute sa confiance : il se serrait contre moi, portant le nez au vent ; il sentait les bêtes féroces à quelques pas, et quoique nous n'eussions jamais été bien intimes auparavant, il semblait me regarder comme son compagnon d'infortune ; il me mordait la main, frottait son museau glacé contre mon visage ; ce qui du moins m'empêcha de m'endormir.

J'entendais le bruit sourd et monotone de la mer qui battait au pied des énormes falaises : les brouillards m'environnaient de toutes parts, et la lune, perçant un moment leur épaisseur, me fit voir une scène dont je n'oublierai jamais l'aspect sauvage et désolé. L'explosion lointaine du canon de la retraite m'avait annoncé neuf heures. Chaque fois que les brouillards semblaient s'éclaircir, je fixais mes yeux sur le point de l'horizon où devaient se montrer les premières lueurs du jour ; mais mon attente fut souvent déçue. La lune, qui paraissait emportée sur les nuages comme un frêle esquif tantôt suspendu au sommet de la vague, tantôt entraîné au fond de l'abîme, répandait une clarté pâle et hideuse sur les rochers grisâtres épars alentour. Quelquefois un voile épais de nuages la cachait à mes yeux, et, de nouveau plongé dans l'obscurité, j'écoutais le battement sourd et monotone du ressac. Le hurlement du loup et le cri perçant du chacal m'annoncèrent que la nuit allait bientôt finir ; car les animaux sauvages, après avoir rôdé dans le voisinage des habitations, regagnaient leurs retraites. Enfin j'entendis le canon du matin, et jamais aucun son ne fut plus agréable à mon oreille. Les nuages s'éclaircirent, le soleil se leva, les gouttes de pluie brillèrent comme des diamans sur les buissons et les fleurs, et la scène, auparavant sombre et désolée, devint en un moment resplendissante de lumière et de beauté. Je montai à cheval, et, gravissant un des sommets les plus élevés, je reconnus que j'étais loin du point que j'avais cherché. Mais maintenant, il était jour : les brouillards, suspendus en voiles légers sur les flancs des montagnes, ne m'en dérobaient plus la vue, mais ajoutaient à leur beauté. Ils couvraient le fond de la vallée comme un lac paisible dont la surface semblait réflé-

chir la voûte du ciel. Est-il étonnant, pensai-je alors, que l'on ait adoré le soleil ?

Cette dernière aventure n'était pas précisément agréable, mais j'ai du plaisir à ces promenades solitaires. Les fleurs des champs, les vertes bruyères avec leurs bouquets de pourpre, les oiseaux au plumage éclatant, les lézards craintifs et diversement nuancés qui se glissent entre les fentes des rochers ; le caméléon noir dans l'ombre, mais qui reflète la verdure brillante du buisson où il grimpe lentement : tous ces objets sont pour moi une société délicieuse. La vague écumante qui se brise à mes pieds, les masses de nuages qui volent au dessus de ma tête, ont pour moi un langage muet, mais éloquent.

Vaines rêveries que tout cela, direz-vous ; mais il y a des momens où je fuis la société pour m'abandonner à ces songes, pour rappeler les vives impressions de mon enfance, dont le souvenir est encore plus réel pour moi que les choses du présent. C'est la scène du matin avec sa lumière brillante et ses ombres fortement dessinées, auprès de laquelle tout ce qui suit paraît effacé, terne et sans vie.

LE BLANC ET LE NOIR.

TOUT le monde, dans la province du Candahar, connaît l'aventure du jeune Rustan. Il était fils unique d'un mirza du pays ; c'est comme qui dirait marquis parmi nous, ou baron chez les allemands. Le mirza son père avait un bien honnête. On devait marier le jeune Rustan à une demoiselle, ou mirzasse de sa sorte. Les deux familles le désiraient passionnément. Il devait faire la consolation de ses parens, rendre sa femme heureuse et l'être avec elle.

Mais par malheur il avait vu la princesse de Cachemire à la foire de Cabul, qui est la foire la plus considérable du monde, et incomparablement plus fréquentée que celle de Bassora et d'Astracan ; et voici pourquoi le vieux prince de Cachemire était venu à la foire avec sa fille.

Il avait perdu les deux plus rares pièces de son trésor ; l'une était un diamant gros comme le pouce, sur lequel sa fille était gravée par un art que les Indiens possédaient alors, et qui s'est perdu depuis. L'autre était un javelot qui allait où l'on voulait ; ce qui n'est pas une chose bien extraordinaire parmi nous, mais qui l'était à Cachemire.

Un faquier de son altesse lui vola ces deux bijoux ; il les porta à la princesse. Gardez soigneusement ces deux pièces, lui dit-il, votre destinée en dépend. Il partit alors, et on ne le revit plus. Le duc de Cachemire au désespoir résolut d'aller voir à la foire de Cabul, si de tous les marchands qui s'y rendent des quatre coins du monde, il n'y en aurait pas un qui eût son diamant et son arme. Il menait sa fille avec lui dans tous ses voyages. Elle porta son diamant bien enfermé dans sa ceinture ; mais pour le javelot qu'elle ne pouvait si bien cacher, elle l'avait enfermé soigneusement à Cachemire, dans son grand coffre de la Chine.

Rustan et elle se virent à Cabul ; ils s'aimèrent avec toute la bonne foi de leur âge, et toute la tendresse de leur pays. La princesse, pour gage de son amour, lui donna son diamant, et Rustan lui promit à son départ de l'aller voir secrètement à Cachemire.

Le jeune mirza avait deux favoris qui lui servaient de secrétaires, d'écuyers, de maîtres-d'hôtel et de valets de chambre. L'un s'appelait Topaze ; il était beau, bien fait, blanc comme une Circassienne, doux et serviable comme un Arménien, sage comme un Guèbre. L'autre se nommait Ebène ; c'était un nègre fort joli, plus empressé, plus industrieux que Topaze, et qui ne trouvait rien de difficile. Il leur communiqua le projet de son voyage. Topaze tâcha de l'en détourner avec le zèle circonspect d'un serviteur qui ne voulait pas lui déplaire ; il lui représenta tout ce qu'il hasardait. Comment laisser deux familles au désespoir ? comment mettre le couteau dans le cœur de ses parens ? Il ébranla Rustan ; mais Ebène le raffermit et leva tous ses scrupules.

Le jeune homme manquait d'argent pour un si long voyage. Le sage Topaze ne lui en aurait pas fait prêter ; Ebène y pourvut. Il prit adroitement le diamant de son maître, en fit faire un faux tout semblable qu'il remit à sa place, et donna le véritable en gage à un Arménien pour quelques milliers de roupies.

Quand le marquis eut ses roupies, tout fut prêt pour le départ. On chargea un éléphant de son bagage ; on monta à cheval. Topaze dit à son maître : J'ai pris la liberté de vous faire des remontrances sur votre entreprise ; mais, après avoir remontré, il faut obéir ; je suis à vous, je vous aime, je vous suivrai jusqu'au bout du monde ; mais consul-

tons en chemin l'oracle qui est à deux parasanges d'ici. Rustan y consentit. L'oracle répondit : *Si tu vas a l'Orient, tu seras à l'Occident.* Rustan ne comprit rien à cette réponse. Topaze soutint qu'elle ne contenait rien de bon. Ebène, toujours complaisant, lui persuada qu'elle était très favorable.

Il y avait encore un autre oracle dans Cabul ; ils y allèrent. L'oracle de Cabul répondit en ces mots : *Si tu possédes, tu ne posséderas pas ; si tu es vainqueur, tu ne vaincras pas ; si tu es Rustan, tu ne le seras pas.* Cet oracle parut encore plus inintelligible que l'autre. Prenez garde à vous, disait Topaze : Ne redoutez rien, disait Ebène ; et ce ministre, comme on peut le croire, avait toujours raison auprès de son maître, dont il encourageait la passion et l'espérance.

Au sortir de Cabul, on marcha par une grande forêt, on s'assit sur l'herbe pour manger, on laissa les chevaux paître. On se préparait à décharger l'éléphant qui portait le dîner et le service, lorsqu'on aperçût que Topaze et Ebène n'étaient plus avec la petite caravane. On les appelle ; la forêt retentit des noms d'Ebène et de Topaze. Les valets les cherchent de tous côtés, et remplissent la forêt de leurs cris ; ils reviennent sans avoir rien vu, sans qu'on leur ait répondu. Nous n'avons trouvé, dirent-ils à Rustan, qu'un vautour qui se battait avec un aigle, et qui lui ôtait toutes ses plumes. Le récit de ce combat piqua la curiosité de Rustan ; il alla à pied sur le lieu ; il n'aperçut ni vautour ni aigle, mais il vit son éléphant, encore tout chargé de son bagage, qui était assailli par un gros rhinocéros. L'un frappait de sa corne, l'autre de sa trompe. Le rhinocéros lâcha prise à la vue de Rustan ; on ramena son éléphant, mais on ne trouva plus les chevaux. Il arrive d'étranges choses dans les forêts quand on voyage, s'écria Rustan. Les valets étaient consternés, et le maître au désespoir d'avoir perdu à la fois ses chevaux, son cher nègre, et le sage Topaze, pour lequel il avait toujours eu de l'amitié, quoiqu'il ne fût jamais de son avis.

L'espérance d'être bientôt aux pieds de la belle princesse de Cachemire, le consolait, quand il rencontra un grand âne rayé, à qui un rustre vigoureux et terrible donnait cent coups de bâton. Rien n'est si beau, ni si rare, ni si léger à la course que les ânes de cette espèce. Celui-ci répondait aux coups redoublés du vilain par des ruades qui au-

raient pu déraciner un chêne. Le jeune mirza prit, comme de raison, le parti de l'âne, qui était une créature charmante. Le rustre s'enfuit en disant à l'âne, tu me le payeras. L'âne remercia son libérateur en son langage, s'approcha, se laissa caresser et caressa. Rustan monte dessus après avoir dîné, et prend le chemin de Cachemire avec ses domestiques, qui suivent les uns à pieds, les autres montés sur l'éléphant.

A peine était-il sur son âne que cet animal tourne vers Cabul, au lieu de suivre la route de Cachemire. Son maître à beau tourner la bride, donner des saccades, serrer les genoux, appuyer des éperons, rendre la bride, tirer à lui, fouetter à droite et à gauche, l'animal opiniâtre courait toujours vers Cabul.

Rustan suait, se démenait, se désespérait, quand il rencontre un marchand de chameaux qui lui dit : Maître, vous avez là un âne bien malin qui vous mène où vous ne voulez pas aller ; si vous voulez me le céder, je vous donnerai quatre de mes chameaux à choisir. Rustan remercia la providence de lui avoir procuré un si bon marché. Topaze avait grand tort, dit-il, de me dire que mon voyage serait malheureux. Il monte sur le plus beau chameau, les trois autres suivent ; il rejoint sa caravane, et se voit dans le chemin de son bonheur.

A peine a-t-il marché quatre parasanges, qu'il est arrêté par un torrent profond, large et impétueux, qui roulait des rochers blanchis d'écume. Les deux rivages étaient des précipices affreux, qui éblouissaient la vue et glaçaient le courage ; nul moyen de passer, nul d'aller à droite ou à gauche. Je commence à craindre, dit Rustan, que Topaze n'ait eu raison de blâmer mon voyage, et moi grand tort de l'entreprendre ; encore s'il était ici, il me pourrait donner quelques bons avis. Si j'avais Ebène, il me consolerait, et il trouverait des expédiens ; mais tout me manque. Son embarras était augmenté par la consternation de sa troupe : la nuit était noire, on la passa à se lamenter. Enfin la fatigue et l'abattement endormirent l'amoureux voyageur. Il se réveille au point du jour, et voit un beau pont de marbre élevé sur le torrent d'une rive à l'autre.

Ce furent des exclamations, des cris d'étonnement et de joie. Est-il possible ? est-ce un songe ? quel prodige ! quel enchantement ! oserons-nous passer ? Toute la troupe se mettait à genoux, se relevait, allait au pont, baisait la terre, regardait le ciel, étendait les mains, posait le pied en trem-

blant, allait, revenait, était en extase ; et Rustan disait : Pour le coup, le ciel me favorise : Topaze ne savait ce qu'il disait ; les oracles étaient en ma faveur : Ebène avait raison ; mais pourquoi n'est-il pas ici ?

A peine la troupe fut-elle au-delà du torrent, que voila le pont qui s'abîme dans l'eau avec un fracas épouvantable. Tant mieux ! tant mieux ! s'écria Rustan ; Dieu soit loué, le ciel soit béni ! il ne veut pas que je retourne dans mon pays, où je n'aurais été qu'un simple gentilhomme ; il veut que j'épouse ce que j'aime. Je serai prince de Cachemire ; c'est ainsi qu'en *possédant* ma maîtresse je ne *posséderai* pas mon petit marquisat à Candahar. *Je serai Rustan, et je ne le serai pas*, puisque je deviendrai un grand prince. Voila une grande partie de l'oracle expliquée nettement en ma faveur, le reste s'expliquera de même : je suis trop heureux ; mais pourquoi Ebène n'est-il pas auprès de moi ? je le regrette mille fois plus que Topaze.

Il avança encore quelques parasanges avec la plus grande allégresse ; mais sur la fin du jour une enceinte de montagnes, plus raides qu'une contrescarpe, et plus haute que n'aurait été la tour de Babel, si elle avait été achevée, barra entièrement la caravane saisie de crainte.

Tout le monde s'écria : Dieu veut que nous périssions ici ; il n'a brisé le pont que pour nous ôter tout espoir de retour ; il n'a élevé la montagne que pour nous priver de tout moyen d'avancer. O Rustan ! ô malheureux marquis ! nous ne verrons jamais Cachemire, nous ne rentrerons jamais dans la terre de Candahar.

La plus cuisante douleur, l'abattement le plus accablant succédaient dans l'âme de Rustan à la joie immodérée qu'il avait ressentie, aux espérances dont il s'était enivré. Il était bien loin d'interpréter les prophéties à son avantage. O ciel ! ô Dieu paternel ! faut-il que j'aie perdu mon ami Topaze !

Comme il prononçait ces paroles en poussant de profonds soupirs, et en versant des larmes au milieu de ses suivans désespérés, voila la base de la montagne qui s'ouvre ; une longue galerie en voûte, éclairée de cent mille flambeaux, se présente aux yeux éblouis ; et Rustan de s'écrier, et ses gens de se jeter à genoux, et de tomber d'étonnement à la renverse, et de crier miracle ! et de dire : Rustan est le favori de Vitsnou, le bien-aimé de Brama ; il sera le maître du monde. Rustan le croyait, il était hors de lui, élevé au-

dessus de lui-même. Ah ! Ebène, mon cher Ebène ! où êtes-vous ? que n'êtes-vous témoin de toutes ces merveilles ! comment vous ai-je perdu ? belle princesse de Cachemire, quand reverrai-je vos charmes ?

Il avance avec ses domestiques, son éléphant, ses chameaux, sous la voûte de la montagne, au bout de laquelle il entre dans une prairie émaillée de fleurs et bordée de ruisseaux : au bout de la prairie ce sont des allées d'arbres à perte de vue ; et au bout de ces allées, une rivière, le long de laquelle sont mille maisons de plaisance, avec des jardins délicieux. Il entend partout des concerts de voix et d'instrumens ; il voit des danses ; il se hâte de passer un des ponts de la rivière ; il demande au premier homme qu'il rencontre quel est ce beau pays.

Celui auquel il s'adressait lui répondit : Vous êtes dans la province de Cachemire ; vous voyez les habitans dans la joie et dans les plaisirs ; nous célébrons les noces de notre belle princesse, qui va se marier avec le seigneur Barbabou à qui son père l'a promise ; que Dieu perpétue leur félicité ! A ces paroles Rustan tomba évanoui, et le seigneur cachemirien crut qu'il était sujet à l'épilepsie ; il le fit porter dans sa maison, où il fut long-tems sans connaissance. On alla chercher les deux plus habiles médecins du canton ; ils tâtèrent le pouls du malade qui, ayant repris un peu ses esprits, poussait des sanglots, roulait les yeux, et s'écriait de tems en tems : Topaze, Topaze, vous aviez bien raison.

L'un des deux médecins dit au seigneur cachemirien : Je vois à son accent que c'est un jeune homme de Candahar, à qui l'air de ce pays ne vaut rien ; il faut le renvoyer chez lui ; je vois à ses yeux qu'il est devenu fou ; confiez-le-moi, je le remenerai dans sa patrie, et je le guérirai. L'autre médecin assura qu'il n'était malade que de chagrin, qu'il fallait le mener aux noces de la princesse, et le faire danser. Pendant qu'ils consultaient, le malade reprit ses forces ; les deux médecins furent congédiés, et Rustan demeura tête à tête avec son hôte.

Seigneur, lui dit-il, je vous demande pardon de m'être évanoui devant vous, je sais que cela n'est pas poli ; je vous supplie de vouloir bien accepter mon éléphant, en reconnaissance des bontés dont vous m'avez honoré. Il lui conta ensuite toutes ses aventures, en se gardant bien de lui parler de l'objet de son voyage. Mais au nom de

Vitsnou et de Brama, lui dit-il, apprenez-moi quel est cet heureux Barbabou qui épouse la princesse de Cachemire, pourquoi son père l'a choisi pour gendre, et pourquoi la princesse l'a accepté pour son époux.

Seigneur, lui dit le Cachemirien, la princesse n'a point du tout accepté Barbabou : au contraire, elle est dans les pleurs, tandis que toute la province célèbre avec joie son mariage ; elle s'est enfermée dans la tour de son palais ; elle ne veut voir aucune des réjouissances qu'on fait pour elle. Rustan, en entendant ces paroles, se sentit renaître ; l'éclat de ses couleurs, que la douleur avait flétries, reparut sur son visage. Dites-moi, je vous prie, continua-t-il, pourquoi le prince de Cachemire s'obstine à donner sa fille à un Barbabou dont elle ne veut pas.

Voici le fait, répondit le Cachemirien. Savez-vous que notre auguste prince avait perdu un gros diamant et un javelot qui lui tenaient fort au cœur ? Ah ! je le sais très bien, dit Rustan. Apprenez donc, dit l'hôte, que notre prince, au désespoir de n'avoir point de nouvelles de ses deux bijoux, après les avoir fait long-tems chercher par toute la terre, a promis sa fille à quiconque lui rapporterait l'un ou l'autre. Il est venu un seigneur Barbabou qui était muni du diamant, et il épouse demain la princesse.

Rustan pâlit, bégaya un compliment, prit congé de son hôte, et courut sur son dromadaire à la ville capitale où se devait faire la cérémonie. Il arrive au palais du prince, il dit qu'il a des choses importantes à lui communiquer ; il demande une audience, on lui répond que le prince est occupé des préparatifs de la noce : c'est pour cela même, dit-il, que je veux lui parler. Il presse tant qu'il est introduit. Monseigneur, dit-il, que Dieu couronne tous vos jours de gloire et de magnificence ! votre gendre est un fripon.

Comment un fripon ? qu'osez-vous dire ? est-ce ainsi qu'on parle à un duc de Cachemire du gendre qu'il a choisi ? Oui, un fripon, reprit Rustan ; et pour le prouver à votre altesse, c'est que voici votre diamant que je vous rapporte.

Le duc tout étonné confronta les deux diamans, et comme il ne s'y connaissait guère, il ne put dire quel était le véritable. Voila deux diamans, dit-il, et je n'ai qu'une fille ; me voila dans un étrange embarras. Il fit venir Barbabou, et lui demanda s'il ne l'avait point trompé. Barbabou jura qu'il avait acheté son diamant d'un Armé-

nien ; l'autre ne disait pas de qui il tenait le sien, mais il proposa un expédient : ce fut qu'il plût à son altesse de le faire combattre contre son rival. Ce n'est pas assez que votre gendre donne un diamant, disait-il, il faut qu'il donne des preuves de valeur : ne trouvez-vous pas bon que celui qui tuera l'autre, épouse la princesse ? Très-bon, répondit le prince, ce sera un fort beau spectacle pour la cour ; battez-vous vite tous deux ; le vainqueur prendra les armes du vaincu, selon l'usage de Cachemire, et il épousera ma fille.

Les prétendans descendent aussitôt dans la cour. Il y avait sur l'escalier une pie et un corbeau. Le corbeau criait, battez-vous, battez-vous ; la pie, ne vous battez pas. Cela fit rire le prince : les deux rivaux y prirent garde à peine : il commencent le combat ; tous les courtisans fesaient un cercle autour d'eux. La princesse, se tenant toujours renfermée dans sa tour, ne voulut point assister à ce spectacle ; elle était bien loin de se douter que son amant fût à Cachemire, et elle avait tant d'horreur pour Barbabou qu'elle ne voulait rien voir. Le combat se passa le mieux du monde ; Barbabou fut tué raide, et le peuple en fut charmé parce qu'il était laid, et que Rustan était fort joli : c'est presque toujours ce qui décide de la faveur publique.

Le vainqueur revêtit la cotte de mailles, l'écharpe et le casque du vaincu, et vint suivi de toute la cour, au son des fanfares, se présenter sous les fenêtres de sa maîtresse. Tout le monde criait : Belle princesse, venez voir votre beau mari qui a tué son vilain rival. Ses femmes répétaient ces paroles. La princesse mit par malheur la tête à la fenêtre, et, voyant l'armure d'un homme qu'elle abhorrait, elle courut en désespérée à son coffre de la Chine, et tira le javelot fatal qui alla percer son cher Rustan au défaut de la cuirasse ; il jeta un grand cri, et à ce cri la princesse crut reconnaître la voix de son malheureux amant.

Elle descend échevelée, la mort dans les yeux et dans le cœur. Rustan était déjà tombé tout sanglant dans les bras de son père. Elle le voit : ô moment ! ô vue ! ô reconnaissance dont on ne peut exprimer ni la douleur, ni la tendresse, ni l'horreur ! Elle se jette sur lui, elle l'embrasse : Tu reçois, lui dit-elle, les premiers et les derniers baisers de ton amante et de ta meurtrière. Elle retire le

dard de sa plaie, l'enfonce dans son cœur, et meurt sur l'amant qu'elle adore. Le père épouvanté, éperdu, prêt à mourir comme elle, tâche en vain de la rappeler à la vie ; elle n'était plus. Il maudit ce dard fatal, le brise en morceaux, jette au loin ses deux diamans funestes ; et, tandis qu'on prépare les funérailles de sa fille, au lieu de son mariage, il fait transporter dans son palais Rustan ensanglanté, qui avait encore un reste de vie.

On le porte dans un lit. La première chose qu'il voit aux deux côtés de ce lit de mort, c'est Topaze et Ebène. Sa surprise lui rendit un peu de force. Ah ! cruels, dit-il, pourquoi m'avez-vous abandonné ? peut-être la princesse vivrait encore, si vous aviez été près du malheureux Rustan. Je ne vous ai pas abandonné un seul moment, dit Topaze. J'ai toujours été près de vous, dit Ebène.

Ah ! que dites-vous ? pourquoi insulter à mes derniers momens ? répondit Rustan d'une voix languissante. Vous pouvez m'en croire, dit Topaze ; vous savez que je n'approuvai jamais ce fatal voyage dont je prévoyais les horribles suites. C'est moi qui étais l'aigle qui a combattu contre le vautour, et qu'il a déplumé ; j'étais l'éléphant qui emportait le bagage, pour vous forcer à retourner dans votre patrie ; j'étais l'âne rayé qui vous ramenait malgré vous chez votre père : c'est moi qui ai égaré vos chevaux ; c'est moi qui ai formé le torrent qui vous empêchait de passer ; c'est moi qui ai élevé la montagne qui vous fermait un chemin si funeste ; j'étais le médecin qui vous conseillait l'air natal ; j'étais la pie qui vous criait de ne point combattre.

Et moi, dit Ebène, j'étais le vautour qui a déplumé l'aigle, le rhinocéros qui donnait cent coups de cornes à l'éléphant, le vilain qui battait l'âne rayé, le marchand qui vous donnait des chameaux pour courir à votre perte ; j'ai bâti le pont sur lequel vous avez passé ; j'ai creusé la caverne que vous avez traversée ; je suis le médecin qui vous encourageait à marcher, le corbeau qui vous criait de vous battre.

Hélas ! souviens-toi des oracles, dit Topaze : *Si tu vas à l'Orient, tu seras à l'Occident.* Oui, dit Ebène, on ensevelit ici les morts le visage tourné à l'Occident : l'oracle était clair, que ne l'as-tu compris ? *Tu as possédé, et tu ne possédais pas ;* car tu avais le diamant, mais il était faux, et tu n'en savais rien. Tu es vainqueur, et tu

meurs; tu es Rustan, et tu cesses de l'être: tout a été accompli.

Comme il parlait ainsi, quatre ailes blanches couvrirent le corps de Topaze, et quatre ailes noires celui d'Ebène. Que vois-je? s'écria Rustan. Topaze et Ebène répondirent ensemble: Tu vois tes deux génies. Eh! messieurs, leur dit le malheureux Rustan, de quoi vous mêliez-vous? et pourquoi deux génies pour un pauvre homme? C'est la loi, dit Topaze; chaque homme a ses deux génies, c'est Platon qui l'a dit le premier, et d'autres l'ont répété ensuite; tu vois que rien n'est plus véritable: moi qui te parle, je suis ton bon génie, et ma charge était de veiller auprès de toi jusqu'au dernier moment de ta vie; je m'en suis fidèlement acquitté.

Mais, dit le mourant, si ton emploi était de me servir, je suis donc d'une nature fort supérieure à la tienne; et puis, comment oses-tu dire que tu es mon bon génie, quand tu m'as laissé tromper dans tout ce que j'ai entrepris, et que tu me laisses mourir moi et ma maîtresse misérablement? Hélas! c'était ta destinée, dit Topaze. Et toi, Ebène, avec tes quatre ailes noires, tu es apparemment mon mauvais génie? Vous l'avez dit, répondit Ebène. Mais tu étais donc aussi le mauvais génie de ma princesse? Non, elle avait le sien, et je l'ai parfaitement secondé.

Il se réveille en sursaut, tout en sueur, tout égaré; il se tâte, il appelle, il crie, il sonne. Son valet de chambre Topaze accourt en bonnet de nuit, et tout en bâillant: Suis-je mort, suis-je en vie? s'écria Rustan; la belle princesse de Cachemire en réchappera-t-elle?...Monseigneur rêve-t-il? répondit froidement Topaze.

Ah! s'écriait Rustan, qu'est donc devenu ce barbare Ebène avec ses quatre ailes noires? c'est lui qui me fait mourir d'une mort si cruelle.—Monseigneur, je l'ai laissé là-haut qui ronfle; voulez-vous qu'on le fasse descendre?—Le scélérat! il y a six mois entiers qu'il me persécute; c'est lui qui me mena à cette fatale foire de Cabul; c'est lui qui m'escamota le diamant que m'avait donné la princesse; il est seul la cause de mon voyage, de la mort de ma princesse, et du coup de javelot dont je meurs à la fleur de mon âge.

Rassurez-vous, dit Topaze, vous n'avez jamais été à Cabul; il n'y a point de princesse de Cachemire; son père n'a jamais eu que deux garçons qui sont actuellement

au collége. Vous n'avez jamais eu de diamant, la princesse ne peut être morte, puisqu'elle n'est pas née ; et vous vous portez à merveille.

Comment, il n'est pas vrai que tu m'assistais à la mort dans le lit du prince de Cachemire ? Ne m'as-tu pas avoué que, pour me garantir de tant de malheurs, tu avais été aigle, éléphant, âne rayé, médecin et pie ?—Monseigneur, vous avez rêvé tout cela : nos idées ne dépendent pas plus de nous dans le sommeil que dans la veille. Dieu a voulu que cette file d'idées vous ait passé par la tête, pour vous donner apparemment quelque instruction dont vous ferez votre profit.

Tu te moques de moi, reprit Rustan ; combien de tems ai-je dormi ?—Monseigneur, vous n'avez encore dormi qu'une heure.—Eh bien ! maudit raisonneur, comment veux-tu qu'en une heure de tems j'aie été à la foire de Cabul il y a six mois, que j'en sois revenu, que j'aie fait le voyage de Cachemire, et que nous soyons morts, Barbabou, la princesse et moi ?—Monseigneur, il n'y a rien de plus aisé et de plus ordinaire, et vous auriez pu réellement faire le tour du monde, et avoir beaucoup plus d'aventures en bien moins de tems.

LODOÏSKA.

Mon histoire offre un exemple effrayant des vicissitudes de la fortune. Il est ordinairement très-commode, mais quelquefois aussi très-dangereux, d'avoir un ancien nom à soutenir et de grands biens à conserver. Unique rejeton d'une famille illustre, dont l'origine se perd dans la nuit des tems, je devais occuper dans mon pays les premières charges de l'état, et je me vois condamné à languir à jamais, sous un ciel étranger, dans une oisive obscurité. Le nom des Lovzinski est honorablement inscrit dans les fastes de la Pologne, et ce nom va périr en moi ! Je sais que l'austère philosophie rejette ou méprise les titres vains et les richesses corruptrices ; peut-être me consolerais-je, si je n'avais perdu que cela ; mais je pleure une épouse adorée, je cherche une fille chérie, et je ne reverrai jamais ma patrie ! Quel courage assez endurci pourrai-je opposer à de pareilles douleurs.

Mon père Lovzinski, encore plus distingué par ses vertus

que par son rang, jouissait à la cour de cette considération qui suit toujours la faveur du prince, et que le mérite personnel obtient quelquefois. Il donnait à l'éducation de mes deux sœurs l'attention d'un père tendre ; il s'occupait surtout de la mienne, avec le zèle d'un vieux gentilhomme jaloux de l'honneur de sa maison, dont j'étais l'unique espoir, avec l'activité d'un bon citoyen qui ne désirait rien tant que de laisser à l'état un successeur digne de lui.

Je fesais mes exercices à Varsovie : là se distinguait entre nous, par les qualités les plus aimables, le jeune M. de P***. Aux charmes d'une figure à la fois douce et noble il joignait les agrémens d'un esprit heureusement cultivé ; l'adresse peu commune qu'il déployait dans nos jeux guerriers, la modestie plus rare avec laquelle il paraissait vouloir cacher son mérite à ses propres yeux, pour exalter le mérite moins recommandable de ses rivaux presque toujours vaincus ; l'urbanité de ses mœurs, la douceur de son caractère, fixaient l'attention, commandaient l'estime, et le rendaient cher à cette brillante jeunesse qui partageait nos travaux et nos plaisirs. Dire que ce fut la ressemblance des caractères et la sympathie des humeurs qui commencèrent ma liaison avec M. de P***, ce serait me louer beaucoup : quoiqu'il en soit, nous vécûmes bientôt tous deux dans une intime familiarité.

Qu'il est heureux, mais qu'il s'écoule rapidement, cet âge où l'on ignore, et l'ambition qui sacrifie tout aux idées de fortune et de gloire dont elle est possédée, et l'amour dont le pouvoir suprême absorbe et concentre toutes nos facultés sur un seul objet ; cet âge des plaisirs innocens et de la crédulité confiante, où le cœur, novice encore, suit librement les impulsions de sa sensibilité naissante, et se donne sans partage à l'objet de ses affections désintéressées ! Alors l'amitié n'est pas un vain nom. Confident de tous les secrets de M. de P***, je n'entreprenais rien dont je ne l'instruisisse d'abord ; ses conseils réglaient ma conduite, les miens déterminaient ses résolutions, et par cette douce réciprocité, notre adolescence n'avait point de plaisirs qui ne fussent partagés, point de peines qui ne se trouvassent adoucies. Avec quel chagrin je vis arriver le moment fatal où M. de P***, forcé par les ordres paternels de quitter Varsovie, me fit ses tendres adieux ! Nous nous promîmes de nous conserver, dans tous les tems, ce vif attachement qui avait fait le bonheur de notre adolescence ;

je jurai témérairement que les passions d'un autre âge ne l'altéreraient jamais. Quel vide immense laissa dans mon cœur l'absence de mon ami ! D'abord il me sembla que rien ne pouvait me dédommager de sa perte : la tendresse d'un père, les caresses de mes sœurs, ne me touchaient que faiblement. Je sentis qu'il ne me restait, pour chasser l'ennui, d'autre moyen que d'occuper mes loisirs de quelque travail utile : j'appris la langue française, déjà répandue dans toute l'Europe : je lus avec délices des ouvrages fameux, éternels monumens du génie, et j'admirai comment, dans un idiôme aussi ingrat, avaient pu se distinguer à ce point tant de poètes célèbres, tant d'excellens écrivains, justement immortalisés. Je m'appliquai sérieusement à l'étude de la géométrie ; je me formai surtout à ce noble métier qui fait un héros aux dépens de cent mille malheureux, et que des hommes, moins humains que vaillans, ont appelé le grand art de la guerre. Plusieurs années furent employées à ces études aussi difficiles qu'approfondies ; enfin elles m'occupèrent uniquement. M. de P***, qui m'écrivait souvent, ne recevait plus que des réponses courtes et rares ; notre correspondance languissait négligée, lorsque enfin l'amour acheva de me faire oublier l'amitié.

Mon père était depuis long-tems lié très-étroitement avec le comte Pulauski. Connu par l'austérité de ses mœurs rigides, fameux par l'inflexibilité de ses vertus vraiment républicaines, Pulauski, à la fois grand capitaine et brave soldat avait signalé, dans plus d'une rencontre, son bouillant courage et son patriotisme ardent. Nourri de la lecture des anciens, il avait puisé dans leur histoire les grandes leçons d'un noble désintéressement, d'une inébranlable constance, d'un dévouement absolu. Comme ces héros à qui Rome idolâtre et reconnaissante éleva des autels, Pulauski eût sacrifié tous ses biens à la prospérité de son pays, il eut versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour sa défense, il eût même immolé sa fille unique, sa chère Lodoïska.

Lodoïska ! qu'elle était belle ! que je l'aimai ! son nom chéri est toujours sur mes lèvres, son image adorée vit encore dans mon cœur.

Mon ami, dès que je l'eus vue, je ne vis plus qu'elle ; j'abandonnai mes études, l'amitié fut entièrement oubliée ; je consacrai tous mes momens à Lodoïska. Mon père et

le sien n'avaient pu long-tems ignorer mon amour ; ils ne m'en parlaient pas, ils l'approuvaient donc. Cette idée me parut assez fondée pour que je me livrasse sans inquiétude au doux penchant qui m'entraînait : je pris mes mesures de manière que je voyais presque tous les jours Lodoïska, ou chez elle, ou chez mes sœurs qu'elle aimait beaucoup ; deux années se passèrent ainsi.

Enfin Pulauski me tira un jour à l'écart, et me dit : Ton père et moi nous avions fondé sur toi de grandes espérances, que ta conduite avait d'abord justifiées ; je t'ai vu long-tems employer ta jeunesse à des travaux aussi honorables qu'utiles. Aujourd'hui...(il vit que j'allais l'interrompre, il m'en empêcha.) Que vas-tu me dire ? crois-tu m'apprendre quelque chose que j'ignore ? crois-tu que j'avais besoin d'être chaque jour témoin de tes transports, pour sentir combien ma Lodoïska mérite d'être aimée ? C'est parce que je sais aussi bien que toi ce que vaut ma fille, que tu ne l'obtiendras qu'en la méritant. Jeune homme, apprends qu'il ne suffit pas que des faiblesses soient légitimes pour être excusées ; que celles d'un bon citoyen doivent tourner toutes au profit de sa patrie ; que l'amour, l'amour-même, ne serait, comme toutes les viles passions, que méprisable et dangereux, s'il n'offrait aux cœurs généreux un motif de plus qui les excite puissamment à l'honneur. Ecoute : notre monarque valétudinaire semble toucher à sa fin ; sa santé, chaque jour plus chancelante a réveillé l'ambition de nos voisins ; ils se préparent sans doute à semer parmi nous les divisions ; ils comptent, en forçant nos suffrages, nous donner un roi de leur choix. Des troupes étrangères ont osé se montrer sur les frontières de la Pologne : déjà deux mille gentilshommes se rassemblent pour réprimer leur insolente audace ; va te joindre à cette brave jeunesse ; va, et sur tout à la fin de la campagne, reviens, couvert du sang de nos ennemis, montrer à Pulauski un gendre digne de lui.

Je n'hésitai pas un moment ; mon père approuva mes résolutions ; mais il ne parut consentir qu'avec peine à mon départ précipité ; il me tint long-tems pressé contre son sein ; une tendre solicitude était peinte dans ces regards : il ne m'adressa que de tristes adieux ; le trouble de son cœur passa dans le mien, nos pleurs se confondirent sur son visage vénérable. Pulauski, présent à cette scène touchante, nous reprocha stoïquement ce qu'il appellait

une faiblesse. Sèche tes pleurs, me dit-il, ou garde-les pour Lodoïska ; ce n'est qu'à de faibles amans qui se séparent pour six mois, qu'il convient d'en répandre. Il instruisit sa fille en ma présence même, et de mon départ, et des motifs qui me déterminaient. Lodoïska pâlit, soupira, regarda son père en rougissant, et m'assura d'une voix tremblante, que ses vœux hâteraient mon retour, et que son bonheur était dans mes mains. Encouragé de cette sorte, quels dangers pouvais-je craindre? Je partis; mais dans le cours de cette campagne, il ne se passa rien qui mérite d'être rapporté ; les ennemis, aussi soigneux que nous d'éviter une action qui pût produire entre les deux nations une guerre ouverte, se contentèrent de nous fatiguer par des marches fréquentes : nous nous bornâmes à les suivre et à les observer ; ils nous rencontraient partout où le pays ouvert leur eût offert un accès facile. Aux approches de la mauvaise saison, ils parurent se retirer chez eux pour y prendre les quartiers d'hiver; et notre petite armée, presque toute composée de gentilshommes, se sépara. Je revenais à Varsovie, plein d'impatience et de joie ; je croyais que l'hymen et l'amour allaient me donner Lodoïska.... hélas ! je n'avais plus de père ! J'appris en entrant dans la capitale, que la veille même, Lovzinski était mort d'une apoplexie. Ainsi je n'eus pas même la douloureuse consolation de recevoir les derniers soupirs du plus tendre des pères ; je ne pus que me traîner sur sa tombe que j'arrosai de mes pleurs.

Ce n'est point, me dit Pulauski, peu touché de ma douleur profonde, ce n'est point par des larmes stériles qu'on honore la mémoire d'un père tel que le tien. La Pologne regrette en lui un héros-citoyen qui l'aurait utilement servie dans la circonstance critique à laquelle nous touchons. Epuisé par une maladie longue, notre monarque n'a pas quinze jours à vivre ; et du choix de son successeur dépendent le bonheur ou le malheur de nos concitoyens. De tous les droits que la mort de ton père te transmet, le plus beau sans doute est celui d'assister aux états où tu vas le représenter ; c'est là qu'il doit revivre en toi ; c'est là qu'il faut prouver un courage plus difficile que celui qui ne consiste qu'à braver la mort dans les combats. La vaillance d'un soldat n'est qu'une vertu commune ; mais ceux-là ne sont pas des hommes ordinaires, qui, conservant dans les occasions pressantes un courage tranquille, et déployant une

activité pénétrante, découvrent les projets du puissant qui cabale, déconcertent les sourdes intrigues, affrontent les factions hardies; qui toujours fermes, incorruptibles et justes, ne donnent leurs suffrages qu'à celui qu'ils en ont jugé le plus digne, ne considérant que le bien de leur pays que l'or et les promesses ne peuvent séduire, que les prières ne sauraient fléchir, que les menaces n'étonnent pas. Voila les vertus qui distinguaient ton père; voila l'héritage vraiment précieux que tu dois t'empresser à recueillir. Le jour où nos états s'assemblent pour l'élection d'un roi, est l'époque certaine à laquelle se manifestent les prétentions de plusieurs citoyens, plus occupés de leur intérêt personnel, que jaloux de la prospérité de leur patrie, et les dessins pernicieux des puissances voisines, dont la cruelle politique détruit nos forces en les divisant. Mon ami, je me trompe ou le moment fatal approche qui va fixer à jamais les destins de mon pays menacé, ses ennemis conspirent sa ruine; ils ont préparé dans le silence une révolution qu'ils ne consommeront pas tant que mon bras pourra soutenir une épée. Veuille le Dieu protecteur de mon pays, lui épargner les horreurs d'une guerre civile! Mais cette extrémité, quelque affreuse qu'elle soit, deviendra peut-être nécessaire; je me flatte qu'au moins ce ne sera qu'une crise violente, après laquelle cet état régénéré reprendra son antique splendeur. Tu seconderas mes efforts, Lovzinski; les faibles intérets de l'amour doivent tous disparaître devant des intérêts plus sacrés: je ne puis te donner ma fille dans ces momens de deuil où la patrie est en danger; mais je te promets que les premiers jours de la paix seront marqués par ton hymen avec Lodoïska.

Pulauski ne parla pas en vain; je sentis quels devoirs plus éssentiels j'avais désormais à remplir; mais les soins importans dont je m'occupais n'offrirent à ma douleur que d'insufisantes distractions. Je l'avouerai sans rougir: la tristesse de mes sœurs, leur amitié compatissante, les caresses plus réservées, mais non moins douces, de mon amante, firent sur mon cœur ému plus d'impression que les conseils patriotiques de Pulauski. Je vis Lodoïska vivement touchée de ma perte irréparable, aussi affligée que moi des événemens cruels qui différaient notre union; et mes chagrins, ainsi partagés, se trouvèrent sensiblement adoucis.

Cependant le roi mourut, et la diète fut convoquée. Le

jour même qu'elle devait s'ouvrir, à l'instant où j'allais m'y rendre, un inconnu se présente dans mon palais, et demande à me parler sans témoins. Dès que mes gens se sont retirés, il entre avec précipitation, se jette dans mes bras, et m'embrasse tendrement. C'était M. de P*** ; dix années écoulées depuis notre séparation ne l'avaient pas tellement changé, que je ne pusse le reconnaître ; je lui témoignai la surprise et la joie que me causait son retour inattendu. Vous serez bien plus étonné, me dit-il, quand vous en saurez la cause. J'arrive à l'instant, et vais me rendre à l'assemblée des états ; est-ce trop présumer de votre amitié, que de compter sur votre voix ?—Sur ma voix ! et pour qui ?—Pour moi, mon ami. Il vit mon étonnement : Oui, pour moi, continua-t-il avec vivacité ; il n'est pas tems de vous raconter quelle heureuse révolution s'est faite dans ma fortune, et me permet de nourrir de si hautes espérances ; qu'il vous suffise maintenant de savoir, que du moins mon ambition est justifiée par le plus grand nombre des suffrages, et qu'en vain deux faibles rivaux se préparent à me disputer la couronne à laquelle je prétends.—Lovzinski, poursuivit-il en m'embrassant encore, si vous n'étiez pas mon ami, si je vous estimais moins, peut-être m'efforcerais-je de vous éblouir par de grandes promesses ; peut-être vous montrerais-je quelle faveur vous attend, que d'honorables distinctions vous sont réservées, quelle noble et vaste carrière va désormais vous être ouverte ; mais je n'ai pas besoin de vous séduire, et je vais vous persuader. Je le vois avec douleur, et vous le savez comme moi, depuis plusieurs années, notre Pologne affaiblie ne doit son salut qu'à la mésintelligence des trois puissances qui l'environnent, et le désir de s'enrichir de nos dépouilles peut réunir en un moment nos ennemis divisés. Empêchons, s'il se peut, ce triumvirat funeste, dont le démembrement de nos provinces deviendrait l'infaillible suite. Sans doute, en des tems plus heureux, nos ancêtres ont dû maintenir la liberté des élections ; il faut aujourd'hui céder à la nécessité qui nous presse. La Russie protégera nécessairement un roi qui sera son ouvrage : en recevant celui qu'elle a choisi, vous prévenez la triple alliance qui rendrait notre perte inévitable, et vous vous assurez un allié puissant que nous opposerons avec succès aux deux ennemis qui nous restent. Voila les raisons qui m'ont déterminé : je n'abandonne une partie de nos droits que pour

conserver nos droits les plus précieux ; je ne veux monter sur un trône chancelant que pour l'affermir par une saine politique ; je n'altère enfin la constitution de cet état que pour sauver l'état entier.

Nous nous rendîmes à la diète, j'y vôtai pour M. de P*** ; il obtint en effet le plus grand nombre des suffrages ; mais Pulauski, Zaremba et quelques autres, se déclarèrent pour le prince C**. On ne put rien décider dans le tumulte de cette première assemblée.

Quand nous en sortîmes, M. de P*** revint à moi ; il m'invita à le suivre dans le palais que des émissaires secrets lui avaient déjà préparé dans la capitale. Nous nous enfermâmes pendant plusieurs heures : alors se renouvellèrent entre nous les protestations d'une amitié toujours durable ; alors j'instruisis M. de P*** de mes liaisons intimes avec Pulauski, et de mon amour pour Lodoïska. Il répondit à ma confiance par une confiance plus grande ; il m'apprit quels événemens avaient préparé sa grandeur prochaine ; il m'expliqua ses desseins secrets, et je le quittai, convaincu qu'il était moins occupé du désir de s'élever, que de celui de rendre à la Pologne son antique prospérité.

Ainsi disposé, je volai chez mon futur beau-père, que je brûlais de ramener au parti de mon ami. Pulauski se promenait à grands pas dans l'appartement de sa fille, qui paraissait aussi agitée que lui. Le voila, dit-il à Lodoïska, dès qu'il me vit paraître ; le voila cet homme que j'estimais et que vous aimiez ! il nous sacrifie tous deux à son aveugle amitié. Je voulus répondre, il poursuivit : Vous avez été lié dès l'enfance avec M. de P*** ; une faction puissante le porte sur le trône, vous le saviez, vous saviez ses desseins ; ce matin à la diète, vous avez voté pour lui, vous m'avez trompé ; mais croyez-vous qu'on me trompe impunément ? Je le priai de m'entendre ; il se contraignit pour garder un silence farouche ; je lui appris comment M. de P***, que j'avais négligé depuis long-tems, m'avait surpris par son retour imprévu. Lodoïska paraissait charmée d'entendre ma justification. On ne m'abuse pas comme une femme crédule, me dit Pulauski ; mais n'importe, continuez. Je lui rendis compte du court entretien que j'avais eu avec M. de P*** avant de me rendre à l'assemblée des états. Et voila vos projets ! s'écria-t-il ; M. de P*** ne voit d'autre remède aux maux de ses concitoyens, que leur esclavage ! il le propose, un Lovzinski l'ap-

prouve! et l'on me méprise assez pour tenter de me faire entrer dans cet infâme complot! moi! je verrais sous le nom d'un Polonais, les Russes commander dans nos provinces! les Russes! répéta-t-il avec fureur, ils régneraient dans mon pays! (Il vint à moi avec la plus grande impétuosité). Perfide! tu trahis ta patrie! sors de ce palais à l'instant, ou crains que je ne t'en fasse arracher.

Je l'avoue, un affront si cruel et si peu mérité me mit hors de moi-même: dans le premier transport de ma colère, je portai la main sur mon épée; plus prompt que l'éclair, Pulauski tira la sienne. Sa fille, sa fille éperdue, se précipita sur moi: Lovzinski, qu'allez-vous faire? Aux accens de sa voix si chère, je repris ma raison égarée; mais je sentis qu'un seul instant venait de m'enlever Lodoïska pour toujours. Elle m'avait quitté pour se jeter dans les bras de son père; le cruel vit ma douleur amère et se plut à l'augmenter: Va, traître! me dit-il, va! tu la vois pour la dernière fois.

Je retournai chez moi désespéré; les noms odieux que Pulauski m'avait prodigués revenaient sans cesse à ma pensée. Les intérêts de la Pologne et ceux de M. de P*** me paraissaient si étroitement liés, que je ne concevais pas comment je pouvais trahir mes concitoyens, en servant mon ami. Cependant il fallait l'abandonner ou renoncer à Lodoïska: que résoudre? quel parti prendre? Je passai la nuit toute entière dans cette incertitude; et, quand le jour parut, j'allai chez Pulauski, sans savoir encore à quoi je pourrais me déterminer.

Un domestique resté seul dans le palais, me dit que son maître était parti au commencement de la nuit avec Lodoïska, après avoir congédié tous ses gens. Vous jugez de mon désespoir à cette nouvelle. Je demandai à ce domestique où Pulauski était allé. Je l'ignore absolument, me répondit-il; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'hier au soir, vous sortiez à peine d'ici, quand nous entendîmes un grand bruit dans l'appartement de sa fille. Encore effrayé de la scène terrible qui venait de se passer entre vous, j'osai m'approcher et prêter l'oreille. Lodoïska pleurait; son père, furieux, l'accablait d'injures, lui donnait sa malédiction, et je l'entendis qui lui disait: Qui peut aimer un traître, peut l'être aussi; ingrate, je vais vous conduire dans une maison sûre, où vous serez désormais à l'abri de la séduction.

Pouvais-je encore douter de mon malheur? J'appelai Boleslas, un de mes serviteurs les plus fidèles: je lui ordonnai de placer autour du palais de Pulauski, des espions vigilans, qui pussent me rendre compte de tout ce qui s'y serait passé; de faire suivre Pulauski partout, s'il rentrait avant moi dans la capitale; et, ne désespérant pas de le rencontrer encore dans ses terres les plus prochaines, je me mis moi-même à sa poursuite.

Je parcourus tous les domaines de Pulauski, je demandai Lodoïska à tous les voyageurs que je rencontrai; ce fut inutilement. Après avoir perdu huit jours dans cette recherche pénible, je me décidai à retourner à Varsovie. Je ne fus pas médiocrement étonné de voir une armée russe campée presque sous ses murs, sur les bords de la Vistule.

Il était nuit quand je rentrai dans la capitale; les palais des grands étaient illuminés, un peuple immense remplissait les rues, j'entendis les chants d'allégresse, je vis le vin couler à grands flots dans les places publiques, tout m'annonça que la Pologne avait un roi.

Boleslas m'attendait avec impatience. Pulauski, me dit-il, est revenu seul dès le second jour; il n'est sorti de chez lui que pour se rendre à la diète, où, malgré ses efforts, l'ascendant de la Russie s'est manifesté chaque jour de plus en plus. Dans la dernière assemblée tenue ce matin, M. de P*** réunissait presque toutes les voix, il allait être élu; Pulauski a prononcé le fatal *veto:* à l'instant vingt sabres ont été tirés. Le fier palatin de***, que Pulauski avait peu ménagé dans l'assemblée précédente, s'est élancé le premier, et lui a porté sur la tête un coup terrible; Zaremba et quelques autres ont volé à la défense de leur ami; mais tous leurs efforts n'auraient pu le sauver, si M. de P*** lui-même ne s'était rangé parmi eux, en criant qu'il immolerait de sa main celui qui oserait approcher. Les assaillans se sont retirés; cependant Pulauski perdait son sang et ses forces, il s'est évanoui, on l'a emporté. Zaremba est sorti en jurant de le venger; restés maîtres des délibérations, les nombreux partisans de M. de P*** l'ont sur le champ proclamé roi. Pulauski rapporté dans son palais a bientôt repris connaissance. Les chirurgiens appelés pour voir sa blessure ont déclaré qu'elle n'était pas mortelle; alors, quoiqu'il ressentit de grandes douleurs, quoique plusieurs de ses amis s'opposassent à son dessein,

il s'est fait porter dans sa voiture. Il était à peine midi quand il est sorti de Varsovie, accompagné de Mazeppa et de quelques mécontens. On le suit, et sans doute on viendra sous peu de jours vous apprendre le lieu qu'il aura choisi pour sa retraite.

On ne pouvait guère m'annoncer de plus mauvaises nouvelles. Mon ami était sur le trône; mais ma réconciliation avec Pulauski paraissait désormais impossible, et vraisemblablement j'avais perdu Lodoïska pour toujours. Je connaissais assez son père pour craindre qu'il ne prit des résolutions extrêmes; le présent m'effrayait; je n'osai porter mes regards sur l'avenir, et mes chagrins m'accablèrent au point que je n'allai pas même féliciter le nouveau roi.

Celui de mes gens que Boleslas avait détaché à la poursuite de Pulauski, revint le quatrième jour; il l'avait suivi jusqu'à quinze lieues de la capitale: là, Zaremba voyant toujours un inconnu à quelque distance de sa chaise de poste, avait conçu des soupçons. Un peu plus loin, quatre de ses gens cachés derrière une masure, avaient surpris mon courrier, et l'avaient conduit à Pulauski. Celui-ci, le pistolet à la main, l'avait forcé d'avouer à qui il appartenait: Je te renverrai à Lovzinski, lui avait-il dit; annonce-lui de ma part qu'il n'échappera pas à ma juste vengeance. A ces mots on avait bandé les yeux à mon courrier; il ne pouvait dire où on l'avait conduit et renfermé; mais au bout de trois jours, on l'était venu chercher. On avait encore pris la précaution de lui bander les yeux, et de le promener pendant plusieurs heures; enfin la voiture s'était arrêtée, on l'en avait fait descendre. A peine il mettait pied à terre, que ses gardes s'étaient éloignés au grand galop. Il avait détaché son bandeau, et s'était retrouvé précisément à l'endroit où d'abord on l'avait arrêté.

Ces nouvelles me donnèrent beaucoup d'inquiétudes; les menaces de Pulauski m'effrayaient beaucoup moins pour moi que pour Lodoïska, qui restait en son pouvoir. Il pouvait, dans sa fureur, se porter contre elle aux dernières extrémités: je résolus de m'exposer à tout pour découvrir la retraite du père et la prison de la fille. Le lendemain j'instruisis mes sœurs de mon dessein, et je quittai la capitale; le seul Boleslas m'accompagnait; je me donnai partout pour son frère. Nous parcourûmes toute la Pologne. Je vis alors que l'événement ne justifiait que trop les craintes

de Pulauski. Sous prétexte de faire prêter le serment de fidélité pour le nouveau roi, les Russes répandus dans nos provinces, commettaient mille exactions dans les villes, et désolaient les campagnes. Après avoir perdu trois mois en recherches vaines, désespéré de ne pouvoir trouver Lodoïska, vivement touché des malheurs de notre patrie, pleurant à la fois sur elle et sur moi, j'allais retourner à Varsovie, pour apprendre moi-même au nouveau roi à quels excès des étrangers se portaient dans ses états, lorsqu'une rencontre qui semblait devoir être pour moi très-fâcheuse, me força de prendre un parti tout différent.

Les Turcs venaient de déclarer la guerre à la Russie, et les Tartares du Budziac et de la Crimée fesaient de fréquentes incursions dans la Volhynie, où je me trouvais alors. Quatre de ces brigands nous attaquèrent à la sortie d'un bois près d'Ostropol. J'avais très-imprudemment négligé de charger mes pistolets; mais je me servis de mon sabre avec tant d'adresse et de bonheur, que bientôt deux d'entr'eux tombèrent grièvement blessés. Boleslas occupait le troisième; le quatrième me combattait avec vigueur; il me fit à la cuisse une légère blessure, et reçut en même tems un coup terrible qui le renversa de son cheval. Boleslas se vit en même tems débarrassé de son ennemi, qui, au bruit de la chute de son camarade, prit la fuite. Celui que j'avais renversé le dernier, me dit en mauvais polonais: Un aussi brave homme que toi doit être généreux; je te demande la vie. Ami, au lieu de m'achever, secours-moi, crois-moi; viens m'aider à me relever; bande ma plaie. Il demandait quartier d'un ton si noble et si nouveau, que je ne balançai pas. Je descendis de cheval: Boleslas et moi nous le relevâmes, nous bandâmes sa plaie. Tu fais bien, brave homme, me disait le Tartare, tu fais bien. Comme il parlait, nous vîmes s'élever autour de nous un nuage de poussière: plus de trois cents Tartares accouraient à nous ventre à terre. Ne crains rien, me dit celui que j'avais épargné, je suis le chef de cette troupe. Effectivement, d'un signe il arrêta ses soldats prêts à me massacrer. Il leur dit dans leur langue quelques mots que je ne compris pas; ils ouvrirent leurs rangs pour laisser passer Boleslas et moi. Brave homme, me dit encore le capitaine, n'avais-je pas raison de te dire que tu fesais bien? tu m'as laissé la vie, je sauve la tienne: il est quelquefois bon d'épargner un ennemi, et même un voleur. Ecoute, mon

ami, en t'attaquant, j'ai fait mon métier, tu as fait ton devoir en m'étrillant bien ; je te pardonne, tu me pardonnes, embrassons-nous. Il ajouta : Le jour commence à baisser, je ne te conseille pas de voyager dans ces cantons, cette nuit ; ces gens-là vont aller chacun à son poste, et je ne pourrais te répondre d'eux. Tu vois ce château sur la hauteur à droite ; il appartient à un certain comte Dourlinski, à qui nous en voulons beaucoup, parce qu'il est fort riche : va lui demander un asile ; dis-lui que tu as blessé Titsikan, que Titsikan te poursuit : il me connaît de nom ; je lui ai déjà fait passer quelques mauvaises journées. Au reste, compte que pendant que tu seras chez lui, sa maison sera respectée : garde-toi, surtout, d'en sortir avant trois jours, et d'y rester plus de huit ; adieu.

Ce fut avec un vrai plaisir que nous prîmes congé de Titsikan et de sa compagnie. Les avis du Tartare étaient des ordres. Je dis à Boleslas : Gagnons promptement ce château qu'il nous à montré. Aussi bien je connais ce Dourlinski de nom : Pulauski m'a quelquefois parlé de lui. Il n'ignore peut-être pas où Pulauski s'est retiré ; il n'est pas impossible qu'avec un peu d'adresse nous le sachions de lui. Je dirai à tout hasard que c'est Pulauski qui nous envoie : cette recommandation vaudra bien celle de Titsikan. Toi, Boleslas, n'oublie pas que je suis ton frère, et ne me découvre pas.

Nous arrivâmes aux fossés du château : les gens de Dourlinski nous demandèrent qui nous étions. Je répondis que nous venions pour parler à leur maître, de la part de Pulauski ; que des brigands nous avaient attaqués et nous poursuivaient. Le pont-levis fut baissé, nous entrâmes. On nous dit que pour le moment nous ne pouvions parler à Dourlinski, mais que le lendemain sur les dix heures il pourrait nous donner audience. On nous demanda nos armes, que nous rendîmes sans difficulté. Boleslas visita ma blessure, les chairs étaient à peine entamées. On ne tarda pas à nous servir dans la cuisine un frugal repas ; nous fûmes conduits ensuite dans une chambre basse, où deux mauvais lits venaient d'être préparés : on nous y laissa sans lumière, et l'on nous y enferma.

Je ne pus fermer l'œil de la nuit. Titsikan ne m'avait fait qu'une légère blessure ; mais celle de mon cœur était si profonde ! Au point du jour je m'impatientai dans ma prison : je voulus ouvrir les volets ; ils étaient fermés à

clef. Je les secoue vigoureusement, les ferrures sautent, je vois un fort beau parc. La fenêtre était basse, je m'élance, et me voil dans les jardins de Dourlinski. Après m'y être promené quelques minutes, j'allai m'asseoir sur un banc de pierre placé au pied d'une tour dont je considérai quelque tems l'architecture antique. Je restais là, plongé dans mes réflexions, lorsqu'une tuile tomba à mes pieds : je crus qu'elle s'était détachée de la couverture de ce vieux bâtiment ; et, pour éviter un accident pareil, j'allai me placer à l'autre bout du banc. Quelques instans après, une seconde tuile tomba à côté de moi. Le hasard me parut surprenant ; je me levai avec inquiétude, j'examinai la tour attentivement. J'aperçus à vingt-cinq ou trente pieds de hauteur, une étroite ouverture. Je ramassai les tuiles qu'on m'avait jetées : sur la première je déchiffrai ces mots tracés avec du plâtre : Lovzinski, c'est donc vous ! vous vivez ! et sur la seconde, ceux-ci : Délivrez-moi, sauvez Lodoïska !

Vous ne pouvez vous figurer combien de sentimens divers m'agitèrent à la fois. Mon étonnement, ma joie, ma douleur, mon embarras, ne sauraient s'exprimer. J'examinais la prison de Lodoïska ; je cherchais comment je pourrais l'en tirer. Elle m'envoya encore une tuile ; je lus : A minuit, apportez du papier, de l'encre et des plumes ; demain, une heure après le soleil levé, venez chercher une lettre. Eloignez-vous.

Je retournai à ma chambre. J'appelai Boleslas, qui m'aida à rentrer par la fenêtre ; nous raccommodâmes le volet de notre mieux. J'appris à mon serviteur fidèle la rencontre inespérée qui mettait fin à mes courses et redoublait mes inquiétudes. Comment pénétrer dans cette tour ? comment nous procurer des armes ? le moyen de tirer Lodoïska de sa prison ? le moyen de l'enlever sous les yeux de Dourlinski, au milieu de ses gens, dans un château fortifié ? Et, en supposant que tant d'obstacles ne fussent pas insurmontables, pouvais-je tenter une entreprise aussi difficile, dans le court délai que Titsikan m'avait laissé ? ne m'avait-il pas recommandé de rester chez Dourlinski trois jours, et de n'y pas demeurer plus de huit ? Sortir de ce château avant le troisième jour ou après le huitième, n'était-ce pas nous exposer aux attaques des Tartares ? tirer ma chère Lodoïska de sa prison pour la livrer à des

brigands ! être à jamais séparé d'elle par l'esclavage ou par la mort ! cela était horrible à penser !

Mais pourquoi était-elle dans une aussi affreuse prison ? La lettre qu'elle m'avait promise m'en instruirait sans doute. Il fallait nous procurer du papier : je chargeai Boleslas de ce soin, et moi je me préparai à soutenir devant Dourlinski, le rôle délicat d'un émissaire de Pulauski.

It était grand jour quand on vint nous mettre en liberté : on nous dit que Dourlinski pouvait et voulait nous voir. Nous nous présentâmes avec assurance ; nous vîmes un homme de soixante ans à peu près, dont l'abord était brusque, et les manières repoussantes. Il nous demanda qui nous étions. Mon frère et moi, lui dis-je, appartenons au seigneur Pulauski : mon maître m'a chargé pour vous d'une commission secrète ; mon frère m'a accompagné pour un autre objet : je dois, pour m'expliquer être seul, je dois ne parler qu'à vous seul. Hé bien ! répondit Dourlinski, que ton frère s'en aille ; et vous aussi, allez-vous-en, dit-il à ses gens : quant à celui-ci (il montra celui qui était son confident) tu trouveras bon qu'il reste ; tu peux tout dire devant lui.—Pulauski m'envoie...—Je le vois bien, qu'il t'envoie !—Pour vous demander...—Quoi ? (Je repris courage) pour vous demander des nouvelles de sa fille.—Des nouvelles de sa fille ? Pulauski t'a dit...—Oui, mon maître m'a dit que Lodoïska était ici. Je m'aperçus que Dourlinski pâlissait ; il regarda son confident, et me fixa long-tems en silence. Tu m'étonnes, reprit-il enfin : pour te confier un secret de cette importance, il faut que ton maître soit bien imprudent !—Pas plus que vous, seigneur ; n'avez-vous pas aussi un confident ? Les grands seraient bien à plaindre, s'ils ne pouvaient donner leur confiance à personne. Pulauski m'a chargé de vous dire, que Lovzinski avait déjà parcouru une grande partie de la Pologne, et que sans doute il visiterait vos cantons. S'il ose venir ici, me répondit-il aussitôt avec la plus grande vivacité, je lui garde un logement qu'il occupera long-tems. Le connais-tu ce Lovzinski ?—Je l'ai vu souvent chez mon maître, à Varsovie.—On le dit bel homme ?—Il est bien fait, et de ma taille à peu près.—Sa figure ?—Est prévenante ; c'est un...—C'est un insolent ! interrompit-il avec colère ; si jamais il tombe en mes mains !—Seigneur, on assure qu'il est brave.—Lui ! je parie qu'il ne sait que séduire des filles ! Si jamais il tombe en mes mains ! (je me

contins). Il ajouta d'un ton plus calme: Il y a bien longtems que Pulauski ne m'a écrit: où est-il à présent?—Seigneur, j'ai des ordres précis de ne pas répondre à cette question-là: tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il a pour cacher sa retraite et pour n'écrire à personne, de grandes raisons qu'il viendra bientôt vous expliquer lui-même.

Dourlinski parut très-étonné; je crus même remarquer quelques signes de frayeur; il regarda son confident, qui semblait aussi embarrassé que lui.—Tu dis que Pulauski viendra bientôt?...—Oui, seigneur, sous quinzaine au plus tard. Il regarda encore son confident; et puis affectant tout à coup autant de sang froid qu'il avait montré d'embarras: Retourne à ton maître; je suis fâché de n'avoir que de mauvaises nouvelles à lui donner; tu lui diras que Lodoïska n'est plus ici. Je fus à mon tour fort surpris. Quoi! seigneur, Lodoïska...—N'est plus ici, te dis-je. Pour obliger Pulauski que j'estime, je me suis chargé, quoiqu'avec répugnance, du soin de garder sa fille dans mon château; personne, que moi et lui, (il me montra son confident) ne savait qu'elle y fût. Il y a environ un mois, nous allâmes comme à l'ordinaire lui porter des vivres pour sa journée; il n'y avait plus personne dans son appartement. J'ignore comment elle a fait; mais ce que je sais bien, c'est qu'elle s'est échappée; je n'ai pas entendu parler d'elle depuis: elle sera sans doute allée joindre son Lovzinski, à Varsovie, si pourtant les Tartares ne l'ont pas enlevée sur la route.

Mon étonnement devint extrême: comment concilier ce que j'avais vu dans le jardin, avec ce que Dourlinski me disait? Il y avait là quelque mystère que j'étais bien impatient d'approfondir: cependant je me gardai bien de faire paraître le moindre doute. Seigneur, voila des nouvelles bien tristes pour mon maître.—Sans doute, mais ce n'est pas ma faute.—Seigneur, j'ai une grâce à vous demander.—Voyons.—Les Tartares dévastent les environs de votre château; ils nous ont attaqués, nous leur avons échappé comme par miracle; ne nous accorderez-vous pas, à mon frère et à moi, la permission de nous reposer ici seulement deux jours?—Seulement deux jours? j'y consens. Où les a-t-on logés? demanda-t-il à son confident. Au rez de chaussée, répondit celui-ci, dans une chambre basse...—Qui donne sur mes jardins! interrompit Dourlin-

ski avec inquiétude.—Les volets ferment à clef, répondit l'autre.—N'importe, il faut les mettre ailleurs. Ces mots me firent trembler. Le confident répliqua: Cela n'est pas possible; mais...Il lui dit le reste à l'oreille. A la bonne heure, répondit le maître, et qu'on le fasse à l'instant; et s'adressant à moi: Ton frère et toi, vous vous en irez après demain; avant de partir, tu me parleras; je te donnerai une lettre pour Pulauski.

J'allai rejoindre Boleslas dans la cuisine, où il déjeunait; il me remit une petite bouteille pleine d'encre, plusieurs plumes, et quelques feuilles de papier qu'il s'était procurées sans peine. Je brûlais d'envie d'écrire à Lodoïska; l'embarras était de trouver un lieu commode, où les curieux ne pussent m'inquiéter. On avait déjà prévenu Boleslas que nous ne rentrerions dans la chambre où nous avions passé la nuit, que pour y coucher. Je m'avisai d'un stratagème qui me réussit parfaitement. Les gens de Dourlinski buvaient avec mon prétendu frère; ils me proposèrent poliment de les aider aussi à vider quelques flacons. J'avalai de bonne grâce, et coup sur coup, plusieurs verres d'un fort mauvais vin: bientôt mes jambes chancelèrent, ma langue s'embarrassa, je fis à la troupe joyeuse cent contes aussi plaisans que déraisonnables; en un mot, je jouai si bien l'ivresse, que Boleslas lui-même en fût la dupe. Il tremblait que, dans ce moment où je paraissais disposé à tout dire, mon secret ne m'échappât. Messieurs, dit-il aux buveurs étonnés, mon frère n'a pas la tête forte aujourd'hui; c'est peut-être un effet de sa blessure; ne le fesons plus ni parler, ni boire, je crains que cela ne l'incommode, et même si vous vouliez m'obliger, vous m'aideriez à le porter sur son lit. Sur le sien? non, cela ne se peut pas, répondit l'un d'eux; mais je prêterai volontiers ma chambre. On me prit, on m'entraîna, on me monta dans un grenier, dont un lit, une table et une chaise formaient tout l'ameublement. On m'enferma dans ce taudis; c'était là tout ce que je voulais. Dès que je fus seul, j'écrivis à Lodoïska une lettre de plusieurs pages. Je commençais par me justifier pleinement des crimes que Pulauski m'avait supposés; je lui racontai ensuite tout ce qui m'était arrivé depuis le moment de notre séparation, jusqu'à celui où j'avais été reçu chez Dourlinski; je lui détaillais l'entretien que je venais d'avoir avec celui-ci; je finissais par l'assurer de l'amour le plus

tendre et le plus respectueux ; je lui jurais que, dès qu'elle m'aurait donné sur son sort les eclaircissemens nécessaires je m'exposerais à tout pour finir son horrible esclavage.

Dès que ma lettre fut fermée, je me livrai à des réflexions qui me jetèrent dans une étrange perplexité. Etait-ce bien Lodoïska qui m'avait jeté ces tuiles dans le jardin? Pulauski aurait-il eu l'injustice de punir sa fille d'un amour que lui-même avait approuvé? Aurait-il eu l'inhumanité de la plonger dans une affreuse prison? Et, quand même la haine qu'il m'avait jurée l'aurait aveuglé à ce point, comment Dourlinski avait-il pu se résoudre à servir ainsi sa vengeance? Mais d'un autre côté, depuis trois mois, je ne portais, pour me déguiser, que des habits grossiers ; les fatigues d'un long voyage et mes chagrins m'avaient beaucoup changé. Quelle autre qu'une amante aurait pu reconnaître Lovinski dans les jardins de Dourlinski? N'avais-je pas vu d'ailleurs le nom de Lodoïska tracé sur la tuile? Dourlinski lui-même n'avouait-il pas que Lodoïska avait été chez lui prisonnière? Il ajoutait, il est vrai, qu'elle s'était échappée ; mais cela était-il croyable? Et pourquoi cette haine que Dourlinski m'avait vouée à moi, sans me connaître? Pourquoi cet air d'inquiétude, quand on lui avait dit que les émissaires de Pulauski occupaient une chambre qui donnait sur le jardin? Pourquoi sur-tout cet air d'effroi, quand je lui avais annoncé la prochaine arrivée de mon prétendu maître? Tout cela était bien fait pour me donner de terribles inquiétudes ; j'entrevoyais des choses affreuses, que je ne pouvais expliquer. Depuis deux heures, je me fesais sans cesse de nouvelles questions, auxquelles j'étais fort embarrassé de répondre, lorsqu'enfin Boleslas vint voir si son frère avait recouvré la raison. Je n'eus pas de peine à le convaincre que mon ivresse avait été feinte. Nous descendîmes dans la cuisine, où nous passâmes le reste de la journée. Quelle soirée! Aucune de ma vie ne me parut si longue, pas même celles qui la suivirent.

Enfin l'on nous conduisit dans notre chambre, où l'on nous enferma comme la veille, sans nous laisser de lumière ; il fallut attendre encore près de deux heures avant que minuit sonnât. Au premier coup de la cloche, nous ouvrîmes doucement les volets et la fenêtre ; je me préparais à sauter dans le jardin ; mon embarras fut égal à mon désespoir quand je me vis retenu par des barreaux. Voila,

dis-je à Boleslas, ce que le maudit confident de Dourlinski lui disait à l'oreille : voila ce qu'approuvait le maître odieux, quand il répondit : *A la bonne heure, et qu'on le fasse à l'instant ;* voila ce qu'ils ont exécuté dans la journée ; c'est pour cela que l'entrée de cette chambre nous a été interdite. Seigneur, ils ont travaillé en dehors, me répondit Boleslas, car ils n'ont pas aperçu que ce volet avait été forcé. Hé ! qu'ils l'aient vu ou non, m'écriai-je avec violence, que m'importe ! Cette grille fatale renverse toutes mes espérances, elle assure l'esclavage de Lodoïska, elle assure ma mort.

Oui, sans doute, elle assure ta mort, me cria-t-on en ouvrant ma porte. Dourlinski, précédé de quelques hommes armés, et suivi de quelques autres qui portaient des flambeaux, Dourlinski entra le sabre à la main. Traître ! me dit-il, en me lançant des regards où sa fureur était peinte, j'ai tout entendu, je saurai qui tu es, tu me diras ton nom, ton prétendu frère le dira : tremble ! Je suis de tous les ennemis de Lovzinski le plus implacable. Qu'on les fouille, dit il à ses gens. Ils se précipitèrent sur moi, j'étais sans armes, je fis une résistance inutile. Ils m'enlevèrent mes papiers et la lettre que j'avais préparée pour Lodoïska. Dourlinski donna, en la lisant, mille signes d'impatience ; il y était peu ménagé. Lovzinski, me dit-il, avec une rage étouffée, je mérite déjà toute ta haine ; bientôt je la mériterai davantage ; en attendant, tu resteras avec ton digne confident, dans cette chambre que tu aimes. A ces mots il sortit ; on ferma la porte à double tour ; il posa une sentinelle en dehors, et une autre vis-à-vis les fenêtres dans le jardin.

Vous vous figurez dans quel accablement nous restâmes plongés, Boleslas et moi. Mes malheurs étaient à leur comble ; ceux de Lodoïska m'affectaient bien plus vivement : l'infortunée, quelle devait être son inquiétude ! elle attendait Lovzinski, et Lovzinski l'abandonnait ! Mais non, Lodoïska me connaissait trop bien ; elle ne me soupçonnerait pas d'une aussi lâche perfidie. Lodoïska ! elle jugerait son amant d'après elle ; elle sentirait que Lovzinski partageait son sort, puisqu'il ne la secourait pas...hélas ! et la certitude de mon malheur augmenterait encore le sien !

Telles furent, dans le premier moment mes réflexions cruelles. On me laissa tout le tems d'en faire beaucoup

d'autres non moins tristes. Le lendemain, on nous passa par les barreaux de notre fenêtre les provisions pour notre journée. A la qualité des alimens qu'on nous fournissait, Boleslas jugea qu'on ne chercherait pas à nous rendre notre prison fort agréable. Boleslas, moins malheureux que moi, supportait son sort plus courageusement ; il m'offrit ma part du maigre repas qu'il allait faire. Je ne voulais point manger ; il me pressait vainement ; l'existence était devenue pour moi un insupportable fardeau. Ah ! vivez, me dit-il enfin, en versant un torrent de larmes, vivez ! Si ce n'est pas pour Boleslas, que ce soit pour Lodoïska. Ces mots firent sur moi la plus vive impression, ils ranimèrent mon courage, l'espérance rentra dans mon cœur, j'embrassai mon serviteur fidèle. O mon ami ! m'écriai-je avec transport, ô mon véritable ami ! je t'ai perdu, et tes maux me touchent plus que les miens ! Donne, Boleslas, donne, je vivrai pour Lodoïska, je vivrai pour toi : veuille le juste ciel me rendre bientôt ma fortune et mon rang ! Tu verras que ton maître n'est pas un ingrat. Nous nous embrassâmes encore. Ah ! si vous saviez comme le malheur rapproche les hommes ! Comme il est doux, lorsqu'on souffre, d'entendre un autre infortuné vous adresser un mot de consolation !

Il y avait douze jours que nous gémissions dans cette prison, lorsqu'on vint m'en tirer pour me conduire à Dourlinski. Boleslas voulut me suivre, on le repoussa durement ; cependant on me permit de lui parler un moment. Je tirai de mon doigt une bague que je portais depuis plus de dix ans ; je dis à Boleslas : Cette bague me fut donnée par M. de P***, lorsque nous fesions ensemble nos exercices à Varsovie ; prends-la, mon ami, conserve-la à cause de moi. Si Dourlinski consomme aujourd'hui sa trahison en me fesant assassiner, s'il te permet ensuite de sortir de ce château, va trouver ton roi, montre-lui ce bijou, rappelle-lui notre ancienne amitié, raconte-lui mes malheurs ; Boleslas, il te récompensera ; il fera secourir Lodoïska. Adieu, mon ami.

On me conduisit à l'appartement de Dourlinski ; dès que la porte s'entr'ouvrit, j'aperçus dans un fauteuil une femme évanouie : j'approchai, c'était Lodoïska ! Dieu ! que je la trouvai changée !...mais qu'elle était belle encore ! Barbare ! dis-je à Dourlinski. A la voix de son amant, Lodoïska reprit ses sens. Ah ! mon cher Lovzinski, sais-tu

ce que l'infâme me propose ? Sais-tu à quel prix il m'offre ta liberté ? Oui, s'écria Dourlinski furieux, oui, je le veux : te voila bien sûre qu'il est en mon pouvoir. Si dans trois jours je n'obtiens rien, dans trois jours il est mort. Je voulais me jeter aux genoux de Lodoïska, mes gardes m'en empêchèrent ; Je vous revois enfin, tous mes maux sont oubliés, Lodoïska ; la mort n'a plus rien qui m'épouvante ...Toi, lâche, songe que Pulauski vengera sa fille, songe que le roi vengera son ami. Qu'on l'emmène ! s'écria Dourlinski. Ah ! me dit Lodoïska, mon amour t'a perdu ! Je voulais répondre : on m'entraîna, on me reconduisit dans ma prison. Boleslas me reçut avec des transports de joie inexprimables ; il m'avoua qu'il m'avait cru perdu ; je lui racontai comment ma mort n'était que différée. La scène dont je venais d'être témoin avait enfin confirmé tous mes soupçons ; il était clair que Pulauski ignorait les indignes traitemens que sa fille essuyait ; il était clair que Dourlinski, amoureux et jaloux, satisferait sa passion à quelque prix que ce fût.

Cependant, des trois jours que Dourlinski avait laissés à Lodoïska pour se déterminer, deux déjà s'étaient écoulés ; nous étions au milieu de la nuit qui précédait le troisième ; je ne pouvais dormir, et me promenais dans ma chambre à grands pas. Tout à coup j'entends crier aux armes : des hurlemens affreux s'élèvent de toutes parts autour du château ; il se fait un grand mouvement dans l'intérieur ; la sentinelle posée devant nos fenêtres, quitte son poste : Boleslas et moi nous distinguons la voix de Dourlinski ; il appelle, il encourage ses gens ; nous entendons distinctement le cliquetis des armes, les plaintes des blessés, les gémissemens des mourans. Le bruit, d'abord très-grand, semble diminuer ; il recommence ensuite, il se prolonge, il redouble, on crie victoire ! beaucoup de gens accourent et ferment les portes sur eux avec force. Tout à coup à ce vacarme affreux succède un silence effrayant : bientôt un bruissement sourd frappe nos oreilles, l'air siffle avec violence, la nuit devient moins sombre, les arbres du jardin se colorent d'une teinte jaune et rougeâtre, nous volons à la fenêtre : les flammes dévoraient le château de Dourlinski ; elles gagnaient de tous côtés la chambre où nous étions, et, pour comble d'horreur, des cris perçans partaient de la tour où je savais que Lodoïska était enfermée.

Vous devez être pénétré de l'horreur de ma situation. Le feu, devenu plus violent, s'allait communiquer à la chambre où nous étions enfermés, et déjà les flammes battaient au pied de la tour de Lodoïska. Lodoïska poussait de longs gémissemens, auxquels je répondais par des cris de fureur. Boleslas parcourait notre prison comme un insensé ; il poussait d'affreux hurlemens, il essayait de briser la porte avec ses pieds et ses mains ; et moi, pendu à la fenêtre, je secouais avec rage les barreaux que je ne pouvais ébranler.

Tout à coup ceux qui étaient montés redescendent avec précipitation ; nous entendons ouvrir les portes, Dourlinski leur demande quartier ; les vainqueurs se précipitent dans le bâtiment enflammé ; attirés par nos cris, ils enfoncent notre porte à coups de hache. A leur costume, à leurs armes, je reconnais des Tartares ; leur chef arrive, je vois Titsikan. Ah, ah, dit-il, c'est mon brave homme ! Je me jette à ses genoux : Titsikan !....Lodoïska !....une femme !....la plus belle des femmes !....dans cette tour !.... elle y va brûler vive ! Le Tartare dit un mot à ses soldats, ils volent à la tour ; j'y vole avec eux ; Boleslas les suit. On enfonce les portes ; près d'un vieux pilier, nous découvrons un escalier tournant, rempli d'une épaisse fumée. Les Tartares épouvantés s'arrêtent ; je veux monter : Hélas ! qu'allez-vous faire? me dit Boleslas ; Vivre ou mourir avec Lodoïska ! m'écriai-je ; Vivre ou mourir avec mon maître ! répond mon généreux serviteur. Je m'élance : il s'élance après moi ! Au risque d'être suffoqués, nous montons à peu près quarante degrés. A la lueur des flammes, nous découvrons Lodoïska dans un coin de sa prison ; elle traînait faiblement sa voix mourante : Qui vient à moi ? dit-elle. C'est Lovzinski, c'est ton amant ! Sa joie lui rend des forces ; elle se relève et vole dans mes bras : nous l'emportons, nous descendons quelques degrés ; mais une vapeur plus épaisse se répand dans l'escalier, et nous force de remonter précipitamment ; à l'instant même une partie de la tour s'écroule. Boleslas jette un cri terrible ; Lodoïska s'évanouit...ce qui devait nous perdre nous sauva. Le feu auparavant étouffé, se fait jour, il s'étend plus rapidement ; mais la fumée se dissipe. Chargés de notre précieux fardeau, Boleslas et moi nous descendons promptement...Mon ami, je n'exagère pas, chaque marche tremblait sous nos pieds ! les murs étaient brûlans ! Enfin

nous arrivons à la porte de la tour; Titsikan, tremblant pour nous, y était accouru: Braves gens! dit-il, en nous voyant paraître. Je pose Lodoïska à ses pieds, et je tombe sans connaissance auprès d'elle.

Je restai près d'une heure dans cet état. On craignait pour ma vie; Boleslas pleurait. Je repris enfin mes esprits à la voix de Lodoïska, qui, revenue à elle, me nommait son libérateur. Tout était changé dans le château, la tour était entièrement tombée. Les Tartares avaient arrêté les progrès de l'incendie; ils avaient abattu une partie du bâtiment pour sauver l'autre; ensuite on nous avait transportés dans un vaste salon, où Titsikan était lui-même avec quelques uns de ses soldats. Les autres, occupés à piller, apportaient à leur chef l'or, l'argent, les pierreries, la vaisselle, tous les effets précieux que les flammes avaient épargnés. Tout près de là, Dourlinski chargé de fers, regardait en gémissant ce monceau de richesses dont on allait le dépouiller. La rage, la terreur, le désespoir, tout ce qui déchire le cœur d'un scélérat puni, se lisait dans ses yeux égarés. Il frappait la terre avec fureur, portait à son front ses poings fermés; et, vomissant d'horribles blasphèmes, il reprochait au ciel sa juste vengeance.

Cependant mon amante pressait ma main dans les siennes. Hélas! me dit-elle en sanglottant, tu m'as sauvé la vie, et la tienne est encore en danger! et si nous échappons à la mort, l'esclavage nous attend!—Non, non, Lodoïska, rassure toi; Titsikan n'est point mon ennemi, Titsikan finira nos malheurs. Sans doute, si je le puis, interrompit le Tartare; tu parles bien, brave homme! Oh! je vois que tu n'es pas mort, et j'en suis fort aise; tu dis et fais toujours de bonnes choses, toi! Et tu as là, ajouta-t-il en montrant Boleslas, un ami qui te seconde bien. J'embrassai Boleslas: oui, Titsikan, oui, j'ai un ami. Ce nom lui restera toujours! Le Tartare m'interrompit encore: Ah ça! dis-moi, vous étiez tous deux dans une chambre basse; elle était dans une tour, elle; pourquoi cela? Je parie, messieurs les drôles, que vous avez voulu souffler cette enfant à ce butor-là (en montrant Dourlinski); et vous aviez raison: il est vilain, et elle est jolie! Voyons, conte-moi cela. J'instruisis Titsikan de mon nom, de celui du père de Lodoïska, de ce qui m'était arrivé jusqu'alors. C'est à Lodoïska, lui dis-je ensuite, à nous apprendre ce que l'in-

fâme Dourlinski lui a fait souffrir depuis qu'elle est dans son château.

- Vous savez, dit aussitôt Lodoïska, que mon père me fit quitter Varsovie, le jour même que la diète fut ouverte. Il me conduisit d'abord dans les terres du palatin de ***, à vingt lieues seulement de la capitale, où il retourna pour assister aux états. Le jour que M. de P*** fut proclamé roi, Pulauski vint me prendre chez le palatin, et m'amena ici, croyant que j'y serais plus à l'abri de toutes les recherches. Il chargea Dourlinski de me garder avec soin : d'empêcher surtout que Lovzinski ne pût découvrir le lieu de ma retraite. Il me quitta pour aller, disait-il, rassembler, encourager les bons citoyens, défendre son pays, et punir des traîtres. Helas ! ces soins importans lui ont fait oublier sa fille. Je ne l'ai pas revu depuis.

Quelques jours après son départ, je commençai à m'apercevoir que les visites de Dourlinski devenaient plus fréquentes et plus longues; bientôt il ne quitta presque plus l'appartement qu'on m'avait donné pour prison. Il m'ôta, sous je ne sais quel prétexte, l'unique femme que mon père m'avait laissée pour me servir; et, pour que personne, disait-il, ne sût que j'étais chez lui, il m'apportait lui-même tout ce qui était nécessaire à ma subsistance, et passait ainsi les journées entières près de moi.

Vous ne savez pas, mon cher Lovzinski, combien je souffrais de la présence continuelle d'un homme qui m'était odieux, et dont je soupçonnais les infâmes desseins. Il osa me les expliquer un jour ; je l'assurai que ma haine serait toujours le prix de sa tendresse, et que son indigne conduite lui avait attiré mes profonds mépris. Il me répondit froidement qu'avec le tems je m'accoutumerais à le voir, à souffrir ses assiduités, et même à les désirer. Il ne changea rien à sa conduite ordinaire ; il entrait chez moi le matin, et n'en sortait que le soir. Séparée de tout ce que j'aimais, toujours gênée par mon tyran, je n'avais pas même la faible consolation de pouvoir me livrer tranquillement au souvenir de mon bonheur passé. Témoin de mes inquiétudes, Dourlinski se plaisait à les augmenter. Pulauski, me disait-il, commandait un corps de Polonais ; Lovzinski, trahissant sa patrie qu'il n'aimait pas, et une femme dont il se souciait peu, servait dans l'armée russe ; on ne doutait pas qu'il n'y eût bientôt un combat sanglant ; au reste, il était bien certain que désormais rien ne pourrait réconcilier

mon père avec Lovzinski. Quelques jours après, il vint m'annoncer que Pulauski avait attaqué pendant la nuit les Russes dans leur camp, et que, dans la mêlée, mon amant était tombé sous les coups de mon père. Le cruel me fit lire cet événement bien détaillé dans une espèce de papier public, que sans doute il avait fait imprimer exprès; d'ailleurs, à la barbare joie qu'il affectait, je crus la nouvelle trop véritable. Tyran impitoyable ! m'écriai-je, tu jouis de mes pleurs, de mon désespoir ; mais cesse de me persécuter, ou tu verras bientôt que la fille de Pulauski peut bien elle-même venger ses injures.

Un soir qu'il m'avait quittée plus tôt qu'à l'ordinaire, j'entendis vers le minuit ma porte s'ouvrir doucement. A la lueur d'une lampe que je laissais toujours allumée, je vis mon tyran s'avancer vers mon lit. Comme il n'y avait pas de crime dont je ne le jugeasse capable, j'avais prévu celui-là, et je m'étais bien promis de le prévenir. Je m'armai d'un couteau que j'avais eu la précaution de cacher sous mon oreiller ; j'accablai le scélérat des reproches qu'il méritait ; je lui jurai que s'il osait s'approcher, je le poignarderais de mes mains. Il recula de surprise et d'effroi ; Je suis las de n'essuyer que des mépris, me dit-il en sortant ; si je ne craignais d'être entendu, tu verrais ce que peut contre moi le bras d'une femme ; mais je sais un moyen sûr de vaincre ta fierté. Bientôt tu te croiras trop heureuse de pouvoir acheter ta grâce par les plus humbles soumissions. Il sortit : quelques momens après, son confident entra, le pistolet à la main ; je dois lui rendre justice, il pleurait en m'annonçant les ordres de son maître : Habillez-vous, madame, il faut me suivre ; c'est tout ce qu'il put me dire. Il me conduisit dans cette tour, où sans vous j'allais périr aujourd'hui ; il m'enferma dans cette horrible prison ; c'est là que j'ai langui pendant plus d'un mois, sans feu, sans lumière, presque sans habits ; du pain et de l'eau pour ma nourriture ; pour mon lit, une simple paillasse ; voila l'état auquel fut réduite la fille unique d'un grand de Pologne ! Vous frémissez, brave étranger ; eh bien, croyez que je ne vous raconte qu'une partie de mes douleurs. Une chose du moins me rendait ma misère moins insupportable ; je ne voyais plus mon tyran. Tandis qu'il attendait tranquillement que je sollicitasse mon pardon, je passais les journées et les nuits entières à appeler mon père, à pleurer mon amant.... Lovzinski, de quel étonnement je fus saisie,

de quelle joie mon âme fut pénétrée, le jour que je te reconnus dans les jardins de Dourlinski !...

Titsikan écoutait avec attention l'histoire de nos malheurs, dont il paraissait vivement touché, lorsque sa garde avancée donna l'alarme. Il nous quitta brusquement pour courir au pont-levis. Nous entendions un grand tumulte : Lovzinski, Lodoïska, couple lâche et perfide, s'écria Dourlinski, qui ne pouvait contenir sa joie, vous avez cru pouvoir m'échapper. Tremblez ! vous allez retomber en mon pouvoir ; au bruit de mon malheur, les gentilshommes voisins se sont sans doute rassemblés, ils viennent me secourir.... Ils ne pourront que te venger, scélérat ! interrompit Boleslas, en saisissant une barre de fer dont il allait l'assommer ; je le retins. Titsikan rentra aussitôt : Ce n'était qu'une fausse alarme ! nous dit-il, c'est une petite troupe que j'ai détachée hier, pour aller battre la campagne : elle avait ordre de me rejoindre ici, elle me ramène quelques prisonniers, tout est d'ailleurs tranquille, rien ne paraît dans les environs.

Tandis que Tisikan me parlait, on amenait devant lui les malheureux que leur mauvais sort avait livrés aux Tartares. Nous en vîmes d'abord paraître cinq : Ils disent que celui-là leur a donné bien de la peine ; c'est pour cela qu'ils l'ont ainsi garrotté, nous dit Titsikan, en nous montrant le sixième. Dieu ! c'est mon père ! s'écria Lodoïska en courant à lui. Je me jettai aux genoux de Pulauski. Tu es Pulauski, toi ? continua le Tartare ; eh bien, la rencontre n'est pas malheureuse. Tiens, mon ami, il n'y a pas plus d'un quart-d'heure que je te connais ; je sais que tu es fier et entêté ; mais n'importe, je t'estime ; tu as du cœur et de la tête, ta fille est belle et ne manque pas d'esprit ; Lovzinski est brave !... plus brave que moi, je crois. Tiens...Pulauski, immobile d'étonnement, écoutait à peine le Tartare, et frappé de l'étrange spectacle qui s'offrait à ses yeux, il concevait d'horribles soupçons ; il me repoussa avec horreur : malheureux ! tu as trahi ta patrie, une femme qui t'aimait, un homme qui se plaisait à te nommer son gendre ; il ne te manquait plus que de te lier avec des brigands !...Titsikan l'interrompit : Avec des brigands si tu veux. Mais des brigands sont quelquefois bons à quelque chose ; sans moi, dès demain peut-être, ta fille aurait été déshonorée. N'ayez pas peur, ajouta-t-il, en se tournant vers moi, je sais qu'il est fier, je ne me fâcherai pas.

Nous avions porté Pulauski dans un fauteuil : sa fille et moi, nous baignions de nos larmes ses mains enchaînées; il me repoussait toujours en m'accablant de reproches. Mais, que diable est-ce que tu lui contes donc, reprit Titsikan ; je te dis, moi, que Lovzinski est un brave homme, que je veux marier, et ton Dourlinski un coquin que je vais faire pendre. Je te répète que tu es tout seul plus entêté que nous trois ; mais écoute-moi, et finissons, car il faut que je m'en aille. Tu m'appartiens par le droit le plus incontestable, celui de l'épée. Hé bien, si tu me donnes ta parole de te réconcilier avec Lovzinski, et de lui donner ta fille, je te rends la liberté.—Qui sait braver la mort peut supporter l'esclavage; ma fille ne sera jamais la femme d'un traître.—Aimes-tu mieux qu'elle soit la maîtresse d'un Tartare ? Si tu ne me promets pas de la marier sous huit jours à ce brave homme, je l'épouse ce soir, moi ! quand je serai las de toi et d'elle, je vous vendrai aux Turcs ; ta fille est assez belle pour entrer au sérail d'un bacha : toi, tu feras la cuisine de quelque janissaire.—Ma vie est dans tes mains, fais-en ce qu'il te plaira. Si Pulauski tombe sous les coups d'un Tartare, on le plaindra, on se dira qu'il méritait une autre fin; mais, si je pouvais consentir....Non, j'aime mieux mourir.—Hé, je ne veux pas que tu meures, moi ! Je veux que Lovzinski épouse Lodoïska. Hé ! nom d'un sabre ! est-ce à mon prisonnier à me faire la loi ! quel chien d'homme ! s'il n'était qu'entêté ; mais c'est qu'il raisonne mal !

Je voyais la colère briller dans les yeux du Tartare ; je le fis souvenir qu'il m'avait promis de ne pas s'emporter. Sans doute ! mais cet homme-là lasserait la patience d'un favori du prophète ! Je ne suis qu'un voleur moi, Pulauski, je te le répète ; je veux que Lovzinski épouse ta fille. Nom d'un sabre ! il l'a bien gagnée ; sans lui elle était brûlée ce soir.—Comment ?—Hé ! oui ; regarde ces décombres : il y avait là une tour, cette tour était en feu, personne n'osait y monter ; il y avait été avec Boleslas, lui ! Ils ont sauvé ta fille.—Ma fille était dans cette tour ?—Oui, elle y était ; ce coquin l'y avait mise ; ce coquin voulait.........Allons, vous autres, contez-lui tout cela, et dépêchez-vous, qu'il se décide : j'ai affaire ailleurs ; je ne veux pas que vos quartuaires* me surprènnent ici. En plaine, c'est autre chose, je me moque d'eux.

* *Quartuaires.* C'est le nom qu'on donne à des cavaliers établis pour veiller à la sûreté des frontières de la Podolie et de la Volhynie, contre les Tartares.

Tandis que Titsikan fesait charger sur de petits chariots, couverts le butin considérable qu'il avait fait, Lodoïska instruisait son père des forfaits de Dourlinski, et mêlait si adroitement le récit de notre tendresse à l'histoire de ses malheurs, que la nature et la reconnaissance se firent entendre en même tems au cœur de Pulauski. Vivement touché des infortunes de sa fille, sensible au service important que je venais de lui rendre, il embrassait Lodoïska ; et, me regardant sans colère, il semblait attendre impatiemment que j'achevasse de le déterminer. O ! Pulauski, lui dis-je, ô toi, que le ciel m'avait laissé pour me consoler de la perte du meilleur des pères ! ô toi, pour qui j'avais autant d'amitié que de respect, pourquoi as-tu condamné tes enfans sans les entendre ? Pourquoi as-tu soupçonné de la plus horrible trahison, un homme qui adorait ta fille ? Quand mes vœux portaient sur le trône celui qui l'occupe maintenant, Pulauski, je le jure par celle que j'aime, je croyais faire le bien de mon pays. Les malheurs que ma jeunesse ne voyait pas, ton expérience les a prévus; mais, parce que j'ai manqué de prudence, dois-tu m'accuser de perfidie? Peux-tu me reprocher d'avoir estimé mon ami ? Peux-tu me faire un crime de l'estimer encore ? Depuis trois mois, j'ai vu comme toi les maux de ma patrie, comme toi j'en ai gémi : mais je suis sûr que le roi les ignore ; j'irai l'en instruire à Varsovie.... Pulauski m'interrompit : Ce n'est pas là qu'il faut aller. Tu dis que M. de P*** n'est pas instruit des malheurs de son pays ; je le veux croire : mais qu'il les sache ou qu'il les ignore, peu nous importe aujourd'hui. Des étrangers insolens, cantonnés dans nos provinces, s'efforceront de s'y maintenir, même contre le roi qu'ils ont élu. Ce n'est pas un monarque impuissant ou mal intentionné qui chassera les Russes de mon pays. Lovzinski, n'espérons plus qu'en nous-memes ; vengeons la patrie, ou mourons pour elle. J'ai rassemblé dans le palatinat de Lublin quatre cents gentilshommes, qui n'attendent que le retour de leur général pour marcher contre les Russes ; suis-moi, viens dans mon camp...A cette condition, je suis libre, et ma fille est à toi.—Pulauski, je suis prêt ; je jure de suivre ta fortune et de partager tes dangers. Et ne crois pas que Lodoïska seule m'arrache ces sermens ! Je chéris ma patrie autant que j'adore ta fille ; je jure par elle, et devant toi, que les ennemis de l'Etat ont toujours été et ne cesseront jamais d'être les miens :

je jure que je verserai jusqu'à la dernière goutte de mon sang, pour chasser de la Pologne des étrangers qui y règnent sous le nom de mon roi !—Embrasse-moi, Lovzinski, je te reconnais ; je reconnais mon gendre. Allons mes enfans, tous nos malheurs sont finis.

Pulauski me disait d'unir mes mains à celles de Lodoïska ; nous embrassions notre père, quand Titsikan rentra. Bon ! bon ! s'écria-t-il, c'est cela : voila ce que je voulais ; j'aime les mariages, moi ! allons, papa, je vais te faire délier. Nom d'un sabre ! poursuivit le Tartare, tandis que les soldats coupaient les cordes dont Pulauski était garroté, je fais là une belle action, quand j'y pense ! mais aussi elle me coûte bien de l'argent. Deux grands de Pologne ! une belle fille ! cela m'aurait payé une grosse rançon.—Titsikan, qu'à cela ne tienne, interrompit Pulauski.—Hé, non, non, répliqua le Tartare ; c'est une simple réfléxion, une de ces idées dont un voleur n'est pas le maître !...Mes braves gens, je ne veux rien de vous....Il y a plus : vous ne vous en irez pas à pied, j'ai de bons chevaux à votre service. Et pour cette enfant, si vous le voulez, je vous donnerai un brancard sur lequel on m'a promené pendant dix à douze jours. Ce garçon là m'avait si bien étrillé, que je ne pouvais plus me tenir à cheval...Il est mauvais, le brancard, grossièrement fait avec des branches d'arbres ; mais je n'ai que cela, ou un petit chariot couvert à vous offrir : vous choisirez.

Cependant Dourlinski n'avait pas encore osé dire un seul mot, et baissait les yeux d'un air consterné. Indigne ami, lui dit Pulauski, tu as pu abuser à ce point de ma confiance ! Tu n'as pas craint de t'exposer à mon ressentiment ! Quel démon t'aveuglait ? L'amour, répondit Dourlinski, un amour forcené. Tu ne sais donc pas à quels excès les passions peuvent porter un homme né violent et jaloux ; que cet exemple effrayant t'apprenne au moins qu'une fille aussi charmante, aussi belle que la tienne, est un rare trésor, dont on ne doit confier la garde à personne. Pulauski, j'ai mérité ta haine, et pourtant tu me dois quelque pitié. Je me suis rendu bien coupable ; mais tu me vois cruellement puni. Je perds en un seul jour mon rang, mes richesses, mon honneur, ma liberté ; je perds plus que tout cela, je perds ta fille ! O vous, Lodoïska ! vous que j'ai tant outragée, daignerez-vous oublier mes persécutions, vos dangers, vos douleurs ? Daignerez-

vous m'accorder un généreux pardon? Ah! s'il n'est pas de forfaits qu'un vrai repentir ne puisse expier, Lodoïska, je ne suis plus criminel; je voudrais pouvoir, au prix de tout mon sang, racheter les pleurs que vous avez versés. Dourlinski, dans l'horrible esclavage auquel il va être réduit, n'emportera-t-il pas le souvenir consolant de vous avoir entendu lui dire qu'il ne vous est pas odieux! Fille trop aimable, et jusqu'à présent trop malheureuse, quelque grands que soient mes torts envers vous, je puis encore les réparer d'un seul mot. Venez, approchez-vous, j'ai un secret important à vous révéler.

Lodoïska s'approcha sans défiance. Soudain je vis un poignard briller dans les mains de Dourlinski. Je me précipitai sur lui...il était trop tard, je ne pus parer que le second coup; déjà mon amante, frappée au-dessous de la mamelle gauche, était tombée aux pieds de Titsikan. Pulauski furieux voulait venger sa fille. Non, non, s'écria le Tartare, tu donnerais à ce scélérat une mort trop douce. Hé bien, me dit l'infâme assassin, en contemplant sa victime avec une cruelle joie, Lovzinski, tu paraissais si pressé de t'unir à Lodoïska? Que ne la suis-tu? Va, mon heureux rival; va joindre ton amante au tombeau. Qu'on prépare mon supplice, il me paraîtra doux: je te laisse livré à des tourmens non moins cruels et plus longs que les miens. Dourlinski ne put en dire davantage: les Tartares l'entraînèrent, ils le précipitèrent dans les décombres enflammés.

Quelle nuit! que de soins différens, que de sentimens contraires m'agitèrent dans son cours! Combien de fois j'éprouvai successivement la crainte et l'espérance, la douleur et la joie! Après tant d'inquiétudes et de dangers, Lodoïska m'était remise par son père, je m'enivrais du doux espoir de la posséder; un barbare l'assassinait à mes yeux!...Ce moment fut le plus cruel de ma vie...Mais, mon bonheur, si rapidement éclipsé, ne tarda pas à renaître. Parmi les soldats de Titsikan, il s'en trouvait un qui se mêlait de chirurgie; nous l'appelâmes, il visita la blessure, il assura qu'elle était très-légère; l'infâme Dourlinski, gêné par ses chaînes, aveuglé par son désespoir, n'avait porté qu'un coup mal assuré.

Dès que Titsikan fut sûr qu'il n'y avait plus rien à craindre pour les jours de Lodoïska, il nous fit ses adieux. Je vous laisse, nous dit-il, les cinq domestiques que Pu-

lauski avait amenés, des provisions pour plusieurs jours, des armes, six bons chevaux, deux chariots couverts, et tous les gens de Dourlinski bien enchaînés. Leur vilain maître est mort. Je pars ; le jour commence à paraître, ne sortez que demain d'ici ; demain j'irai visiter d'autres cantons. Adieu, braves gens ; vous direz à vos Polonais que Titsikan n'est pas toujours un méchant diable, et qu'il rend quelquefois d'une main ce qu'il prend de l'autre. Adieu. A ces mots, il donna le signal du départ ; les Tartares passèrent le pont-levis, et s'éloignèrent au grand galop.

Il n'y avait pas deux heures qu'ils étaient partis, lorsque plusieurs gentilshommes voisins, soutenus de quelques quartuaires, vinrent investir le château de Dourlinski. Pulauski lui-même alla les recevoir : il leur rendit compte de tout ce qui s'était passé : et quelques-uns d'entre eux, gagnés par ses discours, se déterminèrent à nous suivre dans le palatinat de Lublin. Ils ne nous demandèrent que deux jours pour préparer les choses nécessaires à leur départ. Ils vinrent en effet nous rejoindre le sur lendemain, au nombre de soixante ; et Lodoïska nous ayant assuré qu'elle se sentait en état de supporter les fatigues du voyage, nous la plaçâmes dans une voiture commode, que nous avions eu le tems de nous procurer. Après avoir rendu la liberté aux gens de Dourlinski, nous leur abandonnâmes les deux chariots couverts dans lesquels Titsikan avait eu la singulière générosité de laisser une partie du butin, qu'ils partagèrent entre eux.

Nous arrivâmes sans accident dans le palatinat de Lublin, à Polowisk, où Pulauski avait marqué le rendez-vous général. La nouvelle de son retour s'étant répandue, une foule de mécontens vint dans l'espace d'un mois grossir notre petite armée, qui se trouva forte d'environ dix mille hommes. Lodoïska entièrement guérie de sa blessure, parfaitement remise de ses fatigues, avait repris son embonpoint, sa fraîcheur, tout l'éclat de sa beauté. Pulauski m'appella dans sa tente, il me dit : Trois mille Russes ont paru sur les hauteurs, à trois quarts de lieue d'ici ; prends ce soir quatre mille hommes d'élite, va chasser les ennemis du poste avantageux qu'ils occupent ; songe que du succès d'un premier combat dépend presque toujours le succès de le campagne ; songe qu'il faut venger ta patrie ! Mon ami, que demain j'apprenne ta victoire, demain tu épouses Lodoïska.

Je me mis en marche sur les dix heures du soir. A minuit, nous surprîmes les ennemis dans leur camp ; jamais déroute ne fut plus complète : nous leur tuâmes sept cents hommes, nous fîmes neuf cents prisonniers, nous prîmes tous leurs canons, la caisse militaire et les équipages.

A la pointe du jour, Pulauski vint me joindre avec le reste des troupes ; il amenait Lodoïska : on nous maria dans la tente de Pulauski. Tout le camp retentit de chants d'allégresse ; la valeur et la beauté furent célébrées dans des vers joyeux ; c'était la fête de l'Amour et de Mars. On eût dit que chaque soldat avait mon âme, et partageait mon bonheur.

Lorsque j'eus donné à l'amour les premiers jours d'une union si chère, je songeai à récompenser l'héroïque fidélité de Boleslas. Mon beau-père lui fit la donation d'un de ses châteaux, situé à quelques lieues de la capitale. Lodoïska et moi, nous y joignîmes une somme d'argent assez considérable pour lui assurer un sort indépendent et tranquille. Il ne voulait pas nous quitter : nous lui ordonnâmes d'aller prendre possession de son château, et de vivre paisiblement dans l'honorable retraite que ses services lui avaient méritée. Le jour qu'il partit, je le pris à l'écart : Tu iras de ma part, lui dis-je, trouver notre monarque à Varsovie ; tu lui apprendras que l'hymen m'unit à la fille de Pulauski : tu lui diras que je me suis armé pour chasser de son royaume des étrangers qui le dévastent ; tu lui diras surtout que Lovzinski est l'ennemi des Russes, et n'est pas l'ennemi de son roi.

Je ne vous fatiguerai pas du récit de nos opérations, pendant huit années consécutives d'une guerre sanglante. Quelquefois vaincu, plus souvent vainqueur ; aussi grand dans ses défaites que redoutable après ses victoires ; toujours supérieur aux événemens, Pulauski fixa sur lui l'attention de l'Europe, et l'étonna par sa longue résistance. Forcé d'abandonner une province, il allait livrer de nouveaux combats dans une autre ; et c'est ainsi que, parcourant successivement tous les palatinats, il signala dans chacun d'eux, par quelques exploits glorieux, la haine qu'il avait jurée aux ennemis de la Pologne.

Femme d'un guerrier, fille d'un héros, accoutumée au tumulte des camps, Lodoïska nous suivait partout. De cinq enfans qu'elle m'avait donnés, une fille seulement me restait, âgée de dix-huit mois. Un jour, après un combat

opiniâtre, les Russes vainqueurs se précipitèrent dans ma tente pour la piller. Pulauski et moi, suivis de quelques gentilshommes, nous volâmes à la defense de Lodoïska; nous la sauvâmes; mais ma fille me fut enlevée. Ma fille, par une sage précaution, que sa mère n'avait pas négligée dans ces tems de division, porte gravée sous l'aisselle les armes de notre maison : mais j'ai fait jusqu'à présent d'inutiles recherches.....Hélas! Dorliska, ma chère Dorliska gémit dans l'esclavage, ou n'existe plus.

Cette perte me causa la plus vive douleur. Pulauski y parut presque insensible, soit qu'il fût déjà occupé du grand projet qu'il ne tarda pas à me communiquer, soit que les maux de la patrie eussent seuls le droit de toucher son cœur stoïque, il rassembla le reste de son armée, prit un camp avantageux, employa plusieurs jours à le fortifier, et s'y maintint trois mois entiers contre tous les efforts des Russes. Il fallait pourtant songer à l'abandonner, les vivres commençaient à nous manquer. Pulauski vint dans ma tente, fit retirer tous ceux qui s'y trouvaient, et dès que nous fûmes seuls: Lovzinski, me dit-il, j'ai lieu de me plaindre de toi. Autrefois tu supportais avec moi le fardeau du commandement; je pouvais me reposer sur mon gendre d'une partie de mes pénibles soins : depuis trois mois tu ne fais que pleurer, tu gémis comme une femme! Tu m'abandonnes dans un moment critique, où tes secours me sont le plus nécessaires! Tu vois comme je suis pressé de toutes parts: je ne crains pas pour moi, ce n'est pas ma vie qui m'inquiète; mais si nous périssons, l'état n'a plus de défenseurs. Réveille-toi, Lovzinski! Tu partageas si noblement mes travaux! N'en reste pas aujourd'hui l'inutile témoin. Nous nous sommes baignés dans le sang des Russes; nos concitoyens sont vengés; mais ils ne sont pas sauvés; mais bientôt peut-être nous ne pourrions plus les défendre.—Tu m'étonnes, Pulauski! d'où te viennent ces pressentimens sinistres? Je ne m'alarme pas sans raison; considère notre position actuelle : je me suis efforcé de réveiller dans tous les cœurs l'amour de la patrie; je n'ai trouvé presque partout que des hommes avilis, nés pour l'esclavage, ou des hommes faibles qui, pénétrés de leurs malheurs, se sont bornés cependant à de stériles regrets. Quelques vrais citoyens, en petit nombre, se sont rangés sous mes étendards; mais huit campagnes les ont presque tous moissonnés. Je m'affaiblis par mes victoires, nos en-

nemis reparaissent plus nombreux après leurs défaites.—Je te le répète, Pulauski, tu m'étonnes! Dans des circonstances non moins pressantes, je t'ai vu soutenu de ton courage. —Crois-tu qu'il m'abandonne? la valeur ne consiste pas à s'aveugler sur le danger, mais à le braver en l'apercevant. Nos ennemis préparent ma défaite; cependant, si tu le veux, Lovzinski, le jour qu'ils ont marqué pour leur triomphe, sera peut-être celui de leur perte et du salut de nos concitoyens.—Si je le veux! en doutes-tu? Parle, que veux-tu dire? que faut-il faire?—Frapper le coup le plus hardi que j'aie jamais médité. Quarante hommes d'élite se sont rassemblés à Czenstochow, chez Kalevski, dont on connaît la bravoure; il leur faut un chef adroit, ferme, intrépidé; c'est toi que j'ai choisi.—Pulauski, je suis prêt—Je ne te dissimulerai pas le danger de l'entreprise, le succès en est douteux; et, si tu ne réussis pas, ta perte est infaillible.—Je te dis que je suis prêt; explique-toi.—Tu n'ignores pas qu'il me reste à peine quatre mille hommes: je puis sans doute encore beaucoup tourmenter nos ennemis; mais avec de si faibles moyens je ne dois pas espérer de les forcer jamais à quitter nos provinces...Tous nos gentilshommes accourraient sous mes drapeaux, si le roi était dans mon camp.—Que dis-tu, Pulauski? espères-tu que le roi consente à venir ici?—Non; mais il faut l'y forcer.—L'y forcer?—Oui: je sais qu'une ancienne amitié te lie avec M. de P***; mais depuis que tu soutiens avec Pulauski la cause de la liberté, tu sais aussi qu'on doit tout sacrifier au bien de sa patrie; qu'un intérêt aussi sacré...—Je connais mes devoirs, et je les remplirai; mais que me proposes-tu? Le roi ne sort jamais de Varsovie.—Hé bien, c'est à Varsovie qu'il faut l'aller chercher; c'est du sein de sa capitale qu'il le faut arracher.—Qu'as-tu préparé pour cette grande entreprise?—Tu vois cette armée russe, trois fois plus forte que la mienne, campée depuis trois mois devant moi; son général, maintenant tranquille dans ses retranchemens, attend que, forcé par la famine, je me rende à discrétion. Derrière mon camp sont des marais qu'on croit impraticables; dès qu'il fera nuit, nous les traverserons. J'ai tout disposé de manière que mes ennemis trompés s'apercevront trop tard de ma retraite, j'espère leur dérober plus d'une marche; si la fortune me seconde, je puis gagner une journée sur eux. Je m'avancerai tout droit sur Varsovie par la grande route qui mène à cette capitale, et à

travers les petits corps de Russes qui rôdent toujours dans ses environs. Je compte les battre séparément, ou s'ils se peuvent réunir pour m'arrêter, je les occuperai du moins assez pour qu'il ne puissent t'inquiéter. Toi, cependant, Lovzinski, tu m'auras devancé. Tes quarante hommes déguisés, armés seulement de sabres, de poignards et de pistolets cachés sous leurs habits, se seront rendus à Varsovie par différentes routes. Vous attendrez que le roi sorte de son palais ; vous l'enleverez, vous l'amenerez dans mon camp...L'entreprise est téméraire, inouie, si tu veux : l'abord est difficile, le séjour dangereux, le retour d'un péril extrême. Si tu succombes, si l'on t'arrête, tu périras, Lovzinski ; mais tu périras martyr de la liberté ; mais Pulauski, jaloux d'un trépas si glorieux, gémira d'être obligé de te survivre, et quelques Russes encore te suivront au tombeau. Si, au contraire, le Dieu tout-puissant, protecteur de la Pologne, m'inspire ce hardi projet pour terminer ses maux ; si sa bonté t'accorde un succès égal à ton courage, vois quelle prospérité sera le fruit de ta noble témérité ! M. de P*** ne verra dans mon camp que des soldats citoyens, ennemis des étrangers, fidèles à leur roi ; sous mes tentes patriotiques, il respirera, pour ainsi dire, l'air de la liberté, l'amour de son pays ; les ennemis de l'Etat deviendront les siens ; notre brave noblesse, revenue de son assoupissement, combattra sous les drapeaux de son roi pour la cause commune ; les Russes seront taillés en pièces, ou repasseront leurs frontières...Mon ami, tu auras sauvé ton pays.

Pulauski me tint parole. Dès que la nuit fut venue, il fit heureusement sa retraite ; les marais furent traversés en silence. Mon ami, me dit alors mon beau-père, il est tems que tu nous quittes : je sais bien que ma fille a plus de courage qu'une autre femme, mais elle est épouse tendre et mère malheureuse. Ses pleurs t'attendriraient ; tu perdrais dans ses embrassemens cette force d'esprit, cette fierté d'âme qui te deviennent aujourd'hui plus nécessaires que jamais ; je te conseille de partir sans lui dire adieu. Pulauski m'en pressait vainement, je ne pus m'y déterminer. Quand Lodoïska sut que je partais seul, et nous vit bien décidés à ne pas lui dire où j'allais, elle versa des torrens de larmes, elle s'efforça de me retenir. Je commençais à balancer : Allons, s'écria mon beau-père, partez, Lovzin-

ski; partez: père, épouse, enfans, il faut tout sacrifier, quand il s'agit de la patrie.

Je m'éloignai; je fis une si grande diligence, que j'arrivai, vers le milieu du jour suivant à Czenstochow. J'y trouvai quarante gentilshommes déterminés à tout. Messieurs, leur dis-je, il s'agit d'enlever un roi dans sa capitale. Les hommes capables de tenter une entreprise aussi hardie, sont seuls capables de l'achever. Le succès ou la mort nous attend. Après cette courte harangue, nous nous préparons à partir. Kalevski, prévenu, tenait prêtes douze charrettes chargées de paille et de foin, attelées chacune de quatre bons chevaux. Nous nous déguisons tous en paysans, nous cachons nos habits, nos sabres, nos pistolets, les selles de nos chevaux dans le foin dont nos charretes sont remplies; nous convenons de plusieurs signes et d'un mot de ralliement. Douze des conjurés, commandés par Kalevski, feront entrer dans Varsovie les douze charrettes, qu'ils conduiront eux-mêmes. Je divise le reste de ma petite troupe en plusieurs brigades; pour éviter tout soupçon, chacun doit marcher à quelque distance, et entrer dans la capitale par différentes portes. Nous partons; le samedi 2 Novembre 1771, nous arrivons à Varsovie; nous allons tous nous loger chez les Dominicains.

Le lendemain dimanche, jour à jamais mémorable dans l'histoire de la Pologne, Stravinski, couvert de haillons, se place près de la collégiale, et va demander l'aumône jusqu'aux portes du *palais royal;* il observe tout ce qui s'y passe. Plusieurs de nos conjurés parcourent dans la ville même les six rues étroites, qui toutes aboutissent à la grande place, où je me promène avec Kalevski. Nous restons en embuscade pendant la matinée entière et une partie de l'après-dînée. A six heures du soir, le roi sort de son palais: on le suit, on le voit entrer dans le palais de son oncle P***, grand-chancelier de Lithuanie.

Tous nos conjurés sont avertis; il se dépouillent de leurs mauvais habits, ils sellent leurs chevaux, ils préparent leurs armes. Dans la vaste maison des Dominicains, nos mouvemens ne sont pas aperçus. Nous sortons tous, les uns après les autres, à la faveur de la nuit. Trop connu dans Varsovie pour hasarder d'y paraître sans travestissement, je gardai mes habits de paysan; je monte un cheval excellent, mais couvert d'une housse commune, et grossièrement harnaché. Je vois nos gens prendre dans le

faubourg les différens postes que je leur ai désignés avant de quitter le couvent; ils sont disposés de manière que toutes les avenues du palais du grand-chancelier sont gardées.

Entre neuf et dix heures du soir, le roi sort; nous remarquons que sa suite est peu nombreuse. Le carrosse était précédé de deux hommes qui portaient des flambeaux; suivaient quelques officiers d'ordonnance, deux gentilshommes et un sous-écuyer. Je ne sais quel seigneur était dans la voiture auprès du roi; il y avait deux pages aux portières, deux heiduques et deux valets de pied derrière. Le roi s'éloigne lentement; nos conjurés se rassemblent à quelque distance, douze des plus déterminés se détachent, je me mets à leur tête, nous avançons au petit pas. Comme il y avait garnison russe à Varsovie, nous affectons de parler la langue de ces étrangers, afin que notre troupe passe pour une de leurs patrouilles....Nous joignons le carrosse à cent cinquante pas à peu près du palais du grand-chancelier, entre ceux de l'évêque de Cracovie et du feu grand-général de la Pologne. Tout à coup nous passons à la tête des premiers chevaux, nous coupons brusquement le cortège; ceux qui précédaient la voiture se trouvent séparés de ceux qui l'environnaient.

Je donne le signal. Kalevski accourt avec le reste des conjurés; je présente un pistolet au postillon, qui arrête: on tire sur le cocher, on se précipite aux portières. Des deux heiduques qui veulent les défendre, l'un tombe percé de deux balles, l'autre est renversé d'un coup de sabre sur la tête; le cheval du sous-écuyer s'abat blessé, un des pages est démonté, et son cheval pris; les balles sifflent de tous côtés...L'attaque fut si chaude, le feu si violent, que je tremblai pour la vie du roi. Celui-ci, conservant dans le péril un tête froide, était descendu de sa voiture, et cherchait à regagner le palais de son oncle. Kalevski l'arrête, le saisit aux cheveux: sept à huit conjurés l'environnent, le désarment, le saisissent de droite et de gauche, le pressent entre leurs chevaux qu'ils poussent à toute bride jusqu'au bout de la rue. Dans ce moment, je l'avoue, je crus que Pulauski m'avait indignement trompé, que la mort du monarque était résolue, qu'il y avait un dessein formé de l'assassiner. Tout à coup, je prends mon parti, je pars ventre à terre, je joins ceux qui m'avaient devancé, je leur crie d'arrêter, je menace de tuer celui qui n'obéira

pas. Le Dieu protecteur des rois veillait au salut de M. de P***. Kalevski et ses gens s'arrêtèrent à ma voix qu'ils reconnurent. Nous mîmes le roi sur un cheval ; nous reprîmes notre course au grand galop, jusqu'aux fossés qui entourent la ville, et que le monarque fut contraint de franchir avec nous.

Alors une terreur panique se répandait dans ma troupe. A cinquante pas au-delà des fossés, nous n'étions que sept auprès du roi. La nuit était pluvieuse et sombre ; il fallait à chaque instant descendre de cheval pour sonder le terrain, dans des marais bourbeux. Le cheval du monarque s'abbattit deux fois, et se cassa la jambe à sa seconde chute ; dans ces mouvemens violens, le roi perdit sa pelisse, sa botte et son soulier gauche : Si vous voulez que je vous suive, nous dit-il, donnez-moi un cheval et une botte.—Nous le remontâmes ; et, afin de gagner la route par laquelle Pulauski m'avait promis de s'avancer, nous prîmes le chemin d'un village nommé Burakow. Le roi nous dit tranquillement : N'allez pas de ce côté, il y a des Russes.

Je le crus, je changeai de route. A mesure que nous avancions dans le bois de Beliany, notre nombre diminuait. Bientôt je ne vis plus avec moi que Kalevski et Stravinski ; bientôt aussi nous entendîmes l'appel d'une vedette russe, nous nous arrêtâmes alarmés :—Tuons-le, me dit Kalevski ; je lui témoignai sans ménagement l'horreur que m'inspirait une pareille proposition.—Hé bien ! chargez-vous donc de le conduire, s'écria cet homme féroce. Il s'enfonça dans le bois, Stravinski le suivit ; je restai seul auprès du roi.

Lovzinski, me dit-il alors, c'est vous, je n'en puis plus douter ; c'est vous, j'ai reconnu votre voix. Je ne répondis pas un mot. Il reprit avec douceur : C'est vous ! qui l'eût dit, il y a dix ans ? Nous nous trouvions alors près du couvent de Beliany, distant de Varsovie d'une lieue à peu près.—Lovzinski, poursuivit le roi, laissez-moi entrer dans ce couvent, et sauvez-vous.—Il faut me suivre, fut toute ma réponse.—C'est en vain, me dit le monarque, que vous vous êtes travesti ; c'est en vain que vous voulez à présent déguiser votre voix ; je vous ai reconnu ; je suis sûr que vous êtes Lovzinski : Ah ! qui l'eût dit il y a dix ans ? Il y a dix ans, vous auriez donné vos jours pour conserver ceux de votre ami.

Il se tut. Nous avançâmes quelque tems, en gardant le silence ; il le rompit encore : Je suis accablé de fatigue ; si vous voulez me mener vivant, souffrez que je me repose un instant. Je l'aidai à descendre de cheval : il s'assit sur l'herbe ; et me fesant asseoir auprès de lui, il prit une de mes mains dans les siennes :—Lovzinski, vous que j'ai tant aimé, vous qui connûtes mieux que personne la pureté de mes intentions, comment se peut-il que vous vous soyez armé contre moi ? Ingrat ! ne devais-je vous retrouver qu'avec mes plus cruels ennemis ? ne deviez-vous me revoir que pour m'immoler ? Alors il me retraça de la manière la plus touchante, les plaisirs de notre adolescence, nos liaisons plus intimes dans notre jeunesse, la tendre amitié que nous nous étions jurée, la confiance dont il m'avait toujours honoré depuis ; il me parla des honneurs dont il m'aurait comblé pendant son règne, si j'avais voulu les mériter ; il me reprocha surtout l'indigne entreprise dont je paraissais être le chef, mais dont il savait bien, ajouta-t-il, que j'étais seulement le premier instrument. Il en rejeta toute l'horreur sur Pulauski, en me représentant cependant que l'auteur d'un pareil attentat n'était pas seul coupable ; que je n'avais pu sans crime me charger de son exécution, et que cette horrible complaisance, déjà si punissable dans un sujet, était dans un ami plus inexcusable encore. Il finit par me presser de lui laisser sa liberté : Fuyez, me dit-il, et soyez sûr que si l'on vient à moi, j'indiquerai une route opposée à celle que vous aurez prise.

Le roi me pressait vivement : son éloquence naturelle, augmentée par le péril, portait la persuasion dans mon cœur ; elle y réveillait des sentimens bien doux. Je fus ébranlé, je balançai d'abord ; mais Pulauski triompha. Je crus entendre le fier républicain me reprocher ma faiblesse. L'amour de la patrie a peut-être son fanatisme et ses superstitions ; mais, si je fus coupable, je le suis encore. Vous me voyez plus que jamais persuadé qu'en forçant le monarque de remonter à cheval, je fis une action courageuse et bonne. Ainsi, s'écria-t-il douloureusement, vous rejettez la prière qu'un ami vous adresse ! Vous refusez le pardon que votre roi vous offre ! Hé bien, partons ; je me livre à mon mauvais destin, ou je vous abandonne au vôtre.

Nous recommençâmes à marcher: mais les reproches du monarque, ses instances, ses menaces même, les combats que j'avais soutenus intérieurement, m'avaient tellement troublé, que je ne voyais plus mon chemin. Errant dans la campagne, je ne tenais aucune route certaine; après une demi-heure de marche, nous nous trouvâmes à Marimont;* je m'étais égaré, nous étions revenus sur nos pas.

A un quart de lieue de là, nous tombâmes dans un parti russe. Le roi se fit reconnaître à celui qui commandait, ensuite il ajouta:—Ce soir je me suis égaré à la chasse; ce bon paysan que vous voyez, voulait, avant de me remettre dans mon chemin, me donner dans sa chaumière, un repas frugal; mais, comme je crois avoir vu des soldats de Pulauski rôder dans les environs, je voudrais rentrer promptement dans Varsovie, et vous me feriez plaisir de m'accompagner jusque-là. Quant à toi, mon ami, dit-il, je ne suis pas fâché que tu aies pris une peine inutile; car j'aime autant retourner dans ma capitale accompagné de ces messieurs, que d'aller plus loin avec toi. Cependant il serait singulier que je te laissasse sans récompense; que veux-tu? Parle, je t'accorderai la grâce que tu me demanderas.

Vous concevez combien je fus troublé; je doutais encore des intentions du roi. Je cherchais à démêler le véritable sens d'un discours équivoque, plein d'une ironie bien amère, ou d'une adresse bien magnanime. M. de P*** me laissa quelque tems ma pénible incertitude.—Je te vois bien embarrassé, reprit-il enfin, avec un air de bonté qui me pénétra; tu ne sais que choisir! Allons, mon ami, embrasse-moi; il y a plus d'honneur que de profit à embrasser un roi, ajouta-t-il, en riant: cependant il faut convenir qu'à ma place, bien des monarques ne seraient pas aujourd'hui si généreux que moi. Il partit à ces mots, et me laissa confondu de tant de grandeur d'âme.

Cependant le péril auquel le roi venait de me dérober si généreusement, allait renaître à chaque instant pour moi. Il était plus que probable qu'un grand nombre de courriers expédiés de Varsovie, répandaient de tous côtés l'étonnante nouvelle de l'enlèvement du monarque. Déjà sans doute on poursuivait chaudement les ravisseurs; mon équipage remarquable pouvait me trahir dans ma fuite; et

* *Marimont.* C'est une maison de campagne appartenant à la cour de Saxe: elle est plus près de Varsovie d'une demi-lieue que Beliany.

si je retombais entre les mains des Russes mieux instruits, tous les efforts du roi ne pourraient me sauver. En supposant que Pulauski eût obtenu tout le succès qu'il se promettait, il devait être encore éloigné ; dix lieues au moins me restaient à faire, et mon cheval était rendu. J'essayai de le pousser : il n'eut pas couru cinq cents pas, qu'il creva sous moi. Un cavalier bien monté passait dans ce moment sur la route ; il vit tomber l'animal, et croyant pouvoir s'amuser aux dépens d'un pauvre paysan, il me dit : Mon ami, je t'avertis que ton bon cheval ne vaut plus rien. Piqué de la bouffonnerie, je résolus aussitôt de punir le railleur, et d'assurer ma fuite en même tems. Je lui présentai brusquement un de mes pistolets, je le forçai de me livrer sa monture, et je vous avouerai même que, pressé par la circonstance, je le dépouillai d'un bon manteau, aussi ample que léger, sous lequel je cachai mes habits grossiers qui m'auraient pu faire reconnaître. Je jetai ma bourse pleine d'or aux pieds du voyageur démonté, et je m'éloignai de toute la vîtesse de mon nouveau cheval.

Il était frais et vigoureux ; je fis douze lieues d'une traite : enfin je crus entendre le bruit du canon ; je conjecturai que mon beau-père n'était pas loin, et combattait les Russes. Je ne m'étais pas trompé. J'arrivai sur le champ de bataille, au moment où l'un de nos régimens lâchait pied. Je me fis reconnaître des fuyards ; et, les ayant ralliés derrière une colline prochaine, je vins prendre en flanc les ennemis, auxquels Pulauski fesait face avec le reste des troupes. Nous chargeâmes si à propos et avec tant de vigueur, que les Russes furent enfoncés après un grand carnage des leurs. Pulauski daigna m'attribuer l'honneur de leur défaite :—Ah ! me dit-il en m'embrassant, après avoir entendu les détails de mon expédition, si tes quarante hommes t'avaient égalé en courage, le roi serait à présent dans mon camp ; mais le ciel ne l'a pas voulu. Je lui rends grâces de ce qu'au moins il t'a conservé pour nous ; je te rends grâces du service important que tu m'as rendu : sans toi, Kalevski assassinait le monarque ; et mon nom était couvert d'un opprobre éternel. J'aurais pu, ajouta-t-il, m'avancer encore l'espace de deux milles : mais j'ai mieux aimé asseoir mon camp dans cette position respectable. Hier, sur ma route, j'ai surpris et taillé en pièces un parti russe ; j'ai battu ce matin deux de leurs détachemens : un autre corps considérable ayant recueilli les débris de ceux-

là, a profité des ténèbres pour m'attaquer. Mes soldats, fatigués d'une longue marche, et de trois combats consécutifs, commençaient à plier ; la victoire est rentrée avec toi dans mon camp. Retranchons-nous ici: attendons-y l'armée russe, et combattons jusqu'au dernier soupir.

Cependant le camp retentissait de cris d'allégresse ; nos soldats victorieux mêlaient mes louanges à celles de Pulauski. Au bruit de mon nom, que mille voix répétaient, Lodoïska accourut à la tente de son père. Elle me prouva l'excès de sa tendresse par l'excès de sa joie ; il fallut recommencer le récit des dangers que j'avais courus. Elle ne put, sans répandre des larmes, apprendre la rare générosité du monarque. Qu'il est grand! s'écria-t-elle avec transport, qu'il est digne d'être roi, celui qui t'a pardonné ! Que de pleurs il épargne à l'épouse que tu délaissais, à l'amante que tu ne craignais pas de sacrifier ! Cruel ! n'est-ce donc pas assez des dangers auxquels tu t'exposes chaque jour?....Pulauski interrompit durement sa fille:—Femme indiscrète et faible ! est-ce devant moi qu'on ose tenir de pareils discours! Hélas ! répondit-elle, faudra-t-il que je tremble sans cesse pour les jours d'un père et d'un époux? Lodoïska m'adressait ainsi ses plaintes touchantes, et soupirait après un avenir meilleur, tandis que la fortune nous préparait les plus affreux revers.

Nos cosaques venaient de tous côtés nous avertir que l'armée russe approchait. Pulauski comptait qu'il serait attaqué au point du jour : il ne le fut pas ; mais au milieu de la nuit suivante, on vint m'annoncer que les Russes se préparaient à forcer nos retranchemens. Pulauski, toujours prêt, les défendait déjà ; il fit dans cette funeste nuit tout ce qu'on pouvait attendre de son expérience et de sa valeur. Nous repoussâmes les assaillans cinq fois, mais ils revenaient sans cesse à la charge avec des troupes fraîches ; et leur dernière attaque fut si bien concertée, qu'ils pénétrerent dans le camp par trois endroits en même tems. Zaremba fut tué à mes côtés; une foule de noblesse périt dans cette action sanglante : les ennemis ne fesaient point de quartier. Furieux de voir périr tous mes amis, je voulais me jeter dans les bataillons russes : Insensé ! me dit Pulauski, quelle aveugle fureur t'égare ! Mon armée est entièrement détruite, mais mon courage me reste. Pourquoi mourir inutilement ici ? Viens : je veux te conduire dans des climats où nous pourrons susciter aux Russes de nou-

veaux ennemis. Vivons, puisque nous pouvons encore servir notre pays; sauvons-nous, sauvons Lodoïska.—Lodoïska! j'allais l'abandonner! Nous courûmes à sa tente, il était encore tems: nous l'enlevâmes, nous nous enfonçâmes dans les bois voisins; après y avoir erré le reste de la nuit et une partie de la matinée nous nous hasardâmes d'en sortir et de nous présenter à la porte d'un château que nous crûmes reconnaître. C'était en effet celui d'un gentilhomme nommé Micislas, qui avait servi quelque tems dans notre armée. Micislas nous reconnut, et nous offrit un asile, qu'il nous conseilla de n'accepter que pour quelques heures. Il nous dit qu'une nouvelle bien étonnante s'était répandue la veille, et paraissait se confirmer; qu'on avait osé enlever le roi dans Varsovie même; que les Russes avaient poursuivi les ravisseurs, et ramené le monarque dans sa capitale; et qu'enfin, il était question de mettre à prix la tête de Pulauski, soupçonné d'être l'auteur de la conjuration. Croyez-moi, ajouta-t-il, que vous ayiez, ou non, trempé dans ce complot hardi, fuyez, laissez ici vos uniformes qui vous trahiraient; je vais vous faire donner des habits moins remarquables; et quant à Lodoïska, je me charge de la conduire moi-même au lieu que vous aurez choisi pour sa retraite.

Lodoïska interrompit Micislas: Le lieu de ma retraite! ce sera celui de leur fuite; je les accompagnerai partout. Pulauski représenta à sa fille qu'elle ne pourrait soutenir les fatigues d'une longue route, et que d'ailleurs nous serions exposés à des dangers toujours renaissans. Plus le péril est grand, lui répliqua-t-elle plus je dois le partager avec vous. Vous m'avez répété cent fois que la fille de Pulauski ne devait pas être une femme ordinaire; depuis huit ans, je n'ai vécu qu'au milieu des alarmes; je n'ai vu que des scènes de carnage et d'horreur. La mort m'environnait de toutes parts; elle me menacait à chaque instant; vous ne me permettiez pas de la braver à vos côtés; mais la vie de Lodoïska ne tenait-elle pas à celle de son père? Lovzinski! le coup qui t'aurait frappé n'aurait-il pas entraîné ton amante au tombeau? et depuis quand ne suis-je plus digne?....J'interrompis Lodoïska; je me joignis à son père pour lui détailler les raisons qui nous déterminaient à la laisser en Pologne. Elle m'écoutait avec impatience: Ingrat! s'écria-t-elle, vous partiriez sans moi! Oui, répliqua Pulauski, vous resterez avec les sœurs de

Lovzinski, et je lui défends....Sa fille, hors d'elle-même, ne le laissa pas achever : Mon père, je connais vos droits ; je les respecte, ils me seront toujours sacrés ; mais vous n'avez pas celui d'enlever une femme à son époux....Ah ! pardon ! je vous offense, je m'égare ; mais plaignez ma douleur....excusez mon désespoir...Mon père ! Lovzinski ! écoutez-moi tous deux : je veux vous accompagner partout...Partout, oui, je vous suivrai malgré vous ! Lovzinski, si ton épouse a perdu tous les droits qu'elle eut sur ton cœur, ressouviens-toi du moins de ton amante. Rappelle-toi cette nuit effroyable où j'allais périr dans les flammes, ce moment terrible où tu montas dans la tour embrasée, en criant : Vivre ou mourir avec Lodoïska ! Hé bien, ce que tu sentais alors, je l'éprouve aujourd'hui ! Je ne connais pas de plus grand malheur que celui d'être séparée de vous ; je dis à mon tour : Vivre ou mourir avec mon père et mon époux ! Malheureuse ! que deviendrai-je si vous me quittez ? Réduite à vous pleurer tous deux, où trouverai-je des adoucissemens à ma peine ? Mes enfans me consoleront-ils ? Hélas ! en deux ans la mort m'en a enlevé quatre ; les Russes, aussi impitoyables qu'elle, m'ont arraché le dernier ! Je n'ai plus que vous dans le monde, et vous voulez m'abandonner ! O mon père ! ô mon époux ! que deux noms si chers ne vous trouvent pas insensibles ! Ayez pitié de Lodoïska.

Ses sanglots lui coupèrent la parole. Micislas pleurait ; mon âme était déchirée : Tu le veux, ma fille ? Hé bien ! j'y consens, dit Pulauski ; mais veuille le ciel ne pas me punir de ma complaisance ! Lodoïska nous embrassa tous deux, avec autant de joie que si nos malheurs avaient été finis. Je laissai à Micislas deux lettres, qu'il se chargea de remettre. L'une était adressée à mes sœurs, et l'autre à Boleslas. Je leur disais adieu. Je leur recommandais de ne rien négliger pour retrouver ma chère Dorliska. Il fallut déguiser ma femme : elle prit des habits d'homme ; nous échangeâmes les nôtres, nous employâmes tous les moyens connus pour nous défigurer en apparence. Ainsi travestis, armés de nos sabres et de nos pistolets, chargés d'une somme assez considérable en or, de quelques bijoux et de tous les diamans de Lodoïska, nous prîmes congé de Micislas, et nous nous hâtâmes de regagner les bois.

Pulauski nous communiqua le dessein qu'il avait formé de se réfugier en Turquie. Il espérait obtenir du service

dans les armées du Grand-Seigneur, qui depuis deux ans soutenait contre la Russie une guerre malheureuse. Lodoïska ne parut point effrayée du long trajet que nous avions à faire ; comme elle ne pouvait être ni reconnue ni recherchée, elle se chargea du soin d'aller à la découverte, et de nous apporter nos provisions. Dès que le jour paraissait, nous nous retirions dans les bois ; cachés dans des troncs d'arbres, ou dans des touffes d'épines, nous attendions le retour de la nuit pour continuer notre marche. C'est ainsi que pendant plusieurs jours nous échappâmes aux recherches des Russes, qui nous poursuivaient vivement.

Un soir que Lodoïska, toujours déguisée en paysan, revenait d'un hameau voisin, où elle avait été acheter des vivres qu'elle nous apportait, deux maraudeurs russes l'attaquèrent à l'entrée de la forêt dans laquelle nous nous étions cachés. Après l'avoir volée, ils se préparèrent à la dépouiller. Aux cris qu'elle poussa, nous sortîmes de notre retraite : les deux brigands se sauvèrent dès qu'ils nous virent ; mais nous craignîmes qu'ils ne racontassent leur aventure au corps dont ils fesaient partie et que, cette rencontre singulière ayant excité les soupçons, on ne vînt nous arracher de nos asiles. Nous résolûmes de changer de route ; et pour qu'on ne pût soupçonner celle que nous avions prise, il fut décidé, qu'au lieu de nous avancer directement sur les frontières de la Turquie, nous gagnerions par un long détour, la Polésie, ensuite la Crimée, d'où nous passerions à Constantinople.

Après les marches les plus pénibles, nous entrâmes dans la Polésie. Pulauski pleura en quittant son pays. Au moins, s'écria-t-il douloureusement, je l'ai servi de tout mon pouvoir, et je ne le quitte que pour le servir encore !

Tant de fatigues avaient épuisé les forces de Lodoïska. Arrivés à Novogorod, nous nous y arrêtâmes à cause d'elle. Notre dessein était de l'y laisser reposer quelques jours ; mais les gens du pays, que nous questionnâmes sans affectation, nous dirent que des troupes parcouraient les environs, pour arrêter un certain Pulauski qui avait fait enlever le roi de Pologne. Justement alarmés, nous ne restâmes que quelques heures dans cette ville, où nous achetâmes des chevaux. Nous passâmes la Desna au-dessus de Czernicove ; et, suivant les bords de la Sula, nous la traversâmes à Perevoloczna, où nous apprîmes que Pulauski,

reconnu à Novogorod, n'avait été manqué que de quelques heures à Nézin, et qu'il était suivi de près. Il fallut fuir, et changer encore de route : nous nous enfonçâmes dans les immenses forêts qui couvrent le pays entre la Sula et la Sem.

Nous vîmes une caverne dans laquelle nous voulûmes nous établir. Un ours nous disputa l'entrée de cet asile aussi affreux que solitaire : nous le tuâmes, nous mangeâmes ses petits. Pulauski était blessé; Lodoïska épuisée se soutenait à peine; le froid était déjà rigoureux. Poursuivis par les Russes dans les endroits habités, menacés par les animaux féroces dans ce vaste désert, sans autres armes que nos épées, bientôt réduits à manger nos chevaux, qu'allions nous devenir? Le danger de mon beau-père et de ma femme était si pressant, qu'aucun autre ne m'effraya plus. Je résolus de leur procurer, à quelque prix que ce fût, les secours qu'exigeait leur situation, plus déplorable encore que la mienne ; et les quittant tous deux, en leur promettant de venir bientôt les rejoindre, j'emportai une partie des diamans de Lodoïska, et je suivis les bords du Varsklo. Vous remarquerez, qu'un voyageur égaré dans ces vastes contrées, réduit à y errer sans boussole et sans guide, est obligé de suivre les rivières, parce que c'est sur leurs bords que se rencontrent plus communément les habitations. Il m'importait de gagner le plutôt possible une ville marchande; je suivis donc les bords du Varsklo, et marchant jour et nuit, je me trouvai à Pultawa, à la fin de la quatrième journée. Je me fis passer dans cette ville pour un marchand de Bielgorod : je sus qu'on y cherchait Pulauski, que l'impératrice de Russie avait envoyé son signalement de tous les côtés, avec ordre de le saisir mort ou vif partout où on le trouverait. Je me hâtai de vendre mes diamans, d'acheter de la poudre, des armes, des provisions de toute espèce, différens outils, des meubles grossiers mais nécessaires, tout ce que je jugeai le plus propre à adoucir notre misère ; je chargeai tout cela sur un chariot attelé de quatre chevaux, dont je fus l'unique conducteur. Mon retour fut aussi difficile que fatigant ; huit jours entiers se passèrent avant que j'arrivasse à la forêt.

C'était là que se terminait mon voyage pénible et dangereux ; j'allais secourir mon beau-père et ma femme, j'allais revoir ce que j'avais de plus cher au monde ; et cependant je ne pus me livrer à la joie. Vos philosophes ne croient

point aux pressentimens.....Je vous assure que j'éprouvais une inquiétude involontaire; mon âme etait consternée, je ne sais quoi semblait m'avertir que je touchais au moment le plus douloureux de ma vie.

J'avais, en partant, placé par intervalle des cailloux pour reconnaître ma route, je ne les trouvais plus; j'avais enlevé avec mon sabre quelques parties de l'écorce de plusieurs arbres, que je ne pus reconnaître; j'entrai dans la forêt, je criai de toutes mes forces, je tirai de tems en tems des coups de fusil, personne ne me répondit. Je n'osais m'engager trop avant, de peur de me perdre; je n'osais m'éloigner beaucoup de mon chariot, si nécessaire à Pulauski, à sa fille, à moi-même.

La nuit qui survint m'obligea de cesser mes recherches; je passai celle-là comme les précédentes. Enveloppé de mon manteau, je me couchai sous ma charrette, que j'eus soin d'entourer de mes gros meubles, dont je me fesais ainsi un rempart contre les bêtes féroces. Je ne pus dormir: le froid se fesait vivement sentir, la neige tombait en abondance; au point du jour, la terre en était couverte. Je ressentis alors un mortel découragement; mes cailloux, qui auraient pu m'indiquer ma route, étaient tous enterrés; il paraissait impossible que je retrouvasse mon beau-père et ma femme.

Le cheval qui leur restait à mon départ les avait-il nourris jusqu'alors? La faim, l'horrible faim ne les avait-elle pas forcés à sortir de leur retraite? Etaient-ils encore dans ces affreux déserts? S'ils n'y étaient plus, où pourrais-je les retrouver? Où traînerais-je sans eux ma misérable vie?....Mais pouvais-je croire que Pulauski eût abandonné son gendre, que Lodoïska eût consenti à se séparer de son époux? Non, sans doute. Ils étaient donc dans cette affreuse solitude; et si je les abandonnais, ils allaient mourir de faim et de froid! Cette réflexion désespérante me détermina; Je n'examinai plus si, en m'éloignant beaucoup de mon chariot, je ne courais pas le danger de ne pouvoir plus le retrouver. Porter quelques secours à mon beau-père et à ma femme, voila ce qui pressait le plus.

Je pris mon fusil et de la poudre, je chargeai des provisions sur un de mes chevaux: je m'engageai dans la forêt beaucoup plus avant que la veille; je criai de toutes mes forces, je fis avec mon fusil de fréquentes décharges.....Le plus morne silence régnait autour de moi!

Je me trouvais dans un endroit de la forêt très-épais, il n'y avait plus de passage pour mon cheval, je l'attachai à un arbre, et mon désespoir l'emportant sur toute autre considération, je m'avançai toujours avec mon fusil et une partie de mes provisions. J'errai plus de deux heures encore, et mon inquiétude ne fesait que redoubler, lorsqu'enfin j'aperçus des pas humains empreints sur la neige.

L'espérance me rendit des forces, je suivis les traces toutes fraîches : bientôt je vis Pulauski à-peu-près nu, exténué par la faim, presque méconnaissable à mes propres yeux. Il fesait des efforts pour se traîner vers moi et pour répondre à mes cris. Dès que je l'eus joint, il se jeta avec avidité sur les alimens que je lui offris, et les dévora. Je lui demandai où était Lodoïska. Hélas ! me dit-il, tu vas la voir ! Le ton dont il prononça ces paroles me fit trembler. J'arrivai à la caverne, trop préparé au funeste spectacle qui m'y attendait. Lodoïska, enveloppée de ses habits, couverte de ceux de son père, était étendue sur un lit de feuilles à moitié pourries. Elle souleva avec effort sa tête appesantie ; et refusant les alimens que je lui offrais : Je n'ai pas faim, me dit-elle ; la mort de mes enfans, la perte de Dorliska, nos marches si longues, si pénibles, vos dangers toujours renaissans ! voila ce qui ma tuée. Je n'ai pu résister à la fatigue et au chagrin....Mon ami, je suis mourante...J'ai entendu ta voix, mon âme s'est arrêtée...Je te revois ! Lodoïska devait mourir dans les bras de l'époux qu'elle adore !...Secours mon père...qu'il vive !........Vivez tous deux, consolez-vous, oubliez-moi....Cherchez partout ma chère...Elle ne put prononcer le nom de sa fille, elle expira. Son père lui creusa un tombeau à quelques pas de la caverne ; je vis la terre engloutir tout ce que j'aimais !... Quel moment ! Pulauski veilla sur mon désespoir ; il me força de survivre à Lodoïska.

Pulauski, que son courage n'abandonnait jamais, et dont les forces s'étaient ranimées, m'obligea de m'occuper avec lui du soin de notre subsistance. En suivant sur la neige l'empreinte de mes propres pas, nous arrivâmes au lieu où j'avais laissé mon chariot, que nous déchargeâmes aussitôt, et que nous brûlâmes ensuite, pour ôter à nos ennemis le plus léger indice de notre retraite. A l'aide de nos chevaux, pour lesquels nous trouvâmes un passage en fesant plusieurs détours, nous parvînmes à transporter dans notre caverne nos meubles et nos provisions qu'il fallait ménager,

si nous voulions rester long-tems dans cette solitude. Nous tuâmes nos chevaux, que nous ne pouvions nourrir. Nous vécûmes de leur chair, que la rigueur de la saison conserva durant quelques jours, elle se corrompit enfin, et, notre chasse ne nous procurant que des secours insuffisans, il fallut entamer nos provisions, qui se trouvèrent au bout de trois mois entièrement consommées.

Quelques pièces d'or, et la plus grande partie des diamans de Lodoïska, nous restaient encore. Ferais-je un second voyage à Pultawa ? ou bien nous hasarderions-nous à quitter notre retraite ? Nous avions déjà si cruellement souffert dans cette solitude, que nous prîmes le dernier parti.

Nous sortîmes de la forêt, nous passâmes la Sem près de Rylks ; nous achetâmes un bateau, et, déguisés en pêcheurs, nous descendîmes la Sem, nous entrâmes dans la Desna. Notre bateau fut visité à Czernicove : la misère avait tellement défiguré Pulauski, qu'il était impossible de le reconnaître. Nous entrâmes dans le Dnieper, nous traversâmes Kiove à Krylow. Là, nous fûmes obligés de recevoir dans notre bateau, et de passer à l'autre bord, des soldats russes qui allaient joindre une petite armée employée contre Pugatchew. Nous apprîmes à Zaporiskaia la prise de Bender et d'Oczakow, la conquête de la Crimée, la défaite et la mort du visir Oglou. Pulauski, désespéré, voulait traverser les vastes contrées qui le séparaient de Pugatchew, et se joindre à cet ennemi des Russes ; mais nos fatigues nous forcèrent de rester à Zaporiskaia. La paix, qui fut conclue bientôt après entre la Porte et la Russie, nous laissa les moyens d'entrer en Turquie.

Nous traversâmes à pied, et toujours déguisés, le Boudziac, une partie de la Moldavie, de la Valachie ; et, après des fatigues inouies, nous arrivâmes à Andrinople. On nous arrêta ; on nous accusa devant le cadi, d'avoir voulu vendre sur notre route des diamans, que nous avions apparemment volés : les mauvais habits dont nous étions couverts avaient donné lieu à ce soupçon. Pulauski se découvrit au cadi, qui nous envoya sous sûre garde à Constantinople.

Nous fûmes admis à l'audience du Grand-Seigneur. Il nous fit donner un logement, et nous assigna sur son trésor un honnête revenu. Alors j'écrivis à mes sœurs et à Boleslas. Nous apprîmes par leurs réponses, que les biens de Pulauski étaient saisis, qu'il était dégradé et condamné

à perdre la tête. Mon beau-père fut consterné ; il s'indigna qu'on l'eût accusé d'un régicide ; il écrivit pour sa justification. Toujours dévoré de l'amour de son pays, toujours guidé par la haine mortelle qu'il avait jurée à ses ennemis, il ne cessa, pendant quatre ans que nous restâmes en Turquie, d'y intriguer pour que la Porte déclarât la guerre à la Russie. En 1774, il reçut avec des transports de rage la nouvelle de la triple invasion* qui enlevait à la république le tiers de ses possessions. Ce fut au printems de 1776, que les Américains se décidèrent à soutenir par les armes leurs droits violés. Mon pays a perdu sa liberté, me dit Pulauski ; ah ! du moins combattons pour celle d'un peuple nouveau !

Nous passâmes en Espagne ; nous nous embarquâmes sur un vaisseau qui fesait voile pour la Havane, d'où nous nous rendîmes à Philadelphie. Le congrès nous employa dans l'armée du général Washington. Pulauski, consumé d'un noir chagrin, exposait sa vie comme un homme à qui elle était devenue insupportable ; on le trouvait toujours aux postes les plus dangereux : vers la fin de la quatrième campagne, il fut blessé à mes côtés. On l'emportait dans sa tente :—Je sens que ma fin s'approche, me dit-il ; il est donc vrai que je ne reverrai pas mon pays ! Cruelle bizarrerie de la destinée ! Pulauski tombe martyr de la liberté américaine, et les Polonais sont esclaves !...

Lovzinski, en quelque lieu que tu sois, que ta haine se réveille ! Tu combattis si glorieusement pour la Pologne ! Que le souvenir de nos injures et de nos exploits échauffe ton courage ! Que ton épée, tant de fois rougie du sang ennemi, se tourne encore contre les oppresseurs ! Qu'ils tremblent en se rappelant Pulauski !...Ils nous ont ravi nos biens, ils ont assassiné ta femme, ils t'ont arraché ta fille, ils ont flétri mon nom !...Les barbares ! ils se sont partagé nos provinces ! Lovzinski, voila ce qu'il ne faut jamais oublier. Quand nos persécuteurs ont été ceux de la patrie, la vengeance devient indispensable et sacrée. Tu dois aux Russes une haine éternelle, tu dois à ton pays la dernière goutte de ton sang.

Il dit : il expira.† La mort, en le frappant, m'enleva ma dernière consolation.

* Démembrement de la Pologne, fait par l'impératrice de Russie, l'empereur et le roi de Prusse.

† Pulauski fut tué au siège de Savannah, en 1776.

J'ai combattu pour les Etats-Unis jusqu'à l'heureuse paix qui vient d'assurer leur indépendance. M. de C***, qui a long-tems servi en Amérique, dans le corps que commandait le marquis de La Fayette, M. de C*** m'a donné une lettre de recommandation pour le baron de Rosbelle. Celui-ci a pris à mon sort un intérêt si vif, que bientôt nous nous sommes liés d'une étroite amitié. Je n'ai quitté sa province que pour venir m'établir à Paris, où je savais qu'il ne tarderait pas à me suivre. Cependant mes sœurs ont rassemblé quelques faibles débris de ma fortune, jadis immense. Mes sœurs, instruites de mon arrivée ici, et du nom que j'y ai pris, m'écrivent que dans quelques mois elles viendront consoler par leur présence l'infortuné Lovzinski.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 21376 1379

Date Due

All library items are subject to recall at any time.

AUG 0 9 2012		
AUG 1 3 2012		

Brigham Young University